

ARDOUIN-DUMAZET

CENTRE-EST

VOYAGE  
EN  
FRANCE

- BERRY
- POITOU ORIENTAL
- Sancerrois
- Pays de la Forêt
- Champagne
- perpichonne
- Vallee de l'indre
- Brenne
- Bauce
- montmorillonaise
- Boischaud

PARIS

BERGER-LEVRAULT & C<sup>ie</sup>



Carte d'orientation. — Extrait de la carte canton





ARDOUIN-DUMAZET

# VOYAGE EN FRANCE

26<sup>ème</sup> Série



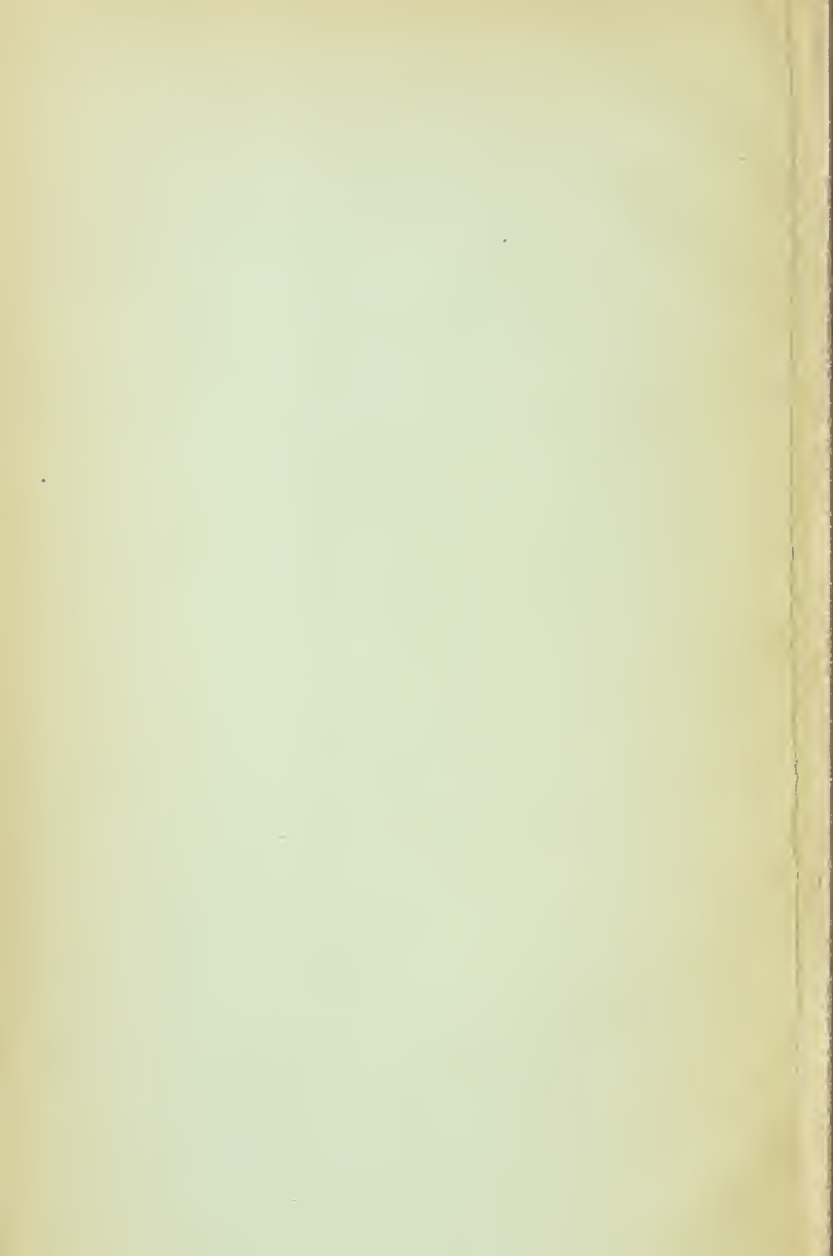
BERRY

ET

POITOU ORIENTAL

PARIS

BERGER-LEVRULT & C<sup>IE</sup>, ÉDITEURS



# Voyage en France

- L'Armée et la flotte en 1895.** — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — 1 volume in-12, (avec nombreuses cartes, 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)
- L'Armée et la flotte en 1894.** Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — 1 volume in-12, illustrations de Paul LÉONNÈS, nombreux croquis et cartes, 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)
- L'Armée navale en 1893.** — *L'Escadre russe en Provence.* — La Défense de la Corse. — 1 volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse, 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)
- Au Régiment — En Escadre.** Préface de M. MÉZIÈRES, de l'Académie française, 1891. 1 volume grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul GERS, 16 fr. (Berger-Levrault et Cie.)
- Le Colonel Bourras.** Suivi du **Rapport sur les opérations du corps franc des Vosges** du colonel BOURRAS, 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée, 60 centimes. (Berger-Levrault et Cie.)
- Le Nord de la France en 1789.** — Flandre. — Artois. — Hainaut. — 1 volume in-12. (Maurice Dreyfous.)
- La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse.** — 1 volume in-8. (Baudoin.)
- Une Armée dans les neiges,** journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — 1 volume grand in-8 illustré. (Rouam.)
- Études algériennes.** — 1 volume in-8. (Guillaumin et Cie.)
- Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892.** — 1 volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

**Voyage en France.** Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Monthyon et prix Narcisse Michaut en 1901, décerné à l'auteur du meilleur ouvrage de littérature française), par la Société des gens de lettres, par la Société de géographie de Paris et par la Société de géographie commerciale. Série d'élégants volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 c. et reliés en percaline à 4 fr.

- 1<sup>re</sup> SÉRIE : Le Morvan, le Val de Loire et le Perche. 2<sup>e</sup> édition (1898).
- 2<sup>e</sup> SÉRIE : Des Alpes maucelles à la Loire maritime. 2<sup>e</sup> édition (1901).
- 3<sup>e</sup> SÉRIE : Les Iles de l'Atlantique : I. D'Arcachou (île aux Oiseaux) à Belle-Isle. 2<sup>e</sup> édition (1901).
- 4<sup>e</sup> SÉRIE : Les Iles de l'Atlantique : II. D'Hoëdic à Ouessant. 2<sup>e</sup> édition (1901).
- 5<sup>e</sup> SÉRIE : Les Iles françaises de la Manche; Bretagne péninsulaire. 2<sup>e</sup> édition (1901).
- 6<sup>e</sup> SÉRIE : Normandie (sauf le pays de Bray et de Dieppe). 2<sup>e</sup> édition (1901).
- 7<sup>e</sup> SÉRIE : Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez. 2<sup>e</sup> édition (1901).
- 8<sup>e</sup> SÉRIE : Le Rhône du Léman à la mer, Dombes, Valromey et Bugey, Bas-Dauphiné, Savoie rhodanienné, La Camargue (1896).
- 9<sup>e</sup> SÉRIE : Bas-Dauphiné: Viennois, Graisivaudan, Oisans, Diois et Valentinois (1896).
- 10<sup>e</sup> SÉRIE : Les Alpes du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins (1896).
- 11<sup>e</sup> SÉRIE : Forez, Vivarais, Tricastin et Comtat-Venaissin (1897).
- 12<sup>e</sup> SÉRIE : Alpes de Provence et Alpes Maritimes (1897).
- 13<sup>e</sup> SÉRIE : La Provence maritime. 2<sup>e</sup> édition (1899).
- 14<sup>e</sup> SÉRIE : La Corse (1898).
- 15<sup>e</sup> SÉRIE : Les Charentes et la Plaine poitevine (1895).
- 16<sup>e</sup> SÉRIE : De Vendée en Beauce (1898).
- 17<sup>e</sup> SÉRIE : Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie (1898).
- 18<sup>e</sup> SÉRIE : Région du Nord : I. Flandre et littoral du Nord (1899).
- 19<sup>e</sup> SÉRIE : Région du Nord : II. Artois, Cambrésis et Hainaut (1899).
- 20<sup>e</sup> SÉRIE : Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes (1899).
- 21<sup>e</sup> SÉRIE : Haute-Champagne, Basse-Lorraine (1900).
- 22<sup>e</sup> SÉRIE : Plateau lorrain et Vosges (1900).
- 23<sup>e</sup> SÉRIE : Plaine comtoise et Jura (1901).
- 24<sup>e</sup> SÉRIE : Haute-Bourgogne (1901).
- 25<sup>e</sup> SÉRIE : Basse-Bourgogne et Sénonais (1901).
- 26<sup>e</sup> SÉRIE : Berry et Poitou oriental (1901).

**Sous presse :**

- 27<sup>e</sup> SÉRIE : Bourbonnais et Marche.

Dix autres volumes compléteront ce grand travail activement poursuivi par l'auteur.

Le prospectus détaillé de la collection est envoyé sur demande.



AG.  
ARDOUIN - DUMAZET

# Voyage en France

26<sup>e</sup> SÉRIE

Berry et Poitou oriental

SANCERROIS — PAYS DE LA FORÊT  
CHAMPAGNE BERRICHONNE — VALLÉE DE L'INDRE  
BRENNÉ — BEUCE MONTMORILLONAISE — BOISCHAUT  
(Départements *du Cher et de l'Indre.*  
*Parties du Loir-et-Cher, de l'Indre-et-Loire et de la Vienne.*)

*Avec 25 cartes ou croquis*



214466  
25:7.27

BERGER-LEVRAULT & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

PARIS

5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY

18, RUE DES GLACIS

1901

*Tous droits réservés*

## CARTE D'ENSEMBLE DE LA 26<sup>e</sup> SÉRIE



Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume sont extraits de la carte d'état-major au 1/80.000.

# VOYAGE EN FRANCE

---

## I

### LE SANCERROIS ET LA FORÊT

Mon vieux régiment. — Le 85<sup>e</sup> d'infanterie à Cosne. — A travers le Sancerrois. — Un chemin de fer stratégique. — La Motte-d'Humbligny. — Les Aix-d'Angillon. — Menetou-Salon : le bourg, le château. — Panorama du pays de la Forêt. — Les Forêtins. — Origines de ce petit peuple. — Descendants d'Écossais ?

Menetou-Salon. Mars.

En attendant l'heure du train de Sancerre, j'étais allé errer par les rues de Cosne, puis au long de la Loire que semble boudier la ville : aucune façade de maison n'ayant vue sur le fleuve, jusqu'à l'espèce de terrasse couverte par les constructions des casernes. Soudain un air oublié m'a fait hâter le pas. Instinctivement j'ai gagné la porte de l'espèce de camp où séjourne un des régiments du 8<sup>e</sup> corps d'armée. Cet air-

là, je l'ai entendu si souvent jadis ! C'est la marche du 85<sup>e</sup> ! Des souvenirs sont venus, d'abord confus, puis précis, du temps bien lointain où je portais le numéro 85 au collet, où j'étais plein d'espairs, où l'épaulette était un appât prestigieux. Comme c'est reculé tout cela !

Les figures oubliées renaissent : le colonel Plauchut — frère de l'écrivain Edmond Plauchut — avec sa longue barbiche blanche, le lieutenant-colonel de Linage, plus blanc encore, le sévère commandant Clément, le commandant Faure-Biguet, plus accueillant, maintenant commandant de corps d'armée, et tant d'autres. Puis les humbles, les bons camarades que je retrouve parfois dans ces courses à travers le beau pays de France. Ceux-ci, quand je les reverrai, m'envieront pour avoir aperçu le vieux régiment !

Voici les bataillons qui passent, allant à la cible sur l'autre rive du fleuve. Je ne reconnais aucun visage, en vingt-sept ans tout a changé ; pourtant c'est bien lui, toujours, le vieux 85<sup>e</sup> auquel nous étions fiers d'appartenir, dont le drapeau vierge encore — il l'est toujours ! — semblait nous appeler au prochain sacrifice. Puissiez-vous, mes jeunes camarades, ressentir nos douleurs et partager nos aspirations !

# COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

DE PARIS

Société Anonyme, Capital 150 millions de francs  
entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère | SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra

Président du Conseil d'Administration : M. MERCET, O. ✱  
Directeur général, Administrateur : M. Alexis ROSTAND, O. ✱

## OPÉRATIONS DU COMPTOIR NATIONAL

### Escompte

Le COMPTOIR NATIONAL escompte le papier de commerce sur Paris, la Province et l'Étranger.

Le COMPTOIR NATIONAL est le seul Etablissement français qui ait des Agences aux Indes Anglaises, en Australie, en Amérique à Madagascar, et qui puisse délivrer, pour ces contrées, des lettres de crédit ou de recommandation auprès de ses propres Agences. Il a aussi des Succursales dans les principales villes de France, ainsi qu'à Londres, Liverpool, Manchester (Voir page 4).

### Recouvrements

Le COMPTOIR NATIONAL se charge de l'encaissement des effets sur Paris, la France, les Colonies et l'Étranger, à des conditions qui sont déterminées dans un tarif adressé à toute personne qui en fait la demande.

### Dépôts à Vue

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit en compte de dépôt, des fonds qui sont constamment à la disposition des déposants. Il leur en sert un intérêt actuellement fixé à  $\frac{1}{2}$  %. Un carnet de chèques est délivré, sur sa demande, à chaque titulaire de compte.

### Dépôts à Échéance fixe

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit des fonds à échéance fixe. L'intérêt de ces dépôts est actuellement fixé :

De 6 mois jusqu'à 1 an, 2 %	De 18 mois jusqu'à 2 ans 3 %
De 1 an jusqu'à 18 mois 2 1/2 %	A 2 ans et au delà. . 3 1/2 %

Les bons sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant.

### Renseignements sur les Valeurs

Le COMPTOIR NATIONAL possède un service d'*Études financières* chargé spécialement d'étudier toutes les affaires industrielles, commerciales et financières, françaises et étrangères, cotées et non cotées, qui peuvent attirer l'attention des clients du COMPTOIR NATIONAL qui sont ainsi constamment renseignés sur l'origine et la marche des affaires qui les intéressent.

### Avances sur Titres

Le COMPTOIR NATIONAL consent des avances sur les Rentes Françaises et Etrangères, sur les Obligations de Chemins de fer, les valeurs émises par l'Etat, les villes, les départements, etc.

### Délivrance de Chèques, Envois de Fonds

Le COMPTOIR NATIONAL délivre, contre provision préalable, des chèques ou des mandats sur la France ou l'Etranger.

Il se charge de transmettre des ordres de paiement par correspondance et par télégraphe.

### Prêts Hypothécaires Maritimes

Le COMPTOIR NATIONAL a organisé un service spécial pour les prêts hypothécaires sur navires français ou francisés. Les demandes de prêt peuvent être adressées indifféremment, au Siège social, ou à l'une quelconque des Agences du COMPTOIR NATIONAL, en France ou à l'Etranger.

### Location de Coffres-Forts

Le COMPTOIR NATIONAL met à la disposition du public, pour la garde des valeurs, papiers, bijoux, etc., des coffres-forts entiers ou des compartiments de coffres-forts, au Siège social, 14, rue Bergère, à la Succursale, 2, place de l'Opéra, à l'Agence A, 147, boulevard Saint-Germain, et dans les principales Agences.

TARIF DE LOCATION							
MODÈLES	DIMENSIONS			PRIX			
	Hauteur	Largeur	Profond.	Un Mois	Trois Mois	Six Mois	Un An
N° 1.....	0 <sup>m</sup> 25	0 <sup>m</sup> 25	0 <sup>m</sup> 50	5 »	»	25 »	40 »
N° 2.....	0 <sup>m</sup> 25	0 <sup>m</sup> 65	0 <sup>m</sup> 50	10 »	»	40 »	60 »
N° 3.....	0 <sup>m</sup> 65	0 <sup>m</sup> 65	0 <sup>m</sup> 55	15 »	»	50 »	100 »
N° 4.....	2 <sup>m</sup> 25	1 <sup>m</sup> 30	0 <sup>m</sup> 50	»	100 »	»	400 »
Coffre-fortentier							

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

Une serre spéciale est affectée aux caisses, malles, etc., pouvant contenir de l'argenterie, des objets précieux, dentelles, etc.

### Villes d'Eaux, Stations Balnéaires

Le COMPTOIR NATIONAL a des Agences dans les principales Villes d'Eaux : Nice, Cannes, Vichy, Dieppe, Trouville-Deauville, Dax, Royat, le Mont-Dore, Bagnères-de-Luchon ; de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

Un service d'informations télégraphiques les tient continuellement au courant des nouvelles politiques et financières.

## Ordres de Bourse

Le COMPTOIR NATIONAL se charge d'exécuter *gratuitement*, c'est-à-dire sur simple remboursement des frais réclamés par les Agents de change, les ordres de Bourse que ses clients lui adressent et dont la *couverture lui est faite*. Il se charge de l'exécution des ordres d'achats et de ventes sur toutes les autres places en France et à l'Etranger, moyennant commission et frais de transport des titres.

---

## Valeurs de Placement

Le COMPTOIR NATIONAL délivre sur simple demande et *sans aucun frais* des Obligations des Chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée, de l'Est, d'Orléans, du Midi, aux mêmes cours que ceux auxquels les délivrent les Compagnies elles-mêmes.

Il délivre immédiatement à ses guichets les Obligations Ville de Paris, du Crédit Foncier, etc.

---

## Dépôt de Titres

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit en dépôt les titres de toute nature, français ou étrangers, nominatifs ou au porteur, contre un très modique droit de garde. Les Actions et Parts de Fondateur du COMPTOIR NATIONAL sont exemptées du droit de garde.

Les titres déposés au COMPTOIR NATIONAL peuvent être retirés de 2 heures à 4 heures, le jour même de la demande du retrait.

---

## Dépôts de Titres dans les Agences

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit également en dépôt dans ses Agences Etrangères, à Londres notamment, les titres et valeurs qu'on peut avoir hors de France. — Les Agences, *organisées pour recevoir les dépôts de titres*, encaissent les coupons, dont le montant est payé, sur la demande des déposants, dans l'un des sièges du COMPTOIR NATIONAL, en France ou à l'Etranger.

---

## Garanties

### contre les Risques de Remboursement des Titres au pair

Le COMPTOIR NATIONAL se charge de garantir contre les risques de remboursement, les titres cotés au-dessus du pair. Une Notice contenant les différentes natures de valeurs auxquelles le COMPTOIR NATIONAL peut donner cette garantie est envoyée sur demande.

---

## Lettres de Crédit pour Voyages

Le COMPTOIR NATIONAL délivre des lettres de crédit sur tous pays, ainsi que des lettres de crédit circulaires payables dans le monde entier.

Le COMPTOIR NATIONAL a organisé à sa Succursale, 2, place de l'Opéra (rez-de-chaussée), un service spécial pour les Voyageurs et le paiement des lettres de crédit émises sur ses Caisses (salons de lecture et de correspondance, service de réception des lettres des accrédités, cabine téléphonique, boîte postale, etc.).

## S U C C U R S A L E , B U R E A U X & A G E N C E S

S U C C U R S A L E : 2, place de l'Opéra, Paris.

### Bureaux de Quartier dans Paris

<b>A</b> - Boulevard St-Germain, 147	<b>M</b> - Av. Kléber (Passy), 87
<b>B</b> - Rue de Rivoli, 108	<b>N</b> - Avenue Mac-Mahon, 35
<b>C</b> - Quai de la Rapée, 2	<b>O</b> - Boul. Montparnasse, 71
<b>D</b> - Rue Rombuteau, 11	<b>P</b> - Faubourg St-Antoine, 27
<b>E</b> - Rue Turbigo, 16	<b>R</b> - Boulevard Saint-Michel, 53
<b>F</b> - Place de la République, 21	<b>S</b> - Rue Pascal, 2
<b>G</b> - Rue de Flandre, 24	<b>T</b> - Avenue de Villiers, 1
<b>H</b> - Rue du 4-Septembre, 2	<b>U</b> - Avenue des Champs-Élysées, 49
<b>I</b> - Boulevard Magenta, 34	<b>V</b> - Avenue d'Orléans, 85
<b>K</b> - Boul. Richard-Lenoir, 92	<b>X</b> - Rue du Commerce, 69 (Grenelle)
<b>L</b> - Rue de Clichy, 86	<b>Y</b> - Faubourg Saint-Honoré, 124

### Bureaux de Banlieue

ENGHEN-LES-BAINS, 47, Grande-Rue | LEVALLOIS-PERRET, 3, Place de la République  
 ASNIÈRES, 8, rue de Paris | CHARENTON, 50, rue de Paris  
 NEUILLY-SUR-SEINE, 92, Avenue de Neuilly.

### Agences en France

Abbeville	Castres	Issoire	Périgueux
Agen	Cavaillon	Jarnac	Perpignan
Aix-en-Provence	Cette	Lézignan	Reims
Alais	Chagny	Libourne	Remiremont
Amiens	Chalon-s-Saône	Lille	Roanne
Angoulême	Châteaurenard	Limoges	Roubaix
Arles	Clermont-Ferrand	Lyon	Rouen
Avignon	Cognac	Manosque	Royat
Bagnères-de-Luchon	Condé-s-Noireau	Mans (le)	Saint-Chamond
Bagnols-s-Cèze	Dax	Marseille	Saint-Dié
Beaucaire	Dieppe	Mazamet	Saint-Etienne
Beaune	Dijon	Mont-de-Marsan	Salon
Belfort	Dunkerque	Mont-Dore (le)	Toulouse
Bergerac	Elbeuf	Montpellier	Tourcoing
Béziers	Epinal	Nancy	Trouville-Deauville
Bordeaux	Ferté-Macé (la)	Nantes	Vichy
Bourboule (la)	Firminy	Narbonne	Villefranche-s-Saône
Caen	Flers	Nice	Villeneuve-s-Lot
Calais	Fray	Nîmes	Vire
Cannes	Havre (le)	Orange	
Carcassonne	Hazebrouck	Orléans	

### Agences à l'Étranger

Londres	Melbourne	Tunis	Majunga
Liverpool	Sydney	Sousse	Tamatave
Manchester	San-Francisco	Sfax	Tananarive
Bombay	New-Orléans	Gabès	Diégo-Suarez
Calcutta		Tanger	



Le train de la Compagnie d'Orléans est prêt à partir ; le voici en route. Après avoir longtemps côtoyé les rails de la ligne de Clermont, il se dirige vers la Loire et la franchit par un pont immense, dominant le large plan des eaux. Les pluies ont grossi le flot, les îles sont couvertes ; l'énorme fleuve, ainsi dans toute son ampleur, est vraiment admirable ; il a l'aspect que doit présenter l'artère maîtresse d'un grand pays.

Les petits monts du Sancerrois, nobles de forme, dominant le large val. A leur pied le canal latéral déroule son étroit ruban d'eau tranquille, sans cesse parcouru par les bateaux : étroits *berrichons* remorqués par des ânes, *toues* halées par des hommes, péniches tirées par des chevaux. L'activité est grande, aussi a-t-on doté le port de Saint-Satur d'un raccordement avec la voie ferrée. Ce bassin rempli de chalands et bordé d'une halle à marchandises, offre un tableau fort animé. Cependant le chemin de fer vient à peine d'être livré à la circulation. Il est probable que les mines de fer si abondantes du plateau de Septaine et de la Forêt trouveront dans le port ainsi aménagé un précieux moyen d'extension.

Le chemin de fer de Bourges, construit pour faire face aux besoins de la mobilisation, est une

belle œuvre. Il s'élève au flanc de la montagne de Sancerre par des rampes douces, franchissant les plis à l'aide de viaducs de fer ou de pierre qui accroissent la beauté de ce paysage — le plus remarquable du val de Loire avec le défilé de Mauves<sup>1</sup>. Un de ces viaducs s'infléchit pour enjamber sur de hautes arches le pittoresque bourg de Saint-Satur, groupé au pied d'une église inachevée, à laquelle on voulut sans doute donner les proportions d'une cathédrale.

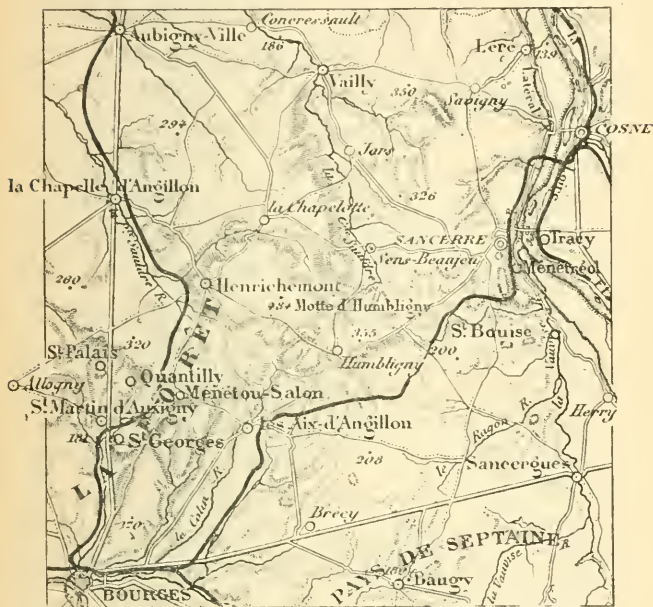
Sur son mont isolé, au pied de son donjon, Sancerre, semblable encore à une ville forte, est comme assiégée par le vignoble reconstitué<sup>2</sup>. Toutes les pentes sont couvertes de pampres amoureuxment soignés. Dans le val, sont de riches cultures et des prairies opulentes. Sur l'autre rive de la Loire apparaît Tracy dont le château fut l'asile de l'écrivain de ce nom, un peu oublié maintenant ; plus loin, dans les arbres d'un parc, se montre la blanche façade du château de La Grange, où M. de Montalivet écrivit un admirable petit livre : *Un heureux coin de terre*, disant, en quelques pages, l'étonnante

---

1. Loire-Inférieure. Voyez la 2<sup>e</sup> série du *Voyage en France*, chapitre XX.

2. Sur Sancerre et le Sancerrois, voyez la 1<sup>re</sup> série du *Voyage en France*.

transformation apportée dans la vie rurale par la Révolution et les cinquante premières années du XIX<sup>e</sup> siècle. Le château domine les villages de



Echelle au 1/600.000.

Couargues et de Saint-Bouise, pris comme type par l'éminent homme d'État, pour montrer les énormes progrès accomplis.

Un instant la voie ferrée a paru se diriger vers La Grange, en traversant le beau vignoble de

Ménétréol-sous-Sancerre et de Thauvenay, entremêlé d'arbres fruitiers; mais, brusquement, elle décrit une grande courbe pour s'élever au-dessus du vallon de Planche-Godard. Le val de Loire disparaît; on pénètre au cœur du Sancerrois, dans un pays de grandes cultures où les noyers abondent. Des collines de calcaire désagrégé, couvertes de taillis, ferment les horizons. Parfois le nombre des noyers est si considérable, qu'ils donnent, par la perspective, l'illusion d'une forêt. La gare de Vinon est au milieu de ces arbres que la hache respecte — et renouvelés, d'ailleurs, car il y en a beaucoup de jeunes. Toute cette contrée semble florissante; les maisons sont bien tenues, Veaugues en possède de fort coquettes.

Le chemin de fer stratégique aide beaucoup à ces progrès; il a été une bonne fortune pour le Sancerrois. Sans la nécessité de relier Toulouse et Limoges à la Meuse et à la Moselle, jamais une grande ligne n'eût traversé ce plateau ondulé, à population clairsemée. Les rails suivent la direction générale d'une voie romaine portant sur quelques points le nom de « chemin de Jacques Cœur », preuve populaire d'une réfection due au grand marchand berrichon de la fin du moyen âge. Il y a beaucoup à faire encore pour améliorer le val; bien des pentes, bien des petites

plaines sont revêtues de gazon ras ou de genévriers. Mais aussitôt qu'une couche plus profonde de terre arable se présente, on rencontre des champs soigneusement cultivés, complantés de noyers.

Vers le nord, de hautes croupes se dressent, en partie boisées; elles offrent l'aspect de petites montagnes. La plus élevée, la Motte-d'Humbliigny, est un des points culminants du Berry: elle atteint 431 mètres; jusqu'à Paris et à la mer du Nord on ne trouverait plus d'altitude aussi grande. La Motte domine d'immenses horizons: tout le Sancerrois, le val de Loire, le Nivernais et le massif sombre du Morvan.

A mesure que l'on approche du versant de l'Yèvre, le pays devient plus riche. Partout s'offre la vie rurale. Ici trois bœufs charollais à la robe blanche lavée de rose, aux cornes fines, traînent lentement la charrue; à côté, des chevaux noirs mettent de la fougue dans la conduite de l'araire. Plus loin, deux ânes ouvrent le sillon, labeur en apparence disproportionné avec leur force. Le plateau semble porter la trace de convulsions géologiques, tant les guérets varient de teintes: bruns, rouges, blanchâtres.

Dans un large bassin s'étalent les maisons claires de Rians. Sur les premières lignes de col-

lines ondulées, dominant un ruisseau venu du joli cirque de Morogues, le gros bourg des Aix-d'Angillon entoure une belle église romane surmontée d'un clocher d'ardoises assez laid.

La vallée du Colin, ou plutôt sa plaine en cuvette, est, jusqu'à l'embouchure dans l'Yèvre, un riche terroir. De beaux attelages de trois chevaux conduisent la charrue autour du bourg de Sainte-Solange, aux maisons soigneusement blanchies, couvertes de toits d'ardoises. Une tour romane, couronnée par un campanile aigu, entourée de quatre tourelles de pierre, domine l'église dédiée à la patronne du Berry. Parmi les grands domaines qui se divisent les vastes campagnes, celui de Maubranche possède un beau château flanqué de tours.

Des Aix-d'Angillon, un chemin conduit, à travers de grandes cultures où les fermes sont très disséminées, jusqu'aux collines dont l'autre versant borde la vallée du Moulon. On a parcouru longtemps des terres nues, où les noyers, seuls, rappellent la grande végétation et, sans transition, on est en pleine Normandie. Avec moins d'humidité dans l'air, un ciel plus transparent, des pelouses moins épaisses, on croit retrouver un coin du Bocage de Vire. Partout des vergers

de pommiers et de poiriers, des hameaux riants dissimulés entre les arbres. Dans un pli de vallon un grand bourg semble s'abriter au pied d'un immense château aux tours crénelées.

Le bourg est un des *Menetou* du Berry, dont le nom voudrait dire « petit monastère », comme Ménétréol ou Menetreuil<sup>1</sup>. Celui-ci, Menetou-Salon, est un centre d'aspect prospère, étalé autour d'une large et longue promenade en pente, disposée en gradins, plantée de tilleuls et de marronniers. Au pied, se dresse une église surmontée d'un beau clocher byzantin. L'édifice est fort simple : une seule nef, à plein cintre ; mais deux chapelles ornées de voûtes à nervures évoquent les belles heures qui précédèrent l'écllosion de la Renaissance. Elles sont une date. Des rangées de stalles de chêne ornent le chœur ; le dossier d'une des plus hautes est surmonté d'armoiries et d'une couronne fermée. Une grande glace sans tain, dressée contre ce dossier, préserve des courants d'air les hôtes princiers de ces sièges écussonnés.

Menetou a des rues régulières, bordées de maisons propres, mais où rien ne rappelle un

---

1. Le *Dictionnaire Joanne*, au mot « Monastère » signalant cette étymologie de Menetou, donne une foule de noms ayant même origine, jusqu'à Montereau et Montreuil.

lointain passé. Dans la partie supérieure, au milieu d'un parc solennel, se dresse le château. La majestueuse demeure développe une noble façade, des tours à mâchicoulis, de hauts combles. Elle semble un legs de la Renaissance, mais est de construction moderne. C'est la résidence du prince d'Arenberg. Si les siècles avaient passé sur le grandiose édifice, il serait célèbre à l'égal des classiques « châteaux de la Loire », car il est supérieur en étendue et en majesté à beaucoup de ceux que le bon ton ordonne d'admirer. Tout neuf, il n'a droit qu'à une mention dédaigneuse.

Des abords du château on jouit d'une vue charmante sur le pli où s'abrite Menetou, ses vignes, ses vergers, ses châtaigniers. L'horizon, à l'est, est fermé par une ligne sombre de grands bois : les forêts de Saint-Palais et d'Allogny paraissant former une sylve unique. Des hameaux nombreux sont semés au flanc des collines. Ce pays ne ressemble en rien au reste du Berry, ni au Sancerrois sévère, ni à la plaine morose de Septaine, ni aux plateaux de la Champagne. Aussi, pour les gens de Bourges et de la région circonvoisine porte-t-il un nom bien à part : *la Forêt*.

Forêt de pommiers et de poiriers, entre Menetou



et la forêt d'Allogny, mais ce vaste bocage n'est pas l'origine du nom. Au contraire, celui-ci vient de la déforestation. Jadis les énormes bois d'Allogny et de Saint-Palais s'étendaient plus loin encore, leur étendue était triple. C'était une des plus vastes forêts du Berry, relevant directement de la Couronne. Charles VII y eut un château, la Salle-le-Roi, aujourd'hui en ruines. Le défrichement fut entrepris après la guerre de la Délivrance, quand Jeanne d'Arc, Dunois, le connétable de Richemont eurent chassé les Anglais de France.

A ce moment, le roi Charles VII avait à son service quelques milliers d'Écossais ; 7,000, dit une tradition qui exagère sans doute. La paix enfin amenée par l'expulsion de l'ennemi commun, on songea à récompenser nos fidèles alliés. Le roi, devenu seul maître du duché, préleva dans ses domaines une partie de la forêt de la Haute-Brune et la concéda aux Écossais, à charge par eux de défricher le sol ; leur chef, le cométable Jean Stuart, reçut la ville et la seigneurie d'Aubigny<sup>1</sup>.

Les colons se mirent vaillamment à l'œuvre.

---

1. Sur les Stuart d'Aubigny et la petite ville d'Aubigny, voyez la 1<sup>re</sup> série du *Voyage en France*, pages 138 et 139.

Au milieu des Berrichons voués à la culture des céréales et à l'élevage des moutons, ils créèrent une race nouvelle, consacrée à la production fruitière. Ils avaient sans doute remarqué, pendant leurs luttes contre les Anglais en Normandie, la richesse due au pommier; ils transformèrent leurs essarts en pommages comme ils en avaient vu dans la vallée d'Auge et le Bessin. C'est pure supposition de ma part, car je ne trouve aucune trace de la création de ces vergers, mais hypothèse vraisemblable, puisque l'Écosse n'est pas un pays de culture fruitière.

Dans ces défrichements, les Écossais fondèrent des villages, ou plutôt élevèrent des églises autour desquelles s'édifièrent quelques maisons. Telle fut l'origine de Menetou-Salon, Quantilly, Saint-Palais, Saint-Martin-d'Auxigny et Saint-Georges-sur-Moulon. La plupart des colons restèrent sur le domaine qui leur était assigné, de là cette quantité de hameaux et de maisons isolées qui couvrent le pays, surtout entre la grande route de Paris à Bourges et la forêt d'Allogny, seul reste de l'antique sylvie de la Haute-Brune.

Les descendants de ces Écossais portent encore en Berry le nom d'Écossais ou d'Anglais. Mais leur caractère ethnique s'efface et la dési-

gnation de *Forêtins* — habitants de la Forêt — prévaut de plus en plus. Le caractère nomade de leur commerce principal, les fruits, les a fait répandre au loin. Dans tout le Berry, le Blésois, l'Orléanais, le Nivernais, le Bourbonnais, on connaît les Forêtins.

Je suis arrivé chez eux fort peu instruit sur cette peuplade curieuse. Çà et là, dans un livre, quelques allusions et c'est tout. La note la plus complète que j'aie rencontrée à ce sujet a paru dans *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*.

Les Forêtins, dit un *intermédiaire*, sont donc les descendants des Écossais venus il y a 400 ans, et bien que douze générations se soient succédé, ils forment un peuple absolument distinct des Berruyers. Vivant séparés, n'ayant qu'entre eux des alliances, ils ont conservé les mœurs, les coutumes, et sans doute aussi la langue ancestrale, car dans leur dialecte, difficilement compris par les habitants des autres cantons, entrent pour une bonne part les mots du langage des basses terres d'Écosse. — C'est ce qu'on appelle le patois forêtin.

Le bulletin des *Parlers de France* est muet, les Mémoires de la Société archéologique du Centre ne disent rien et, chose singulière, le nom de forêtin n'est même pas mentionné dans *l'Histoire des villes de France*.

Le *Dictionnaire Joanne*, au mot « Saint-Martin-d'Auxigny », signale une note de M. Buhot de Kersers déniait l'origine britannique aux Fo-

rétins, tout en reconnaissant que certains noms de famille ont une origine anglaise ou écossaise. M. de Kersers s'appuie sur une charte accordée en 1393 aux habitants de la contrée chargés de l'exploitation des bois. Voilà ce que l'on sait de plus précis sur les Forêtins. Je ne pourrai guère, dans une excursion rapide, trouver des lumières nouvelles.

---

## II

### LES FORÉTINS

Dans le pays de la Forêt. — Les noms de lieux. — Mines de fer de Menetou-Salon et de Saint-Éloy-de-Gy. — Les vergers. — Quantilly. — Saint-Martin-d'Auxigny. — Les Forétins à la messe. — Privilèges octroyés par le duc Jean. — Défrichement de la forêt. — Culture des fruits. — Pommes et poires. — Mœurs commerciales. — La fortune des Forétins. — Histoire d'un balaissier. — En descendant le Moulon. — La Sologne berrichonne.

Henrichemont, Mars.

Une jolie route descend de Menetou-Salon au fond du val de Moulon que parcourt le chemin de fer de Bourges à Beaune-la-Rolande. Parvenue sur la rive droite du ruisseau, elle s'élève en pente douce, offrant vues sur le bourg et la masse énorme du château. Dès ce point on est en pays de *Forétins* par les hameaux épars et l'abondance des arbres fruitiers. En dépit des récits que l'on m'a fait, rien ne décèle l'origine écossaise. Les gens que je croise ont, il est vrai, une apparence plus robuste que celle des autres berrichons, mais on peut l'attribuer à leur exis-

tence moins rude. Leur langue est la nôtre, purement parlée : pas de patois. Les noms de villages et de fermes que je lis sur la carte, bien loin d'avoir des désinences anglo-saxonnes, sont en pur français et indiquent simplement l'ancien état des lieux ou le nom des propriétaires, sans aucune consonance étrangère. Si les étymologistes excentriques nourris de Walter Scott peuvent faire un rapprochement entre Quantilly et *Quantin* Durward, les hameaux de Bons-Gages, Touvent, les Glandons, la Champignonnerie, la Ronde, la Cour-Gouailleuse, la Tremblaie, les Noyers, les Foyards (les Hêtres), les Cocus, les Couturières, les Noues, les Mauvernes, la Pommeraye et cinquante autres ont évidemment dû à la végétation, aux accidents du sol, à des détails de vie locale les appellations qu'ils portent. Il est vrai qu'on me dira tout à l'heure, à Saint-Martin, que les noms ont subi des déformations. Ainsi les Cocus viendraient de *Cook*, les Jovis de *Gilbert* et Villaudy de *Villoughby*. En réalité, le seul exemple bien précis qui m'ait été fourni est celui d'une Cromwell, mariée à un garde-chasse du château de Feuillard, dans les environs de Bourges.

Le coteau sur lequel monte le chemin de

Quantilly est tapissé d'un vignoble en voie de reconstitution. Le paysan dispose ses rangées de sarments greffés dans tous les terrains non couverts d'arbres fruitiers. Au sommet, peu de cultures; le sol est entièrement bouleversé. Sous



la mince couche de terre arable existe un gisement de fer d'excellente qualité. Le minerai extrait est lavé sur place au moyen d'eau envoyée dans les fosses par une pompe. Le voisinage de la gare de Menetou-Salon a donné beaucoup

d'activité à l'extraction. Le produit du lavage est dirigé sur les hauts fourneaux de Mazières près de Bourges, de Rosières près de Saint-Florent et de Commentry.

Au sud de la forêt d'Allogny, autour de Saint-Éloy-de-Gy, les gisements, plus considérables encore, sont l'objet d'une exploitation active, mais les difficultés de transport sont plus grandes; il faut conduire le minerai à Bourges ou sur les ports du canal. Cette industrie des mines de fer, si active jadis dans tout le Berry, semble donc reprendre un peu de vie<sup>1</sup>, malgré la concurrence des puissantes minières de Lorraine qui ont mis tant de gisements en chômage, depuis que la déphosphoration a permis d'utiliser leurs produits.

Passé les amas de fer et les fosses pleines d'eau boueuse, on retrouve les vergers. Les pommiers sont nombreux; il y a beaucoup de poiriers aussi, comme à Menetou. Quelques noyers se mêlent aux arbres à pépins. Ces végétaux sont de belle venue, mais couverts de

---

1. Le Cher, qui produisait en 1898 une quantité de 19.716 tonnes de minerai de fer, extrait par 194 ouvriers, en a donné en 1899 plus du double : 40.625 tonnes, extraites par 416 ouvriers. Dans ce chiffre sont comprises, outre les mines de Menetou, celles de La Chapelle-Saint-Ursin.



lichen, de mousse et parfois de gui. Dans un pli s'égrènent les maisons de hameaux encore en partie couverts de toits de chaume, bien que la tuile et l'ardoise deviennent de plus en plus communes. Les Rousseaux, Champgrand, les Bons-Gagès indiquent chez les Écossais qui auraient imaginé ces noms une connaissance bien nette du français. Une jolie villa à tourelles égale ce site tranquille.

La végétation, d'ailleurs bien en retard cette année, n'est pas encore réveillée. Je vois la Forêt quand aucun bourgeon n'est gonflé; en avril et mai, ces pentes blanches ou rosées doivent être une merveille.

Du sommet d'une petite côte, on découvre tout à coup Quantilly, menu village aux maisons blanches pressées autour d'une église couronnée par la flèche pyramidale portant le coq traditionnel. A l'issue du hameau, un petit château se blottit dans les arbres; en face s'étendent de beaux horizons. Une longue colline dont la forêt d'Allogny couvre la crête offre des pentes où, dans l'immense pommage, se montrent les hameaux. Le blanc est la note dominante de ces paysages heureux : toutes les façades sont soigneusement passées au lait de chaux. Les toits d'ardoises brillent au soleil.

Là-bas, surtout, est la région fruitière. Ici, entre Quantilly et Saint-Palais, les grandes cultures dominant. Souvent la roche perce le sol. Aux abords de Saint-Palais les plantations recommencent. Le village est invisible, mais la flèche grêle de son église pointe, telle une aiguille, dans l'axe de la route ; à mesure que l'on avance, on la voit monter, comme poussée par une force mystérieuse ; bientôt elle apparaît tout entière, très mince, au-dessus d'une abside à toit d'ardoise.

La grande route frôle Saint-Palais, mais ne le traverse pas. Comme tous les grands travaux de vicinalité entrepris au xviii<sup>e</sup> siècle, cette voie est le triomphe de la ligne droite. Du château de Saint-Georges à Argent, sur 45 kilomètres, le blanc ruban s'en va montant, descendant, sans autre inflexion qu'une déviation insensible à travers le bourg de La Chapelle-d'Angillon. Elle traverse dans toute sa longueur la forêt de Saint-Palais sur près de deux lieues, en formant une incomparable perspective.

Saint-Palais est bien antérieur à la colonisation par les Écossais ; l'église, par son porche, est en effet du pur style roman et prouve qu'un grand chemin dut exister sur ce point avant la construction de la magistrale chaussée. L'abside,

toutefois, est postérieure ; elle offre toute la grâce de l'art ogival assoupli par les artistes de la Renaissance.

Des abords de Saint-Palais le regard s'étend jusqu'aux lointaines futaies de la forêt d'Allogny, avec lesquelles se confondent les pomméraires dont les arbres pressés forment comme une autre sylve semée de maisons blanches. Un passant qui me surprend à contempler le tableau me dit :

— Vous venez deux mois trop tôt, c'est en mai qu'il faut faire la visite de la Forêt, quand tous les pommiers couvrent les côtes de leur neige rosée. Il n'y a alors rien de plus beau au monde.

Je le croirais volontiers si je n'avais vu d'autres floraisons : les pêchers dans la vallée du Rhône<sup>1</sup>, les cerisiers aux bords heureux du Gapeau, à Solliès-Pont<sup>2</sup>.

De Saint-Palais à Saint-Martin-d'Auxigny, le chemin abandonne les plantations. Il longe de haut un joli ruisseau, affluent du Moulon, coulant entre de belles prairies, au-dessous de pentes

---

1. 7<sup>e</sup> série du *Voyage en France*, chapitre VII.

2. 13<sup>e</sup> série du *Voyage en France*, chapitre XIV.

plantées de noyers et de vignes. Sur les deux rives du cours d'eau, sur la rive gauche surtout, s'étend le grand bourg qui est en quelque sorte la capitale de la contrée. Je le trouve très animé, car c'est dimanche et l'usage veut que tout le monde se rende à la messe. Aussi de chaque chemin débouchent paysans et paysannes. Les premiers, seuls, ont un costume particulier, si l'on peut appeler costume la blouse à boutons blancs dont les Forêtins sont vêtus. Les physiologies sont quelconques, il faut de la bonne volonté et beaucoup de réminiscences littéraires pour trouver parmi les plus âgés les figures de cavaliers de Cromwell dont on m'a parlé. L'église est déjà pleine ; plus de 150 fidèles se tiennent près du chœur, les femmes sont en arrière. Si j'étais venu au jour de Pâques, j'aurais vu plus de 300 hommes à la table de communion.

Une heureuse inspiration m'a conduit chez le délégué du Touring-Club, un aimable notaire dont les archives contiennent quelques actes jetant un peu de lumière sur l'origine obscure des Forêtins. On peut en conclure que le duc Jean avait installé ses troupes en cantonnement dans sa forêt de la Haute-Brune et avait autorisé les soldats à défricher. En échange du service de

guerre, ceux-ci, des mercenaires parmi lesquels les Écossais étaient nombreux, étaient dotés de privilèges particuliers; entre autres, ils furent exemptés du droit d'octroi perçu à l'entrée à Bourges; cette faveur était accordée à la condition de faire enregistrer de nouveau les lettres patentes à chaque nouvelle élection d'échevins; ces magistrats municipaux devaient alors se rendre à Bourges aux frais de la communauté.

Le défrichement se poursuivit longtemps; à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, on voyait disparaître, par l'abus des droits d'usage, une vaste masse de bois qui reliait la forêt d'Allogny à la forêt de Saint-Palais. C'est pourquoi le site, jusqu'alors riant, a fait place à un plateau morne, auquel des ouvriers, frappés par la similitude d'aspect, ont donné le nom de camp de Châlons, aujourd'hui porté sur les cartes. Cette zone, où naît le Barangeon, est déjà la Sologne et contraste fort avec les verts paysages de la Forêt.

Saint-Martin est une grosse commune, peuplée de près de 2.600 âmes<sup>1</sup>; mais le bourg en renferme seulement 920. Tout le reste est réparti sur le vaste territoire planté d'arbres fruitiers. Cet isolement des petits hameaux et des

---

1. 2.584 en 1896.

maisons bocagères a fort contribué à conserver l'esprit local. Celui-ci commence seulement à s'affaiblir. Il y a sept ou huit ans encore on rencontrait nombre de gens qui n'avaient jamais été à Bourges, il en était même qui ne venaient pas à Saint-Martin. Aussi avaient-ils l'effroi de l'étranger. S'ils voyaient quelqu'un parcourir leurs chemins, ils se cachaient derrière les murs ou les haies, décelés parfois par leur bonnet de coton blanc. Cette attitude a cessé, remplacée par une grande fierté native : chez les Forêtins on ne salue jamais l'étranger. Du reste, la défiance est grande à l'égard de ce dernier, si la confiance est absolue entre les habitants.

La Forêt n'est pas un pays de grande culture, la production des fruits est la base de l'économie rurale. Comme on ne peut consommer tant de poires et tant de pommes, il a fallu chercher des débouchés et les étendre à mesure que l'arboriculture s'accroissait. De là des mœurs particulières dont le caractère dominant est une grande habileté en affaires.

Les fruits les plus répandus sont la pomme dite de Cravert(?), de longue conservation, n'atteignant sa maturité qu'en avril, après de longs mois de séjour au fruitier, et une poire à longue queue, vulgairement appelée pissurette. Les ar-

bres ne sont pas aussi régulièrement disposés qu'en Normandie et abritent des cultures : céréales ou fourrages artificiels.

Les progrès de la vicinalité ont permis aux Forêtins d'étendre beaucoup leur rayon de vente. De tout temps ils s'étaient rendus au loin, portant pommes et poires. L'Est surtout les attirait, ils allaient jusqu'à Belfort et revenaient avec des produits divers destinés au commerce local ; depuis que de bonnes routes parcourent la Sologne et le Berry, ils ont cherché des débouchés plus proches et sont devenus les pourvoyeurs de la plupart des villes de la région. Orléans, Blois, Gien, Pithiviers, Châteauroux les voient régulièrement arriver, pendant l'hiver surtout. Chaque marché de grande ville en reçoit une douzaine environ. Le samedi, ils partent en bande de dix ou quinze, conduisant des voitures chargées de 2.000 à 3.000 kilogr. et reviennent le mercredi, leurs équipages vides. Le voyage se fait avec la plus grande économie : les voitures portent le fourrage et l'avoine nécessaires aux chevaux.

Les années où les fruits ont manqué dans la Forêt, les marchands s'en vont au loin : dans le Maine, l'Auvergne, le Quercy, recueillir la production locale ; ils peuvent ainsi satisfaire leur

clientèle et utiliser leur cavalerie qui serait réduite au chômage.

Les chemins de fer ont apporté quelques modifications à ce système de commerce en faisant naître les expéditions sur des points éloignés. Trois ou quatre gros marchands ont centralisé l'achat et la vente. Certaines années cent cinquante wagons ont été expédiés de la seule gare de Saint-Martin-d'Auxigny.

Aussi la plantation s'accroît-elle avec ces débouchés nouveaux. C'est d'ailleurs un bon revenu que le fruit : la valeur moyenne est de 12 fr. les 100 kilogr. Cette année une pomme vaut cinq centimes, prise sur place. Et la production est énorme ; on me cite, comme exception il est vrai, la cueillette de 120 sacs de pommes sur trois ou quatre arbres seulement. Si l'esprit d'entreprise était plus développé, si les producteurs cherchaient des représentants à l'étranger comme en ont les marchands de cerises d'Ampuis<sup>1</sup>, par exemple, on verrait s'étendre encore les vergers.

La valeur du terrain est grande, elle atteint de 4.000 à 6.000 fr. l'hectare dans les plantations, de 12.000 à 15.000 pour les prairies, rares et peu étendues. Tout le monde a un cheval et

---

1. 7<sup>e</sup> série du *Voyage en France*, pages 122 et suivantes.



quelque bétail, nourris à l'aide de la luzerne, du trèfle et du sainfoin récoltés dans les vergers. Pas de pauvres ; chaque ménage possède au moins 10 hectares. Sur 1.000 habitants il y en a 500 qui jouissent de 40.000 à 50.000 fr. de fortune, beaucoup ont de 100.000 à 400.000 fr. Même les plus misérables en apparence ont souvent un bas de laine bien garni.

Comme exemple on m'a cité celui d'un *balais-sier*, c'est-à-dire d'un fabricant de balais de bouleau et de bruyère à qui, par charité, on laisse le droit de cueillir les ramilles nécessaires à son industrie quand il n'est pas employé à l'extraction du minerai. Un jour, au cabaret, le bonhomme, excédé de plaisanteries sur sa misère, paria de montrer chez lui 10.000 fr. en or. A son grand ennui on le prit au mot ; il voulut revenir sur son offre, mais le parieur disant qu'il n'avait jamais vu tant d'or et qu'il voulait avoir ce plaisir, exigea ou le prix du pari, ou le spectacle de cette fortune. Le balaissier, navré, dut s'exécuter ; il conduisit les témoins de la scène dans son grenier et tira d'un sac de grains un autre sac plein de pièces d'or ; il ne manquait qu'un ou deux louis pour parfaire les 10.000 fr., le reste de la somme ayant été employé la veille chez un notaire.

Mais la cachette n'est plus ; le balaisier a aussitôt déposé ses mille pistoles en lieu sûr, dans la crainte que l'aventure ébruitée n'attirât les voleurs.

Cette richesse se révèle par l'état des demeures blanches, couvertes de tuile rouge ou d'ardoise argentée. Le chaume disparaît de ces habitations, moins par goût que pour satisfaire aux indications des compagnies d'assurances. Et toutes ces maisons, propres, bien tenues, à demi enfouies sous la ramure des pommiers et des poiriers géants, donnent une impression de bien-être que fort peu de paysages rustiques éveillent au même degré.

La Forêt finit à la jonction du ruisseau de Saint-Martin et du Moulon, sous le village de Saint-Georges-sur-Moulon. Après le confluent, le pays change d'aspect. C'est désormais un large val, rempli de grandes fermes où les villages sont peu nombreux. Vasselay, au loin, dresse une jolie tour d'église sur une colline ; Fussy aligne de jolies maisons au bord de la grande route, bordée d'ormes, non loin de la masse éclatante du château de Contremoret. Le plus gros centre, Asnières, peuplé de 1.800 âmes, n'est pas une commune, mais une dépendance de Bourges

ayant une existence distincte de celle de la cité, éloignée de quatre kilomètres. Dans ce pays profondément catholique, Asnières, comme Sancerre l'ancien boulevard de la Réforme, est une sorte de phénomène : le bourg renferme un élément protestant considérable, doté d'un temple et d'un pasteur. Des abords de cette minuscule Genève berrichonne on aperçoit la masse énorme de la cathédrale de Bourges, surgissant au-dessus du moutonnement des toits pressés.

Au nord de la Forêt, c'est une région bocagère, Sologne plus gracieuse et fraîche que celle des vastes landes. Quand, en venant de Paris, on a dépassé Cerdon — le bourg des grandes chasses desservi pendant la saison par des express spéciaux, amenant ce que nos pères appelaient les disciples de Nemrod — on parcourt la vallée peu profonde de la petite Sauldre, où les champs entourés de hautes clôtures évoquent la Bretagne. Dans cette zone bocagère il y a de jolis sites, ainsi le gros bourg de La Chapelle-d'Angillon, aux toits d'ardoises, où la haute masse grise du château de Béthune est d'un si pittoresque effet par ses tours, ses lucarnes, son donjon carré flanqué de tourelles. Ainsi encore, après la course entre les bois, les parcs, les châteaux et

les prés pacagés par un bétail à robe blanche, les abords d'Ivoy-le-Pré. Ce joli morceau de France est l'ancienne principauté de Boisselle qui eut Sully pour souverain. Là s'élève la cité inachevée d'Henrichemont dont le grand ministre avait voulu faire sa capitale<sup>1</sup>.

---

1. Sur Henrichemont et la principauté de Boisselle, voyez la 1<sup>re</sup> série du *Voyage en France*, pages 135 et 136.

---

### III

#### LES ARSENAUX DE BOURGES

Le site de Bourges. — La ville militaire. — L'arsenal. — La fonderie. — La pyrotechnie. — Transformation de la population. — A travers la ville. — La cathédrale. — La maison de Jacques Cœur. — Les industries. — Les jardins maraichers de l'Yèvre.

Aucun paysage citadin ne s'est plus transformé que celui de la métropole berrichonne. Longtemps elle présenta un des plus majestueux tableaux de la France entière. Au sein d'un carrefour de vallées larges mais peu profondes, où des ruisseaux et des rivières au cours lent se divisent en une foule de chenaux errant ou dormant dans les prairies, se dressait, dans un isolement superbe, une butte circulaire reliée par un isthme au plateau de Septaine. Couverte de maisons aux pignons aigus, au-dessus desquels se montraient des flèches et des tours, cette grande intumescence semblait écrasée par la masse énorme, puissante, aérienne cependant d'une des plus vastes cathédrales du monde

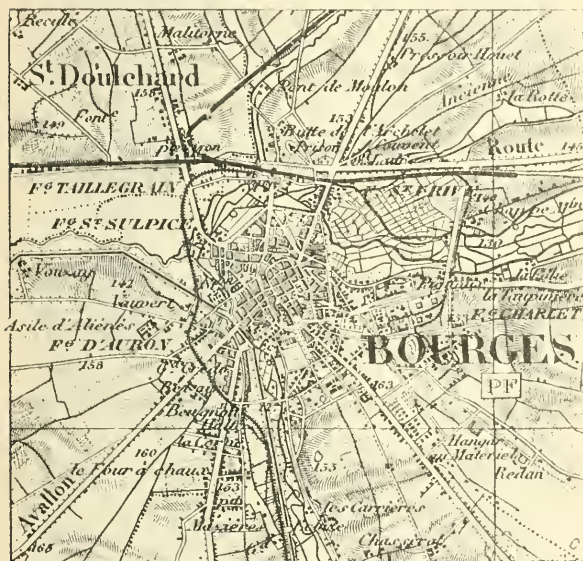
chrétien. Au delà, s'étendaient des coteaux solitaires; l'ensemble laissait une impression extraordinaire de grandeur mélancolique et se-reine.

C'était bien encore, sous cet aspect, le vieil *Avaricum* gaulois, dont la prise par César fut le signal du servage. A cette apparition saisissante, on revivait le passé.

Mais l'industrie est venue; comme pour tant d'autres villes provinciales jusqu'alors endormies, l'usine a soudain fait noyer la petite cité primitive dans la marée croissante des ateliers et des faubourgs. Ici, cependant, l'initiative privée n'a été pour rien dans l'accroissement; l'industrie principale est purement négative en ce qu'elle ne représente ni ventes, ni achats, ni échanges. Les produits des manufactures n'entrent point dans la vie économique du pays : ils s'en iront en éclats et en fumée. L'énorme organisme n'est qu'un arsenal destiné à des œuvres de mort : canons, obus, cartouches et gargousses. Bourges n'a dû qu'à sa position au cœur de la France de devenir une ruche active et bruyante. Cette transformation, commencée dès 1864, par la création d'une fonderie destinée à remplacer celles de Douai, Strasbourg et Toulouse, a été achevée à la suite de la

guerre de 1870-1871, quand nous avons dû reconstituer de toutes pièces nos armées et notre armement.

La place manquait sur le site d'*Avaricum*, mais, au delà de l'enceinte détruite les plateaux



dénudés du pays de Septaine offraient des espaces illimités. Leur rebord, qui domine les confluent de l'Yèvre, de l'Auron et de dix autres ruisseaux, porte aujourd'hui notre plus grande manufacture militaire, la plus grande du monde

entier peut-être, si l'on considère qu'elle est uniquement consacrée à la fabrication des canons et des projectiles et au chargement de ceux-ci. Les usines de la région du Centre : Le Creusot, Imphy, Fourchambault, Montluçon, jusqu'à Rive-de-Gier, travaillent pour Bourges, lui préparent sa besogne en fondant les éléments des pièces et des obus. Mais Bourges met en œuvre les métaux venus de ses satellites, et, pour cela, n'occupe pas moins de 6.000 personnes, ouvriers, employés ou officiers. Seul le Creusot présente, groupée dans une même usine, une telle multitude de travailleurs.

Le site est bien choisi, il est de ceux qui s'imposent. Non seulement la vieille capitale du Berry est au cœur géométrique de la France, à distance égale de nos frontières, mais encore elle occupe une remarquable position industrielle. Les bassins houillers de la Loire, de Saône-et-Loire, de l'Allier surtout, sont à proximité; de nombreux chemins de fer et le canal la desservent; la grande ligne stratégique Cosne — Saint-Florentin — Troyes — Sorcy y a son origine et la relie sans rebroussement à tout l'Est. Enfin, au point de vue de la sécurité en cas de guerre, le long ruban de la Loire est un fossé difficile à franchir et la citadelle



naturelle du Morvan est une formidable tête de pont.

Dès l'arrivée à Bourges, le touriste le plus indifférent apprend la présence des deux groupes de manufactures militaires. Une ligne de tramways porte une pancarte indiquant comme direction la *Pyrotechnie*, une autre a cette mention : *Arsenal*.

La pyrotechnie, son nom l'indique, manipule les explosifs. Poudre sans fumée et mélinite y sont l'objet de manutentions délicates. C'est, actuellement, la partie la plus importante des usines de la guerre; on y compte de 2.500 à 2.700 ouvriers des deux sexes, car les femmes sont nombreuses, à la cartoucherie surtout. La pyrotechnie occupe d'immenses espaces sur le plateau et doit s'étendre encore, on met la dernière main au projet. Une école militaire spéciale est installée dans l'enceinte.

Tous ces établissements sont fermés aux visiteurs. Des sentinelles veillent aux portes et ne laissent pénétrer que les ouvriers. Même les généraux ne pourraient entrer sans une autorisation spéciale du ministre, — elle n'est jamais accordée.

La fonderie est, par importance, le second atelier de Bourges. Près de 1.800 ouvriers y

construisent les canons dont les parties détachées sont envoyées par l'industrie privée, et procèdent à l'achèvement des obus. Quant à l'arsenal proprement dit, c'est un atelier où l'on construit les caissons, où l'on peint les diverses parties d'une pièce, où les selliers font les harnachements. Il y a là 600 travailleurs.

Une faible partie seulement des ouvriers de l'arsenal et des annexes sont immatriculés, c'est-à-dire ont des situations analogues par la propriété du grade à celle des officiers ; sur ce chiffre il y a 10 maîtres ouvriers et 75 contre-maîtres.

La base du travail est l'heure, la durée normale étant de 10 heures et parfois de 11 heures quand il y a urgence. Les salaires varient selon l'emploi, alors que les contremaîtres ont de 80 à 85 centimes par heure, les tourneurs et les ajusteurs touchent de 52 à 54 centimes ; les manœuvres, qui font la grande masse, gagnent 32 centimes. Les femmes sont payées à la journée : 1 fr. 75 c.

Les ouvriers immatriculés ont une pension de 600 francs, les contremaîtres 800 francs. Cette catégorie, qui est l'élite, ne fait pas de versement pour la caisse des retraites, les autres ouvriers subissent une retenue de 4 p. 100 après

un an de travail comme journaliers ; cette année passée, ils deviennent auxiliaires. L'État dépose une somme équivalente à la caisse. Faculté est donnée aux ouvriers d'effectuer leurs versements et de devenir auxiliaires dès le sixième mois.

D'immenses magasins complètent l'arsenal : plusieurs corps d'armée peuvent être dotés en un instant de leurs équipages d'artillerie. La salle d'armes, dit-on, est une merveille par le nombre des fusils, des baïonnettes, des sabres et des cuirasses qui permettraient d'armer nos réserves.

Ces usines ont véritablement grand caractère ; les constructions sont sobres ; mais, par l'ampleur, l'étendue et les facilités d'accès, elles donnent l'impression d'une machine bien ordonnée, plus peut-être que ce modèle d'organisation appelé l'arsenal de Cherbourg. La ville a prolongé ses quartiers neufs vers les ateliers militaires ; ce plateau jadis désert a pris l'aspect d'une cité américaine.

Peu de militaires dans cette énorme ruche. Des officiers détachés, des gardes d'artillerie, les postes, une centaine de soldats, ouvriers habiles, envoyés des compagnies d'artillerie, voilà tout ce qui porte l'uniforme. Le reste comprend de 150 à 160 comptables et le précieux noyau des

vieux ouvriers berruyers, d'esprit sage et pondéré, puis la masse de paysans accourus vers un travail facile et assez bien rémunéré. Ces ruraux déserteurs de la charrue et des *aumailles* sont l'élément inquiétant des usines, la proie dont le socialisme s'est emparé. Si je ne voulais rester ici sur le terrain descriptif, il y aurait une page de psychologie bien curieuse à écrire.

Les anciens font pour ainsi dire corps avec la fonderie ; grâce à elle, la plupart d'entre eux ont pu économiser et édifier à leur gré une maison dans les faubourgs ou dans la section d'Asnières.

Cette masse énorme d'ouvriers amenant avec elle femmes et enfants a profondément modifié la cité maîtresse du Berry. L'ancienne cité archi-épiscopale et aristocratique qui avait 19.000 habitants vers 1840 et 30.000 en 1870, en comptait 45.387 au recensement de 1896 ; c'est désormais une grande agglomération ouvrière. Autour du vieux Bourges, de l'énorme et majestueuse cathédrale, de ce noyau de rues étroites, aux maisons de bois, aux hôtels nobles, qui virent Jeanne d'Arc et les autres héros de la délivrance, s'allongent sans cesse les faubourgs de maisons blanches, basses, couvertes d'ardoises. La guerre avec l'outillage qu'elle exige désormais est la

seule cause de cette transformation si profonde des hommes et des choses.

Bourges est si bien devenu un atelier formidable, l'antique cité des Bituriges semble s'absorber à tel point dans son arsenal, que j'ai parlé de la puissante manufacture militaire avant même de parcourir les voies vénérables de ce qui fut un moment la capitale de la France, au temps du « petit roi de Bourges ».

La ville ancienne semble se résumer en deux édifices : la cathédrale et le palais de Jacques Cœur. Vers eux l'on va d'abord. Ces monuments sont loin de la gare ; celle-ci a été installée au delà de l'Yèvre, au sein des prairies. Des boulevards et avenues d'accès ont bien été tracés dans ces terrains sillonnés de bras de rivière, mais les constructeurs ne sont pas venus ; les quartiers neufs se sont créés aux abords de l'arsenal ; aussi la première impression est-elle celle d'une ville somnolente. Sauf dans l'artère aux brusques détours, changeant incessamment de nom, où circulent les tramways, on ne trouve guère de vie. Bourges ne s'est point transformée, n'a pas fait pénétrer le goût moderne dans le noyau urbain du moyen âge. Cependant, voici une petite place portant le nom de George Sand ; au

milieu se dresse la statue d'une femme montrant sur une tablette les mots : *Travail, progrès* ; ce n'est point le grand écrivain berrichon, mais une « Ville de Bourges », don du menuisier Coulon à sa cité natale.

La cathédrale est au sommet de la colline, au point où celle-ci se relie au plateau. Peu de monuments religieux produisent une telle sensation de grandeur et de force. Elle était restée dans mon esprit comme une œuvre prodigieuse. Quand je l'aperçus pour la première fois, il y a quelque vingt ans, j'avais éprouvé une sensation d'écrasement et de stupeur. Depuis lors, j'ai vu toutes nos cathédrales. Avec Reims, Amiens, Chartres, Beauvais mes yeux se sont habitués à ces immensités. Et, maintenant, j'admire la hardiesse et l'élégance du plan, l'envolée des voûtes, la grâce des colonnes, la majesté serene, d'apparence éternelle, de ce chef-d'œuvre de l'art ogival français. La sobriété de l'ornementation accroît encore cette impression. Saint-Étienne de Bourges paraît dépasser les nefs grandioses, plus ornées, de Chartres et de Reims. Mais il lui manque le couronnement des tours ; si celles-ci étaient achevées, le monument serait incomparable.

Autour du chevet de la cathédrale, reposant

sur une chapelle souterraine entourant elle-même une crypte où sont inhumés les archevêques, est une promenade majestueuse, digne du monument qui la domine. Ce jardin solennel rappelle le grand siècle ; il est, d'ailleurs, l'œuvre de Le Nôtre dont on a su respecter jusqu'à nos jours le tracé géométrique. Il confine à la cité nouvelle, fille de l'arsenal. Une immense rue bordée de maisons modestes, enduites d'un crépi gris, aux encadrements de pierre blanche, conduit à l'extrémité de la ville militaire. La place Seraucourt avec ses parterres, à demi entourés par des casernes et les ateliers de la cartoucherie, domine la vallée où le canal du Berry se prolonge, entre ses banquettes rigides, près de l'Auron capricieux.

A côté de Saint-Étienne, les autres églises de Bourges sont de médiocre intérêt, mais les anciens hôtels de la noblesse berrichonne, et surtout celui de Jacques Cœur, sont dignes de visite. La Renaissance n'a rien produit de plus parfait que cette demeure privée, où le grand argentier de Charles VII a fait collaborer des architectes, des sculpteurs et des peintres qui sont des maîtres. Bourges eut la bonne fortune de garder intact ce joyau orné des cœurs et des

coquilles de Saint-Jacques, armes parlantes de l'illustre bourgeois qui devançait son époque en se plaçant lui-même, par son génie des affaires, parmi les plus grands. Sa fière et belle devise est encore gravée sur les murailles : *A vaillans cœurs rien impossible!*

Jacques Cœur semblait avoir voulu marquer fortement sa puissance dans sa ville natale, en plaçant les assises du palais sur les murailles de l'*Avaricum* gaulois, devenu *Biturigæ*. Deux tours romaines font partie de l'édifice. Jacques Cœur a ainsi conservé à Bourges les traces vénérables de son lointain passé; les autres tours et les remparts sont enveloppés dans les constructions privées.

Le chef-lieu du Cher n'a pas d'influence régionale. Hors du département son action ne se fait guère sentir, bien qu'il soit siège d'un corps d'armée et d'une cour d'appel. Il n'y a pas ici de grandes écoles, comme à Poitiers; le rôle intellectuel le plus considérable est dévolu à l'archevêché dont le diocèse, comprenant l'Indre, s'étend à tout l'ancien Berry. De même, le rôle industriel est faible, les établissements de l'artillerie n'ayant pas accru l'activité de la contrée. Cependant, les usines à fer qui couvraient autrefois le pays et ont disparu par la concurrence des



fers au charbon et des minerais plus riches du Nord-Est, ont conservé aux abords de Bourges, dans le faubourg de Mazières, de grands ateliers, hauts fourneaux, fonderies, ateliers de construction occupant de nombreux ouvriers. Des fonderies de Mazières sont parties les immenses fermes et les charpentes des halles centrales de Paris.

Le maintien de cette usine s'explique par les grandes facilités de transport dont Bourges est favorisée. Le canal du Berry, malgré ses faibles dimensions qui ne permettent pas aux bateaux du reste de notre réseau navigable de franchir ses écluses, n'en facilite pas moins aux charbons du Centre l'accès dans les vallées de l'Yèvre et de l'Auron. Par la même voie les fontes de Mazières sont expédiées aux usines riveraines de la Loire et en Bourgogne.

Une autre forge livre à la consommation de grandes quantités d'essieux.

A part ces établissements et les usines de Rosières, près de Lunery, l'industrie de Bourges est celle de toutes les villes de cette importance, sans qu'aucune branche prenne une part prépondérante au mouvement des affaires. Toutefois, il faut faire exception pour la culture maraîchère et les pépinières. La capitale berrichonne a des

établissements d'horticulture remarquables et possède, au bord de l'Yèvre, ou plutôt dans le réseau en apparence inextricable des dérivations de la rivière, des jardins comparables, pour l'originalité et la richesse, aux *hortillonnages* d'Amiens et aux lègres de Saint-Omer<sup>1</sup>.

Ces jardins s'étendent au nord et à l'est de la ville, dans l'ample val marécageux, autrefois presque toujours inondé, traversé par le faubourg Saint-Privé. On a assaini le marais par le creusement d'innombrables fossés se croisant en tous sens; les terres et les vases rejetées ont exhaussé le sol des îlots ainsi obtenus.

M. Martial, directeur du *Journal du Cher*, à qui j'ai dû ma visite facile à travers la ville, m'a conduit au faubourg, où nous avons trouvé chez les maraîchers le plus cordial accueil. L'un d'eux a tenu à me faire les honneurs du marais; il m'a montré d'abord la Fontaine de Fer, source ferrugineuse aménagée jadis avec beaucoup de soin; l'édicule rappelle les fontaines du pays breton d'un art si gracieux; des armoiries mutilées sont sans doute celles du personnage à qui l'on doit la captation des eaux.

---

1. Sur Amiens et ses *hortillonnages*, voyez la 17<sup>e</sup> série du *Voyage en France*, chapitre XV; sur Saint-Omer, la 18<sup>e</sup> série, chapitre XVIII.

A côté nous visitons un jardin où l'on cultive en grand le melon et la tomate, puis nous allons nous embarquer sous le pont de Saint-Privé, dans un étroit batelet, et nous voici en route sur le lacis des canaux. Mes compagnons m'apprennent qu'il y a 120 ou 130 maraîchers, dont les deux tiers appartiennent à des familles qui exerçaient déjà ce métier au siècle dernier. Cédant au goût du jour, beaucoup se sont constitués en syndicat, mais font en même temps partie d'une confrérie antique qui renferme 100 adhérents, y compris les membres honoraires. Le 30 août a lieu la fête de la corporation, l'archevêque en personne vient y assister.

Le syndicat a un but plus vulgaire : il associe les maraîchers pour assurer la répression du maraudage et répartir équitablement les places au marché ; en un mot, il a charge de défendre les intérêts matériels.

Nous allons entre les îlots carrés, pleins de choux, de choux-fleurs, d'artichauts, de poireaux et d'autres légumes ; parfois nous traversons l'artère maîtresse, l'Yèvre, plus large, et croisons des barques chargées à couler des produits du marais. Cela ressemble fort aux hortillonnages, mais, le climat étant plus chaud, on a pu aborder la culture de la vigne et celle du pêcher, incon-

nues à Amiens. On me montre un terrain de 2.000 mètres dont le propriétaire vient de refuser 2.600 francs, encore est-ce un coin de valeur moyenne; dans quelques parties du marais, le prix est plus élevé.

Malgré leur étendue, ces jardins sont insuffisants pour la consommation de Bourges, les marchés doivent s'adresser à Dun-le-Roi, qui fournit les choux d'hiver; à Vierzon, producteur de carottes, de choux d'York et de fraises, même à Issoudun. Les Forêtins envoient leurs fruits, pommes et poires.

Vue de ces terrains bas, Bourges, comme affaissée entre des marais, semble plutôt un gros centre rural qu'une grande cité manufacturière; les boulevards l'enveloppent complètement de l'immense ramure des platanes, d'une incomparable vigueur. Du côté opposé à la ville, des collines moutonnent, en partie couvertes de vignes. Sur l'une d'elles, le faubourg lointain et isolé d'Asnières paraît une petite ville.

---

## IV

### LE CAMP D'AVORD ET LA SEPTAINE

Une création du général Ducrot. — Le camp d'Avord. — Sa splendeur passée, son état actuel. — Baugy et le plateau de Septaine. — La colonie du val d'Yèvre. — Avord. — Bengy. — Les herbages de Nérondes. — Vue sur le val de Loire.

La Guerche. Novembre.

Si les vallées du Berry sont vertes et fraîches, les plateaux sont rocailleux, arides et nus, tout en offrant à l'agriculture des ressources supérieures à celles de la Sologne. Et pourtant, cette dernière contrée, malgré ses landes, est bien plus pittoresque. Les bruyères, les bois de pins, les locatures misérables ont un caractère agreste inconnu des plateaux calcaires.

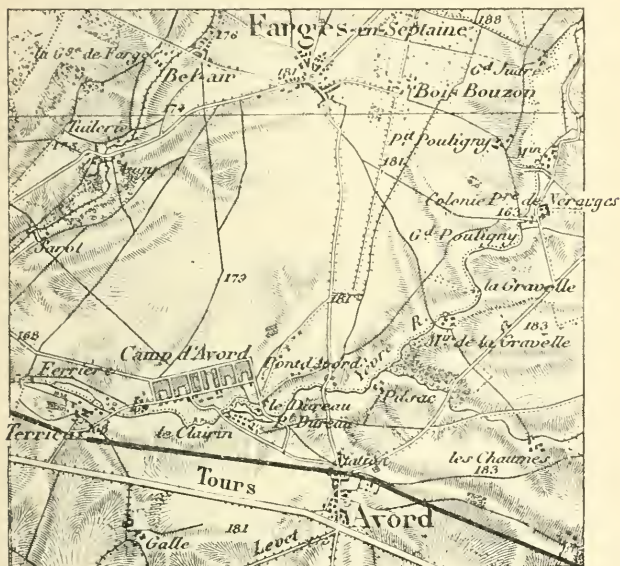
Ceux-ci, par contre, sont d'une rare salubrité ; leur sol perméable, leur exposition aux vents venus de l'ouest et du nord, autant que leur situation au cœur de la France, avaient frappé le général Ducrot. Cet homme de guerre, qui possédait d'indéniables qualités d'organisateur, ne

se décida pas à la légère pour les campagnes du canton de Baugy. Son choix répondait à des nécessités et à des avantages sérieux. Il est à regretter que l'on n'ait pas continué ses traditions; nous aurions aujourd'hui, à portée de notre plus grand arsenal, au cœur d'un réseau ferré à grand rendement, dans le voisinage immédiat de quatre corps d'armée, une incomparable place d'armes.

Mais, loin de suivre l'impulsion donnée par Ducrot, on semble avoir pris à tâche de détruire son œuvre. Je ne parle pas de l'École militaire transférée à Saint-Maixent — elle était évidemment mieux à sa place dans une ville, à la condition toutefois que ce ne fût pas une menue bourgade comme celle du Poitou — j'entends le camp lui-même. On a revendu des terrains et démolit des baraques pour faire de l'argent avec les matériaux, on a enlevé les rails et les ponts du chemin de fer spécial. On a désorganisé comme à plaisir une installation superbe. Aujourd'hui, les progrès de l'armement et les nécessités de l'instruction militaire ont rendu indispensable la possession de terrains de manœuvre et de tir; il faudra refaire à coups de millions ce que l'on a maladroitement abandonné.

Rien de navrant comme le camp d'Avord en

ce moment. Les guinguettes qui avoisinent toujours ces baraquements sont en partie closes; les boutiques où l'on vend les menus objets nécessaires au troupier voient la poussière envahir



leurs étalages. On s'attend à trouver la vie et c'est la solitude. Quatre cents hommes des 95<sup>e</sup> et 114<sup>e</sup> sont comme perdus dans les rues.

Le chemin de fer longe le ravin d'Yèvre, sur l'autre versant duquel est le camp; mais la gare

est loin, près de l'infime village d'Avord, composé d'une douzaine de maisons groupées autour d'une vénérable et ravissante église romane. Des ailes de briques ont été ajoutées aux bâtiments primitifs de la station pour les jours de foule. De là au camp, il y a près de deux kilomètres. Une voiture du train des équipages y conduit les officiers et leurs familles.

A distance, le camp a l'aspect d'un village. La chapelle dont il fut doté dresse sa tour de pierre et sa flèche au-dessus de la masse rouge des toits. Dans une autre partie est la lourde bâtisse du temple évangélique. A perte de vue s'étend le plateau; le paysage serait morne sans la ligne bleue des collines de Sancerre, fermant l'horizon vers le nord.

Les premiers occupants avaient créé des parterres, planté des bosquets, transformé le site morose en une corbeille de fleurs; mais tout cela est abandonné; la végétation folle a changé les carrefours en petites forêts vierges. Il n'y a plus que des passagers ici; nul ne devant y rester longtemps, on laisse les choses à l'état de nature. Sauf l'habitation du commandant d'armes, coquettement blanchie et fermant un des côtés de la place où se trouve la chapelle, toutes les baraques ont le même aspect vétuste.



En l'état, le camp peut tout au plus loger une brigade ; la destruction de la voie ferrée de raccordement rend son ravitaillement difficile, car il faut tout aller chercher à la gare. Tel quel, c'est encore pour la division de Bourges un précieux point de rassemblement. Le général profite de la présence d'une brigade et de l'approche de celle qui vient la remplacer aux feux de guerre, pour prendre tout son monde sous la main pendant deux jours. C'est un avantage inappréciable auquel on doit la remarquable cohésion de ces belles troupes. Et cela suffit à faire comprendre la nécessité des camps permanents.

Dans les projets de création de ces points de concentration — analogues aux grands camps allemands — Avord tenait une place considérable ; on voulait acquérir tout le pays entre les ruisseaux de l'Airain, du Craon et de Villabon. Cela aurait donné aux troupes un immense polygone, suffisamment accidenté, où toutes les phases d'une bataille auraient pu être serrées de près ; où l'on aurait effectué le tir réel sur des silhouettes ; en un mot, on donnait au 8<sup>e</sup> corps les moyens de faire autre chose que des manœuvres en chambre. Les prétentions des paysans — demandant 1.000 ou 1.200 fr. l'hectare d'un sol

infertile, valant à peine 100 fr. — ont entravé l'opération ; d'ailleurs, la commission du budget a refusé au ministre les moyens de doter nos corps d'armée d'un outillage absolument nécessaire.

C'est une grosse faute. Si l'on voulait réaliser des économies, il y avait bien d'autres moyens. Le plus pressé c'est de donner aux régiments les moyens de manœuvrer avec des feux effectifs. On peut dire que, sauf pendant la période si courte des manœuvres, l'exercice en terrain varié est impossible pour les masses. A de bien rares exceptions près, les généraux de brigade et à plus forte raison les divisionnaires ne peuvent s'exercer au commandement réel. Quant à manœuvrer avec le concours des trois armes, plus rares encore sont les favorisés.

Nous sommes, de toute évidence, en état d'infériorité vis-à-vis des Allemands. Ceux-ci n'ont pas seulement attribué à tous leurs corps d'armée des terrains assez vastes pour familiariser les divers éléments avec toutes les péripéties d'une campagne, ils ont encore imposé aux populations une lourde charge : les régiments viennent à l'improviste dans une région, les habitants sont avisés d'avoir à évacuer leurs champs, de ne pas circuler dans une zone déterminée et, pendant plusieurs jours, les troupes procèdent

à des tirs à balles sur des objectifs disposés par les états-majors, cibles qu'il faut chercher, reconnaître et attaquer selon les règles.

En France, de telles coutumes ne pourraient s'implanter; c'est pourquoi l'on devra, enfin, arriver à constituer de grands camps permanents, alimentés en eau pure, reliés aux chemins de fer par des embranchements spéciaux. Précieux en temps de paix, ces camps seraient d'un secours immense en temps de guerre. Ils permettraient de grouper et d'exercer les formations territoriales en dehors des villes.

Nous sommes loin de ces installations! Sauf Châlons et La Valbonne, aucun de nos camps n'offre une étendue suffisante. Avord, si longtemps un des points vitaux de notre organisme militaire, loge à grand'peine deux régiments. Quand le reste de la division vient prendre part à une manœuvre de quarante-huit heures, il faut cantonner les bataillons dans les villages situés à la périphérie du plateau, et le rassemblement en est long et pénible.

Et, cependant, les hommes qui assumèrent la tâche patriotique de reconstituer nos forces au lendemain de la guerre semblent avoir prévu les nécessités actuelles; ils avaient donné à leur œuvre une ampleur en apparence excessive. Ce

serait le strict nécessaire, maintenant, et nous ne l'avons plus !

Sauf le pli sinueux où se traîne l'Yèvre naissante, descendue de l'étang de Baugy, le plateau dont Avord occupe le centre est profondément monotone. Les environs du bourg de Baugy sont pourtant plus riants et frais, aussi la population s'y porta-t-elle de bonne heure, à en juger par les vestiges d'un vaste camp antique et les ruines d'une forteresse féodale. Le plateau pierreux est en partie livré au parcours du mouton ; là est élevée cette race rustique qui a emprunté son nom au Berry et dont les troupeaux, conduits par leurs bergers, donnent tant de caractère au paysage. Ces vastes terres de calcaire corallien, où les eaux s'infiltrent, sont une Champagne comme tant d'autres zones semblables, comme la Champagne de l'Indre, mais elles portent une désignation particulière révélée par des noms de lieu : Farges-en-Septaine, Savigny-en-Septaine, Soye-en-Septaine. Cependant un des villages rappelle mieux la nature du sol, c'est Jussy-Champagne.

Comme dans tous les terrains semblables, le fond des vallées creusées dans le plateau est aussi humide que les parties hautes sont sèches.

Les eaux de pluie infiltrées dans les fissures ressortent en source ou transforment le thalweg en marécages tourbeux. Cela est sensible surtout aux abords de Bourges, où la colonie pénitentiaire du val d'Yèvre ne peut utiliser la charrue et doit accomplir tous ses travaux au moyen de la bêche. Ce domaine est un remarquable champ d'expériences pour la culture des champs humifères; ses essais pour l'emploi des engrais chimiques ont été étudiés avec soin par les agronomes<sup>1</sup>. On a pu en conclure que l'emploi raisonné des scories de déphosphoration et des engrais potassiques amène à la longue la disparition de la végétation palustre, et permet de ne pas recourir aux chaulages et aux terrages.

En amont du val d'Yèvre, les vallons sont toujours humides, mais n'affectent pas autant le caractère de marais, les prairies reposent sur un sous-sol plus résistant. Cette nature des choses a frappé les habitants, car un des endroits où la terre se raffermi porte un hameau appelé la *queue* des Palus. Ces zones froides où, le matin, rampe longtemps le brouillard, contrastent par leur fraîcheur malsaine avec le plateau caillou-

---

1. Notamment par M. Risler dans le 4<sup>e</sup> volume de sa *Géologie agricole* (librairie Berger-Levrault et C<sup>ie</sup>).

teux, parsemé souvent de grandes dalles calcaires ramenées par la charrue. Les fermes, rares, sont entourées de noyers.

La grande route de Bourges à Nevers frôle Avord et s'en va large, parfois bordée d'ormes, à travers la plaine pierreuse. Le château d'Aubilly et son parc rompent un moment la monotonie de ces campagnes où errent de grandes bandes de dindons. Malgré la nature rocheuse du sol, les céréales sont superbes, leurs jeunes pousses vertes font mieux ressortir la teinte rouge du sol arable. De grands bœufs blancs, attelés par six, retournent lentement la terre des jachères ; des bergères, revêtues d'amples capelines, conduisent leurs « aumailles » à travers les friches où croît une herbe courte et rare ; des fillettes surveillent des troupeaux d'oies.

Cultures et animaux appartiennent aux habitants de Bengy-sur-Craon, village gentiment assis dans un pli où coule le ruisselet de Craon, né sur la partie la plus haute du plateau. La route, que côtoie le chemin de fer de Saincaize, franchit le Craon et, soudain, débouche sur une sorte de talus d'où la vue est immense. Le paysage a changé comme par un coup de baguette ; au lieu du plateau calcaire, on découvre une campagne bien boisée ; tous les champs sont

enclos d'arbres fruitiers ; il y a de la vigne. Les habitants élèvent quantité de volailles, des oies surtout. Le commerce des produits de la basse-cour avec Paris est fort considérable.

Cette région riante et fraîche est une zone de pâturages d'une grande richesse, rappelant à la fois la Normandie et le Nivernais des prés d'em-bouche, dont la sépare le val de Loire. Des prairies bien encloses, bordées de chênes nouveaux, abritent des bœufs de race charollaise, qui retrouvent ici les conditions d'existence de leur pays d'origine<sup>1</sup>. Sur quelques points on rencontre des bœufs d'une race nouvelle, ou plutôt d'une sous-variété, obtenue par le croisement du charollais-nivernais avec le durham.

Dans un pli, au cœur de cette zone luxuriante, le grand bourg de Nérondes, précédé par une avenue de peupliers, s'ouvre en une large rue plantée de tilleuls et bordée de jardins très fleuris. On devine une grande prospérité agricole. En dehors de l'élevage qui a fait naître à Nérondes une fabrique de biberons pour animaux, la contrée cultive en grand la betterave pour la sucrerie de la Guerche ; la gare expédie

---

1. Sur l'élevage en Charollais, voyez la 24<sup>e</sup> série du *Voyage en France*, chapitres XX et XXI.

dans cette direction plus de 6.000 tonnes de ces racines et en reçoit des quantités de pulpe employée à la nourriture du bétail.

Tout le pays est charmant. La route, jusqu'à la Guerche, parcourt des campagnes d'une opulence et d'une fraîcheur incomparables, animées par la présence des beaux bœufs charollais à la robe blanche lavée d'un soupçon de rose. Ainsi animée, la large chaussée bordée de verts trottoirs de gazon, montant et descendant entre les herbages, atteint bientôt la vallée de l'Aubois qu'elle domine un instant. Du point où l'on commence à descendre vers cette large bande de prairies opulentes, on découvre de lointains horizons par delà la Loire, dont nous sépare un large massif forestier. Au fond, voici les hauteurs boisées de Prémery, à demi voilées par les fumées sombres montant des usines de Fourchambault et de Guérigny. A l'extrémité du tableau s'estompent les premières pentes du Morvan. Le ciel est doux; l'été de la Saint-Martin, admirable cette année, donne à ce paysage aux lignes harmonieuses une majestueuse et tranquille beauté.

---



## V

### LE CANAL DU BERRY

La Guerche et ses industries. — L'agriculture. — Le canal du Berry ; son rôle économique. — Marseille-lès-Aubigny, — La chaux de Beffes. — Jouet-sur-l'Aubois. — Torteron, centre déchu. — La navigation sur le canal. — Imperfections de cette voie navigable. — Les chemins de fer économiques. — Sancoins. — Le seuil de Fontblisse.

Saint-Amand-Montrond. Novembre.

La Guerche est un de ces gros centres ruraux où se concentre la vie économique d'une contrée, mais où rien ne retient longtemps le visiteur. Assise sur la rive droite de la petite rivière d'Aubois, elle en est séparée par le canal, sur lequel elle possède un port actif. Des maisons bien construites, beaucoup de magasins, la lumière électrique, donnent à l'ensemble un caractère plus citadin que celui des bourgades voisines. Mais aucun de ces monuments, de ces vieilles maisons qui séduisent le touriste en des cités moins actives.

L'agriculture fait vivre La Guerche ; en dehors

d'une cartonnerie et des fabriques de chaux hydraulique qui participent à la renommée des chaux de Beffes dans le val de Loire, les usines se rattachent à l'exploitation du sol. Trois grands moulins mus par la vapeur ou par l'Aubois, une fromagerie, une sucrerie produisant 14.000 sacs de sucre — chiffre qui serait modeste dans le Nord, mais considérable ici — aident au si remarquable développement agricole de la région.

Les environs de La Guerche et de Nérondes sont en effet parmi les campagnes les plus en progrès. Les grands propriétaires de châteaux et de domaines ont donné un exemple fructueux en améliorant leurs terres, en créant des pâturages, en sélectionnant leur bétail pour l'adapter aux conditions particulières du pays. A Riffardeau, près de Nérondes, le comte de l'Hermitte a transformé en prairies irriguées des bois d'un maigre revenu; il a montré ce que l'on pouvait obtenir par le drainage des terres. A Germigny M. Massé a créé un beau troupeau de reproducteurs durhams et réussi à faire vivre sur un sol humide des béliers de la race dishley, qui lui ont valu une légitime renommée. Dans la même commune M. Larzat a installé une vacherie durham pour laquelle la commission des primes d'honneur accorda un objet d'art en 1886.

Depuis cette époque, la région n'a fait que se développer encore, grâce aux efforts persévérants d'hommes dévoués qui ont su se résigner à vivre sur leurs terres au lieu de mener l'existence oisive de Paris.

Le chemin de fer de Tours à Vierzon et à Saincaize, une des plus importantes lignes transversales de la France, puisqu'elle relie Nantes et l'Océan à Lyon, a beaucoup contribué à ces progrès, facilités encore par le canal du Berry et le petit réseau des chemins de fer économiques. La profusion des voies de communication donne un intérêt tout particulier à cette zone, au point de vue de la navigation surtout, la vallée de l'Aubois étant suivie par les produits de l'industrielle Montluçon.

Le canal remonte fidèlement l'humble rivière depuis son embouchure en Loire à Marseille-lès-Aubigny, où lui-même atteint le canal latéral. Le point de rencontre est le centre d'un mouvement très actif, les calcaires de Beffes et de Marseille transformés en chaux hydraulique fournissant à la navigation un fret considérable<sup>1</sup>. Jusqu'à La

---

1. Le port de Beffes, à lui seul, offre un mouvement de plus de 120.000 tonnes (1898) dont 92.000 pour les embarquements. Marseille-lès-Aubigny manutentionne 54.000 tonnes, Chassenard 127.000 tonnes.

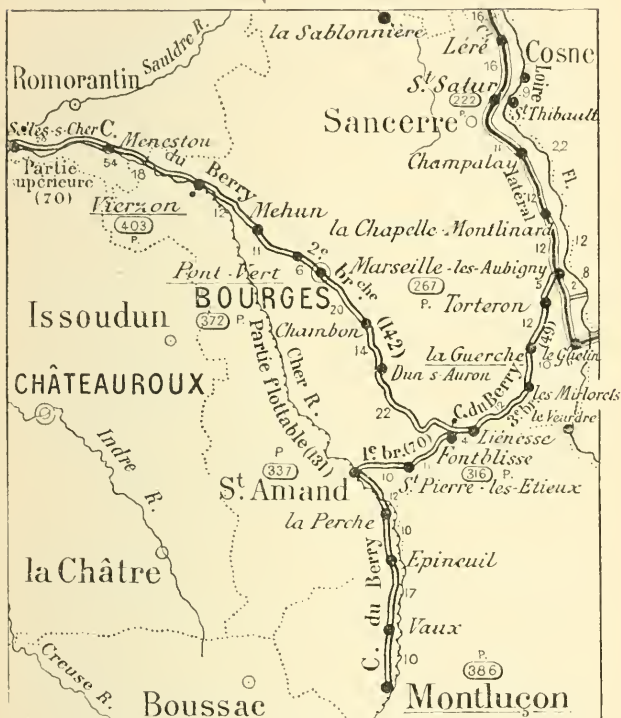
Guerche on rencontre cette production de la chaux. Le bourg de Jouet-sur-l'Aubois lui doit une grande activité ; Torteron, grâce à elle, a pu compenser la perte de ses usines à fer — fonderie de moulage — aujourd'hui silencieuses mais assez importantes jadis pour avoir fait naître un port spécial relié aux mines de fer d'un vallon latéral par une voie ferrée de trois quarts de lieue. L'abandon a été complet<sup>1</sup>, ce bel établissement de Torteron qui inspirait à Louis Reybaud des pages si intéressantes dans ses études sur les manufactures n'est plus qu'un souvenir. L'heureuse population ouvrière s'est dispersée, allant accroître le nombre des habitants de Fourchambault et des autres villes industrielles de la contrée.

Le canal y a perdu une grande source locale de trafic, compensée toutefois par le prodigieux développement industriel de la région de Montluçon. La section comprise entre cette dernière ville et Marseille-lès-Aubigny est parmi nos voies navigables les plus fréquentées, elle dépasse le Rhône, la Saône, l'Yonne, les canaux de Bour-

---

1. Avant la transformation de l'industrie métallurgique par les procédés de déphosphoration, le Cher était le plus important département de France pour l'extraction du fer ; il dépassait la Haute-Marne de 250.000 tonnes et produisait 780.000 tonnes, vingt fois plus qu'aujourd'hui.

gogne et de l'Est. Si elle reste inférieure au trafic



LE CANAL DU BERRY

Les chiffres entourés et marqués de la lettre P indiquent les distances de Paris par voie d'eau. — Les chiffres placés entre chaque port indiquent la distance en kilomètres. — Ports principaux ●.

(D'après la carte des voies navigables publiée par le Ministère des travaux publics.)

du canal latéral à la Loire et du canal du Centre,

elle alimente en grande partie ces deux voies d'eau, auxquelles, d'ailleurs, elle le cède de peu.

Cette activité semble un véritable phénomène. Au point de vue du tracé, de l'exécution, de la largeur et du tirant d'eau le canal du Berry est l'outillage le plus imparfait de notre réseau. Alors que les canaux voisins, comme ceux du Nord et de l'Est, sont aménagés pour un mouillage moyen de 2 mètres à 2<sup>m</sup>,20 et reçoivent des bateaux dits péniches de 38<sup>m</sup>,50 de longueur, larges de 5<sup>m</sup>,10, ayant 1<sup>m</sup>,80 d'enfoncement, la dimension du chenal et des écluses ne permet pas de faire circuler sur le réseau berrichon des bateaux ayant plus de 28 mètres de longueur, 2<sup>m</sup>,50 de largeur et 1<sup>m</sup>,40 d'enfoncement.

Aussi les premiers peuvent-ils transporter 350 tonnes et les seconds 75 à 80 seulement. Le transbordement des produits amenés par les bateaux berrichons s'imposerait donc à Marseille-lès-Aubigny, si les bateliers n'avaient résolu le problème d'une économie stricte, leur permettant de lutter contre la concurrence des péniches et des toues ou flûtes<sup>1</sup> et de s'aventurer sur le

---

1. Ces derniers bateaux, construits pour naviguer sur des canaux d'un type intermédiaire comme le canal du Nivernais, ont 28 mètres de longueur, 5 mètres de largeur, 1<sup>m</sup>,40 d'enfoncement et peuvent porter 250 tonnes.

domaine de celles-ci. Les « berrichons » sont des embarcations sommairement construites, sorte de longues et étroites caisses renfermant au milieu une petite guérite-écurie pour un ou deux ânes ; à l'arrière est une étroite cabine pour la famille. Le tout revient à 1.200 ou 1.500 fr. au plus. Pas de frais de remorque, l'âne est le seul moyen de traction ; si la petite bête a trop de mal, on attelle à côté d'elle la femme ou les enfants. La lourde machine, avec les 54.000 kilogr. (chiffre moyen) de marchandises : houille, minerais ou fer, accomplit ainsi ses quatre lieues par jour, gagne par les autres canaux la Saône et la Seine, surtout, où les berrichons, appelés à Paris *montluçons*, sont peut-être les principaux hôtes des ports du canal Saint-Martin et du bassin de la Villette.

Le canal du Berry, à le juger par le trafic, se compose essentiellement d'une ligne à circulation intense entre Montluçon et Marseille-lès-Aubigny et d'un embranchement moins fréquenté allant de Fontblisse à Noyers où le Cher est canalisé, par Bourges et Vierzon<sup>1</sup>. Les documents

---

1. En 1898, le tonnage effectif du canal de Berry a été de 539.484 tonnes entre Montluçon et Fontblisse, de 414.041 entre Fontblisse et Noyers et de 556.006 entre Fontblisse et Marseille-lès-Aubigny. Le tonnage moyen ramené à la longueur totale de

officiels le divisent en trois branches, la section de Montluçon au point de bifurcation de Fontblisse étant envisagée à part.

Le canal doit son peu de largeur et son nombre excessif d'écluses à la date à laquelle il fut entrepris. Depuis près de quatre cents ans il était projeté, quand, en 1807, on se mit à l'œuvre. En 1841 seulement, il était achevé, alors que les chemins de fer entraient dans leur phase d'activité. L'idée qui présida à la construction était de faire un réseau particulier, communiquant seulement avec la Loire, fleuve de peu de profondeur, incomplètement navigable; on put donc restreindre le gabarit. Quand le canal latéral à la Loire et les voies correspondantes furent achevés, on s'aperçut de l'erreur; il était trop tard pour refaire les canaux berrichons. Depuis cette époque, le canal latéral, les canaux du Centre, de Roanne, de Briare, du Loing ont été l'objet de réfection et sont devenus des voies puissantes, recevant sans rompre charge les bateaux des grandes rivières et des canaux du Nord et de l'Est; ceux du Berry restent de simples rigoles navigables, et cependant la nécessité à laquelle

---

la section a donné 457.200 tonnes entre Montluçon et Fontblisse, 155.300 entre Fontblisse et Noyers. En 1899, le tonnage total a atteint 888.169 tonnes (tonnage effectif).



ils répondent est telle, que la branche de Montluçon à Marseille-lès-Aubigny est au douzième rang du réseau français pour la fréquentation, au point de vue du nombre des bateaux<sup>1</sup>. Cet instrument si imparfait n'en est pas moins un objet d'envie pour les villes de la région privées de voies navigables. Moulins ne cesse de demander que l'on rende navigable la rigole de prise d'eau projetée sur l'Allier et qui la relierait au canal du Berry, à Sancoins. Celui-ci, qui fournit au canal latéral ou en reçoit comme transit près de 390.000 tonnes<sup>2</sup>, n'a pas seulement l'infériorité du trafic et du gabarit, son alimentation en eau est insuffisante, aussi les chômages sont-ils longs. On a vu, en 1872, la navigation interrompue pendant 189 jours ! Depuis lors, on est parvenu à atténuer ce mal au moyen de machines élévatoires. En 1894, les réservoirs de Marmande, de Valigny-le-Monial et des Étourneaux, qui complètent les prises des rivières étant à sec, on a pu alimenter le canal par les usines de Mornay ; mais cela est coûteux, c'est

---

1. De Montluçon à Fontblisse (70 kilomètres) 9.272 bateaux chargés ; de Fontblisse à Marseille-lès-Aubigny (49 kilomètres) 9.476 bateaux ; de Fontblisse à Noyers (142 kilomètres) 7.372 bateaux (chiffres de 1898).

2. 389.476 en 1898.

pourquoi l'on songe à amener les eaux de l'Allier.

Dans la région de La Guerche, le canal est très fréquenté par la navigation de transit, plus que par le commerce local. Sauf Montluçon, les ports les plus importants se trouvent sur la branche où l'animation est la moins grande : Bourges, Mehun-sur-Yèvre, Vierzon, sont en effet au bord de la section de Noyers.

La ligne des chemins de fer économiques est venue enlever à l'artère maîtresse une partie de son trafic local. De La Guerche à la source de l'Aubois, rails et cuvette suivent sans cesse la petite rivière ; le parallélisme des voies d'eau et de fer se poursuit jusqu'à Saint-Amand, où le canal, rencontrant la grande ligne de Paris au Mont-Dore, la suit fidèlement.

Le chemin de fer économique, sauf la largeur de la voie, est construit et exploité comme le grand réseau. En dehors de son importance locale, il est pour les châtelains venant de Paris un précieux moyen de se rendre rapidement sur leurs terres. Hier soir des bandes joyeuses de chasseurs et de chasseresses envahirent le train, avec ce luxe de bagages qui caractérise les

hôtes de châteaux et de stations balnéaires. Le personnel de la gare de La Guerche était insuffisant à faire le service ; c'était une salade de malles, de valises, de balles d'osier que l'on ne parvenait pas à embarquer. Beaux messieurs et belles dames prirent gaiement la chose et vinrent en aide aux facteurs. Grâce à cela, le convoi partit sans trop de retard et atteignit Sancoins à l'heure prévue.

La gare de cette petite ville est le point de jonction des chemins de fer économiques du Cher et de l'Allier, c'est donc une des plus importantes du petit réseau secondaire. Sancoins doit à cette situation et au canal une activité assez grande, sans pourtant posséder un rôle économique comparable à celui de La Guerche. Industrie faible : le principal établissement est une grande fabrique de voitures. Comme en beaucoup d'autres bourgades du Berry, l'aspect manque de pittoresque. Les maisons sont basses et sans caractère ; les magasins, nombreux, révèlent un commerce local actif, malgré la fermeture successive des grandes usines à fer qui bordaient autrefois le canal. Pas de monuments anciens ; l'église, moderne, surmontée d'une haute flèche, occupe un des côtés d'une vaste place.

La campagne voisine manque un peu de grâce,

mais à quelque distance l'étang de Javoulet aux rives sinueuses et la région boisée qui sépare l'Aubois de la Loire offrent parfois d'agrestes paysages. Les prairies sont nombreuses et animées par de superbes bœufs de race charollaise.

Je suis parti au point du jour en suivant la berge du canal. Déjà les bateliers étaient debout, ils avaient accouplé les petits ânes au poil bourru, et les « montluçons » suivaient sans bruit l'étroit chenal ; une lueur filtrait par l'ouverture de la cabine. Mon projet était de longer la voie d'eau jusqu'à Fontblisse, mais le trajet est si monotone, que je m'arrêtai à la Pointe pour prendre place dans un train.

Le chemin de fer s'est assis sur les énormes déblais rejetés lors du creusement du canal. Celui-ci, pour passer de l'Aubois à l'Auron, a dû être établi à une grande profondeur. La tranchée est ouverte dans une roche friable, aux couches d'un blanc laiteux ou d'un jaune livide. Le sol arable est mince, presque infertile ; sur plusieurs points on l'a planté de pins. L'énorme excavation du canal s'étend sur près de cinq kilomètres. Les bateliers retrouvent des horizons au-dessus de Neuilly-en-Dun, non loin du château de Liénese, bel édifice de la Renaissance flanqué de tours et conservant un immense colombier féo-

dal. Le paysage prend un peu plus de relief : au nord, de hautes collines bornent l'horizon ; il y a de grandes cultures, de betteraves à sucre surtout, et des prairies encloses de grands arbres.

Ici s'étend le seuil ou point de partage. Une rigole amène au bief commun aux deux versants les eaux du réservoir de Valigny, étang artificiel où se déverse une partie des eaux de la forêt de Tronçais. Pour atteindre Fontblisse, cœur du réseau, les bateaux doivent descendre au moyen de trois écluses.

La jonction se fait dans une plaine humide et basse, loin de tout hameau ; il n'y a que la maison des éclusiers. Cependant le passage des bateaux dans les trois branches du canal n° 1, n° 2, n° 3, fait de cette plaine solitaire de Fontblisse un des grands points d'activité de la France centrale.

La vie se porte surtout sur la branche n° 1, qui atteint la vallée de la Marmande au moyen d'une profonde tranchée creusée dans le bois de Trousse, au hameau de Laugère, où un embranchement venant de Bourges par Dun-sur-Auron rejoint le chemin de fer de La Guerche à Château-meillant. Laugère n'est qu'un hameau, mais sa gare est active grâce au voisinage de la grosse bourgade bourbonnaise d'Ainay-le-Château,

centre industriel fabriquant des chapeaux et produisant des quantités de sabots au moyen des bois de la forêt de Tronçais. Ainay<sup>1</sup> fait en outre un commerce considérable de volailles, de beurre et d'œufs avec les marchés de Bourges et de Paris.

Désormais, jusqu'à Saint-Amand, le canal est presque tracé à niveau dans la vallée, très large, où erre la Marmande. Les collines sont bien dessinées, couvertes de vignes sur la rive droite. Pays purement agricole : la seule usine est la vaste tuilerie de Charenton, bâtie entre le canal et ce bourg.

---

1. Ainay-le-Château possède une colonie d'aliénés dont il est question au chapitre VII, page 101.

---

## VI

### DU CHER A L'ARNON

Les mines de fer du Berry. — Gisements de la Chapelle-Saint-Ursin. — Saint-Florent-sur-Cher. — Charost. — Fabrication des balais de sorgho. — Usines métallurgiques de Rosières. — Châteauneuf. — Le château et l'église de Notre-Dame-des-Enfants. — L'étang de Villiers. — Lignières et son château.

Lignières. Mars.

La situation de Bourges, économiquement excellente quand l'Arnon alors navigable et l'Yèvre, portant également bateaux, suffisaient aux besoins, a été modifiée par la construction des voies ferrées. Tandis qu'Issoudun et Châteauroux, autres principales cités du Berry, avaient la bonne fortune de se trouver sur le tracé d'une des artères vitales de la France, la vieille cité n'était reliée au réseau que par l'embranchement de Saincaize. Un moment, vers la fin du second Empire, un projet en fit la station principale d'un chemin de fer de Paris à Narbonne ; il ne s'est jamais réalisé, ou, du moins, n'a abouti qu'à

la construction d'une série de sections à voie unique, avec des rebroussements; si l'on a obtenu un tracé direct, c'est au prix de telles lenteurs, que cette voie est à peine fréquentée, sauf l'été, où la foule des baigneurs accourt à la Bourboule et au Mont-Dore.

Cette route de fer qui, sur la carte, semble former une ligne rigoureusement directe de Paris à Toulouse, par Beaune-la-Rolande, Bourges, Montluçon, Mauriac et Capdenac, n'est d'ailleurs suivie par des trains réguliers que jusqu'à Aurillac, encore dessert-elle Bourges par une déviation, le point de départ étant Vierzon. L'été, les express du Mont-Dore laissent Bourges à l'écart. Pour les autres trains, le chef-lieu du Cher reprend son rôle naturel de centre des échanges et du mouvement. De sa gare partent les convois pour le Bourbonnais industriel et l'Auvergne des grands monts.

Le chemin de fer de la vallée du Cher, bien qu'à voie unique, est une ligne active, non seulement par le courant de plus en plus considérable des touristes vers le massif central, mais surtout par le trafic dû aux grandes usines de la région bourbonnaise. Dans le Berry même, quelques établissements métallurgiques ont échappé au cataclysme industriel qui a enlevé au Cher



son monopole de producteur de fer, et il semble que les mines abandonnées aient tendance à reprendre un peu de vie. La prodigieuse richesse des mines et minières de Lorraine avait fait désertter les gîtes plus pauvres du Berry, mais le progrès dans les méthodes de traitement permet de reprendre l'exploitation des minerais que la concurrence paraissait avoir condamnés à jamais. L'extraction active que je signalais aux environs de Menetou-Salon et de Saint-Éloy-de-Gy se retrouve aux portes mêmes de Bourges, sur le stérile plateau compris entre l'Auron, l'Yèvre et le Cher. Le fer affleure presque partout, on n'a qu'à se baisser pour le recueillir. Longtemps il y eut là une vie intense; un petit chemin de fer partant du plateau allait déverser le minerai dans les bateaux du canal. Tout avait été brusquement abandonné; en ce moment la vie semble renaître, on ramasse de nouveau le fer à la surface, des puits sont forés, des lavoirs ont été installés. En 1899, le Cher fournissait à l'industrie plus de 70.000 tonnes de minerais.

La Chapelle-Saint-Ursin, au cœur du plateau, a donné son nom à ce bassin métallurgique. Des abords de la gare où s'embarque une partie du

fer extrait, la vue est très étendue, bordée, au couchant, par les grands bois de la rive gauche du Cher. Du côté opposé apparaît la masse amphithéâtrale de Bourges que couronne la puissante cathédrale.

La voie romaine d'Argenton à Bourges a laissé des vestiges sur ces hautes terres ; la route moderne suit à peu près le même tracé pour rejoindre la petite ville de Saint-Florent, où elle traverse le Cher. Le site est aimable. Saint-Florent descend en gradins jusqu'à la rivière, ses maisons coquettes et blanches sont dominées par la flèche haute et mince de l'église. C'est une populeuse commune, ayant deux fois plus d'habitants que Charost, son chef-lieu de canton<sup>1</sup>. Elle doit son importance à une industrie fort active. Si elle a perdu ses hauts fourneaux, elle continue à travailler les métaux. Une grande usine fabrique les appareils de chauffage, les ustensiles de ménage, les mesures de capacité, etc. Sous le nom de décolletage, des ateliers s'étaient créés pour faire des vis et étirer les aciers nécessaires aux vélocipèdes et automobiles. La concurrence a fait naître un établissement similaire.

---

1. Saint-Florent 3.539 habitants dont 2.448 agglomérés ; Charost 1.510 dont 1.470 au centre.

Enfin, beaucoup d'ouvriers travaillent aux usines de Rosières, où les conduisent les trains s'arrêtant à une halte spéciale. Ils rentrent chaque soir en ville.

La section de chemin de fer de Bourges à Saint-Florent fait partie de la grande voie stratégique de Toulouse à Verdun et Nancy, par Limoges, Cosne et Troyes. Elle possède donc deux voies. Une courte ligne la prolonge sur Issoudun, par Charost. C'est un chemin de fer construit pour les grands rendements militaires, mais de faible importance commerciale. Il a surtout favorisé Charost en le faisant sortir de son isolement.

Le viaduc par lequel il franchit le Cher est une belle œuvre; les hautes arches dominant le long ruban des eaux éclatantes, divisé par une île, Saint-Florent, toute blanche, son pont de pierre fauve, son château aux assises alternées de briques et de pierre. Ce n'est qu'une apparition; aussitôt après, la voie s'engage sur un plateau sec et monotone où, seuls, les tours et les remparts détruits du château du Coudray, empanachés de lierre, mettent un peu de pittoresque. Le sol est pauvre; pour le cultiver, les habitants ont dû rejeter les pierres en énormes tas, sur lesquels végètent des chênes broussailleux, mais

aux abords de l'Arnon les emblavures sont fort étendues.

Ce cours d'eau, lent et sinueux, se creuse une vallée profonde au sein du plateau. Dans un de ses méandres, la roche, se hérissant en falaise, offrait une position militaire excellente. Aussi, de bonne heure, ce promontoire fut-il occupé par une forteresse ; à l'abri de ses remparts est née la petite ville de Charost, projetant un grand faubourg sur la rive droite de la rivière. Long-temps close de murailles, Charost est aujourd'hui ouverte, mais le rocher porte encore fièrement un donjon aux grands contreforts, dressé près d'un château flanqué de tours à toits aigus et percé de fenêtres à meneaux.

Ce site féodal enlève un peu de vulgarité à la ville qui est simple et, aujourd'hui du moins, assez malpropre. L'église, lourde masse en pierre rouge, une porte de ville et, dans le faubourg, une grande tour carrée soutenue par des contreforts, retiennent seuls l'attention.

On est ici au commencement de la région de la lingerie ; par les portes et les fenêtres on voit femmes et jeunes filles occupées à la couture des chemises et autres vêtements. A côté du cordonnier ou du menuisier, tirant l'alène ou rabotant, la maîtresse du logis s'occupe de couture. C'est

la vie de la calme bourgade<sup>1</sup>. Les boulangers ont une spécialité dont Charost est très fière : des croquets vendus dans des boîtes à mirifiques étiquettes.

Une industrie nouvelle, la fabrication des balais de sorgho, s'est implantée dans le pays depuis deux ou trois ans ; elle a rapidement pris de l'extension. La région ne produisant pas de sorgho, il a fallu s'adresser à celle du bas Rhône et au Sud-Ouest, où la culture en est considérable<sup>2</sup>. De même, on a dû chercher au dehors les manches et l'osier. Malgré ces causes d'infériorité, l'usine n'a pas tardé à occuper 100 ouvriers et ouvrières ; elle a fait doubler le tonnage de la gare.

La fonderie de Rosières, dont une partie des ouvriers habitent Saint-Florent, est à cinq kilomètres au sud de la ville, sur la rive gauche du Cher ; les eaux dérivées de cette rivière donnent la force motrice. Elle appartient à la commune de Lunery. L'usine possède un haut fourneau transformant en fonte les minerais du pays ; elle mélange le produit à d'autres fontes de pre-

---

1. Je reviens plus longuement sur cette industrie à la fin du volume, chapitre XX.

2. Voyez la 11<sup>e</sup> série du *Voyage en France*, chapitre XVII. Je reviendrai sur la fabrication dans la 30<sup>e</sup> série.

mière fusion tirées de Longwy<sup>1</sup>. On y coule de nombreux objets de poterie, de buanderie et de chauffage. Le nombre des ouvriers dépasse 500.

Jusqu'à Montluçon c'est le principal établissement industriel de la vallée du Cher. Sauf la fabrique de porcelaine de la Celle-Bruère, on ne rencontre guère d'usines en remontant la rivière. Lunery est un village entouré de beaux restes féodaux ; Châteauneuf, malgré son rang de chef-lieu de canton et ses 2.500 habitants, n'a qu'une modeste pointerie et une fabrique de registres. La lingerie occupe une grande partie de la population féminine.

Vu des hauteurs de la rive gauche, Châteauneuf offre un beau panorama. Un vaste château couvre une terrasse ; à côté se dresse la flèche dentelée de l'église, édifice moderne d'un style ogival fort tourmenté. Les toits brunis profilent des pignons aigus. Mais la visite réserve une déception. Le bourg n'est qu'une rue, franchissant plusieurs bras du Cher au moyen de ponts étroits. Peu de commerce, sinon par les marchés. Un

---

1. Le Cher, jadis si riche en fonte, n'a plus que la fonderie de Rosières et celle de Mazières (faubourg de Bourges). Ces deux établissements ont produit ensemble 11.043 tonnes de première fusion et 10.671 de deuxième fusion en 1899. En 1900, il y eut progrès : la fonte de première fusion a donné 13.302 tonnes.

maître d'hôtel me confie que la ville a beaucoup perdu depuis la suppression du pèlerinage, ou plutôt de la procession solennelle où l'on venait de tout le Berry.

En effet, l'église est un grand rendez-vous de fidèles. Elle est vouée à Notre-Dame-des-Enfants, madone fort sollicitée. Pour recevoir cette foule on a donné à l'édifice reconstruit l'ampleur d'une cathédrale. On y accède par un triple porche élevé au sommet de plusieurs degrés de pierre. L'architecte a réuni dans la façade et la flèche tous les ornements les plus romantiques de l'époque gothique. Le *Guide Joanne* appelle irrévérencieusement cela « style ogival troubadour ». Peut-être, quand les années auront noirci et émoussé ces clochetons, ces pinacles, ces ornements trop blancs et nets, la *basilique* aura-t-elle un aspect plus heureux.

Car c'est une basilique. Un bref pontifical lui a donné ce rang « parce que la renommée du sanctuaire s'est tellement accrue, grâce aux faveurs accordées par la divine Mère... ». L'intérieur, à trois nefs, ne manque pas d'élégance; les voûtes sont supportées par des faisceaux de colonnettes; les murs sont complètement revêtus de plaques de marbre. Ces ex-voto sont tous de

mêmes dimensions et entourés d'ornements semblables : guirlandes vert, or, rouge. Les inscriptions sont envoyées de tous les points de la France et de l'Algérie, même d'Angleterre et de Pologne. Les unes remercient pour l'issue d'un procès, d'autres pour l'heureux résultat d'un voyage, le peu de gravité d'un accident, la guérison d'une maladie, un mariage, une réconciliation, le retour d'un jeune homme au bien, etc. Il y a plus de mille de ces plaques ; toutes les classes de la société en ont fait graver. Je relève, à côté de noms fort roturiers, ceux du marquis de Versoy, de la princesse della Rocca, de la duchesse de Maillé.

Ce dernier nom est celui des châtelains ; le castel de Châteauneuf aux belles tourelles, aux murs tapissés de lierre, entouré d'un beau parc, appartient à cette vieille famille qui a gardé pour les siens les prénoms du moyen âge : Foulque de Maillé, Hardouin de Maillé. Le duc actuel appartient à l'armée.

Châteauneuf est la gare de la vieille cité de Lignères, isolée dans les terres, loin du mouvement moderne, mais restée un centre pour de nombreuses populations rurales. Deux ou trois fois par jour de lentes pataches amènent du Cher



à l'Arnon des voyageurs que leurs affaires appellent à Lignières.

La route, longue de 16 kilomètres, ne traverse aucun village. La crise agricole a accru son aspect solitaire : jadis, aux abords de Châteauneuf,



Échelle au 1/320,000.

il y avait un beau vignoble ; le phylloxéra l'a presque complètement détruit. Quelques parcelles résistent encore, témoins d'un système de culture appelé à disparaître avec les cépages américains : les pampres, énormes, se déroulent en hélices autour d'immenses échalas. Avant l'invasion du fléau, ces arbustes singuliers s'é-

tendaient dans un rayon de deux kilomètres en avant de la ville. Aujourd'hui les plantations nouvelles se présentent en lignes régulières, les sarments rabattus bas. Elles sont peu étendues encore; les enclos d'autrefois, fermés d'épaisses murailles à l'aide de pierres plates ramassées pendant le défrichement, seraient absolument dénudés sans les nombreux cerisiers survivant au désastre. Les cerises sont l'unique revenu de ce sol autrefois productif; elles se vendent dans les petites villes voisines, notamment à Culan et à La Châtre; les marchés de Bourges et de Vierzon leur sont disputés par les Forêtins.

La pierre calcaire, dont les dalles empêchent la grande culture, est d'un grain très fin, propre à la lithographie, aussi l'a-t-on exploitée pendant quelque temps; des carrières furent creusées, on construisit une usine pour la taille et le polissage; l'entreprise a échoué, la manufacture abandonnée dresse tristement au bord de la route sa façade aux vitres brisées.

Le terrain s'accidente un peu; ce sont maintenant d'amples ondulations couvertes de noyers à la haute ramure, entremêlés de grands ormes. Çà et là des fermes isolées apparaissent entre les arbres. Leur population débouche par les chemins, se rendant au marché de Châteauneuf.

Rarement les chars à bancs sont traînés par des chevaux, on ne voit entre les brancards que des petits ânes à la robe sombre; ils trottent allègrement, malgré la charge : deux ou trois personnes et les marchandises. Le nombre de ces animaux est invraisemblable, à certains moments la route en est couverte. Le Berry est une des contrées où cet animal rustique et dur à la fatigue est le plus répandu. Le Cher en possède 8.397, l'Indre en a davantage encore : 10.827. Un département voisin, la Vienne, en compte 12.534, dépassé seulement par la Dordogne qui en a plus de 15.000<sup>1</sup>.

Ni villages, ni hameaux sur cette large route, ils sont à l'écart. Une grande ferme, Varennes, se montre un instant à l'extrémité d'une rangée de noyers superbes. De là on jouit d'une vue immense sur la large et verdoyante vallée de l'Arnon, sorte de Bocage d'une terre épaisse et grasse, aux champs enfermés entre des lignes d'ormes étêtés, grimaçants et tordus. Une vaste plaine herbeuse s'étale au premier plan, entre des bois. C'est l'étang desséché de Villiers, qui fut un des plus étendus de France; il couvrait

---

1. Un département dépasse encore l'Indre : les Basses-Pyrénées, avec 11.023; trois autres ont plus d'ânes que le Cher : ses voisins l'Allier 8.725, la Nièvre 8.715, puis la Corse avec 9.936.

600 hectares et présentait l'aspect d'un beau lac, long de cinq kilomètres et demi, large de deux et demi. Les eaux ont été écoulées il y a une trentaine d'années. Des bois de pins couvrent les parties infertiles, les haies divisent en champs les terres arables. De la vaste nappe il reste seulement aujourd'hui une façon de lac minuscule, avec une île au centre, enchâssé entre le bois de Villefort et celui de l'Abreuvoir-aux-Biches.

A la sortie de ce dernier, la route parvient au bord de la vallée de l'Arnon, entre des pentes plantées de vignes où les habitants de Lignières ont élevé des vide-bouteilles. Au fond, dans un large plan de prairies où serpente l'Arnon, est Lignières. La ville, précédée d'un long faubourg, est bien groupée, sur la rive gauche de l'Arnon. Cette rivière, artère centrale du Berry, descendue des granits de la Marche, fait mouvoir un grand moulin dont l'entrée porte un écusson aux armes de Beaujeu. Une inscription fait remarquer que ces armoiries prouvent l'existence du moulin avant 1500.

Les sires de Beaujeu avaient fait de Lignières leur résidence favorite ; le château fut souvent habité par les rois, leurs parents par alliance. On ne l'a pas conservé dans son état primitif. Bouleversé par les guerres de religion, il fut

reconstruit sous Louis XIV par un nouveau seigneur, qui lui donna l'aspect majestueux et froid de l'époque. Colbert l'acheta à la veille de sa mort. Aujourd'hui il appartient à la famille de Bourbon-Lignières, une des branches lointaines de la maison de France. L'église, bel édifice roman, renferme les pierres tumulaires de deux Bourbon-Busset.

La ville est fort tranquille ; ses hauts combles mansardés, d'un dessin parfois heureux, lui donnent du caractère. Pas d'industrie, pas d'édifices intéressants. On ne conserve même pas le souvenir de la maison où Calvin, étudiant à Bourges, vint, sous la protection d'un Beaujeu, faire ses premiers discours de réformateur. Comme dans toute la contrée, les femmes s'occupent à la lingerie ; une dizaine d'entrepreneurs distribuent le travail. Grâce à cette industrie aimable, l'émigration vers Paris et les grandes villes est un peu enrayée. Même Lignières est une des rares petites villes dont l'accroissement a été sensible ; elle avait 1.200 habitants à peine vers 1830, elle en a environ 3.000 aujourd'hui.

---

## VII

### UNE COLONIE D'ALIÉNÉS

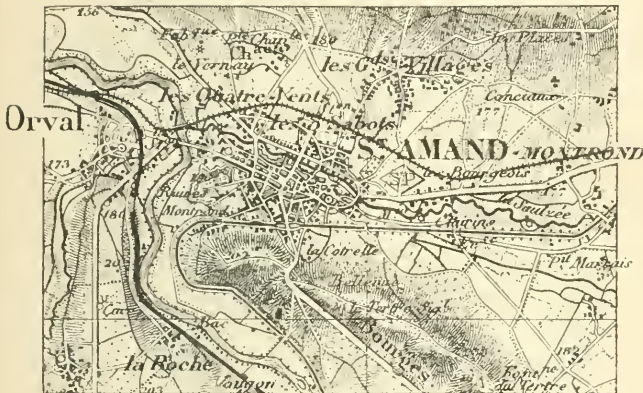
Le mont Rond et Saint-Amand-Montrond. — Souvenirs de Sully.  
— Le centre géométrique de la France. — Château de Meil-  
lant. — Ruines romaines de Drévant. — Dun-sur-Auron. —  
La ville féodale. — La ville moderne. — La colonie d'aliénés.  
— La basse vallée de l'Auron. — Le plateau de Levet.

Bourges. Septembre.

Le Bourbonnais semble avoir perdu une de ses principales villes, quand on créa les départements. Saint-Amand-Montrond, alors attribué au Cher avec le rang de chef-lieu d'arrondissement, passe aujourd'hui pour une cité herri-  
chonne. Mais quand on se rend dans le massif central par la ligne de Montluçon, l'apparition de la haute butte ou mont Rond, commandant le confluent de la Marmande et du Cher, donne bien l'impression de ces sites féodaux qui bar-  
raient l'accès des petits États. Il y eut là, en effet, une forteresse puissante des sires de Bourbon. Aujourd'hui de vagues linéaments de mu-

railles apparaissent sous la ramure vigoureuse des arbres d'un parc communal; c'est tout ce qui reste d'une des plus puissantes places de guerre de la France centrale.

Le voyageur n'emporte pas d'autre souvenir de Saint-Amand que la vue de ce beau promou-



toire, coupé profondément pour le passage du canal de Berry et qui masque en partie la ville.

La colline de Montrond a obligé le chemin de fer à se tenir sur la rive gauche du Cher; la gare est dans le territoire d'Orval, humble village aujourd'hui, mais jadis résidence de seigneurs qui fondèrent Saint-Amand. Le large thalweg de la rivière, où un étroit filet d'eau serpente dans les

sables rouges descendus du massif central, sépare ce faubourg de la ville, à laquelle un beau pont donne accès. A l'entrée une maison porte la date de 1824 et ces vers peints sur la muraille :

O VOUS QU'UN DOUX LOISIR CONDUIT DANS CES PARAGES,  
SACHEZ QUE PAR LES SOINS D'UN MAITRE INDUSTRIEL  
JE CONSERVE EN TOUS TEMPS, A L'ABRI DES ORAGES,  
DE LA BLONDE CÉRÈS LES TRÉSORS PRÉCIEUX.

SI LE PLAISIR ICI VOUS ACCOMPAGNE,  
POUR SECONDER SON ZÈLE VIGILANT,  
VOUS TROUVEREZ ENCOR POUR VOTRE ARGENT  
BIÈRE, BORDEAUX, ET BOURGOGNE ET CHAMPAGNE.

Comme nous sommes loin de l'époque où cette poésie, associant la Mythologie au commerce d'un tavernier ne semblait pas ridicule !

La terre des collines est fauve, fauve le sable du Cher, fauve le crépi des maisons, fauve le macadam sur la longue avenue conduisant au cœur de Saint-Amand. Une vaste place ombreuse où travaillent des cordiers, de longues voies régulières permettent de prévoir un grand centre, mais on rencontre bientôt le noyau de petites rues aboutissant à la rivière de l'Aumance, noire et puante. Les églises sont de peu d'intérêt. Quelques vieux hôtels arrêtent un instant l'attention. L'ensemble est animé; la large artère



transversale séparant la cité primitive des quartiers neufs et de Montrond est digne d'une agglomération plus considérable. Cette activité et le chiffre de la population : plus de 9.000 âmes, sont pour surprendre, car il n'y a ici aucune industrie, la vie économique est uniquement due au commerce avec les campagnes voisines. Tout au plus peut-on signaler des ateliers de lingerie, comme dans toute la contrée où confinent le Berry et le Bourbonnais.

Du sommet de la butte de Montrond, où l'on parvient par les chemins sinueux et ombragés d'une des belles promenades de France, on a une vue superbe sur les vallées du Cher et de la Marmande et de lointaines campagnes. Une tour à demi démantelée conserve encore une voûte à nervure. Le lierre enveloppe la ruine, laissant, béante, une fenêtre où peut-être Sully s'accouda aux heures de rêverie. Le grand ministre vint souvent à Montrond dont il était seigneur ; après la mort du roi Henri il y résida fréquemment ; c'était, avec Sully-sur-Loire, son séjour préféré ; une grande partie de la région en Bourbonnais, Berry et Orléanais lui appartenait. Aubigny et Henrichemont conservent son souvenir, cependant nulle part on ne rencontre de monuments en son honneur, sinon à Nogent-le-Rotrou, où

se trouvent son tombeau et son effigie. La place d'une statue serait ici, sur ces débris de Montrond. On saluerait Sully au passage, comme on salue Vercingétorix à Alésia et Jeanne d'Arc à Domremy. Son nom n'évoquerait que de purs souvenirs et ferait oublier les mêlées sanglantes de la Fronde qui eurent à Montrond un de leurs plus sanglants épisodes<sup>1</sup>.

Jusqu'à l'annexion de la Savoie et à la perte de l'Alsace et de la Lorraine, Saint-Amand fut la ville la plus centrale de la France. La colline qui la domine au nord porte même une tour construite par le général duc de Mortemart sous le nom de Malakoff, pour indiquer en ce point du Bourbonnais le centre mathématique de notre pays. L'édifice, superbe belvédère dédié à la gloire des armées d'Orient, est proche des bois de Meillant, dépendant de l'admirable château de ce nom, chef-d'œuvre de la Renaissance, construit pour son neveu par le fastueux cardinal Georges d'Amboise au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle. Suivant le goût du temps, le palais est couvert de sculptures allégoriques rappelant par un calembour le nom du premier proprié-

---

1. C'était la place d'armes du grand Condé révolté, il fallut un siège d'une année pour la lui enlever.

taire : Charles de Chaumont d'Amboise. Ce sont des montagnes en feu, des *chauds monts*. La magnifique demeure est aujourd'hui le séjour des Mortemart.

Sur le versant opposé de la forêt, dans le val du Cher, les restes de l'abbaye de Noirlac abritent une manufacture de porcelaine qui est, avec une usine voisine près de Bruère, un îlot céramique faisant partie de l'intéressant groupe du Cher inférieur et de l'Indre moyenne. Ces établissements et les tuileries de Charenton représentent la grande industrie autour de Saint-Amand.

L'abbaye de Noirlac, le château de Meillant, la tour Malakoff constituent pour l'aimable ville une intéressante banlieue digne d'arrêter un instant le touriste. Les archéologues peuvent encore aller dans les environs pour tenter de résoudre le problème des ruines de Drévant. On a reconnu, sur ce point, une ville romaine dont nul n'a pu identifier le nom. Les restes d'un théâtre, d'un temple, et de nombreux édifices sont encore fort apparents ; comme ceux de Sanxay<sup>1</sup> ils ont fort excité la sagacité des savants. En face est un camp romain. A quelques

---

1. 16<sup>e</sup> série du *Voyage en France*, chapitre I.

kilomètres de là, au-dessous de Saint-Amand, un autre monument dû aux conquérants est debout, c'est une borne milliaire que la carte d'état-major désigne sous ce mot *colonne*; elle a été trouvée à Allichamps et réédifiée au milieu d'une rue formée par la route nationale.

Cependant la domination romaine ne paraît pas avoir fait naître ici une ville considérable, c'est ailleurs que l'on cherche le *Noviodunum* des Bituriges dont parle César dans ses *Commentaires*. Les auteurs locaux placent cette cité à Dun-sur-Auron ou Dun-le-Roy, dont le nom celtique révèle en effet la haute antiquité.

Dun, aujourd'hui simple chef-lieu de canton, est séparé de Saint-Amand par un vaste massif forestier couvrant tout le pays entre la Marmande et l'Auron, mais ne portant pas de nom particulier; il est divisé en une multitude de bois. Les relations entre les deux villes se font par l'embranchement des chemins de fer économiques de Laugère à Bourges, qui se rattache à la voie principale de la Guerche à Châteaumeillant. Jusqu'à Dun cette ligne côtoie l'Auron et le canal sur une partie de son parcours. La vallée est fraîche, favorable aux pâturages; aussi offre-t-elle un beau bétail élevé selon les procédés

d'*embouche* des provinces voisines. La commune de Bannegon, notamment, renferme d'admirables bêtes.

Les environs de Dun, au contraire, sont fort secs, sauf dans la dépression de Dun et les vastes marais de Contres. C'est un plateau se terminant parfois en falaise sur la rivière. Le rocher le plus abrupt est devenu l'assiette de la ville, l'Auron en baigne le pied ; l'histoire locale rapporte que, pour se débarrasser de Pierre de Giac, conseiller de Charles VII, Richemont et la Trémouille n'eurent qu'à le faire jeter dans la rivière par les fenêtres du château.

La ville haute, où s'accomplit ce drame, est très menue, silencieuse et pittoresque à souhait ; on y parvient en franchissant une porte du moyen âge percée à la base d'une tour servant de beffroi et coiffée d'une toiture aiguë d'ardoises, flanquée de petites tourelles dont les flèches sont supportées par des hourds de charpente.

Cette cité féodale n'a guère qu'une rue, bordée de quelques maisons de la Renaissance et d'un bel hôtel particulier de la même époque. Elle aboutit à un mail, planté de marronniers, où dut sans doute se dresser le château : une tour est encore debout au flanc du monticule transformé

en promenade et nommé le Châtelet. Du point culminant, la vue est vaste, mais les horizons découverts sont de maigre relief. Sur la rive gauche de l'Auron est une nappe ininterrompue de grands bois ; dans la plaine, à l'est, le sol est nu, les fermes, peu nombreuses, s'abritent sous des bouquets de noyers. En amont, la vallée, bien dessinée, semble fermée par une colline portant un village.

Le Châtelet avec son mail ombreux et solitaire, ses fenêtres à croisillons, les débris confus du château, a la mélancolie douce des cités mortes. Le Dun moderne est plus banal. Une large rue monte du port, entre des constructions basses, plates, sans caractère, uniformément recouvertes d'un enduit grisâtre ; elle aboutit à de belles promenades plantées d'arbres, tracées sans doute sur l'emplacement d'une ceinture de remparts qui dut englober les faubourgs du Dun féodal. Sur l'Auron, près du pont, il y a quelques maisons anciennes. De grandes halles de fer remplies de sacs de grains révèlent le rôle commercial de la petite cité. Mais on devine, à certains abandons, qu'une crise est passée et a enlevé une partie des habitants. Dun eut en effet une population bien plus considérable ; on comptait 7.500 âmes il y a 30 ans ; aujourd'hui il y en a à

peine 4.000, plus 500 et quelques colons aliénés dont j'aurai tout à l'heure l'occasion de parler. La fermeture des usines métallurgiques et des mines d'abord, le phylloxéra ensuite, ont été cause de cette excessive diminution.

Dans la partie haute est l'église, conservant une intéressante portion de sa nef romane construite en pierre rougeâtre et bizarrement prolongée par un vaisseau de gothique flamboyant, aux délicats ornements taillés dans des matériaux plus tendres. Le délabrement de ce temple est navrant. A l'intérieur, un épais badigeon empâte colonnes et chapiteaux. Dans une chapelle de style très fleuri, un beau retable de pierre, œuvre de la Renaissance, a toutes ses figures brisées. Le chœur, malgré ses mutilations, et la chapelle ogivale qui prolonge la pure abside romane sont dignes d'être admirés.

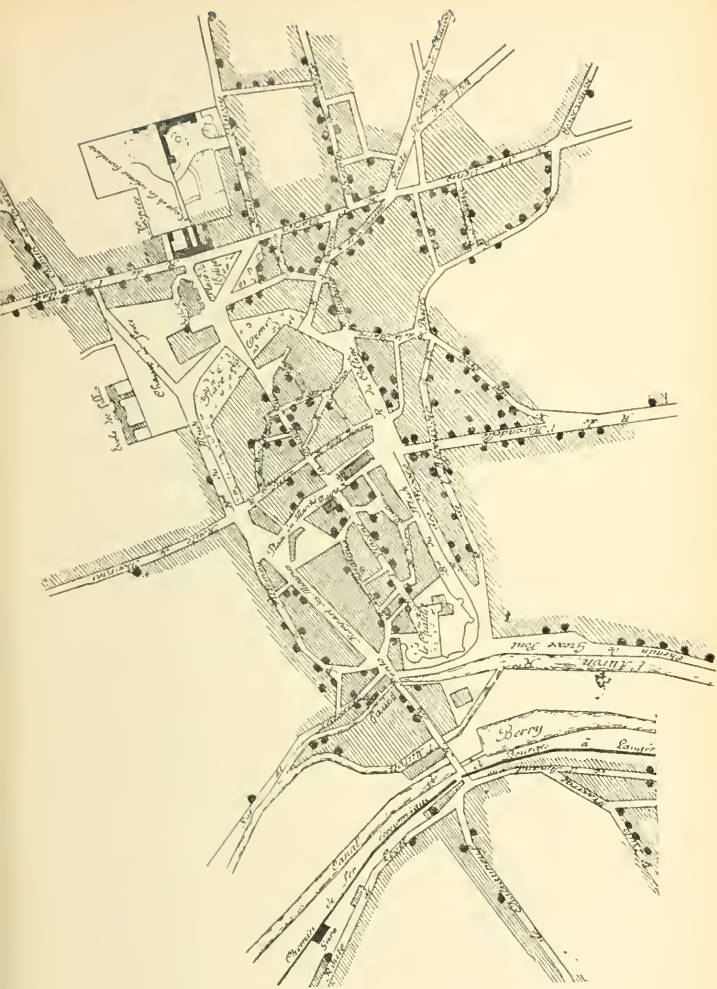
La cité, si bien entretenue ailleurs, n'a rien fait pour les abords de cette remarquable église, les ordures font des cloaques autour des contreforts.

Par toute la ville, les quartiers supérieurs surtout, on voit circuler des gens proprement vêtus, ayant l'apparence de petits bourgeois ou d'ouvriers aisés endimanchés, l'œil singulièrement

brillant ou tout au contraire atone. La bourgade assoupie doit à la présence de ces personnages errants, à celle d'êtres semblables assis sur le pas des portes, dans les boutiques, dans des chambres ouvrant sur la rue, un caractère étrange d'oisiveté. Cette foule silencieuse est composée d'aliénés : Dun-sur-Auron a été, en France, le premier essai de colonie familiale de déments, sur le modèle de celle de Gheel en Belgique. Les aliénés d'un caractère tranquille et doux sont envoyés à Dun par la ville de Paris et confiés aux soins d'habitants chargés de leur nourriture et de leur entretien. Les personnes qui ont accepté, ou plutôt sollicité un dément s'appellent des nourriciers; on leur impose des conditions très précises : ainsi les logements doivent cuber au moins 20 mètres, être planchéiés ou dallés. La nourriture doit être abondante et saine, la même que celle de la famille; la ration minimum est de 3 kilogr. et demi de pain par semaine, 1 litre de vin, de la viande fraîche quatre jours par semaine pour un poids total de 1 kilogr., des légumes, du beurre, du lait, des fromages. Tout a été minutieusement réglé, jusqu'à la dimension minima des lits et au nombre d'objets composant la literie.

Les nourriciers peuvent avoir jusqu'à trois ma-





COLONIE DE DUN-SUR-AURON

Le signe ● indique les maisons où sont les aliénés.

(Extrait de la notice publiée par le département de la Seine.)

lades, mais la grande majorité n'en ont qu'un ou deux. Pour faciliter la surveillance, la ville a été divisée en six secteurs comptant chacun une centaine de déments chez une quarantaine de nourriciers. Très souvent l'aliéné couche dans la même chambre qu'un des membres de la famille, ce qui permet une surveillance plus complète. Ainsi les veuves de Dun ont très souvent avec elles une femme démente.

Ces singuliers colons ne sont pas astreints au travail, mais, s'ils le demandent, ils peuvent se livrer à une occupation et sont alors rétribués selon un taux fixé par l'administration.

Un service médical assure la surveillance des malades, une infirmerie générale reçoit ceux des aliénés que l'on ne peut soigner à domicile. Le prix de revient pour chaque aliéné, indemnité aux nourriciers et services divers, est prévu, au budget de 1900, à 1 fr. 40 c.<sup>2</sup>. Le succès a été rapide, la garde des déments est devenue pour la population modeste de Dun-sur-Auron une im-

---

1. En 1899, Dun-sur-Auron renfermait 510 déments répartis chez 242 nourriciers. La dépense totale, avec les annexes, fut de 323.129 fr. 73 c., dont 260.977 fr. 87 c. payés aux nourriciers pour journées d'entretien. Les annexes dont il est question plus loin comprenaient 180 pensionnaires. J'extraits ces chiffres de la notice sur les *Asiles publics d'aliénés et les colonies familiales* publiée par la préfecture de la Seine.

portante source de revenu ; aussi, sur la demande des populations, a-t-on créé des annexes à Nizerolles-Bussy, Levet et Ainay-le-Château. Cette dernière ville, qui appartient à l'Allier, a même été choisie comme siège d'une colonie autonome, spécialement affectée aux hommes et comprenant 100 pensionnaires.

La présence de ces nombreux malades donne donc à Dun un caractère bien particulier. Il s'accroît encore, car chaque jour les habitants transforment leurs logis pour les accommoder aux conditions mises par le département de la Seine à l'octroi d'un ou plusieurs pensionnaires.

Le soir, de bonne heure, tous les malades sont couchés ; les habitants suivent l'exemple. La ville est bientôt endormie. Dans quelques quartiers seulement, près des cabarets, l'animation persiste ; les jeunes gens s'en vont par groupes, en chantant, guidés par un joueur de musette. Le Berry est resté une des régions où le chant est en honneur ; dans nombre de villages j'ai rencontré ces bandes de chanteurs.

Le canal s'élargit au-dessous de la ville en un petit port assez animé où l'on embarque la castine destinée aux hauts fourneaux. Beaucoup de bateaux dans le bassin et, au loin, sur l'étroit

ruban des eaux. Le halage est dur, les petits ânes bourrus ont du mal à tirer. Souvent il n'y en a qu'un ; alors le marinier vient en aide, remorquant à l'aide d'une écharpe ou d'une ceinture de cuir auxquelles se fixe une corde. Tantôt il va droit devant lui, plié en deux, tantôt il est à reculons, donnant tout l'effort de ses reins. Les plus riches ont deux ânes, marchant de conserve mais tenus à distance par un bâton allant de bâillon à bâillon. Sur l'un des bateaux, une jeune fille blonde est à la barre ; sur le toit exigü de la cabine un chien gambade ; un coq nain, des poules naines picorent dans le charbon, cargaison du bateau. Le canal et la rivière vont à Bourges côte à côte, par une sinueuse vallée creusée dans le plateau nu où paissent des troupeaux de moutons. Cet élevage est ici l'objet de grands soins, il y a de véritables haras de reproducteurs ; une ferme des environs de Saint-Just ne livre pas moins de 80 à 100 béliers par an au commerce.

Le chemin de fer abandonne la ligne d'eau pour monter sur la plaine pierreuse et maigre où, parfois, on rencontre des nappes de terre rougeâtre couvertes de belles cultures. Ce pays est riche en gisements de fer maintenant inexploités. Une des mines avait été dotée d'un em-

branchement du canal aboutissant au hameau de Taissiau, près de grands lavoirs à minerai. Tout cela est abandonné. Pas de villages, mais des grandes fermes isolées, assez malproprement tenues, les cours sont empuanties par le fumier dont le purin se perd. Beaucoup de noyers autour des bâtiments; dans les champs, des bandes de dindons; dans les friches, des moutons. Quelques bouquets de bois accidentent la plaine.

Autour de Saint-Germain-des-Bois le sol est plus profond, plus habilement cultivé. De longs silos à betteraves révèlent une économie rurale mieux entendue. Le noyer abonde, il borde tous les chemins; il forme de véritables plantations autour de Levet, village de grande route, et de son voisin Soulangy.

La petite voie ferrée court à travers le plateau, côtoie une grande route et, avec elle, descend rapidement pour atteindre le fond d'un ravin et rejoindre l'Auron dans la banlieue de Bourges. Voici de nouveau le canal avec sa file ininterrompue de montluçons halés par les ânes, puis les usines fumantes de Mazières, autour desquelles des faubourgs se prolongent jusqu'aux quartiers bas de la capitale berrichonne.

---

## VIII

### PORCELAINIERS ET FORGERONS DU BERRY

La dépopulation des campagnes. — Poésie berriaude. — Causes de l'abandon du sol. — Paris et les villes industrielles. — Le Pont-Vert. — Mehun-sur-Yèvre et son château. — La fabrication de la porcelaine. — Foëcy et son vignoble. — Les trois Vierzon. — L'agglomération vierzonnaise. — A travers la ville. — Les fabriques de porcelaines. — Ateliers de machines agricoles. — L'école professionnelle.

Vierzon. Mars.

Il m'est tombé sous la main un vieux journal de Bourges ; des vers en patois ont attiré mon attention. C'est une sorte de lamento sur la dépopulation des campagnes. Cette « poésie berriaude », signée Jean Rameau, devrait être distribuée dans toutes les écoles berrichonnes, mieux vaut ce patois pétri du bon sens de Jacques Bonhomme que le français de l'enseignement obligatoire, si celui-ci doit continuer à faire dépeupler les hameaux au profit des cen-

tres industriels, en exaltant l'existence des citadins :

Dans le sillons qu'trace la charrue  
 Dè gas qu'devrins chanter le bœu'  
 Y z'eumons mieux brâté le rues,  
 V'là t'y queuqu'chouse de malheureux !

s'écrie le poète berriaud. Plus personne pour faire l'ouvrage, il est trop dur. Les fillettes, elles, s'estiment déshonorées si elles travaillent aux champs ou à la ferme :

Si j'vlons sorti in jour de fête,  
 J'arcounnaïssons pu nout' pays,  
 Les filles a s'fourron su la tête  
 Dè pleumes qu'cé à n'en pu fini  
 Putout qu'd'avoir dè gentes bonnettes  
 Qu'à seill' brodé partout dans l'fond,  
 Cè dè chapiaux qua v'lon toute mette,  
 I en a qu'sont grou coumme nout chaudron,  
 Coumment qu'ou v'lé qu'ça panse dè vaches,  
 Dè fumelles habillé coumme ça,  
 Ca là trop peur de mette dè taches  
 Après tous ièu ch'tits farbalas.  
 Putout qu'd'aller garder nos bêtes  
 A Peumons mieux quitter l'pays,  
 A penson rinqu'à ête en fête,  
 A courri la motié dè nuits.

Voilà le mal, en effet, la dépopulation a plutôt lieu par le départ des jeunes filles qui préfèrent le service à Paris au travail des champs. En

même temps les garçons, séduits par les salaires en apparence élevés des villes ouvrières, sont allés peupler les arsenaux de Bourges, les usines de Montluçon et de Vierzon. Le seul remède serait de tourner davantage les enfants vers les choses de la terre ; les classes devraient leur enseigner avant tout la grandeur et la tranquillité du travail rural. Le poète berrichon le dit avec beaucoup de raison :

J'crè bin qu'iaré qu'une chouse à faire  
 Si j'vlon lè z'empêcher d'parti,  
 Cè d'ieu faire travailler la terre  
 Quan qu'séqu'i sont encore tout p'tits  
 Et d'ieu faire prend l'goût de l'ovrage ;  
 Coumme ça i f'rons dè z'hounnètes gens  
 Et prend' une bounne famme de ménage  
 Que counnaitra le travail dè champs.

En attendant, les domaines se vident peu à peu de leurs métayers. Ceux qui restent sur la glèbe n'ont d'autre aspiration que d'aller à leur tour goûter aux prétendus plaisirs des cités. Aussi la joie de vivre a-t-elle disparu des champs, jamais l'existence n'y fut plus morose. Le chansonnier le constate avec mélancolie :

Nos bœu' qu'aimon qu'on lè chantounne,  
 Lè pour bête i z'y voyons bin  
 Qu'pour les chanter ia pu parsounne,  
 Eu qu'on chantait dré du matin.



Les vieilles mœurs s'en vont. Dans bien des villages on chercherait vainement les tableaux que George Sand se plaisait à peindre. Les vieilles se font rares, les violoneux et les cornemuseux aussi. Les jeunesses attifées au goût de Paris dédaignent ces instruments rustiques et doux, comme elles affectent du mépris pour les vieilles danses. Il semble que l'on rougisse des usages d'autrefois. Il y a, certes, des exceptions nombreuses; les coutumes berriaudes ont encore bien des fidèles, mais elles disparaissent si vite!

Paris ne peut être seul accusé; le développement industriel de la contrée y est pour beaucoup. Ce n'est pas impunément que des bourgades infimes comme Montluçon et Vierzon deviennent de grosses villes; leur accroissement ne s'est produit qu'au détriment des campagnes. Dans ces creusets ouvriers, le paysan transformé a abandonné ses qualités natives et l'amour du sol. Peut-être a-t-il quelque rancune au cœur pour avoir perdu les biens et les croyances de ses pères. Il devient vite un révolté; le socialisme dans ses conceptions les plus simplistes, les moins établies sur le raisonnement, n'a trouvé nulle part ailleurs un terrain comparable à celui des ruches ouvrières du Bourbonnais et du Berry,

peuplées de paysans arrachés à la charrue et à leurs aumailles.

De Bourges à Vierzon, les bords de l'Yèvre sont une chaîne de fabriques. On voit encore fumer les cheminées géantes des arsenaux de Bourges et déjà, à la jonction des lignes de Montluçon et de Saincaize, au Pont-Vert, planent les vapeurs d'une usine. Le canal et les rails conduisent ici les bois de châtaigniers de la zone granitique ; on en tire de l'acide gallique pour la teinture et du tannin pour la préparation des peaux<sup>1</sup>. Cette usine est restée isolée, malgré l'excellente situation de Pont-Vert au croisement des voies ferrées et du canal. La plupart des industriels ont créé leurs établissements dans les villes.

Ainsi Mehun, centre rural, s'est transformé en cité de manufactures. On n'y comptait pas 2.500 habitants en 1830, aujourd'hui il y en a plus de 6.000, se consacrant presque tous à la production de la porcelaine ; de grandes usines se sont incessamment développées depuis le commencement du siècle et ont fait naître autour du

---

1. J'ai raconté l'origine de cette industrie des tannins de châtaignier dans la 1<sup>re</sup> série du *Voyage en France*, chap. XVII.

noyau de la vieille cité de vastes faubourgs ouvriers. Cette agglomération serait de médiocre intérêt au point de vue pittoresque, sans les ruines superbes du château où se déroula la douloureuse et cruelle agonie de Charles VII. Le roi s'y laissa mourir de faim dans la crainte d'être empoisonné par son fils, le futur Louis XI. Ainsi, toute révérence gardée, Gribouille se jetait à l'eau pour ne pas être mouillé par la pluie. Les ruines sont peu considérables : un pan de tour, des substructions, le donjon crénelé. Mais ces débris remontent à l'époque fleurie où le moyen âge finissant était pénétré par la grâce de la Renaissance à son éclosion. Les proportions sont heureuses ; les corbeaux qui supportaient la galerie crénelée offrent une ornementation délicate.

Les fossés profonds de l'ancien palais royal ont été déblayés, une barrière les borde. Ces ruines ainsi aménagées sont l'ornement principal de la promenade. De là on jouit d'une vue intime sur la vallée verdoyante et assez gracieuse de l'Yèvre.

La vieille ville possède d'autres édifices : une intéressante église romane à laquelle l'art gothique a accolé une chapelle flamboyante ; il reste des remparts une porte flanquée de deux

grosses tours à étroites meurtrières. Le passé de la cité, aux époques où elle se rattacha étroitement à l'histoire du pays, est rappelé par deux noms : Agnès Sorel et Jeanne d'Arc, donnés à des rues.

Il y a aussi une rue Pillivuyt. Pour le touriste à qui le renseignement vague suffit, c'est peut-être un officier écossais de la garde de Charles VII ; en réalité, M. Pillivuyt est l'auteur de la prospérité moderne de Mehun ; il a créé la plus importante des usines à porcelaine, occupant aujourd'hui 900 ouvriers et produisant depuis les articles de grand luxe jusqu'aux plus simples, destinés aux usages sanitaires. Quatre autres maisons font de la porcelaine, surtout les objets communs.

Les fabriques emploient beaucoup de femmes. Toutes cependant n'ont pas trouvé place dans les ateliers de céramique, beaucoup se livrent au travail de la lingerie, de la chemise surtout ; une dizaine de représentants de grandes maisons de Paris ou d'autres villes centralisent le travail, coupent et distribuent les tissus, reçoivent les objets fabriqués et leur font subir l'apprêt final. Cette industrie tranquille a une importance considérable pour Mehun, mais elle ne saurait être comparée à celle de la porcelaine qui a fait naître

les commerces annexes de l'émail et de la pâte à porcelaine.

Un village voisin, Foëcy, peuplé de 1,700 âmes, est également un centre important pour la céramique. Deux manufactures produisent les articles courants en porcelaine ; mais ce centre est moins exclusivement ouvrier, de belles cultures l'entourent. Des vergers, des aspergières, des vignes décèlent une population rurale active. Une grande enseigne au milieu d'un vignoble bien soigné indique le champ d'expériences d'un syndicat de propriétaires : l'Union des viticulteurs du Centre. Il y a là un symptôme de progrès.

D'ailleurs, désormais, jusqu'à Vierzon, on devine l'influence d'une ville populeuse. Les jardins sont nombreux, il y a quantité de coquettes maisons isolées, de plus en plus rapprochées à mesure que l'on approche du centre. Ce sont les habitations de travailleurs économes qui ont pu échapper à la promiscuité des cités ouvrières en se construisant un logis à eux. Ces riantes demeures enveloppent les faubourgs sombres bâtis entre les usines qui se partagent le territoire des trois Vierzon.

Car il y a trois communes de ce nom, formant en réalité un groupe unique. Le Vierzon primitif,

indolemment assis au bord du Cher, a vu naître à ses flancs Vierzon-Bourgneuf, sur la rive gauche, Vierzon-Village et Vierzon-Forge sur la rive droite. Ce dernier a déjà été annexé; les autres ne tarderont pas à subir le même sort pour constituer un organisme unique de 23.000 âmes<sup>1</sup>.

Le chemin de fer est la cause de cette agglomération. Déjà Vierzon pouvait être considéré comme un gros centre pour ce pays où les villes étaient modestes; à la veille de la création du réseau ferré, on y comptait 7.000 habitants. Cette importance était due au croisement de nombreuses grandes routes à la traversée du Cher, qui en faisaient le rendez-vous commercial de la Sologne et du Berry. Aussi tous les anciens voyageurs vantent-ils sa prospérité et l'aspect heureux du paysage. Arthur Young, qui parcourait la contrée en 1787, en a dit :

Le premier aspect de Vierzon est très beau : une vallée majestueuse s'ouvre à nos pieds, le Cher la suit et l'œil le retrouve plusieurs fois pendant quelques lieues; un

---

1. Au recensement de 1896 il y avait 21.610 habitants: Vierzon-Ville 11.392, Vierzon-Village 8.382, Vierzon-Bourgneuf 1.836. Mais la population de Vierzon-Village est éparse sur un vaste territoire.

En 1901, le recensement a donné un chiffre total de 22.988, dont 11.701 pour Vierzon-Ville, 9.350 pour Vierzon-Village et 1.937 pour Vierzon-Bourgneuf.

soleil brillant faisait ressortir ses eaux comme une chaîne de lacs sous les ombrages d'une vaste forêt.

Plus loin, il revient encore sur cette impression :

Ponts bien construits ; belles rivières formant avec les bois, les maisons, les bateaux, les collines adjacentes, une scène animée. A Vierzon, plusieurs maisons neuves, édi-



fices en belle pierre ; la ville semble florissante et doit sans doute beaucoup à la navigation. Nous sommes actuellement en Berry, pays gouverné par une assemblée provinciale ; par conséquent, les routes sont bonnes et entretenues sans corvées.

Malgré la fumée des usines et l'aspect grisâtre des faubourgs ouvriers, le tableau reste vrai, grâce à la multitude de jolies maisons blanches

entourées de jardins et de vignes qui couvrent toute la campagne, en pentes douces jusqu'aux vastes futaies des forêts de Vierzon et de Saint-Laurent, au sein desquelles commence la Sologne. Malgré la disparition des diligences, Vierzon reste très animée. Sa gare, où la ligne de Paris à Toulouse croise le chemin de fer de Tours à Saincaize et d'où se détachent les trains pour la Haute-Auvergne, est une des plus considérables et des plus vivantes de France.

L'aspect est fort industriel. Devant la gare s'ouvrent largement de grandes rues ; dès les premiers pas on rencontre les ateliers de construction de machines agricoles qui ont répandu le nom de la ville dans toute la France et les vastes halls où sont exposés ces engins peints de couleurs éclatantes, aux cuivres étincelants. Puis commencent les rues banales des centres de fabrique, quelque chose comme Rive-de-Gier, Bessèges ou Anzin, mais avec moins de fumée et de suie, des maisons bien bâties en pierre blanche.

Le noyau du Vierzon primitif est un quartier aux rues étroites, montueuses, conservant des traces du passé. C'est encore le cœur de la ville, là sont les principaux magasins, là se tient le marché. Une longue rue formée par la route



de Bourges se prolonge pendant près d'une lieue au long de l'Yèvre.

Le Cher coule loin des rues actives. Il reçoit l'Yèvre qui n'est ici qu'une sorte d'épanouissement du canal; entre les deux rivières s'étend un faubourg populeux. Le Cher large et rapide, l'Yèvre étroite et sombre jouent un rôle moins considérable que le canal dans la vie de Vierzon. Le port est vaste, les quais sont étendus, les bateaux se pressent. Du haut du pont on contemple toute cette animation et la cité, malgré son caractère manufacturier, se présente de façon intéressante.

Peu de monuments; l'hôtel de ville est sans intérêt. La caisse d'épargne s'est fait construire un charmant hôtel dans le style de la Renaissance, la Banque de France en édifie un pour ses bureaux <sup>1</sup>.

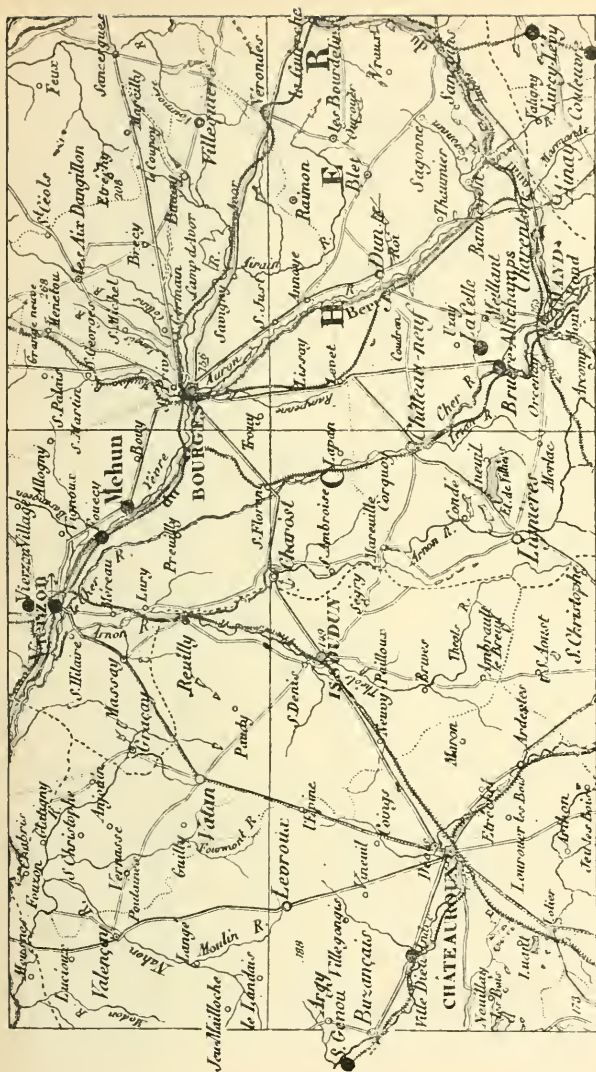
Les véritables monuments de Vierzon sont les usines : forges, ateliers de construction, porce-

---

1. Le bureau auxiliaire de ce grand établissement, dépendant de Bourges, est au 29<sup>e</sup> rang sur 48. En 1900, il a mis en recouvrement 22.684 effets représentant 7.541.074 fr. et en a escompté 12.002 pour un chiffre de 4.624.281 fr. C'est une grosse partie des opérations effectuées par la succursale de Bourges. Celle-ci, qui est au 42<sup>e</sup> rang (sur 126 succursales), eut en 1900 un mouvement d'affaires de 57.457.920 fr.

laineries, verrerie. Le rôle industriel remonte à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle. Le comte d'Artois, plus tard Charles X, seigneur de Vierzon, voulant utiliser les bois de la forêt et les minerais du pays, créa des forges devenues bientôt importantes. Cet établissement, vendu à la Révolution comme bien national, a eu des fortunes diverses; en 1863, la société de Châtillon-et-Commentry le transforma en tréfilerie et pointerie. Depuis lors, il n'a pas cessé de fonctionner sous cette forme.

En 1816, quand, après les guerres impériales, l'industrie commença à renaître, une fabrique de porcelaine se créait; elle se développa rapidement, d'autres manufactures semblables naissaient; aujourd'hui, on en compte 12, occupant ensemble 1.700 ouvriers et ouvrières. Le mouvement d'affaires est évalué à trois millions de francs. Quelques maisons, notamment celle de M. Hache, ont pris rang parmi les établissements artistiques. La porcelaine ne s'est pas cantonnée à Vierzon comme elle l'a fait à Limoges. Je l'ai signalée déjà à Bruère-Allichamps et à la Celle, près de Saint-Amand-Montrond, à Mehun-sur-Yèvre et à Foëcy; elle a encore essaimé plus loin, sur les bords de l'Indre, au-dessous de Châteauroux, où Villedieu et Saint-Genou possèdent des usines considérables.



Echelle au 1/864,000.

● Fabriques de porcelaine en Berry et en Bourbonnais.

D'autres ateliers céramiques contribuent à l'activité de Vierzon : faïence artistique, carreaux-mosaïque, tuilerie mécanique<sup>1</sup>. La verrerie est représentée par la belle verrerie des Forges, produisant 25.000 pièces par jour, et une autre usine ; elles occupent 450 ouvriers et produisent 800.000 fr. d'articles par année. Mais la réputation principale de la ville est due à ses établissements métallurgiques. Les mécaniciens vierzonnais sont à la tête de la production des locomobiles et machines à battre les grains. L'honneur de ce développement revient à un simple ouvrier, M. Gérard, qui a peu à peu accru son modeste atelier et a su donner une impulsion considérable à cette industrie nouvelle. Son usine s'est annexé celle de M. Del et est maintenant exploitée par la Société française de matériel agricole, occupant 500 ouvriers. Deux autres maisons en ont chacune 250. Aux locomobiles et batteuses se sont plus tard ajoutées d'autres machines : pompes, moteurs à pétrole, électricité, matériel de travaux publics, voitures de tramways. Les cinq ateliers de Vierzon occu-

---

1. Je ne reviendrai pas sur ces industries que j'ai fréquemment décrites ; ainsi, la céramique est longuement traitée dans la 25<sup>e</sup> série du *Voyage en France*. La porcelaine fera l'objet d'une étude particulière dans la 27<sup>e</sup> série (Limoges).

pent actuellement plus de 1.200 ouvriers, livrent 400 machines chaque année au commerce et ont un mouvement d'affaires de 3.500.000 fr.

Là ne se borne pas l'activité de ce groupe intéressant ; des chantiers de construction de bateaux et des tanneries occupent beaucoup de bras, les femmes trouvent une occupation dans la lingerie répartie entre une quinzaine de comptoirs. Le hameau du Briou exploite un gisement de silice farineuse utilisée dans la fabrication de la dynamite.

Vierzon, par la variété de ses industries, était indiquée pour être le siège d'une école professionnelle, comme Armentières et Voiron. Elle en a été dotée par un décret de 1881. De belles constructions claires et bien aérées ont été édifiées dans la partie haute de la ville, sur la route d'Orléans. Quatre hectares sont recouverts par les bâtiments, les cours, les ateliers et les jardins. L'école a pour but de produire des sujets d'élite pour les industries et de préparer aux écoles des arts et métiers et des mécaniciens de la marine. Les études portent surtout sur le dessin industriel, la technologie, la mécanique et les mathématiques.

La préparation de ces jeunes gens est bien comprise ; non seulement ils sont instruits dans

la construction et la conduite des moteurs, mais on les met à même, par des excursions, d'en étudier l'application dans de véritables usines. Les professeurs leur font visiter les grands établissements de la région : Châteauroux, Montluçon, Commentry, Fourchambault, Imphy, le Creusot, Guérigny, etc.

Les résultats sont excellents. En 1900, 34 élèves se présentaient aux écoles d'arts et métiers, 21 furent reçus ; 4 se présentaient comme élèves mécaniciens de la marine, 3 étaient admis.

L'État, quelques départements, les communes, la Compagnie des chemins de fer d'Orléans, entretiennent un certain nombre de boursiers. L'école, d'ailleurs, a rapidement atteint le nombre d'élèves pour lequel elle a été conçue : elle compte 230 pensionnaires et 70 externes.

---

## IX

### ISSOUDUN ET CHATEAURoux <sup>1</sup>

L'Arnon et la Théols. — Lury. — Reuilly. — Issoudun. — Les industries. — Le vignoble. — En Champagne. — L'apiculture. — Apparition de Châteauroux. — Rapide développement de la ville, ses causes. — Les monuments. — L'industrie. — Fabrique de drap. — La foire aux valets. — Une ville déchue : Déols.

Châteauroux. Avril.

Au delà de Vierzon, la campagne, par contraste avec la Sologne, paraît riche et prospère. De grandes cultures, de nombreuses fermes bien construites, des champs entourés d'arbres, de longues rangées de noyers bordant les chemins, des vignes sur les renflements mettent une variété séduisante pour qui vient des pinèdes sans fin du pays solognot. Une vallée se creuse, trop large pour le peu d'élévation des pentes, arrosée par la lente rivière d'Arnon, saignée par des bras étroits. Peu de centres d'habitation sur

---

1. Voyez la carte d'ensemble page 296.

le cours d'eau ; le plus important au point de vue administratif, Lury, est un petit bourg auquel des portes fortifiées restées debout et une flèche d'église, haute et frêle, donnent encore grand air.

Plus considérable est Reuilly, simple commune du département de l'Indre, séparée de celui du Cher par le ruban étroit de l'Arnon. C'est une façon de petite ville, bien groupée à la jonction de plusieurs routes et à la traversée de la rivière, où quelques habitations, notamment la Grand'Maison, œuvre de la Renaissance, mettent un peu de pittoresque. Pas d'industrie, mais les nombreux commerces locaux d'un rendez-vous rural. Les femmes ont une occupation constante dans la lingerie qui possède ici plusieurs comptoirs.

En amont, l'Arnon reçoit la rivière de Théols, au nom gracieux, mais dont la vallée, jusqu'à Issoudun, est singulièrement banale. Un château, près du confluent, arrête un instant le regard.

Toutes les routes de la vallée et des plateaux se dirigent vers un épanouissement où deux autres cours d'eau, la Tournemine et le ruisseau de Jean-Varenne, se mêlent à la Théols au sein de prairies. Dominant le mélange des eaux, une ville étendue se groupe au pied d'une tour féo-



dale. Les bâtiments d'un vaste hospice, des flèches d'église, un campanile, donnent du caractère à l'amphithéâtre irrégulier des toits gris. Cette cité, Issoudun, fut, jusqu'à la création des départements, la seconde du Berry, capitale de la subdivision provinciale dite Bas-Berry par opposition à Bourges, chef-lieu du Haut-Berry. La Révolution donna le premier rang dans le nouvel organisme à Châteauroux, ville mieux située au centre du département. Longtemps, l'ancienne métropole resta la plus populeuse des deux rivales ; elle avait plus de 10.000 habitants en 1820, alors que Châteauroux en renfermait 8.500 seulement. Mais, peu à peu, celle-ci a pris le dessus, aujourd'hui elle est autrement vaste et peuplée que sa voisine. La présence des administrations, la grande industrie, le croisement des voies ferrées ont amené cette transformation.

La même fortune s'est attachée à l'aspect des choses. Châteauroux est une des villes de province qui se sont embellies ; Issoudun doit à ses constructions enduites d'un crépi grisâtre un aspect assez terne. La place principale a cependant quelque allure, grâce à une vieille porte de ville flanquée de tours. Un groupe de fonte, érigé en l'honneur du centenaire de la Révolution, n'est pas précisément un chef-d'œuvre. Ce grand

événement national n'a guère inspiré les artistes ; nombre de villes et de bourgs de province lui doivent de bien laides choses.

Le monument par excellence d'Issoudun est le donjon, appelé la Tour-Blanche ; récemment restauré, il donne un fier aspect à la partie de la ville qu'il domine. De la petite place sur laquelle il se dresse on a vue sur la vallée de la Théols, large et plate, et les vastes quartiers de la rive gauche. L'hôtel de ville avoisine le donjon ; c'est un monument très modeste, entouré d'une promenade plantée d'ifs bizarrement taillés.

Issoudun a de beaux boulevards sur l'emplacement de ses fortifications. Un square, bien tenu, entoure un massif château d'eau. Les autres voies publiques ont peu d'intérêt ; elles doivent leur régularité aux incendies qui souvent dévastèrent la ville. L'une d'elles porte le nom d'Honoré de Balzac. Le grand romancier affectionnait Issoudun ; il habita longtemps le petit château de Frapesle, sur la route de Saint-Aoustrille. Quand j'aurai cité encore l'arbre de Jessé, dans la chapelle de l'ancien hôpital, j'aurais signalé tout ce qu'Issoudun offre à l'attention.

La cité est active, ses industries sont nombreuses et vivantes. La plus considérable, la

mégisserie, possède ici un de ses centres vitaux, sinon pour le chiffre des affaires, au moins pour le nombre des fabricants. Les bords de la Théols et du ruisseau de Jean-Varenne sont couverts de petites constructions où les peaux de moutons sont débourrées, trempées dans des bains



de chaux et transformées en basane et en parchemin.

Quarante mégissiers travaillent les peaux; vingt maisons transforment les basanes en doublures ou autres pièces de chaussures et en sandales; le parchemin se change en peaux de tambours d'enfants, en rondelles pour les bo-

caux de cornichons, en étiquettes percées d'un trou à œillet ; les « parcheminiers », seuls, sont au nombre de 26, dont beaucoup sont compris parmi les mégissiers <sup>1</sup>.

Les femmes se livrent à la lingerie. Cette aimable industrie a ici un de ses principaux centres. Deux fabriques et les entrepreneurs de maisons parisiennes font travailler de nombreuses ouvrières à la confection des chemises, des caleçons, etc.

La principale source de fortune d'Issoudun, la vigne, avait disparu ; jadis tous les coteaux environnants étaient couverts de pampres. La plus grande partie de la population était viticole ; ces vigneronns avaient mérité le nom « de colonie d'Issoudun ». Le fléau est arrivé avec une rapidité inouïe, en peu de temps tout était perdu ; le vin gris, qui faisait la renommée de cette partie du Berry, n'est guère qu'un souvenir. Avant l'invasion du phylloxéra les deux cantons d'Issoudun renfermaient 5.294 hectares de vignes<sup>2</sup>.

Après un moment de découragement et de stupeur, les vigneronns ont repris confiance et com-

---

1. Dans le chapitre X je reviens plus en détail sur la parcheminerie, à propos de Levroux.

2. Le département de l'Indre en possédait 21.000 hectares.

mencé la reconstitution. Dès 1897, sur 6.800 hectares encore en production dans l'Indre, il y avait 2.500 hectares plantés en porte-greffes et 500 hectares en producteurs directs; en 1899, le total s'élevait à 7.830 hectares, dont 725 de producteurs directs et 3.640 de porte-greffes. Issoudun est à la tête de ce mouvement de régénération, dirigé par une active *société vigneronne* qui doit être donnée en exemple.

La ceinture de vignes ne s'étend guère au delà des environs immédiats d'Issoudun. Le pays est déjà la Champagne berrichonne, ce vaste plateau calcaire dont le nom rappelle tant d'autres contrées semblables<sup>1</sup>. Même Issoudun est en pleine Champagne, mais dans une partie basse, où les eaux, creusant des vallons, se réunissent pour alimenter la dépression de la Théols. Ces parties mouillées sont parfois presque des marais; plus haut c'est un sol maigre et caillouteux, domaine des troupeaux de moutons. Les abords des villages ont un peu plus de vie, grâce aux

---

1. Outre la Champagne proprement dite, à laquelle sont consacrées en grande partie les 19<sup>e</sup>, 20<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> séries du *Voyage en France*, il y a encore la Champagne mancelle (2<sup>e</sup> série du *Voyage en France*), la Champagne tourangelle (1<sup>re</sup> série), la Champagne des Charentes (15<sup>e</sup> série).

vergers et aux vignes entre lesquels apparaissent les toits de tuiles brunies qui remplacent l'ardoise, si usitée autour de Vierzon. Ces villages élèvent en grand les abeilles ; autour de chaque métairie on aperçoit les ruches et les essaims blonds. La grosse commune de Neuvy-Pailloux est le centre de cette aimable industrie. On y fait en quantité des ruches, des cadres, des alvéoles factices. Le quai de la gare a sans cesse des ruches pour l'expédition. Neuvy, qui fait également le commerce du miel et de l'hydromel, ne manque pas de pittoresque : les restes d'un château devenu habitation particulière — et recouverts d'un toit plat étendant son uniformité sur la tour elle-même ; — un beau clocher aux arcades romanes géminées arrêtent un instant l'attention.

Tout autour, c'est la Champagne monotone, assez fraîche en ce moment avec ses moissons naissantes et ses taillis où les bourgeons s'entr'ouvrent, mais que l'été rendra aride et pelée. Un des villages incarne le pays par son site et son nom : la Champenoise ; un autre, Montierchaume, indique un couvent au milieu des terres nues. Les tranchées des routes et de la voie ferrée montrent une fort mince couche de terre rougeâtre reposant sur des roches calcaires-fissu-

rées, où les eaux pluviales doivent promptement s'infiltrer.

Soudain, une extrême fraîcheur succède à cette aridité. Voici des prairies d'une herbe épaisse au milieu desquelles erre une rivière aux eaux nonchalantes. C'est l'Indre, débouchant du Berry montueux célébré par George Sand. Dans la vallée, large comme une plaine, apparaissent des tours, des flèches, les toits pressés d'une ville considérable. Si l'on planait en ballon au-dessus de ce site, on verrait de tous les points de l'horizon les rubans blancs de grandes routes se diriger vers la cité, longs de cinq à dix lieues, sans inflexions. Cette ville, Châteauroux, est bien, par là, un centre pour une vaste contrée.

En dehors des grandes ruches ouvrières du Nord, le chef-lieu de l'Indre est sans doute l'agglomération qui s'est le plus accrue en ce siècle. On a vu comment Issoudun a été privée de son rang de capitale du Bas-Berry au profit de la modeste cité qui avait commencé par être un simple faubourg de Déols, groupée autour du château d'un seigneur nommé Raoul — d'où Château Raoul, puis Châteauroux. Sa position centrale qui lui avait valu la suprématie administrative a encore attiré l'industrie et le com-

merce, facilités par huit grandes routes et un croisement important de voies ferrées. Il y avait 8.500 âmes à peine au commencement du siècle, le recensement de 1896 en donnait bien près de 24.000 et 26.500 en comptant la population de Déols qui est, en somme, un faubourg séparé par l'Indre.

En même temps qu'elle s'accroissait, Châteauroux se transformait par la création de larges boulevards et la percée de rues nouvelles. Sans être une très belle ville, elle doit à son ampleur, à l'animation qui y règne à certaines heures, une gaiété qui manque à Issoudun. Une sorte d'émulation semble avoir entraîné les habitants pour l'embellissement de la cité. Il n'y avait jadis que de pauvres églises, on a édifié depuis quelques années deux monuments grandioses. Près de la gare, Saint-André dresse de hautes flèches dentelées et un ample vaisseau aux contreforts élégants, ornés de pinacles; pour les habitants c'est la « cathédrale », bien qu'il n'y ait pas d'évêque dans l'Indre. L'autre église, Notre-Dame, est un des édifices les plus remarquables parmi les pastiches du style roman-auvergnat. L'œuvre est belle, sobre et fait le plus grand honneur au prêtre éminent qui sut l'élever





sance devenue partie de l'hôtel de la préfecture, ils sont d'un caractère fort utilitaire : manufacture des tabacs, dépôt de mendicité ou casernes.

La situation centrale de Châteauroux en a fait une sorte d'annexe de Bourges au point de vue militaire. En dehors du traditionnel régiment d'infanterie des chefs-lieux, le 8<sup>e</sup> corps y possède sa section d'infirmiers et son escadron du train des équipages avec de vastes parcs de matériel. La principale industrie de la ville, la fabrique de draps dite du Parc, est elle-même presque guerrière ; elle fait surtout le drap pour la troupe.

Le travail de la laine est une vieille industrie à Châteauroux, seule partie du Berry où elle ait survécu avec quelque puissance. Jadis on travaillait partout, dans la province, les toisons des innombrables troupeaux qui parcouraient surtout la Champagne. Cette contrée était fameuse pour ses laines ; Arthur Young les compare aux produits de son pays, l'Angleterre, et dit que la France ne peut s'enorgueillir que de celles-là : *d'un petit canton d'une petite province*. Les anciens établissements, filatures et fabriques de drap, ont dû fermer leurs portes ; à peine restait-il çà et là des ateliers travaillant pour les

besoins locaux. Une des manufactures, déjà réputée autrefois, s'est accrue et développée au point qu'elle est aujourd'hui une des plus grandes usines de France. Elle seule reste debout de celles qui firent la réputation de la ville. 1.200 ouvriers, dont 120 femmes, sont employés dans les vastes ateliers du Parc qui dominent l'Indre endormie. Le propriétaire de l'usine, M. Balsan, a fort aimablement autorisé ma visite.

Les méthodes et les machines les plus récentes ont remplacé le vieil outillage. L'Indre continue à fournir sa force motrice, mais elle ne peut suffire à assurer la vie de ce puissant organisme : les grandes cheminées des chaudières à vapeur se dressent et donnent à ce quartier éloigné un aspect franchement industriel.

La manufacture de Châteauroux ne produit pas les draps usuels du commerce, elle s'est confinée dans certains tissus dont l'emploi est considérable : draps de troupe, d'administration, de livrée, de coussins de wagons et de voitures. Les laines du Berry entrent pour une assez forte part dans la matière première nécessaire, le reste est principalement fourni par l'Australie. Mais il y a tendance à accroître la production du mouton berrichon et la quantité deman-

dée à la Champagne augmentera sans doute encore.

Je ne reviendrai pas sur les détails d'une industrie dont j'eus si souvent à parler<sup>1</sup>, je veux surtout faire ressortir l'importance considérable de la fabrique de Châteauroux; celle-ci a réussi à vendre ses produits à l'étranger dans des milieux qui semblent fermés aux lainages français. Ainsi, l'Angleterre a parfois acheté pour 800.000 fr. de tissus dans le chef-lieu de l'Indre. Le Maroc s'y est adressé pour les étoffes de grand luxe, le sérail de Fez y a demandé des draps d'une blancheur immaculée.

Les établissements Balsan n'offrent pas d'œuvres d'assistance ouvrière. On a préféré venir en aide aux travailleurs infirmes ou trop âgés en leur donnant une occupation en rapport avec leurs forces. Ils sont employés au triage des laines et touchent pour ce facile labeur 2 fr. par jour, sans qu'on exige d'eux un travail bien assidu. Ils font acte de présence et l'on ferme les yeux sur le peu de besogne qu'ils peuvent accomplir. Ces braves gens ont au moins l'illusion d'être utiles.

---

1. Voyez notamment 7<sup>e</sup> série du *Voyage en France* (Vienne), 6<sup>e</sup> série (Elbeuf, Louviers, Lisieux), 19<sup>e</sup> série (Roubaix et Tourcoing).

Les tissus de Châteauroux jouissent d'une grande réputation. A côté des beaux draps pour officiers et sous-officiers, on cite encore les tissus vigogne pour plaids et pour châles. Lors de l'Exposition de 1889, où ces produits eurent un vif succès, on évaluait la production totale de l'usine à plus de six millions de francs.

Après la fabrication des draps et celle des tabacs, qui occupe 1.342 ouvrières et 130 ouvriers ou employés<sup>1</sup>, la principale industrie de Châteauroux est celle de la lingerie, comme dans tout le département. Mais ici l'usine domine, le travail à domicile est moins important. Une des maisons, dont le siège de vente est à Paris, occupe à elle seule 500 ouvrières. Ces femmes et ces jeunes filles, très coquettement attifées, se répandant dans les rues à la sortie des ateliers, donnent à Châteauroux un caractère de gaieté.

Aujourd'hui pourtant, Châteauroux me sem-

---

1. En 1899 l'usine nationale a produit 1 809.194 kilogr. de tabac à priser ; 52.690 kilogr. de tabac à mâcher ; 74 millions de cigares pesant 294.717 kilogr. ; 36 millions de cigarettes pesant 37.511 kilogr. ; 10.890 litres de jus ordinaire de tabac ; 62.936 litres de jus riche ou nicotine et 251.934 kilogr. de fumier de côtes dénaturées. La quantité de tabac employé dans la fabrication a dépassé 2.000 tonnes. Les salaires moyens sont de 4 fr. 51 c. pour les hommes ; 3 fr. 38 c. pour les femmes.

ble moins animé qu'à mon dernier passage, mais j'eus alors la bonne fortune de m'y trouver un jour de foire curieuse, la foire aux valets, nom donné dans le chef-lieu à la *louée* des domestiques qui se tient dans la plupart des grosses communes. Un coin du champ de foire est réservé aux serviteurs et servantes qui cherchent une place; propriétaires, fermiers et métayers viennent les « louer ». Cette vieille coutume persiste sans que rien semble en faire prévoir la fin. Cependant, le modernisme se mêle à l'archaïsme : les confettis pleuvaient à la foire, loueurs et loués en étaient parfois constellés. Puis les journaux donnent le « cours des transactions ». L'an dernier, en juin, voici quels étaient les prix :

Laboureurs de grands chevaux, de 270 à 320 fr. pour les 4 mois.

Bricolins (à tout faire), de 220 à 300 fr.

Maitres bergers, de 350 à 400 fr. pour l'année.

Maitres vachers, 180 fr. pour les 4 mois.

Vachers et vachères, de 80 à 150 fr. pour l'année.

Cuisinières, de 300 à 400 fr. pour l'année.

Domestiques, de 18 à 30 fr. par mois.

La même année, en novembre, on *cotait* à Issoudun, pour un engagement de huit mois :

Premiers laboureurs, de 230 à 300 fr. ; seconds labou-

reurs, de 160 à 210 fr. ; bricolins, de 180 à 220 fr. ; bergers et pâtres, de 120 à 160 fr.

Les servantes, dont le nombre diminue de plus en plus, se plaçaient encore assez facilement aux prix suivants :

Cuisinières, de 140 à 240 fr. ; bricolines ou bonnes à tout faire, de 100 à 140 fr. pour les huit mois.

Peut-être la louée disparaîtra-t-elle. L'agriculture se transforme, comme partout, et les mœurs économiques aussi. Une société agricole très vivante et un syndicat concentrent les efforts. Aux abords de la gare, ce dernier possède un vaste magasin pour les engrais et les machines nécessaires à ses adhérents. Toutefois, le pays reste producteur de céréales et de bétail, les cultures industrielles sont peu développées, malgré l'exemple donné par M. Balsan, qui a créé une sucrerie de betteraves<sup>1</sup>.

Déols, qui fut la capitale du Berry avant Bourges et eut longtemps la suprématie sur Châteauroux, est maintenant un bourg auquel

---

1. Châteauroux est le siège d'une succursale de la Banque de France qui fut au 88<sup>e</sup> rang sur 126 en 1900 avec un chiffre d'affaires de 20.068.160 fr.

la jonction de deux grandes routes conserve quelque animation. Il est au delà de l'Indre, relié à la ville par une longue avenue plantée de platanes sur laquelle sont le lycée, un joli jardin public et une des grandes brasseries du centre de la France. L'ancienne métropole n'a pas seulement perdu son rang, elle a encore vu renverser les monuments qui faisaient son orgueil. Son abbaye n'a laissé qu'une superbe tour romane et de vagues ruines ; une belle porte de ville, surmontée de mâchicoulis et flanquée de tours, se dresse au-dessus d'une rue. La destruction du monastère et de son église date de nos jours ; en 1830 encore celle-ci était entière et ne le cédait pour la splendeur qu'à la cathédrale de Bourges. Plus heureuse, l'église paroissiale est restée debout, très fréquentée pour une image de la Vierge et le tombeau de saint Ludre, œuvre remarquable des premiers temps du christianisme dans les Gaules. Ces édifices attirent les archéologues et quelques touristes, mais Déols n'en est pas moins une ville morte dont la seule chance de réveil est dans l'accroissement de Châteauroux, qui amènera son annexion à la grande voisine.

Longtemps Déols a vécu à l'écart. Sa population, attirée au moyen âge par la charte d'affran-



chissement, avait une origine différente de celle des autres Berrichons. On appellerait encore les habitants des *turquins*. Il y a trente ans, ceux-ci ne se mariaient qu'entre eux. Ils avaient la réputation d'être travailleurs, mais fort querelleurs. Désormais, submergés par les modestes ménages venus des usines de Châteauroux, ils ont perdu toute originalité.

---

## X

### LA CHAMPAGNE BERRICHONNE <sup>1</sup>

La Champagne berrichonne. — Difficulté de la parcourir : pas de chemins de fer. — La Champagne autour de Buzançais. — Saint-Lactencin. — L'élevage du mouton. — Au nord de Châteauroux. — Les grands domaines. — Levroux. — Aspect de la ville. — L'église. — Les grandes fontaines : Gour et Céfond. — L'industrie : parcheminiers et mégissiers. — Peaux de tambours. — Couverts de pickles et de marmelade. — Les étiquettes.

Massay. Juin.

La vaste contrée comprise entre l'Indre, la Théols et le Cher est actuellement une des moins accessibles de France. Aucun chemin de fer ne la parcourt encore et les centres de population sont trop peu nombreux pour nécessiter des services fréquents de voitures publiques. Ce plateau nu, presque désert, est la Champagne berrichonne, terre de grandes cultures à blé et parcours pour les moutons. Les petites villes qui s'y sont créées sont loin, dans la partie où

---

1. Voir la carte page 145 et la carte d'ensemble page 296.

le plateau se creuse de vallons égayés par des fontaines. Pour atteindre Levroux, Vatan, Graçay ou Valençay, il faut à des moments incommodes, trop tôt ou trop tard, prendre des diligences étroites et, pendant deux heures, rouler sur les routes rectilignes dans un paysage monotone et bas.

Je voulais cependant pénétrer dans l'intimité de cette terre dénudée et je me suis imposé deux itinéraires : de Buzançais à Levroux, de Châteauroux au même point. J'aurais pu encore aller de Châteauroux à Vatan sans trouver d'impressions nouvelles. Plus encore que les autres Champagnes, celle-ci est d'une uniformité absolue.

Descendu à la gare de Buzançais par le premier train, j'ai délaissé la petite ville pour profiter d'une matinée fraîche et accomplir mon excursion de bonne heure. La route monte par une rue étroite et placide jusqu'au rebord du plateau, d'où l'on a une vue ample sur la vallée de l'Indre et la Brenne, étincelante d'étangs. D'abord, le pays est charmant. Les habitants de Buzançais ont fait de ces approches de leur cité une riante campagne. Des jardins, des prés, des vignes, des damiers de blé et de sainfoin rose bordent le pli étroit où coule, limpide et su-

surrant, le ruisseau de Marécreux. De grands champs d'avoine envahis par les *sanves* doivent à cette plante parasite, trop abondante, l'aspect de carrés d'or pâle.

Les cultures se font plus maigres. Un petit bois de grands chênes percé d'allées entoure le vaste château de Bois-Renault, construit dans le goût de la Renaissance. Au delà de ces arbres s'étend, infinie, la plaine de Champagne, presque sans arbres, où les moissons verdoyantes sont mêlées de pierreuses jachères. Rien n'attire le regard sinon, derrière une ondulation, le clocher de Saint-Lactencin.

En ce printemps, le vert des blés, l'incarnat des fourrages artificiels détruisent l'aspect morose du plateau, c'est une plaine aux teintes douces, avivées par le contraste avec des guérets brunis.

Au coin du chemin de Saint-Lactencin se creuse une excavation profonde, en forme d'entonnoir, cirque gazonné, ourlé de buissons maigres. Ces creux, très nombreux dans toute la Champagne berrichonne, portent le nom de *mardelle* ou *marge*. Les archéologues voient dans ces petits abîmes une œuvre de l'homme qui aurait eu là des habitations. Cependant, on ne trouve pas trace de déblai; la terre et la roche ont bien dû être déposées quelque part!

Sans trancher la question, je constate simplement que les mardelles ressemblent fort aux fosses ou gouffres de la Braconne, près d'Angoulême, incontestablement dus à des effondrements au sein de cavités souterraines invisibles<sup>1</sup>. Les mardelles sont nombreuses, surtout dans la région d'Issoudun.

Je suis allé près d'une lieue au delà, dans ce paysage toujours semblable, où les terrains en jachère abondent, parfois encore remplis de ceps morts. Il y eut ici un vignoble étendu, le phylloxéra a tout détruit. Pour échapper à cette monotonie, j'ai gagné Saint-Lactencin, village bâti dans un pli où naissent des sources. Dans ce sol plus frais, les arbres sont nombreux, les chemins bordés de noyers. L'église possède une belle tour romane révélant la prospérité ancienne de la contrée. Richesse due à l'élevage du mouton : la Champagne berrichonne, vaste de 81.000 hectares, est la terre classique de la race ovine. Le mouton du Berry, une des plus belles variétés de notre pays, y est élevé par grands troupeaux ayant parfois de 500 à 600 têtes. Si le département de l'Indre est un des plus riches de France à ce point de vue, il le doit surtout à la Cham-

---

1. Voyez la 15<sup>e</sup> série du *Voyage en France*, chapitre IV.

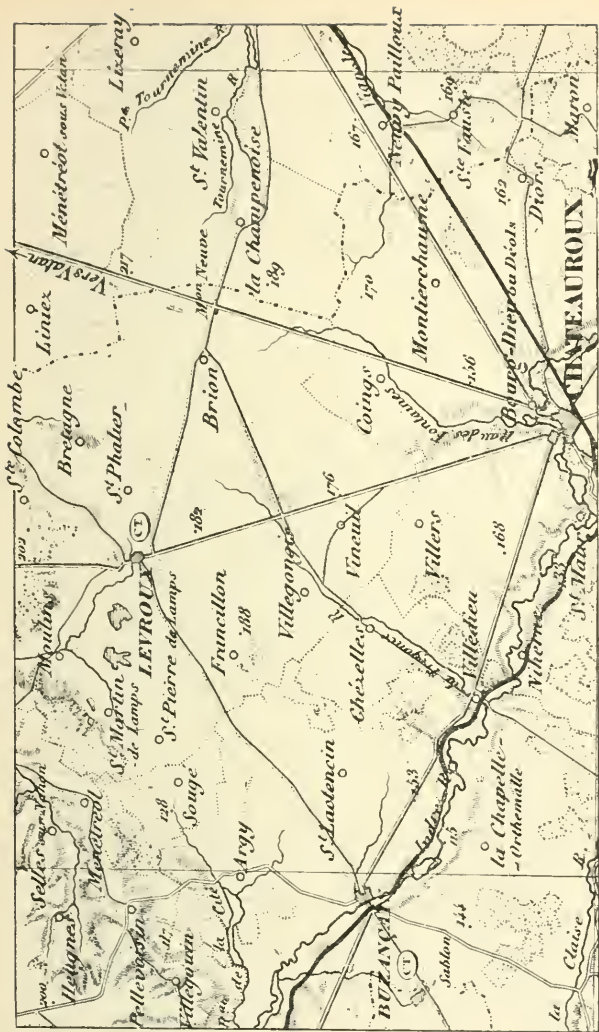
pagne. Le recensement de 1898 donne à l'Indre 526.896 moutons. Le département venait donc au sixième rang ; il était dépassé seulement par l'Aveyron, la Haute-Vienne, la Creuse, l'Eure-et-Loir et la Corrèze<sup>1</sup>. Les parcours sont vastes dans cette région. En outre, le sainfoin, qui croît à merveille sur les calcaires, fournissant une alimentation abondante, a permis de fort améliorer la race.

La moindre humidité fait disparaître l'aspect champenois des choses. Déjà les gens de Saint-Lactencin, en dépit des terres qu'ils possèdent sur le plateau, ne se considèrent guère comme « champagnous ». Ils ont de belles cultures, des prés, des bois, des rangées de noyers et d'ormes comme leurs voisins de Chézelles. Dans ces prairies, peu de bétail, mais parfois des chevaux : c'est à l'aide de ces animaux qu'a lieu le labourage.

J'ai repris le chemin de fer à Villedieu pour rentrer à Châteauroux, à temps pour le départ de l'invraisemblable patache où nous nous sommes empilés plus de voyageurs que la voiture n'en peut raisonnablement contenir. A grand bruit de ferraille nous traversons la ville,

---

1. Aveyron 680.036, Haute-Vienne 629.783, Creuse 602.850, Eure-et-Loir 549.068, Corrèze 540.790.



Echelle au 1/320.000<sup>e</sup>.

LA CHAMPAGNE BERRICHONNE.

franchissons l'Indre endormie, parcourons le faubourg de Saint-Christophe et, aussitôt, nous voici en pleine Champagne aux horizons immenses, mais sans grandeur. Sur la large chaussée, inflexiblement droite pendant 20 kilomètres, nous roulons au sein des campagnes placides. Pas un village ; une seule maison : une auberge-relais à front de route, mais de grands domaines isolés, ayant en moyenne 150 hectares de superficie.

Les fermiers qui exploitent ces vastes terres sont tous riches, me dit un compagnon de diligence : beaucoup ont 200,000 fr. de fortune personnelle et possèdent en bétail 30.000 à 50.000 fr. Nous en croisons un sur la route, on me le signale comme ayant douze chevaux dans ses écuries, valant 1.800 fr. l'un. Le blé et le mou-ton, voilà la source de cette richesse. Mais cela tient à l'étendue des domaines, la petite propriété est rare. L'Indre, et il faut surtout entendre la Champagne et la Brenne, est de tous les départements celui qui a le plus grand nombre d'exploitations de 50 à 100 hectares : on en compte 1.532. Dix départements seulement ont plus de mille exploitations de semblable étendue. Le département est de même au premier rang pour les domaines de 100 à 200 hectares et ne



perd ce classement que pour les étendues de 200 à 300 ou de plus de 300 hectares, encore arrive-t-il en bonne place pour cette répartition de la grande propriété.

La nuit vient avant que nous ayons atteint Levroux. Le crépuscule est court, mais d'une splendeur et aussi d'une mélancolie inexprimables. L'obscurité est complète quand nous parvenons dans la large rue qui pénètre au cœur de la ville.

Au matin, avant que les bourgeois soient réveillés, je vais errer par les voies de ce qui fut la cité romaine de *Gabatum* et n'est plus qu'une bourgade tranquille, aux maisons basses. Une rue circulaire représente sans doute le tracé des remparts féodaux. La ville antique s'étendait bien au delà de l'enceinte ainsi révélée : les ruines mises à jour sont dans la campagne.

Deux monuments : la porte de Champagne, flanquée de tours et devenue horloge publique, et une admirable église où l'art ogival s'est greffé sur le roman sans en dénaturer les lignes si belles dans leur sobriété. Malheureusement, toutes les statuette qui peuplent le porche sont mutilées. Le chœur a de belles nervures avec écussons formant clé de voûte ; ces nervures re-

posent sur des statues de saints révéés par les Champagnous. L'édifice renferme le tombeau monumental d'un seigneur de Levroux, François de Fiesque, tué au siège de Montauban en 1621.

L'église montre encore dans ses murs des pans de maçonnerie romaine conservés par l'architecte ; ils ont fait partie du palais du gouverneur de Gabatum. La mairie occupe un vieil hôtel d'aspect sévère. Les maisons sont pour la plupart très banales ; une seule, construite en bois, a beaucoup de caractère ; elle forme l'angle de la rue de Gabatum qui conserve, aux yeux des habitants, le souvenir d'un passé lointain. Rien dans ces artères calmes, presque maussades, ne permet de supposer une cité active. Cependant c'est une ville fort industrielle. Si l'on ouvre le *Bottin* au mot « Levroux », on voit les annonces en tire-l'œil de nombreux fabricants de basane et de parchemins. De même qu'à Issoudun, cette production dépasse toutes les autres : elle y est plus exclusive encore. Sans les ouvriers qui travaillent les peaux de moutons, Levroux serait, comme les centres voisins, un insignifiant village.

Les ateliers ne se devinent guère lorsqu'on parcourt la ville : ils sont tous au dehors, dans

une dépression où l'on peut voir la fin de la Champagne. A partir d'ici, les eaux tombées sur le plateau apparaissent au jour par de belles fontaines et se creusent des plis, des vallons qui deviennent des vallées et vont rejoindre le Cher par d'aimables campagnes rappelant plutôt la Touraine que le Berry.

Les plus puissantes de ces sources naissent au-dessous de Levroux et sont dominées par une colline circulaire que couronnent les belles ruines d'un château fort. Ces eaux pures ont évidemment attiré les populations gauloises et dicté le choix des conquérants romains. Puis, elles ont amené l'industrie des peaux de moutons, à laquelle il faut en abondance le liquide de trempage et de lavage que l'on ne pouvait trouver sur le plateau.

Deux de ces fontaines sont puissantes : le Septfonds ou Céfond et le Gour. La première est l'objet de légendes : on prétend qu'une grosse pierre bouche le fond de l'abîme et empêche les eaux d'être trop abondantes ; si on l'enlevait Levroux serait inondé ! Aussi, ne cure-t-on jamais ce vaste bassin où la pureté cristalline des eaux fait mieux ressortir les objets qui les souillent. Le Gour a également sa tradition : les années où il monte seront pluvieuses, dit-on.

Le ruisseau formé par Gour et Céfond est bordé d'une ligne continue de bâtisses basses en torchis, couvertes de tuiles aux teintes foncées, précédées de lavoirs et dont les formes imprévues et variées ne manquent pas de pittoresque. Quelques-unes, d'origine récente, tranchent par leur régularité, leur allure d'usine, leurs séchoirs à persiennes avec les constructions désordonnées des ateliers voisins. Du côté du ruisseau on ne voit que peaux trempant dans l'eau; sur l'autre façade ce sont des enclos remplis d'immenses cerceaux ayant près de 2 mètres de diamètre et 6 ou 7 mètres de circonférence. Sur ces cerceaux sont tendues, très blanches et raides, les peaux de moutons désormais transformées en parchemin. L'aspect de ces disques disposés dans les cours et les prés est des plus curieux; ils font de loin comme une ceinture de neige au long quartier aquatique des mégisseries.

La fabrication du parchemin à Levroux est relativement récente. Il y a quarante ans cette ville produisait surtout les gros cuirs; la tannerie dominait. Peu à peu, on s'est mis à préparer de préférence les peaux de moutons, mais il reste encore une importante tannerie qui passe pour une des mieux aménagées de France. Trente

industriels se livrent à la production du parchemin, trente autres font les basanes. C'est toujours du cuir de mouton, mais le premier est obtenu par des bains d'eau et de chaux, les secondes par l'emploi des écorces de chêne. Peu d'ouvriers dans ces petites usines, cinq en moyenne, soit trois cents en tout.

Le Berry ne saurait fournir toutes les peaux mises en œuvre. Le grand marché pour ces matières premières est Mazamet, où les peaux venues d'Australie sont *délainées*. Là surtout vont s'approvisionner Issoudun et Levroux, qui demandent également quelques peaux à Fismes, dans les environs de Reims<sup>1</sup>. Les petites quantités tirées de la région sont délainées à Levroux et fournissent par les toisons un élément de commerce appréciable.

Pas de machines : tous les travaux ont lieu à la main, les essais tentés pour la fabrication mécanique ont échoué. L'ouvrier qui me raconte ces échecs y met un brin de fierté professionnelle :

— Vive la main pour faire le bon parchemin ! me dit-il en forme de proverbe.

Les débouchés pour le parchemin sont encore considérables, bien que son principal client, la

---

1. Sur Fismes, voyez la 20<sup>e</sup> série du *Voyage en France*.

reliure, l'aît en partie abandonné. Mais les conserves de fruits au vinaigre, cornichons et câpres, en demandent beaucoup. L'Angleterre s'adresse à Levroux et à Issoudun pour recouvrir ses myriades de pots de *pickles*; Dundee vient y chercher le parchemin dont il coiffe ses pots de marmelade. Puis il y a le tambour d'enfants, pour lequel on fait sans cesse des ballots de disques découpés à l'emporte-pièce.

L'Allemagne est, à ce point de vue, un client considérable. Aussi les produits de Levroux font-ils du bruit dans le monde. Mais la petite ville berrichonne ne façonne pas les peaux belliqueuses des tambours militaires et des grosses caisses : cet article est le monopole de l'industrie parisienne.

Le livre, surtout dans les administrations où l'on fait relier les archives, est encore un client important; l'Italie, notamment, fait de grandes commandes.

Un autre débouché, particulièrement précieux parce qu'il permet d'utiliser les rognures, est la fabrication des étiquettes à œillet. Nombre de parcheminiers ont installé des machines qui coupent et percent les parchemins et de véritables ateliers de typographie où l'on imprime ces étroites bandes destinées à recevoir une

adresse. La découverte des papiers parcheminés est venue menacer cette industrie ; pour ne pas perdre leur clientèle, les fabricants se sont mis eux-mêmes à fabriquer les étiquettes découpées dans ce produit nouveau.

Le papier parcheminé n'a pourtant pas encore détrôné le parchemin. La production journalière de Levroux en peaux de moutons préparées est de 450 douzaines pour les multiples usages que j'ai énumérés et de 350 en mégissé, c'est-à-dire en basane et autres peaux souples. Cette fabrication, malgré la confection des étiquettes, laisse beaucoup de débris ; ils sont expédiés au dehors, à Nevers principalement, pour la fabrication de la colle forte.

Cette industrie est fort prospère, malgré la concurrence. Beaucoup de patrons aujourd'hui riches ont commencé par être de simples ouvriers. Les salaires sont peu élevés, — ils atteignent de 2 fr. 50 à 3 fr., — mais la vie est à bas prix. La plus grande partie des travailleurs possèdent une maison, un jardin, un coin de vigne amoureusement soignée. Puis la lingerie occupe beaucoup de femmes et de jeunes filles. Cinq maisons font coudre des chemises, des caleçons et autres articles semblables. Une d'elles occupe 80 ouvrières.

Il manque un chemin de fer à Levroux pour développer son industrie ; la ligne en construction du Blanc à Argent par Buzançais et Romorantin ne la desservira pas, elle doit passer plus à l'ouest, à Écucillé, pour gagner Valençay. En compensation, un tramway à vapeur mettra bientôt la petite ville en relations avec Châteauroux d'un côté, Valençay de l'autre. Alors l'isolement cessera.

---



# XI

## LA VALLÉE DU NAHON

Le val du Céfond. — Moulins et Entraigues. — Le haras de Langé. — Au long du Nahon. — Valençay et son château. — La pierre de Meusnes. — Chez les tailleurs de silex. — Les Collardières et le Musa. — Comment on prépare la pierre à feu. — Décadence de cette industrie. — Au bord du Fouzon. — Selles-sur-Cher. — Saint-Aignan et la vallée du Cher.

Vierzon. Avril.

Le mamelon couronné de deux hautes tours reliées par une courtine qui se dresse à la sortie de Levroux, semble une borne entre la Champagne nue et le pays bocager, strié de vallons, qui se prolonge jusqu'au Cher, en face de la Sologne. De ses pentes tapissées de vignes, il domine l'humble ville travailleuse et le val tranquille où le ruisseau de Céfond coule entre les prés. Dès sa base s'élève la grande route de Valençay, allant traverser les bois et les cultures, loin des villages. Comme la plupart des artères magistrales d'autrefois, cette voie dédaigne les hameaux et va au plus pressé, de ville à ville.

Aussi n'offre-t-elle qu'un parcours morose. Pour trouver la vie humaine, les clochers groupant autour d'eux les chaumières, il faut suivre les cours d'eau désormais accompagnés de leur chemin vicinal, étroit ruban blanc pénétrant dans l'intimité du pays.

C'est pourquoi j'ai délaissé la route nationale n° 156, comme l'appellent les bornes kilométriques, pour aller au long du Nahon sinueux, entre de belles collines où des ruisselets arrosent les ravins.

Le contraste est grand avec la Champagne voisine : autant celle-ci est nue, autant ce vallon est varié, couvert de petits bois, de vergers, de cultures diverses, de maisons blanches riant au flanc des coteaux. On se croirait à cent lieues du Berry si l'on ne retrouvait, au pied de tous les calvaires dressés au coin des chemins, les petites croix de bois déposées par les familles accompagnant un convoi funèbre.

A la jonction de plusieurs vallons, le village de Moulins occupe un site agreste, dont les maisons de poutrelles et de torchis accroissent le charme. Des prés, des bois, des champs clos de noyers encadrent ce groupe heureux de maisons rustiques. Jusqu'à Entraigues, où débouche le Nahon, c'est une suite de tableaux tranquilles.

Entre les deux cours d'eau se dresse un pavillon, haut et massif, flanqué de tours, drapé de lierre et coiffé d'un grand toit pyramidal. Sur la



Echelle au 1/320.000.

rive gauche du Nahon est le village d'Entraigues, orné d'une église neuve qui, pendant vingt ans, a déchaîné une sorte de guerre intestinale dans la

commune de Langé. Le hameau chef-lieu se compose de deux ou trois maisons, d'un château et d'une chapelle où se faisait le culte. Les gens d'Entraigues ont voulu avoir une église à eux, pour éviter la course de 1.200 mètres. Mais Langé et d'autres écarts se sont opposés à l'ouverture de cet édifice ; l'hostilité triompha pendant vingt ans. Entraigues a tenu bon ; finalement il vient d'avoir gain de cause, c'est désormais le siège de la paroisse.

L'église, objet de cette querelle, est un pastiche roman assez réussi, mais elle n'a pas le vénérable caractère de la vieille chapelle de Langé, si humble et charmante à la fois. Celle-ci fait face à un ravissant château de la Renaissance, remanié au xvii<sup>e</sup> siècle et complètement restauré au xix<sup>e</sup> par le baron Finot, le célèbre éleveur de chevaux.

Le domaine de Langé est le haras d'où sont sortis tant de héros des hippodromes. Les pelouses sont parcourues par des animaux superbes, dressés ici avant d'être envoyés dans les écuries du baron à Maisons-Laffite et à Chantilly. L'élevage remonte à 1845. Alors M. Finot avait deux chevaux à Langé, il y en a aujourd'hui 80 dans les écuries du château et dans celles d'une annexe construite au sommet de la col-

line. Une quinzaine de poulains, en moyenne, sont annuellement produits; on en a obtenu jusqu'à vingt.

L'industrie de l'élevage est restée purement privée, sans s'étendre dans la contrée. Vers 1860 et 1861, deux étalons avaient été mis à la disposition des propriétaires et recevaient une prime de l'État; ils fournirent une belle génération de trotteurs, mais la prime aux reproducteurs ayant été supprimée par raison d'économie, le haras de Langé fut fermé aux éleveurs. En ce moment il y a trois étalons : *Baude*, *Soliman* et *Val*, et vingt poulinières.

Parmi les célébrités hippiques sorties du val de Nahon, *Baude* est au premier rang. Ce vétérinaire des courses, qui a gagné 800.000 fr. de prix, a vingt ans aujourd'hui; c'est une admirable bête, encore pleine de fougue, que M. Finot continue à monter dans les chasses. *Baude* a été dressé au rôle spécial d'éducateur et a mérité le nom de *maître d'école* sous lequel le désignent les palefreniers et les entraîneurs. Il guide les jeunes poulains, leur montre par l'exemple à sauter par-dessus des barres, d'abord placées à terre, puis de plus en plus hautes. Le haras de Langé a su donner au dressage un caractère fort curieux. Dès ses premières semaines, le poulain

est obligé de travailler pour avoir sa pitance ; il ne peut rejoindre sa mère qu'en franchissant un obstacle proportionné à sa force et à son âge.

Parmi les autres illustrations chevalines sorties de Langé, on cite *Coureuse-de-Nuit*, *Basque*, *Lavigne*, vainqueur du grand prix de Paris, *Ardent II* et *Veuil*.

Le château de Langé est, vers le sud, comme l'avant-garde des palais particuliers qui peuplent le Blésois et la Touraine. Le gracieux édifice est entouré d'un beau parc où erre le Nahon, de garennes et de bois aménagés pour les grandes chasses. Par sa grâce, le pays tout entier rappelle les provinces voisines. Tout au long de la rivière, les tableaux riants se suivent. Vicq, village aux belles maisons, à la grande place ombragée ; Veuil avec la façade blanche d'un château, relèvent les lignes simples du paysage.

Par-dessus les arbres semble surgir la haute tour d'un château, coiffée d'un dôme ; puis apparaît en entier la façade majestueuse d'un édifice des *Mille et une nuits*, dressé au sommet d'une colline verdoyante. Peu de palais de souverains ont plus grande allure que celui-ci.

C'est Valençay, la vaste et somptueuse de-

meure à laquelle s'attache le souvenir du roi Ferdinand VII d'Espagne, à qui Napoléon le donna comme résidence forcée. Par le plan, par les grandes lignes, par ses tours et son donjon, Valençay est une forteresse; par la beauté des matériaux, les ornements, les pilastres, les innombrables ouvertures, c'est quelque grandiose villa italienne. Parmi les châteaux dont la Renaissance a doté ces molles contrées où confinent la Touraine et le Berry, Valençay a une ampleur et une originalité saillantes.

Le palais est vide, après avoir eu ses heures de splendeur. Il ne répond guère à la vie moderne, si étriquée. Pour peupler un tel édifice, l'entretenir, le réveiller de son sommeil léthargique, il faut une de ces fortunes que l'on ne trouve plus aujourd'hui parmi ceux qui ont des goûts de grand seigneur. Le mobilier a été dispersé aux enchères à Paris, le château lui-même va être mis en vente avec l'immense domaine qui l'entoure<sup>1</sup>. On ne le visite pas, sinon comme acquéreur éventuel. J'aurais pu payer d'audace et prétendre chercher un emploi pour mes économies. Je n'ai osé. Aussi, n'emporté-je de

---

1. Dans les enchères qui eurent lieu en mai 1901, il n'a pas trouvé d'acquéreur.

Valençay que l'impression du palais de féerie éprouvée en débouchant de la vallée du Nahon.

Près de son château, la ville de Valençay est bien menue. Elle couvre le sommet et les pentes de la colline. Au pied de la cité, sur la rivière, se dresse une énorme bâtisse haute de quatre étages ; ce fut une filature. Comme le château, elle est abandonnée, les murs se lézardent.

La ville, déjà tourangelles par ses jolies maisons blanches et propres, n'a aucune industrie manufacturière, mais sa situation au cœur d'une région où manquent les voies ferrées en fait un centre pour de nombreux villages, aussi Valençay vit-elle surtout par le commerce : les magasins sont nombreux, la halle aux blés est remplie de sacs. Les femmes travaillent à la lingerie. Sauf le château, peu de monuments ; l'église et l'hôpital sont dus à Talleyrand qui en fut possesseur. Le souvenir du fameux diplomate est resté vivant. L'église est dotée d'un clocher crénelé et coiffé de tourelles, pittoresque vu d'en bas, d'un parfait mauvais goût, vu de près, et portant une inscription rappelant que le prince de Talleyrand a fait ériger ce clocher l'an MDCCCXXXVI. Le tombeau de cet homme d'État est dans la chapelle de l'hospice avec celui de Marie-Thérèse Poniatowska, sœur de Poniatowski. Je n'ai pu



les visiter : la supérieure, à qui je demande la permission de pénétrer dans le petit temple, n'a pas les clés, elles sont à Paris.

Dans l'axe du château, au nord, la route de Selles, tracée en droite ligne pendant plus d'une lieue à travers la forêt de Gâtine, forme une avenue royale à la princière résidence. Toutes les routes, laies et layons, sont admirablement aménagées pour la chasse et la promenade dans cette belle sylve, vaste de 2.500 hectares, où les eaux se réunissent en un long et mince étang.

A l'issue des bois, la route débouche sur un plateau de grandes cultures d'où la vue est fort étendue. Par delà les vallées du Fouzon et du Cher apparaît la Sologne, dont les forêts de pins semblent bleuies par l'éloignement. Le pays s'est encore transformé ; les champs sont couverts de récoltes variées, des cordons ou joualles de vigne les partagent ou les séparent.

J'ai appris l'existence, à ces confins du Berry et du Blésois, d'une industrie bien rare : la taille du silex pour la pierre à feu. En notre époque d'allumettes, de fusil à percussion centrale et d'électricité, ce vestige des temps préhistoriques est bien fait pour surprendre. Les annuaires consultés me faisaient connaître l'existence de ces

industriels de l'âge de pierre à Lye et à Villantroy dans le canton de Valençay, en Berry ; à Valençay, où je m'enquerais des points les plus intéressants à visiter, on m'indiqua Meusnes, en Loir-et-Cher. C'est de là, me dit-on, que vient la fameuse pierre de Meusnes. Je me dirigeais donc sur ce village quand, en traversant Fontguenand, j'eus l'idée de m'informer à nouveau :

— La pierre de Meusnes ? me répondit-on, Monsieur est entrepreneur ? C'est de la bien belle pierre !

— Que fait un entrepreneur avec la pierre à à fusil ?

— Ah ! C'est de pierre à feu que monsieur a besoin ? Faut aller à Chamberlain.

Me voici sur le chemin de Chamberlain, petit hameau dépendant de Meusnes et bâti autour des ruines à demi effacées d'un vaste château fort. Les champs sont remplis de débris de silex ; les tas de pierre, sur la route, sont des rognons de même nature. Un brave homme me dit qu'un seul fabricant, une vieille femme, est resté dans le pays ; elle emploie à la taille de cailloux puisés à même la route, le temps laissé par le soin du ménage. Il me conduisit à son logis. Hélas ! elle a cessé le travail depuis longtemps et n'a pas un seul échantillon.

— Faut aller aux Collardières, au Musa, à Porchérioux. C'est là qu'on en fait, des pierres à fusil ! me dit-elle.

Je suis le conseil. Après dix minutes de marche, voici les Collardières, hameau de quelques feux. Les ruelles sont remplies de couches de débris de silex. Un terrain vague a de grands tas de rognons dont quelques-uns ont déjà reçu une certaine façon. Je frappe à une porte et me trouve en plein atelier.

C'est fort simple : Devant une large fenêtre tendue d'un grillage de fil de fer pour empêcher les éclats de briser les carreaux, trois personnes : le père, le fils, la fille, travaillent devant un établi dans lequel sont fixés des ciseaux semblables aux ciseaux à froid. A côté de chaque ouvrier est un panier plein de silex préalablement cassé en morceaux. Prenant une de ces pierres, on la place sur le ciseau, puis avec un maillet plat et rond, comparable à un champignon, on tape sur la pierre reposant sur le ciseau ; en trois ou quatre coups le choc fait détacher un de ces rectangles translucides taillés en biseaux qui armaient autrefois les fusils, que nos grands-pères frappaient à coups de briquet et dont quelques fumeurs se servent encore aujourd'hui.

Je n'obtiens pas facilement des renseignements.

Les tailleurs de silex chez qui je me suis introduit ont une insurmontable méfiance. Évidemment, ils ne s'expliquent pas comment un monsieur peut venir d'une ville lointaine pour contempler leur ouvrage. Une piécette offerte en échange de quelques silex les décide enfin à parler. J'apprends qu'il reste à peine trente ouvriers dans la région, encore ne travaillent-ils guère par le beau temps. Dès que la température le permet, « on va aux vignes ». Le métier rapporte peu, du reste; les trois ouvriers ne font guère, ensemble, plus de trois francs en travaillant toute la journée.

J'ai dû arracher les mots à ces braves gens avec plus de peine qu'il n'en faut pour tirer des étincelles de leurs silex.

A la sortie du hameau, sur une porte, je relève une enseigne-marque de fabrique : *Pierre à feu française*. Mais la demeure est close.

Au delà, un sentier conduit au Musa, à travers des vignes dont le sol est en partie composé de débris de silex, jaune, rose ou d'un gris transparent. Là furent jadis les carrières. Un cantonnier me dit qu'elles sont épuisées; les ouvriers doivent aller chercher la pierre près de Valençay, où il en existe de grands gisements, mais elle est moins belle; ici l'on trouvait des rognons aux teintes d'agate qui, parfois, se vendaient pour

faire des bijoux, des presse-papiers ou de menus objets, les pierres sont devenues rares, pourtant le commerce des agates et du jaspe se fait encore à Lye.

Le Musa, autre hameau de la commune de Meusnes, possède quelques tailleurs de silex. L'un d'eux, vieil ouvrier à cheveux blancs, m'accueille cordialement dans son logis, où la poussière des cailloux s'est partout déposée. Il peut faire deux mille morceaux en sa journée. Toute sa vie il a taillé du silex, son père en taillait, son grand-père aussi. A l'entendre, on taille le silex de Meusnes depuis qu'il y a des hommes sur la terre.

En réalité, cela ne remonte guère qu'à deux cent cinquante ans. J'ai trouvé dans un *Guide pittoresque du voyageur en France*, publié en 1834, une notice sur Meusnes donnant cette indication. La notice est extraite sans doute d'une de ces statistiques préfectorales dressées par les ordres de Napoléon, inépuisables mines de renseignements, et présente Meusnes comme un village célèbre par ses carrières « qui fournissent des quantités innombrables de pierres à fusil ».

« Les carrières d'où l'on extrait le silex, dit-elle, sont situées dans les communes de Meusnes, Lye et Couffy; elles occupent une superficie d'en-

viron huit lieues carrées et sont ouvertes depuis plus de cent soixante ans. Les cailloux propres à être taillés en pierres à fusil se trouvent par bancs horizontaux plus ou moins enterrés dans des marnes à la profondeur de quarante-cinq à cinquante pieds. L'extraction et la fabrication des cailloux sont accompagnées de dangers de toute nature, qui rendent très à plaindre la condition des caillouteurs, hommes, femmes et enfants, qui s'en occupent. Aussi la plupart de ces ouvriers meurent asthmatiques au bout de vingt à trente ans, après avoir toussé et languï pendant six mois.

« L'adresse avec laquelle on taille les cailloux est étonnante : d'un coup d'une espèce de marteau qui en petit ressemble à la pioche des tailleurs de pierre, on détache un copeau qui n'a guère plus de trois lignes d'épaisseur et qui se termine par un biseau vif, tel qu'on le voit, et auquel on ne touche pas. Dans ce copeau on trouve une ou deux pierres à fusil, ou plusieurs de pistolet d'arçon ou plus petit.

« Un ouvrier travaillant du matin au soir peut tailler quatre cents pierres fines de la première qualité ou six cents de la seconde. Cent chefs de famille, livrés communément à ce genre de travail avec leurs femmes et leurs enfants, peuvent

fabriquer par an trente millions de pierres à feu de toute espèce.

« Le prix varie de soixante-quinze centimes à quatre francs le mille, selon le degré d'activité du commerce et surtout la qualité de la pierre. Meusnes est le chef-lieu de cette fabrique, la seule qui existe en France, et est en possession de fournir de pierres à fusil tout le monde commerçant.

« L'exploitation de ces cailloux est si considérable, que dans Meusnes, près de l'église, il y a un amas de copeaux inutiles de plus de quinze à dix-huit pieds de haut, et de plus de soixante pieds de circonférence ; et on en rencontre de pareils sur tous les chemins et dans tous les hameaux. »

Tout cela ne ressemble guère à la très modeste industrie actuelle, qui suffit à alimenter les briquets des fumeurs, les fusils à pierre et les foyers des peuplades sauvages et des explorateurs qui n'ont pas toujours des allumettes à leur portée. Le commerce est donc fort réduit ; un des négociants l'a complété par celui des quartz et des jaspes, rappelant l'époque où les silex irisés étaient objet de luxe.

Le Musa est situé au sommet d'une colline

abrupte dont le Fouzon baigne le pied et que couronne aussi, à pic, le hameau de Porchérioux, autre centre de tailleurs de pierre à fusil. Meusnes, qui a donné son nom à ces silex, est à 1.200 mètres plus loin, mais le commerce est centralisé dans la vallée du Modon, au bourg très commerçant de Lye et, en amont, au village de Villantroy, qui possède en outre de belles carrières de pierre de taille.

Au long d'un des méandres du Fouzon, rivière extraordinairement sinueuse, un chemin se dirige sur la Vernelle en laissant apercevoir au loin Châtillon-sur-Cher, assis au sommet d'une colline aux pentes raides. La contrée est bien cultivée, les vignobles sont nombreux. Le Fouzon, assez abondant, ayant recueilli les eaux de nombreux vallons dans les cantons de Graçay, de Vatan, de Valençay et de Levroux, arrose de belles prairies.

Un coteau étroit sépare le Fouzon du Cher. Sur le versant nord, au delà de prés mouillés, dans un méandre de la grande rivière berrichonne, devenue blésoise, s'étend la petite ville de Selles-sur-Cher, régulièrement bâtie autour d'une haute église romane dédiée à saint Eusice. Les restes d'une abbaye et d'un château arrêtent un instant l'attention dans ce chef-lieu



de canton sans autre industrie que de très nombreux ateliers de lingerie<sup>1</sup>. L'aspect général, grâce au large Cher franchi par un pont de pierre de dix arches, n'est pas sans beauté.

Le Cher, dans cette partie de son cours, est bordé de petites villes bien groupées. En aval de Selles, entre le Cher et la colline, est Saint-Aignan, charmante et fière grâce à son superbe château qui fut siège d'un duché-pairie et à son église, œuvre non moins belle de l'art romain parvenu à son apogée. La rivière, l'amphithéâtre des toits, la masse magnifique du château des ducs, les ruines de la forteresse féodale, composent un des paysages les plus remarquables de la vallée.

Saint-Aignan, comme Selles, faisait partie du Berry, le Cher séparait cette province de la Sologne orléanaise. Aujourd'hui, les deux villes appartiennent au Loir-et-Cher; mais, à moins d'une lieue de Selles, le territoire de l'Indre touche à la rivière par la grosse commune de Chabris. Là naquit, en 1848, l'industrie de la lingerie dont les développements ont été si prodigieux<sup>2</sup>. Cha-

---

1. Je me suis borné à signaler l'existence de cette industrie féminine dans toute cette région. J'y reviens plus en détail au chapitre XX.

2. Voyez page 117 de la 1<sup>re</sup> série du *Voyage en France*.

bris lui doit un accroissement que n'a pu atteindre sa voisine Villefranche, cependant mieux placée pour le commerce.

Villefranche, où se détache l'embranchement de Romorantin, où la ligne du Blanc à Argent doit se raccorder, est bâtie sur un plan régulier au long de la grande route. Cette cité avortée — une bastide, comme on dirait dans le Sud-Ouest — est encore en Sologne. Les bois de pins viennent jusqu'au Cher, mais entremêlés de vignes et de cultures qui, peu à peu, conquièrent le sol sablonneux ou glaiseux. Au delà, jusqu'à Vierzon, la vallée du Cher est luxuriante. Les vignes et les vergers entourent le curieux bourg de Menetou, de si guerrière allure par son enceinte encore debout, flanquée de tours, percée de portes et, au centre, son château fort aux combles aigus. La Sologne reprend l'offensive aux approches de Vierzon : les pins et les sables semblent assiéger les faubourgs de la ville.

---

## XII

### LES MOUTONS DU BERRY<sup>1</sup>

La Champagne entre Issoudun et Vatan. — Vatan un jour de foire. — Le commerce des chevaux. — Le marché aux moutons. — Le mouton en Berry. — Le vallon du Pot. — Reboursin. — Graçay. — Nohant-en-Graçay. — Massay. — Au bord de l'Arnon. — Vierzon-Bourgneuf.

Vierzon, Mai.

Trouvant hier soir, à la gare d'Issoudun, une voiture retournant à Vatan, j'en ai profité pour gagner cette petite ville. La nuit est vite venue, je n'ai guère vu le paysage, et ne le regrette pas ; la Champagne, de ce côté, est particulièrement monotone. Les villages, éloignés de la route, sont rares : on aperçoit au loin Lizeray et Ménétréol-sous-Vatan. Voilà tout pendant 24 kilomètres ; cependant, au bord de la route, est le hameau de Vœu.

Il est dix heures quand nous atteignons Vatan. Ni gaz, ni lumière électrique. A peine un

---

1. Voyez la carte d'ensemble, page 296.

ou deux cafés éclairés. Sur la place s'élèvent des bêlements désespérés, comme un troupeau qu'on égorge. Le cocher me rassure, ce sont des moutons amenés en vue de la foire du lendemain. Il y en a déjà des milliers venus de tous les points de la Champagne et des plateaux qui séparent les verdoyantes vallées du bassin du Fouzon.

Dès le point du jour l'hôtel est en rumeur ; ce ne sont que bruits de bottes dans les couloirs, de roues de voitures à la porte, de fers de chevaux dans la cour. Impossible de dormir. A cinq heures du matin, je vais errer par les rues de la petite ville, déjà complètement éveillée. Les maquignons sont debout, ils ont fait sortir leurs bêtes des écuries, leur donnent un dernier coup d'œil, les font galoper devant eux. Déjà quelques acquéreurs ont paru et des affaires se traitent avant l'ouverture officielle de la foire. Les plus beaux animaux se vendent ainsi dans les écuries, mais leur nombre échappe au contrôle des *mercuriales*. On ne peut me donner de chiffres sur le nombre de chevaux achetés dans les cours d'hôtels et d'auberges. Par contre, on me dit avec orgueil qu'en avril dernier, il y en eut 2.250 sur le champ de foire. En moyenne on en compte de 1.000 à 1.500 à chacune de ces

assemblées commerciales, et Vatan a quinze foires chaque année.

Je vais sur la vaste place où sont amenés les animaux, il y en a bien peu encore. C'est une longue piste encadrée de bornes en pierre supportant des barres de fer auxquelles sont attachés d'un côté les chevaux, de l'autre les juments. Dans la partie centrale, complètement dégagée, on fait trotter les bêtes.

Les acheteurs viennent de très loin s'approvisionner à Vatan; non seulement du Berry, de l'Orléanais et de la Touraine, mais encore du Limousin et de la Marche. Je retrouve sur le champ de foire un compagnon de diligence; il me révèle qu'il est à la recherche de bêtes pour les entrepreneurs des chemins de fer de Guéret à la Châtre et de la Châtre à Argentou. Son industrie est curieuse : elle consiste à fournir ces entrepreneurs de tous les animaux de trait et de tous les véhicules dont ils ont besoin, moyennant un forfait. Depuis des années, on n'a pas remué un tombereau de terre dans le Centre et l'Ouest sans avoir recours à lui.

Pendant que le champ de foire s'anime de ce côté, je vais parcourir la place centrale de Vatan. Sur ce vaste carrefour, au milieu duquel est une bien humble halle de charpente, s'ouvre

une promenade plantée de marronniers touffus. Sous les arbres sont des petits parcs clos par des barrières de fer. Dans ces espaces exigus 40 à 50 moutons sont pressés. De là s'élevaient, la veille, ces bêlements lamentables, de là ils montent plus émouvants encore. Ces parcs sont pour les petits lots de moutons, ils peuvent contenir ensemble 2.000 ou 3.000 animaux. Les troupeaux plus nombreux sont au dehors, groupés au pied des arbres et au ras des murailles. Je ne sais combien il y aura de moutons aujourd'hui, mais très souvent on en compte plus de 30.000. A la grande foire de Levroux, le 18 septembre, il y en a plus encore : on en vit jusqu'à 70.000 !

A chaque instant arrivent des charrettes transformées en parcs mobiles à l'aide de planches ; là sont entassés les moutons qui viennent prendre place à côté de ceux déjà installés sur le champ de foire. Il en débouche par toutes les routes et le concert des bêlements devient de plus en plus déchirant.

La place s'anime peu à peu. Devant un coquet hôtel de ville construit en pierre blanche s'installent les maraîchers ; les cultivateurs amènent les grains à l'entrée de la halle et empilent les sacs sur le pavé, les marchands de pores débal-

lent sur la chaussée les caisses pleines de goretts et de « nourrins ». Mais tout cela est peu de chose auprès des chevaux et des moutons. Ces derniers semblent vraiment les héros de la journée.

C'est que le mouton, je l'ai signalé bien des fois déjà, est l'animal caractéristique du Berry, de sa Champagne surtout. De tous temps cette contrée où les eaux courantes sont rares mais les herbes savoureuses, a été célèbre pour ses bêtes ovines. « En Berry, a dit Jean Chaumeau, seigneur de Limay, qui écrivait au xvi<sup>e</sup> siècle, est l'ancien propre et naturel territoire de la berbiaille, toujours verdoyant et riche de pasquiers limeux. » Le même auteur nous parle de ces « pastiz » d'où viennent, le soir, « les berbiettes fécondes, leurs bouteilles pleines de lait et patientes à le rendre ».

Je n'ai point lu dans le texte ces dicts savoureux du bon seigneur de Limay. Je les extrais d'une notice que m'a envoyée un excellent agronome, secrétaire général de la société d'agriculture de l'Indre, M. Ratouis de Limay, qui a recherché les origines du mérinos dans le Berry. Grâce à lui, je sais que Strabon, Pline et Columelle se sont extasiés sur la multitude *copieuse* des ouailles chez les Bituriges, et que ceux-ci

avaient un mouton pour idole. J'ai appris aussi que Thaumas de la Thaumassière, en 1691, estimait les moutons du Berry aussi célèbres que les chouettes d'Athènes !

Les moutons de ce temps-là étaient réputés pour la finesse de leur laine ; on attribuait cette qualité aux herbes du pays dont l'usage transformait aussitôt les facultés lainières des moutons venus d'autres provinces.

Le croisement avec des animaux à laine fine y était pour quelque chose ; dès le *xiii<sup>e</sup>* siècle, on trouve, dans les vieux titres, trace de l'introduction des béliers d'Espagne. Mais, pendant plusieurs siècles, on ne renouvela pas l'expérience et, peu à peu, le mouton berrichon en revint à la race primitive. Il fallut l'initiative d'un grand seigneur du siècle dernier, M. de Barbançois, pour que l'on se mît à croiser celle-ci avec le mérinos. En 1763, M. de Barbançois acquit en Bourgogne trois béliers dont l'influence s'affirma à tel point, que Trudaine fit accorder par le roi, à titre de récompense au novateur, 45 des 200 mérinos achetés en Espagne dans les troupeaux de Léon et de Ségovie<sup>1</sup>.

---

1. Le reste du troupeau, d'après M. Ratouis de Limay à qui j'emprunte ces détails, alla dans l'Auxois ; il y fut la souche de



En 1776, ces 45 moutons : 40 brebis et 5 béliers, furent placés par M. de Barbançois dans son domaine de Villegongis, au sud de Levroux. Ils devinrent la souche d'une belle race dont la laine fut accueillie avec faveur par les manufactures d'Elbeuf, Louviers, Reims et Châteauroux. On l'estimait à l'égal des plus belles laines d'Espagne. Alors que le mouton berrichon ne donnait que 2 livres de laine à 1 franc la livre, l'espèce métissée fournissait de 3 à 4 livres à 1 fr. 40 c. l'une.

Il y eut alors une période d'engouement, mais les méthodes d'agriculture dans le Berry ne se prêtaient pas encore à la production des fourrages qui auraient pu maintenir la race d'Espagne dans sa pureté ; le métissage se fit sans précaution. En vain M. de Barbançois parvint-il à conserver intact un troupeau de mérinos, on en revint peu à peu au mouton indigène, conservant toutefois un peu de sang espagnol. Cependant l'effort n'avait pas été vain, sous un vent de progrès on améliora les pâturages ; la société d'agriculture, créée en 1801, répandit l'usage des fourrages artificiels en distribuant

---

cette belle race de moutons de la Montagne dont je parle à différentes reprises dans la 25<sup>e</sup> série du *Voyage en France*.

gratuitement des graines de sainfoin, de luzerne et de trèfle<sup>1</sup>. Le mouton, mieux nourri, donna plus de laine et de viande.

En 1820, une épizootie frappa les bêtes ovines du Berry, la mortalité fut énorme ; on dut avoir recours à l'importation de moutons. Pour repeupler les bergeries on s'adressa à la Sologne ; les bêtes à laine de cette origine, d'abord élevées autour de Brion, sur la route de Levroux à Issoudun, furent l'origine d'une sorte de variété nouvelle, en ce sens que le solognot transporté vit sa laine grossière devenir fine. C'est la race brionne actuelle.

En 1830, nouvel et triomphant effort pour l'emploi du reproducteur mérinos ; la Champagne berrichonne fournit de nouveau des laines fines ; on était en pleine prospérité vers 1840, quand l'invasion des laines d'Australie porta un coup funeste au Berry. « Les marchés aux laines furent en quelque sorte abandonnés », dit M. Rattouis de Limay. Il fallut chercher autre chose. Les chemins de fer ouvrant au bétail de bou-

---

1. Cette société a célébré son centenaire d'une façon solennelle en 1901, à l'occasion du concours général de Châteauroux. Une grande fête eut lieu dans le beau domaine de Velles, à 7 kilomètres de la gare de Lothiers, appartenant à M. Balsan et qui est une des plus belles conquêtes de l'agronomie moderne.

cherie des marchés nouveaux, on fit de la viande ; celle du mouton berrichon est excellente, mais à ce point de vue, les métis de mérinos ne valaient pas les animaux restés de pure race indigène. On en revint donc au mouton vanté par Pline et par Thaumas de la Thaumassière, les essais pour l'amélioration par les variétés précoces anglaises n'ayant donné que des résultats insuffisants.

Les éleveurs s'attachèrent à conserver le mouton berrichon, en lui donnant plus de soins et une nourriture meilleure. Afin d'assurer la continuité de la race sauvée malgré tant d'essais de métissage, on ouvrit un livre d'origine, analogue au *Stud-Book* de la race chevaline, au *Herd-Book* de la race bovine. Ce *Flock-Book* est le premier créé en France. Des concours spéciaux et des primes ont consacré et encouragé le retour à l'antique race bovine des Bituriges.

Ces jours-ci, la Société d'agriculture de France avait à s'occuper de l'élevage du mouton. Un des membres, M. Muret, s'élevait contre le lieu commun d'après lequel cette industrie n'a plus l'importance de jadis. « La vérité est qu'on consomme actuellement plus de viande de mouton qu'autrefois, et que l'importation de moutons étrangers est devenue insignifiante, disait-il.

C'est donc que nous produisons plus de viande de mouton qu'il y a cinquante ans. » M. Tisserand appuyait ces observations : si le nombre total des moutons a diminué, le poids vif a augmenté. Un débat s'est engagé à ce propos, le *Journal officiel*<sup>1</sup> le résumait ainsi :

Les observations de MM. Muret et Tisserand sont vraies, et s'il est un pays où l'on peut les voir confirmées, c'est dans le Berry, où le croisement avec les races anglaises southdown et dishley ont donné une plus grande précocité, une plus grande production de viande en un temps donné ; c'est aussi la production des agneaux gras, très recherchés à Paris.

Les moutonniers du Cher pratiquent le croisement dishley-mérinos berrichon qui donne de gros moutons, bien pourvus de viande et de laine.

Les moutonniers de l'Indre ont surtout pratiqué le croisement southdown berrichon produisant un mouton moins gros, mais recherché.

Le croisement ayant fait perdre aux brebis berrichonnes leur fécondité, leur rusticité, les ayant rendues plus exigeantes comme nourriture et moins résistantes aux maladies, les moutonniers de l'Indre se sont résolus à revenir au type berrichon, à le sélectionner, à lui redonner ses qualités primitives tout en le rendant précoce par une lactation prolongée et une alimentation appropriée et ils obtiennent des résultats très remarquables.

Dans l'ensemble, on s'en tient donc à la race berrichonne, tout en fournissant à la boucherie

---

1. Numéro du 4 mai 1901.

de Paris certaines variétés qu'elle demande : *champagne* (dishley-mérinos); *crevant* (south-down); *southdown purs* (shrospshiredown).

En 1898, l'Indre seule comptait 526.896 têtes de bêtes ovines; l'autre département berrichon, le Cher, en avait 410.154. Dans l'Indre, les troupeaux les plus considérables se trouvent dans les deux cantons d'Issoudun; puis, par ordre d'importance, dans les cantons de Levroux, Vatan, Châteauroux, Buzauçais et Ardentes, qui sont *champenous*; Le Blanc dans la Brenne, LaChâtre, Neuvy et Saint-Benoît-du-Sault dans le Bois-chaut. La Champagne a près des deux tiers de ce cheptel.

Vatan reçoit sur son marché non seulement les animaux de Champagne, mais aussi ceux de la zone plus fraîche qui s'étend jusqu'au Cher. La situation de la ville à ce point de suture de contrées si diverses explique son rôle commercial. Aussi les rues sont-elles bordées de magasins nombreux, plus peut-être qu'à Levroux; mais l'industrie si florissante dans cette dernière ville est absente, sauf celle de la lingerie.

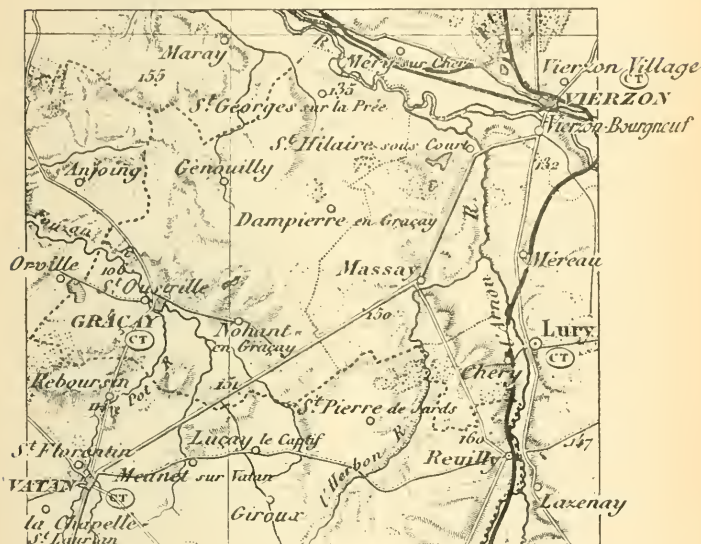
La bourgade occupe une sorte d'affaissement du plateau de Champagne, à la jonction de deux vallons où viennent sourdre abondamment les

eaux. A l'époque où ces menus phénomènes et les curiosités topographiques semblaient prévaloir dans l'esprit des voyageurs sur la beauté du paysage et sur l'industrie, Abel Hugo signalait Vatan comme une sorte de cité aquatique : « La plupart des maisons sont pourvues de fontaines, presque toutes établies près du foyer. La position de la ville ne permet pas d'y creuser de caves ; à peine ouvre-t-on le sol que les eaux paraissent. »

Les choses n'ont guère changé ; dans les années pluvieuses, des suintements et des infiltrations rendent les habitations fort humides. Peut-être faut-il l'attribuer à ce fait que le ruisseau du Pot a été barré pour alimenter les anciens fossés de la cité forte et coule bien au-dessus du thalweg de sortie. Le bief ainsi formé laisse infiltrer ses eaux dans le sol à la hauteur des maisons. Il est bordé de jardins très frais, très fleuris, que domine la masse de l'église Saint-Laurian, édifice roman presque entièrement reconstruit, sauf l'abside. Tout autour sont quelques vieilles habitations, dont une à haut pignon surmonté d'une statue de saint portant sa tête dans ses mains.

En somme, sauf aux jours de foire, Vatan a peu d'intérêt ; en dehors de la région, c'est un

centre bien ignoré. Cependant il a été tiré un moment de son obscurité pendant le drame dont M. de Lesseps fut le héros douloureux. Sur le territoire de la commune de Guilly, à trois quarts de lieue de Vatan, est le château de la Chenaie où



Échelle au 1/320,000<sup>e</sup>.

s'éteignit en enfance l'illustre créateur du canal de Suez. C'est là qu'on vint signifier à cette ombre le verdict rendu à la suite du désastre de Panama.

La route nationale de Toulouse et Limoges à Paris relie Vatan au grand carrefour de voies

ferrées, chemins et canaux de Vierzon. Elle laisse à l'écart une autre petite ville berrichonne, Graçay, aujourd'hui sans relations directes avec sa voisine, mais devant bientôt lui être reliée par le tramway à vapeur de Vierzon à Vatan et Issoudun. Entre les deux bourgades la vallée du Pot — appelé aussi Pouzon — offre de jolies campagnes, vertes et fraîches, où d'admirables prairies s'étendent au-dessous de riches cultures. Nulle part les trèfles ne sont plus hauts et épais que sur ces pentes. A l'endroit où la route de Vatan à Graçay traverse le ruisseau, s'étendent les maisons isolées de la commune de Reboursin. Pas d'église, pas même de hameau, mais de belles fermes éparses et, au bord du chemin, une coquette maison d'école. Tout cela respire l'aisance. Les habitations sont fleuries, toutes possèdent un jardin fruitier, bien soigné, enclos d'une haie d'aubépine. Les enfants qui se rendent en classe sont propres et de mine florissante.

Les départements de l'Indre et du Cher confinent dans cette riante contrée que semble dominer la flèche très haute de l'église de Graçay, moderne mais œuvre de goût.

La petite ville n'a guère d'intérêt; elle ne possède pas l'importance économique de Vatan; ses marchés sont assez fréquentés, mais elle n'a



pu se doter de grandes foires, en dépit des primes offertes. Centre de culture, c'est aussi une manufacture de lingerie. De nombreux entrepreneurs fournissent du travail aux femmes et aux jeunes filles.

Le Fouzon y reçoit le Pot, fait mouvoir des moulins et arrose un riant vallon que remonte un chemin allant rejoindre la route de Vierzon. Des jardins, des vignes, des prés, font de ce pli du sol une chose charmante. Partout naissent des sources. Le rocher, sorte de grès, affleure çà et là, tantôt sous forme d'éboulis, tantôt en petites falaises, tantôt imitant des monuments mégalithiques. Au milieu de ces blocs s'éparpillent les arbres fruitiers, pruniers, poiriers, pommiers, noyers. Ces derniers bordent bientôt la route et, jusqu'à Nohant-en-Graçay, la transforment en ombreuse avenue.

Nohant est un mignon et gracieux village<sup>1</sup>, assis au flanc et au fond d'une petite vallée. Une belle mairie-école borde une place verdoyante terminée en terrasse. L'église, très humble, se révèle par une flèche d'ardoise qui semble jaillir

---

1. Il ne faut pas confondre ce Nohant avec Nohant-Vicq, où vécut George Sand et dont il est parlé au chapitre XXI.

entre les arbres. Le coteau s'escarpe en carrières où l'on extrait de la marne. Mais bientôt tout accident de terrain disparaît, on atteint un plateau ondulé que parcourt le ruban régulier de la grande route. Cette voie jadis si vivante, où passaient les malles-poste du Limousin, du Languedoc et des Pyrénées, est désormais solitaire ; aussi la chaussée a-t-elle été réduite au tiers de sa largeur primitive. D'énormes trottoirs gazonnés, dont les plantations d'arbres d'alignement s'emparent peu à peu, occupent le reste. Si le pays n'est plus la Champagne, car il est varié, et les fermes, nombreuses, s'entourent de jardins, il n'a pas la grâce des environs de Vatan et de Graçay, cela me rappelle plutôt les vastes ondulations de l'Artois et du Cambrésis vers Bapaume<sup>1</sup>. Les noyers, qui bordent parfois les champs, et le vignoble étendu de Massay, font bientôt disparaître cette impression. On replante beaucoup de ce côté. La vigne, tendue sur fil de fer, est remarquablement soignée.

Brusquement, le plateau se creuse de nouveau en vallon dans lequel un bosquet porte le nom romantique de bois de Messire Jacques. Au fond, surgit une haute tour d'église flanquée de puis-

---

1. 19<sup>e</sup> série du *Voyage en France*.

sants contreforts. Le sol est d'une terre rouge où la vigne est particulièrement luxuriante ; les jardins sont très verts et fleuris. Ce paysage encadre Massay, bourg de grande route, à qui des maisons à hauts combles avec mansardes à auvent donnent un pittoresque caractère. L'église, fort bel édifice, a appartenu à une abbaye de bénédictins. La tour, couronnée d'un double étage de galeries sculptées, est superbe. Une seule nef, mais d'une élégance majestueuse, éclairée par de grandes verrières ogivales.

Massay, autrefois clos de murailles dont quelques débris existent çà et là, avait rang de ville et se dit encore ville aujourd'hui. Mince cité pourtant : elle ne possède pas même de pharmacien, la diligence est entourée par des gens qui remettent des ordonnances au conducteur pour les faire exécuter à Vierzon.

La grande ruche industrielle est donc le centre d'attraction pour tout ce pays ; la route est désormais plus animée, mais elle traverse souvent des terres pauvres, des jachères où le chardon abonde. Il faut atteindre la vallée où l'Arnon roule à pleins bords ses eaux louches pour retrouver l'opulence agricole. Au-dessus de la rivière, un château, entouré d'un beau parc, domine de grands horizons. Les pentes opposées

sont creusées de profondes carrières de grès exploité pour tailler des pavés.

On est ici en pleine banlieue vierzonnaise ; des guinguettes reçoivent les ouvriers en « bombe » : c'est aujourd'hui la Saint-Lundi. Voici un groupe de quatre ou cinq porcelainiers se tenant par le bras et marchant derrière un ménétrier dont la vielle est ornée de rubans. Comme il n'est pas midi, on n'en est encore qu'à la gaiété produite par les préparatoires libations de vin blanc.

Le plateau d'entre Arnon et Cher, parcouru par la route, est un vaste verger de cerisiers, de pommiers et d'autres arbres, entre lesquels on aperçoit parfois les toits de Vierzon, couvrant un vaste espace. La ville, ou plutôt Vierzon-Bourgneuf, commence à un grand carrefour gazonné où l'on installe tentes et baraques en vue d'une assemblée très courue, tenue le jour de l'Ascension. Là s'ouvre la rue du Bourgneuf, prolongée jusqu'au cœur de la ville en traversant le Cher et l'Yèvre.

---

## XIII

### LA BASSE VALLÉE DE L'INDRE

L'Indre au-dessous de Châteauroux. — Les porcelainiers de Villedieu. — Buzançais. — Saint-Genou. — Châtillon-sur-Indre. — Loches : aspect général, les monuments. — Beaulieu. — Montbazou. — Montrésor et la vallée de l'Indrois.

Montrésor. Juin.

Je revois la Champagne berrichonne à la veille des moissons. Les grandes nappes déjà légèrement dorées ondulent au vent, montrant leur somptueuse mais affligeante parure de coquelicots, de bleuets et de nielles ; les avoines sont trop envahies par les sanves aux fleurs d'or. Le sainfoin couvre de grands espaces de ses tapis d'un rouge vif.

Dans un large pli s'étend la bande des prés au sein desquels l'Indre déroule son ruban clair, souvent partagé par des îles. Dès la sortie de Châteauroux, elle offre une succession de paysages agrestes et simples. Pas de gros villages, mais des groupes de maisons, des châteaux, se

mirant dans la rivière. Saint-Maur et Niherne sont de rustiques hameaux bâtis au débouché des ponts. L'heure est matinale; cependant, devant les portes, les femmes sont déjà occupées à coudre les chemises et autres articles de lingerie. Les hommes vont aux champs et dans les vignes.

Plus considérable est Villedieu-sur-Indre, à l'endroit où la claire Trégonce, venue des environs de Levroux par un val creusé dans le plateau champenois, atteint l'Indre. C'est une façon de petite ville, grâce à l'industrie de la porcelaine, occupant cinq importantes usines. La population n'a donc pas trop souffert de la disparition du vignoble, elle a trouvé du travail dans ces fabriques qui font surtout les articles communs. Le bourg doit beaucoup de son aspect au château flanqué de tours à mâchicoulis, à l'église romane presque entièrement reconstruite sur le plan ancien et dont l'abside du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle a été conservée. La Trégonce, par ses eaux abondantes et rapides, accroît la gaité. Villedieu se prolonge sur l'autre rive de l'Indre par un faubourg nommé Mehun, comme le centre porcelainier du Cher; une belle chaussée, bordée de grands peupliers et de haies d'aubépine bien taillées, traverse la dépression marécageuse et franchit la rivière.

Mehun possède une charmante maison d'école, faisant honneur à l'architecte communal.

L'Indre poursuit son cours sinueux entre des collines dont le relief diminue peu à peu. Au dernier étranglement, avant Buzançais, elle frôle le pied d'un coteau où l'on retrouve un « camp de César » ; sur l'autre rive elle borde le domaine de Chamousseaux, entourant un château dont les tours et la façade blanches se détachent sur le vert profond du parc. La rivière s'étend souvent en marais pleins de roseaux ; tantôt c'est une fosse profonde où l'onde immobile se couvre de nénufars, tantôt un courant rapide faisant onduler les grandes herbes.

Au croisement de deux grandes routes et de nombreux chemins, Buzançais couvre une pente de la rive droite et projette des faubourgs dans les îles et sur la rive gauche où commence la maigre contrée de Brenne, tandis que la partie haute de la ville est déjà en Champagne. Cette situation à un passage de rivière, à l'endroit où deux contrées pauvres, l'une trop sèche, l'autre trop humide, viennent confiner à une vallée fertile, explique la présence d'un centre relativement peuplé, bien que l'industrie soit absente. C'est un lieu de rendez-vous et d'échange pour de vastes régions aux productions dissemblables.

Il y a près de 3.500 habitants agglomérés et une population communale d'environ 5.000 âmes. En 1820, il n'y avait guère plus de 3.500 habitants sur le territoire. La dépopulation, qui a frappé tant d'autres bourgades, ne s'est pas trop fait sentir, grâce à la lingerie qui occupe ici et à Villedieu presque tout l'élément féminin.

L'aspect général est tranquille, d'un calme presque monacal. Sur l'Indre, des maisons baignant dans la rivière forment tableau. Dans la partie haute une place déclive, faite de saillants et de rentrants, mais très vaste et plantée d'arbres, renferme les principaux édifices. Un bâtiment à comble élevé est flanqué d'une tour massive de la Renaissance ; de longues constructions abritent la mairie, la gendarmerie, le tribunal de paix ; l'église, sans style, peinturlurée avec un parfait mauvais goût, se dissimule dans un coin. Mais un nouvel édifice, plus majestueux, est en voie d'achèvement ; les voûtes gothiques contrastent par leur hauteur avec la misérable bâtisse qui, jusqu'à présent, suffisait au culte.

Cette cité nonchalante, sans vie, où l'activité se concentre sur la tannerie et la lingerie — un des ateliers occupe cent femmes — ne semble pas évoquer de tristes souvenirs. Cependant un drame douloureux s'est déroulé ici. Pendant la



famine qui menaça la France vers la fin du règne de Louis-Philippe, la population pillait un convoi de grains et se livra à de tels excès, que les plus coupables furent arrêtés, jugés, condamnés et exécutés : dure expiation d'une faute qui nous paraît excusable.

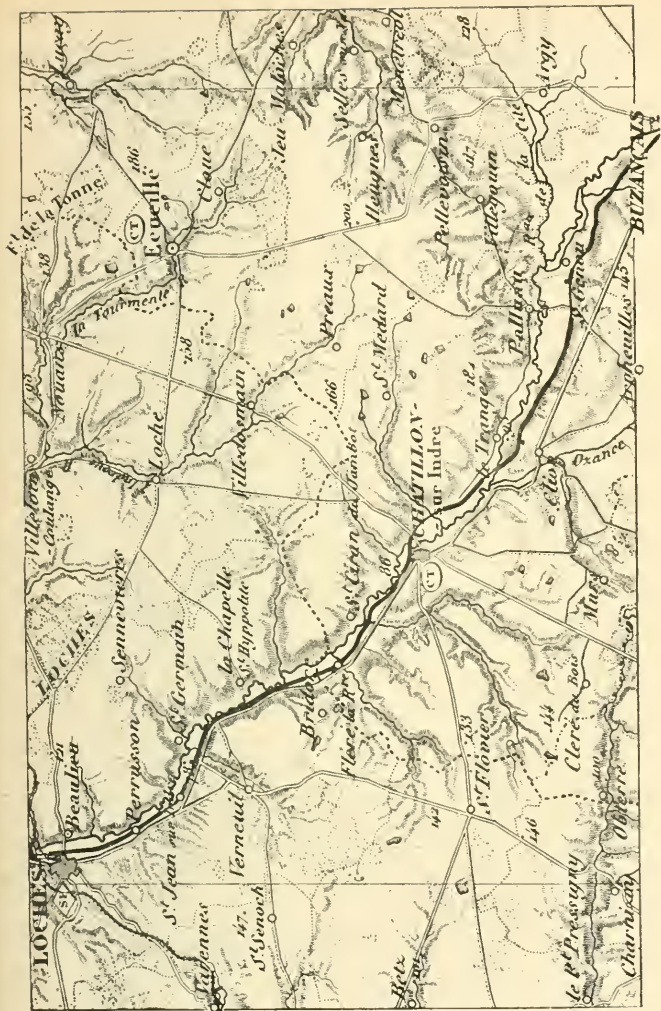
Entre les jardins maraîchers et des vignobles nouvellement plantés, l'Indre quitte Buzançais et poursuit sa course paresseuse ; à Saint-Genou, un de ses bras reflète l'antique et belle église abbatiale devenue église paroissiale. Ici finissent les porcelaineries : plusieurs fabriques occupent de nombreux ouvriers. Une autre usine se livre particulièrement à la production du tripoli, des brillants, des pâtes et des liquides servant à polir les métaux. Une partie des usines est aux Estrées, sorte de faubourg où se dresse, délabrée, une belle lanterne des morts.

Sur l'autre rive de l'Indre, les collines se relèvent et s'escarpent. Un promontoire porte le bourg de Palluau, bâti en amphithéâtre sous les restes d'un château d'allure encore guerrière, où la Renaissance a mis toute sa grâce. Ce site semble garder l'entrée d'une partie de la vallée moins monotone, grâce à la hauteur des coteaux. Près du bourg de Clion, dont les rues s'étoilent

sur plusieurs grands chemins, le château de l'île Savary fait prévoir les belles demeures de la Touraine voisine. Les hautes murailles, les mâchicoulis, les créneaux, ont conservé toute leur pureté de ligne.

Clion est dominé par une colline isolée, de forme arrondie, au pied de laquelle l'Indre reçoit la rivière d'Ozance, venue de la Brenne. Les environs du bourg sont cultivés avec soin. Dans le domaine du Breuil-Manson est l'École d'agriculture pratique de l'Indre. C'est une des extrémités du département, la rivière ne baigne plus qu'une ville avant son entrée dans Indre-et-Loire : Châtillon-sur-Indre.

Cette ancienne cité tourangelle mérite une visite. Comme Saint-Genou, elle a une église romane classée parmi les monuments historiques. Cet édifice, les ruines d'une forteresse enveloppées de lierre et dont le donjon est encore debout, de grands bâtiments à pignons dentelés, la disposition de la ville en terrasse, composent un beau décor. C'est un marché important pour la Brenne et le pays d'Écueillé. Ce rôle commercial subsistera même après l'ouverture du chemin de fer qui doit amener à Buzançais le trafic de ces deux contrées. La mégisserie et la vente des laines, auxquelles vient s'ajouter la construc-



Echelle au 1:530,000.

tion des automobiles, donnent de l'activité à ce centre où la lingerie occupe encore beaucoup de mains.

Après le grand paysage de Châtillon, la vallée perd un instant de sa majesté gracieuse, les collines sont plus basses, les lignes fuyantes, mais la rivière coule au sein de magnifiques prairies sous les peupliers, les saules et les frênes, et les opulentes demeures continuent à embellir la vallée. Les châteaux se suivent : voici celui de Saint-Ciran-du-Jambot, puis le castel de Bridoré où l'on pénètre par un donjon, celui de Saint-Jean au sommet d'un coteau. Plus loin Perrusson montre une chapelle ogivale en ruine et une église romane fort exiguë, mais d'une antiquité vénérable. Elle est bâtie en petit appareil, ce qui semble indiquer le ix<sup>e</sup> ou le x<sup>e</sup> siècle pour époque de la construction.

La vallée s'est resserrée, les collines ont repris des formes plus nettes, des ravins et des vallons les découpent. Parfois les pentes s'escarpent en blanches falaises où des habitations ont été creusées. Au delà de ce village de troglodytes, voici la fière apparition de Loches, le lourd donjon, l'église coiffée de flèches pyramidales, le château aux lignes élégantes et superbes ; en face est l'admirable clocher de Beaulieu. Les collines sont

étagées en terrasses fleuries, partout des jardins ; les carrières abandonnées sont elles-mêmes devenues des parterres, il y a des rosiers sur les parois de rochers où s'ouvrent les habitations-cavernes.

En réalité, la ville entière est un monument. Les toits aigus, les fenêtres à créneaux, les pignons de poutrelles, les hautes cheminées des demeures particulières font partie intégrante et nécessaire du tableau autant que les monuments eux-mêmes. Aucune imagination d'artiste ou de poète n'atteindrait à cette intensité d'effet dans le pittoresque. Tout concourt à la splendeur du site : la teinte des édifices, la verdure des jardins et les nuances délicates du ciel de Touraine.

Loches a l'inappréciable avantage de ne pas causer de désillusion au visiteur. Trop souvent l'intérieur d'une ville détruit l'impression du panorama général. Ici rien ne vient enlever le charme. Les abords de la gare ont échappé à la vulgarité habituelle ; de jolis mails bordent la rivière. Si l'on vient par Beaulieu, il faut passer sous une porte à tourelles, entourée de mâchicoulis et couverte par un comble mansardé. Dans les rues on trouve à chaque pas quelque ancien hôtel seigneurial. Là c'est le beffroi, tour restée debout de l'église Saint-Antoine ; plus loin, c'est

le charmant hôtel de ville dont la Renaissance dota la cité royale.

Par des rues montueuses, on atteint le sommet du rocher sur lequel sont les restes de la forteresse célèbre où tant de prisonniers d'État furent enfermés. Ce ne sont plus que des ruines, mais fières encore. En apparence, tours, enceinte, donjons, sont intacts. Les cours et l'emplacement des bâtiments détruits ont été plantés d'arbres, un quartier s'est établi dans une partie de l'énorme enceinte.

Le grand donjon frappe davantage par ses proportions gigantesques; il a perdu les voûtes qui le divisaient en quatre étages. Par contre, la Tour-Ronde, élevée par Louis XI pour servir de prison plus sûre encore, a conservé toutes ses dispositions primitives. Les cachots gardent les inscriptions gravées par les malheureux qui y furent enfermés. Dans un autre bâtiment, le Martelet, dont il ne reste que les cellules, Sforza — Ludovic le More — demeura neuf années; il en couvrit les murailles de peintures et de réflexions. Le temps et les hommes les ont respectées.

A l'extrémité du château, la collégiale Saint-Ours est une des églises les plus fameuses parmi les artistes et les archéologues par ses dispositions qui en font, selon Viollet-Le-Duc, « un

édifice unique au monde, un monument d'une sauvage et étrange beauté ». Elle domine l'ancienne habitation des souverains, le Palais-Royal, devenu sous-préfecture. Celui-ci, aménagé à l'intérieur pour des besoins modernes, a gardé son aspect extérieur d'autrefois. Il renferme le beau tombeau d'Agnès Sorel.

Ce « musée de monuments », comme on pourrait appeler la précieuse ville tourangelles, se complète par les édifices de la commune-faubourg de Beaulieu, sur l'autre rive de l'Indre. Les restes majestueux d'une église abbatiale remontant aux premières années du ix<sup>e</sup> siècle, les bâtiments de l'abbaye, l'église Saint-Laurent, une ancienne tour, le joli château de Sansac, font de Beaulieu une bourgade digne d'être visitée, même après Loches.

L'industrie ne s'est pas étendue dans les deux villes; à peine deux ou trois usines : minoterie, filature de laine, fabrique de chaussures. Il est probable que cet heureux coin de Touraine conservera intact l'aspect du moyen âge et de la Renaissance qui en fait le charme. La seule note vraiment moderne est dans la culture des champignons, et elle a lieu au fond de carrières.

Jusqu'au Ripault, déjà dans la banlieue de Tours, l'Indre continue à couler au sein de

paysages tranquilles, où surgissent parfois des restes de forteresse, où des châteaux se montrent au milieu de parcs. Cormery mire dans la rivière l'énorme tour de son église. Le riant bourg de Montbazou aux maisons peintes ou blanches se blottit au pied d'une butte où se dressent les débris de tours et de remparts du château ducal, dont une héroïne de la Fronde porta le nom. Sur l'autre rive, le château de Couzières, autrefois résidence des ducs de Montbazou, est orné d'une inscription de marbre blanc rappelant une entrevue de Louis XIII et de sa mère, en vue d'une réconciliation. En aval, non loin de l'admirable viaduc aux lignes sobres sur lequel le chemin de fer de Bordeaux franchit l'Indre, est la poudrerie du Ripault, enfouie sous les grands arbres<sup>1</sup>.

Loches est le point de jonction de la ligne de la Compagnie d'Orléans, de Tours à Montluçon, avec le réseau à voie étroite d'Indre-et-Loire. D'un côté, un embranchement va au Grand-Pressigny à travers les falunières<sup>2</sup>; de l'autre, un court tronçon, gagne Montrésor en traversant la forêt de Loches. Ce petit chemin de fer

---

1. Sur le Ripault voyez la 16<sup>e</sup> série du *Voyage en France*, pages 283 à 287.

2. 1<sup>re</sup> série du *Voyage en France*, chapitre XVIII.



dessert la charmante vallée de l'Indrois, mais n'a qu'un faible rôle économique. Montrésor est un bien mince bourg, sans industrie, où les touristes vont visiter le château, restauré, et, dans l'église, les beaux tombeaux des anciens seigneurs. La contrée est d'une aimable sauvagerie : ses bois, ses rochers, ses eaux abondantes et pures coulant dans une multitude de vallons attireraient bien des promeneurs, si les communications n'étaient si difficiles.

---

## XIV

### EN BRENNÉ<sup>1</sup>

La Brenne d'après George Sand. — Changement d'après la carte. — De Buzançais à Sainte-Gemme-des-Sablons. — Le nombre des étangs. — Leur dessèchement. — La Brenne il y a cent ans. — La Brenne aujourd'hui. — Le bétail. — Vendœuvres et la forêt de Lancosme. — Une forge éteinte. — L'étang de Bellebouche. — Un défrichement de 2.000 hectares.

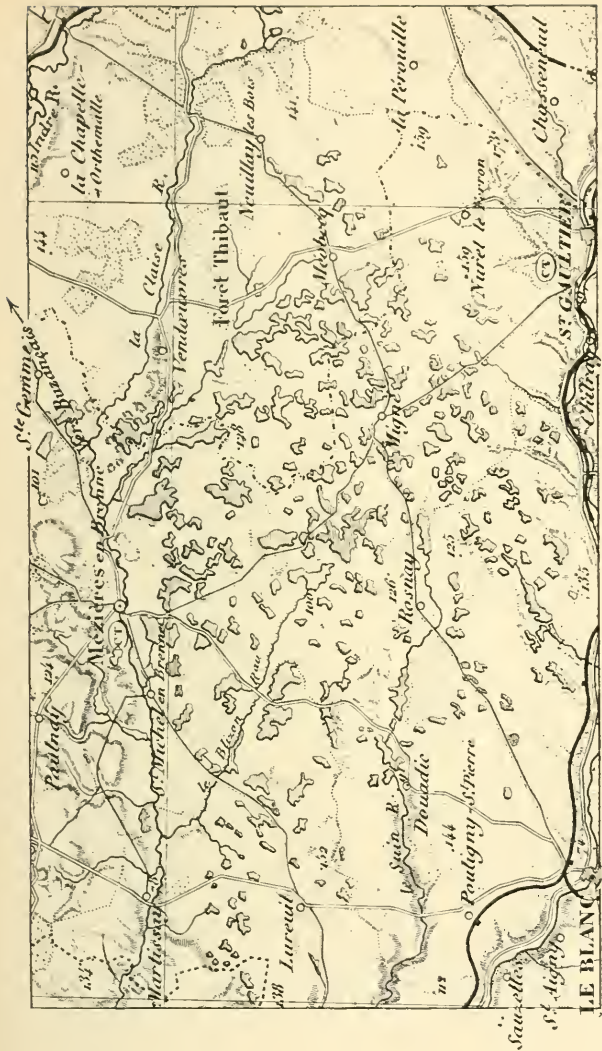
Mézières-en-Brenne. Mai.

Dans un article de journal — ajouté à un volume par les éditeurs de George Sand pour augmenter le nombre de pages, — le grand écrivain a fait un compte rendu de concours hippique, ce que nous appellerions aujourd'hui du reportage. La réunion sportive avait lieu assez loin de Nohant, à Mézières-en-Brenne. George Sand, avant de raconter les courses, présentait d'abord le pays à ses lecteurs :

« ..... Ce département est sillonné par deux

---

1. Pour les confins de la Brenne et des régions voisines, voir la carte d'ensemble, page 296.



Échelle au 1/350.000.

admirables vallées, celle de l'Indre qui lui donne son nom et celle de la Creuse, avec les ravins pittoresques de ses affluents torrentueux. Mais, entre ces deux régions profondes, fraîches et riches, s'étend un plateau uni, triste, malsain et pauvre, c'est la Brenne.

« Si vous regardez la Brenne sur les vieilles cartes enluminées de Cassini, la physionomie d'une contrée si sauvage vous serrera le cœur ; pas de chemins, pas de villages, des espaces immenses sans un clocher, sans une ferme, sans un bosquet. Partout des étangs semés à l'infini dans la bruyère. Les nouvelles cartes départementales ne la montrent guère plus florissante. »

Le tableau est-il resté vrai ? Dès le premier coup d'œil jeté sur une carte récente, état-major ou service vicinal, on constate un changement profond. Certes, les étangs sont nombreux encore, surtout au sud de la paresseuse et trouble rivière de la Claise, mais un réseau très dense de routes et de chemins vicinaux réunit les métairies et les hameaux aux villages clairsemés. C'est peut-être une des parties du territoire où l'on a le plus fait à ce point de vue. Aux voies maîtresses du Blanc à Châteauroux, du Blanc et de Saint-Gaultier à Mézières et Buzançais, viennent aboutir une foule de chemins bien en-

tretenus. Pour qui a parcouru la France, cette multiplicité de moyens de communication indique une transformation profonde dans l'état du pays et les mœurs des habitants. Bientôt, le chemin de fer du Blanc à Argent par Mézières donnera un essor nouveau à la « colonisation ».

La Brenne commençait aux portes mêmes de Buzançais, mais l'influence de ce centre peuplé a fait reculer les étangs et les marais. A ces abords de la ville, le sol est conquis et bien cultivé. En outre, le travail de la lingerie, en maintenant l'élément féminin à la campagne, a amené plus de bien-être. Le paysan a planté de la vigne, indice d'aisance. J'entreprends l'excursion un dimanche, partout je croise les femmes, profitant du jour de repos pour rapporter à Buzançais les objets de lingerie achevés. La fabrique a fait le gros-œuvre, la campagne achève, borde les boutonnières et exécute les autres parties pour lesquelles la main est supérieure à la machine ; cela suffit pour faire vivre des centaines d'ouvrières.

Le sol est maigre, sablonneux, mais très favorable à la vigne ; aussi, depuis la ruine de cette culture en Champagne berrichonne, ces terres pauvres, autrefois plantées en pins après avoir

été des étangs, sont défrichées et transformées en vignobles bien tenus, les sarments disposés sur des fils de fer. Entreprises depuis dix ans à peine, les plantations gagnent sans cesse sur les pinèdes tapissées de genêts, d'ajoncs et de bruyères, abritant de jeunes chênes; de même reculent les landes rases où seule croît la bruyère.

Pour les habitants, ce n'est point encore la vraie Brenne; à leurs yeux, celle-ci commence au sud de la Claise. Cependant, sur plus d'un point, la contrée a bien le caractère palustre. A une lieue à peine de Buzançais, voici l'étang d'Oince, reste d'une nappe plus étendue. La zone desséchée a été déjà cultivée en partie, mais le terrain reconquis est à demi en jachère. Autour de ces terres nues, les seigles ondu lent, hauts et drus. Des bois entourent le site; sur la lisière croît l'asphodèle. C'est, je crois, le commencement de l'habitat pour ce beau thyrsé fleuri, si commun en Vendée et dans les parties chaudes du Lîmousin granitique.

Nombreux sont désormais les champs et les prés gagnés sur les étangs. A un croisement de routes, au centre duquel une croix se dresse sur un haut monticule de maçonnerie, le village de Sainte-Gemme-des-Sablons est entouré de terres ainsi mises en valeur. Les maisons basses, mais

blanches et coquettes, révèlent le bien-être. Tout autour, on voit de jeunes et jolies vignes. Il dut y avoir beaucoup de pins dans les sables qui ont donné un surnom à la paroisse, car il reste quelques-uns de ces arbres dans les vastes champs de seigle, où ils produisent un singulier effet.

Des étangs miroitent encore sur le chemin de Mézières : l'Étang vieux et l'Étang neuf ; ils disparaîtront sans doute bientôt. Dans leurs eaux mates se reflètent les arbres de la petite forêt de Berger, un des rares témoins de l'aspect antique du pays, avant la création des étangs. Ceux-ci, en effet, ne sont pas d'origine naturelle ; comme dans la Dombes, ils sont le produit de l'imprévoyance humaine. Jusqu'au xiii<sup>e</sup> siècle, la Brenne fut une immense sylvie ; alors commença le défrichement, les abbayes l'entreprirent sans plan d'ensemble ; le traitement des minerais nécessita une quantité de charbon pour lequel on détruisit peu à peu la plupart des futaies et des taillis. Les grands propriétaires du sol, moines et seigneurs, voulant tirer profit des terres mises à nu, créèrent des étangs pour élever le poisson, devenu d'un usage si général en ces époques de piété où l'on respectait les prescriptions religieuses. La Brenne, jusqu'alors salubre, devint

un foyer d'épidémies. Au commencement du siècle, la vie moyenne était tombée à vingt-deux ans. Les étangs, cause de cette effrayante mortalité, couvraient une énorme étendue : 8.330 hectares, dit Joanne ; 5.600 répartis en 413 nappes, dit Abel Hugo vers 1830. Le rapport du préfet au conseil général en 1900 donne comme chiffres anciens, d'après les plans du cadastre, 700 étangs, couvrant 7.000 hectares, répartis sur une surface totale de 83.000 hectares. Selon le même document, il resterait aujourd'hui 600 étangs couvrant 5.600 hectares. Le cinquième de l'étendue primitive a donc été rendu à la culture, mais il reste beaucoup à faire pour assainir définitivement la Brenne.

Depuis quelques années, on vient en aide aux propriétaires qui veulent dessécher, en leur accordant des subventions calculées sur la valeur des travaux ; on a ainsi supprimé 35 étangs couvrant plus de 740 hectares ; les primes allouées ont atteint environ 25.000 fr.

Les parties mises en valeur étaient les plus vastes et les plus malsaines, aussi, malgré le nombre encore considérable des étangs, le tableau affligeant, tracé par le préfet de l'Indre en 1804, M. d'Alphonse, ne répond plus à la réalité des choses. D'ailleurs, l'amélioration des



demeures et une meilleure alimentation contrebalancent les effets funestes de ces eaux sans écoulement et sans profondeur.

Voici comment s'exprimait le haut fonctionnaire à qui Napoléon avait demandé la « statistique » du département :

L'enfant sortant du sein de sa mère n'a pas encore contracté le germe des maladies qui l'attendent et qui doivent le miner jusqu'à ce qu'elles l'aient précipité dans la tombe ; son teint est clair, ses yeux sont vifs, il a de l'embonpoint ; mais, est-il sevré, ses souffrances commencent, son teint devient basané, ses yeux se couvrent d'une teinte bilieuse, il maigrit, il ne prend aucun développement, une fièvre lente le saisit, ses viscères s'engorgent, des obstructions se forment ; il n'atteint pas sa septième année. Franchit-il ce terme, il ne vit pas, il végète, il reste empâté, opilé, cacochyme, boursoufflé, hydropique, sujet à des fièvres putrido-malignes, à des fièvres d'automne interminables, à des hémorrhagies, des dissolutions et à des ulcères aux jambes, d'une guérison très difficile. C'est en se débattant au milieu de toutes ces maladies qui l'assiègent, souvent toutes à la fois, et qui ne sont presque pour lui qu'une longue agonie, qu'il parvient à l'âge de vingt à trente ans ; à cette époque, la nature rétrograde déjà, les facultés s'affaissent et communément l'âge de cinquante ans est le dernier terme. — Les animaux sont, dans cette contrée, d'une petite et faible complexion ; ils sont rachitiques et peu vivaces. — L'herbe est courte et aigre ; les arbres, les arbrisseaux y sont rabougris, leur écorce est galeuse, couverte de mousse ; et la verdure des plantes comme celle des feuilles n'y est pas animée. La nature elle-même semble y souffrir.

Les *Brennoux* que je croise sur la route, ceux que je vois dans les champs ne répondent guère à cette description douloureuse. Mon conducteur, un vieux cocher de Buzançais, me la confirme cependant :

— Celui qui a connu la Brenne il y a cinquante ans et même il y a trente ans, ne la reconnaît plus, me dit-il.

L'œuvre est due en partie aux grands propriétaires. Tout en entretenant des territoires de chasse, ils ont voulu tirer profit de ce désert. En même temps qu'ils le peuplaient en perdreaux et en faisans, ils plantaient des arbres et défrichaient les landes. Sur le chemin de Vendœuvres, que nous suivions, il y a de beaux noyers et des cultures très soignées, surtout autour du château de la Pralière.

Dans cette région, près de Neuillay-les-Bois, s'exécute, depuis 1882, la transformation du domaine de Bois-Robert, vaste de 640 hectares, en grande partie couvert de maigres bois et de landes. Le propriétaire, M. des Champs de Verneix, a entrepris de beaux travaux de dessèchement et de drainage qui lui ont valu une médaille d'or au concours général de 1888. Le calcaire du sous-sol, transformé sur place en chaux, a permis d'amender les terres acides ; le curage de la

Claise, sur deux kilomètres d'étendue, a assuré l'égouttement d'une grande partie du domaine.

On ne se borne pas à créer des cultures et des prés; la plantation des arbres joue un rôle considérable dans la conquête du sol; voici un bois de pins vigoureux, sous lesquels des baliveaux de chêne font prévoir une futaie de belle venue.

Les pâturages sont médiocres encore, les meilleurs soins, d'ailleurs, ne sauraient leur apporter les qualités des prés d'embouche qui prospèrent sur le lias dans le Nivernais et le Charollais. Aussi les animaux amenés de ces provinces ne donnent-ils ici que des produits de taille médiocre; ils s'accroissent lentement et n'atteignent jamais les belles proportions de leurs congénères restés au pays d'origine. On préfère donc faire de l'élevage; à l'aide de reproducteurs venus du Charollais et de vaches limousines, on obtient une race intermédiaire rustique, adaptée aux besoins locaux, gardant du limousin l'aptitude au travail.

Les prés sont naturellement plus nombreux sur les bords de la Claise; il en est de très beaux autour de l'élégant château de Beauché, où la rivière brennoise arrose un vaste parc, bien dessiné, et près du bourg de Vendœuvres allongé sur un renflement traversé par la grande

route. Les parties les plus élevées sont plantées en vignes. Le village, très coquet, dresse une haute flèche d'ardoise et domine la vallée qui doit à ses bois, à ses prés, à ses cultures nouvelles et aux groupes de pins, un aspect très agreste. Au sud, la vue s'étend d'un côté sur les horizons infinis de la Brenne, de l'autre sur la grande forêt de Lancosme<sup>1</sup>, qui recouvre 5.000 hectares entourés par les plus vastes étangs de la Brenne, les plus rapprochés aussi. Le vieux château de Lancosme touche à ces bois dont le sépare la Claise.

Un service religieux attire aujourd'hui à l'église beaucoup de femmes des hameaux voisins. Les jeunes, pour la plupart, portent les vêtements citadins, mais les matrones et les vieilles ont gardé la grande mante à capuchon, presque entièrement fermée, qui rappelle les costumes du xvii<sup>e</sup> siècle. Au hameau de la Caillaudière, quelques-unes de ces femmes s'inclinent devant une croix, avec une grâce sévère. Le calvaire ainsi vénéré est entouré d'une barrière formant un enclos dans lequel sont dressées ou empilées une multitude de petites croix. C'est le « don

---

1. Forêt Thibaut sur la carte au 1/320.000<sup>e</sup>, dont nous donnons un extrait page 205.

des morts ». Chaque cortège funèbre passant devant une croix dépose ainsi un emblème. « Elles restent, dit George Sand, jusqu'à ce qu'elles tombent en poussière ou que les troupeaux, moins respectueux que les enfants qui jouent autour sans y toucher, les aient dispersées et brisées sous leurs pieds. »

La Caillaudière est un joli hameau, entouré d'étangs desséchés et confinant à un autre groupe d'habitations, la Cabasserie, longue rangée de maisons formées d'un rez-de-chaussée bas. A côté, trois hautes cheminées se dressent, des bâtiments ruinés entourés de scories révèlent une ancienne forge. Il y eut ici, en effet, une usine importante, hauts fourneaux éteints depuis une quinzaine d'années. Les vieux travailleurs n'ont pu se résigner à quitter la cité ouvrière qui si longtemps les abrita, ils ont été autorisés à garder leurs pauvres logis, mais ceux-ci peu à peu se ferment.

Tout autour de cette ruche désertée, des monticules isolés, semblables à des dunes, surgissent de la plaine qui fut un fond d'étang. Ces coteaux, jadis insulaires, ont une ossature de roches et portent, entre de riches moissons, des maisons entourées de vergers. Au loin, de grandes pinèdes barrent l'horizon.

Entre ces mamelons s'étale un des plus grands étangs de la Brenne, celui de Belle-Bouche, long de plus de deux kilomètres. Il disparaît en partie sous les roseaux, mais les eaux miroitent au milieu. Il était entouré d'un superbe bois de pins, qui en faisait un site charmant et solitaire, quand, en 1899, un incendie a détruit tous les arbres. On a extirpé les racines et labouré l'emplacement ravagé par le feu. Au bord de l'étang, les terres conquises sont blanchâtres et semblent de loin une plage marine; ailleurs elles sont d'une argile presque noire. Des bandes d'oies animent seules les bords de cette nappe mélancolique. Ces défrichements, des landes de bruyères, des marécages pleins de jones, les roseaux qui ondulent sont, me dit-on, un saisissant tableau de la vieille Brenne.

Dans cette partie du pays, les changements ont été lents; les étangs se pressent, très étendus parfois. Mais des tranchées, des terres remuées, des constructions neuves révèlent une conquête récente. J'ai la bonne fortune de traverser cette partie de Brenne au moment où s'exécute un grand travail de mise en valeur. Un domaine de 2.000 hectares en landes et étangs, acquis par M. le marquis de Vassal de Montviel, est en voie de régénération. Les étangs se vident peu à

peu, leur lit devient champs de culture ou forêt, selon la nature du sol. La marne apportée à grands frais est employée pour amender les terres. Douze fermes remplacent les misérables locatures d'autrefois ; ce sont des bâtiments amples, confortables, bien construits, formant autant de petits hameaux. Les étables abritent un bétail nombreux ; déjà trois cents vaches vivent sur ce sol jadis inculte ; quand l'œuvre sera finie, on atteindra sept cents têtes. Pour utiliser le lait, M. de Vassal a fait installer une laiterie près de son château de Beauregard. Ses beurres sont réputés.

Le travail est commencé depuis quatre ans à peine, et déjà les gens du pays s'émerveillent du changement. Moi qui n'ai pas de point de comparaison, j'admire surtout l'ampleur de l'effort. Des lits d'étangs désormais à sec sont encore couverts de vase blanche desséchée et entourée de roseaux que l'absence d'humidité a fait périr. Sur les landes sont des bourrées d'ajoncs provenant du défrichement ; des tas de marne et de chaux sont disposés sur le sol à peine conquis. Les terres défoncées offrent une variété surprenante de coloration : il en est de blanches, de jaunes, de noires, de fauves. Des charrues puissantes conduites par des bœufs retournent le sol,

de lourds rouleaux croskills, armés de dents, écrasent les mottes, des rouleaux plats aplanissent les emblavures.

Çà et là quelques étangs sont encore en eau, tels ceux des Vigneaux, ou Charles, qui couvrent 500 hectares, loués pour la chasse à des Lyonnais.

Les étangs sont pour la plus grande partie en culture dans cette région de la Brenne avoisinant le bourg de Mézières; mais la conquête n'est pas définitive encore, souvent on ferme les vannes, on recueille de nouveau les eaux et l'on remplace les céréales par le poisson. Après une période assez courte, on vide de nouveau l'étang pour profiter du limon déposé. Cet agent de fertilisation ne vaudra cependant jamais les apports calcaires ou les engrais.

Des prairies closes de haies et d'arbres, des vignes, des jardins forment comme une oasis au bord de la Claise. Là s'étend, humble mais riante, Mézières-en-Brenne, petite capitale de la contrée.

---



## XV

### DE LA CLAISE A LA CREUSE

Mézières-en-Brenne. — Saint-Michel-en-Brenne. — Ce qui fut l'abbaye de Saint-Cyran. — Souvenirs de M. Duvergier de Hauranne. — Le château du Bouchet. — Vue sur la Brenne. — La mer Rouge. — Le Blanc. — Au bord de l'Anglin. — La basse vallée de la Creuse. — Fontgombault et son abbaye. — Tournon-Saint-Martin. — La Guerche-sur-Creuse.

Juin.

Mézières-en-Brenne est un bourg irrégulier allongé sur la Claise, dans laquelle plongent les murailles d'une vieille demeure seigneuriale flanquée de tourelles en poivrières, percée de belles fenêtres. La noble habitation est lamentable d'abandon. Une autre, accolée de tours aux élégantes croisées, sert de mairie. L'église, belle œuvre du xiv<sup>e</sup> siècle, classée parmi les monuments historiques, est dans un triste état de dégradation. Ces vestiges d'une époque d'opulence se dressent sur des voies où les maisons banales respirent cependant l'aisance. La plu-

part sont tapissées de rosiers; en cette saison, l'aspect de ce gros village est charmant, grâce aux espaliers de roses.

Les routes qui se réunissent sur ce point font de Mézières le centre d'activité commerciale pour une partie de la contrée. Avant que les chemins de fer eussent permis aux châtelains de gagner rapidement les grandes villes voisines, c'était même un petit centre mondain. On a vu que George Sand n'avait pas craint de se faire journaliste sportif pour célébrer le cercle hippique de Mézières-en-Brenne. L'humble bourgade était alors un rendez-vous pour la noblesse et la haute bourgeoisie du pays. Il y eut un hippodrome fréquenté où, m'a-t-on dit, un des *gentlemen-riders* les plus ardents, un de ceux qui arrivaient le plus souvent premiers, était le curé de Mézières. Il montait des chevaux qu'il avait lui-même élevés et dressés.

George Sand faisait prévoir à l'élevage en Brenne un grand avenir; la race du pays, robuste, sobre, dure à la fatigue, lui paraissait mériter d'être protégée. Il ne semble pas que ses espoirs se soient réalisés, l'industrie chevaline ne s'est guère développée. J'ignore si le cercle hippique que le grand écrivain tenait en quelque sorte sur les fonts baptismaux a survécu. Mais, aux

abords de Mézières la carte indique un hippodrome.

Au nord de la Claise, la plupart des étangs sont desséchés; à peine en compterait-on une dizaine dans un rayon de quinze kilomètres. Le pays est composé de vastes domaines, parsemés de bois entourant des châteaux dont les hôtes sont de grands chasseurs, à en juger par le luxe de grillages qui préserve certaines cultures de la visite des rongeurs et de celle des cerfs, chevreuils et sangliers qui ont leur retraite dans les forêts les plus étendues.

Non loin de Mézières, sur la Claise, un hameau porte le nom illustre de Saint-Cyran. Ce groupe d'habitations, plus étendu que le chef-lieu de la commune de Saint-Michel-en-Brenne, auquel il appartient, fut, à l'époque du jansénisme, le refuge de beaucoup de sectateurs de cette hérésie plus littéraire qu'agissante. M. Duvergier de Hauranne, doté de l'abbaye de Saint-Cyran par la démission en sa faveur de l'abbé commendataire, M. de la Roche-Posay, évêque de Poitiers, devint abbé de Saint-Cyran; sous ce titre, il exerça une action considérable dans la polémique religieuse de son temps. Les solitaires qui se réfugièrent dans cette région désolée et les moines imitèrent les religieuses de Port-Royal,

résistèrent à l'Église et finirent par être expulsés. L'abbaye fut détruite par décision royale, il n'en resta guère que la demeure de l'abbé et l'église. Cette dernière a été démolie vers 1850, c'est-à-dire à l'époque même où Sainte-Beuve venait de mettre à la mode les personnages un peu falots de l'odyssée de Port-Royal.

Je suis venu chercher les traces de ce monde disparu et dont les agitations nous semblent incompréhensibles. Mais il est difficile d'en évoquer le souvenir. La Brenne a été trop transformée sur ce point. Le hameau de Saint-Cyran, entouré de cultures, placé au point de croisement de nombreuses routes vicinales, ressemble si peu à la solitude où vivaient les moines de M. Duvergier de Hauranne et de M. de Barcos !

Déçu, j'ai repris mon chemin à travers la Brenne par les anciens lits lacustres devenus champs de seigle, de froment ou de topinambours, entre les étangs encore en eau, pour gagner la partie la plus curieuse du pays, les bords de la « Mer Rouge » et le donjon du Bouchet qui domine un immense et merveilleux horizon. La course est longue et monotone, aucun village n'est en vue pendant les quinze kilomètres qui séparent Saint-Cyran de Rosnay. Quand on a traversé la chaussée qui partage les deux vastes

étangs de Gabrian et de la Gabrière, le pays devient plus accidenté. On voit grandir la majestueuse ruine féodale depuis longtemps aperçue ; elle se dresse sur une colline haute à peine de trente mètres, mais l'isolement la fait paraître bien plus élevée. D'autres coteaux boisés, des monticules semblables à ceux de la Callaudière<sup>1</sup> se dressent çà et là, formant un tableau varié, grandiose même, grâce à la masse superbe des ruines.

Le site est vraiment beau ; le paysage découvert du sommet de la colline est un des plus amples et des plus majestueux de la France entière. De là on aperçoit toute la Brenne, les étangs sans nombre qui reflètent la lumière, enchâssés entre les bois, les landes, les cultures, séparés par le ruban blanc des routes. Par les beaux temps, me dit-on, la vue s'étend jusqu'aux plus hautes cimes du Limousin. Aujourd'hui des vapeurs limitent le panorama pourtant merveilleux encore. Sur le revers sud de la colline du Bouchet, un étang long de trois kilomètres, aux rives frangées de baies profondes, s'étale entre les futaies sombres d'un bois très étendu. Une île minuscule porte une chapelle, but d'un pèle-

---

1. Voyez page 215.

rinage, sans doute souvenir des croisades, à en juger par le nom : Notre-Dame-de-la-Mer-Rouge. L'étang lui-même est ainsi désigné sous ce nom pompeux. A l'époque des hautes eaux, cet épanouissement de la mince rivière du Suin est comme un beau lac par ses rivages capricieux, les collines, les buttes, les bois qui l'encadrent. Ce paysage a séduit George Sand. Elle le déclare « aussi beau dans son genre que ses tableaux chéris de l'Indre, de la Creuse et de la Bouzanne ».

Je n'ai pu en jouir longtemps, la nuit venait et l'étape était longue pour atteindre Le Blanc par la route monotone où l'on ne rencontre qu'un village, Douadic, dont le nom à consonance bretonne s'harmonise bien avec ces landes imparfaitement conquises.

La Creuse s'est frayé une vallée profonde à travers la Brenne; sur les deux rives elle a mis à nu la roche calcaire, d'un grain fin, sur laquelle repose le plateau. Ces pentes couvertes de vignes, ces falaises creusées de carrières, la large fissure où la rivière assombrie par sa longue course dans le granit de la Marche va de moulin en moulin, est fort belle et luxuriante. Les matériaux de construction, d'une belle teinte

blanche, donnent aux habitations un aspect d'aisance et de confort. La petite ville du Blanc leur doit une coquetterie que les autres cités de l'Indre ne présentent pas au même degré. Assise sur les



deux versants, en pente insensible au nord, en terrasse au sud, elle était charmante déjà ; le chemin de fer, en lançant un grand viaduc sur la Creuse, lui a donné une sorte de majesté. Les hautes arcades de pierre réunissent les lèvres du

plateau de Brenne; entre elles se montre la vallée d'aval, verte, contenue entre d'abruptes collines.

La ville est traversée par une large rue, bien bâtie, avenue de plus d'un kilomètre allant de la gare au pont de la Creuse. La rivière, retenue par des barrages, est ample et immobile; des nénufars s'étalent sur les eaux glauques; la lourde masse du château, sa chapelle romane enveloppée de lierre, des maisons en amphithéâtre se reflètent sur le miroir mat.

Peu de monuments dans cette cité tranquille dont le nom conserve encore un peu de celui d'*Oblincum*. L'église, dédiée à saint Génitour, est un bel édifice dominé par une jolie tour romane. Des restaurations successives, des additions ogivales ont fait en partie disparaître l'œuvre primitive. Saint-Génitour est malheureusement enveloppée de maisons qui la masquent.

Peu d'animation. La gare, vaste, est trop loin du centre pour concourir à la vie locale; elle ne dessert d'ailleurs que des chemins de fer secondaires se dirigeant sur Poitiers, Châtellerault, Port-de-Piles, Argenton et Montmorillon. Bientôt une longue ligne à voie étroite viendra compléter cet important réseau et fera du Blanc le lieu de rendez-vous pour la Brenne; c'est l'em-



branchement d'Argent, appelé à desservir non seulement cette dernière région, mais encore la Champagne berrichonne et la Sologne. Un tramway à vapeur ira à Bélâbre, Saint-Benoît-du-Sault et Argenton, en projetant un embranchement sur Chaillac.

La garnison, composée d'un bataillon, enlève un peu au Blanc de sa placidité ; une grande caserne et les magasins d'un régiment territorial ont été élevés depuis la guerre. L'élément militaire entre donc pour une large part dans la prospérité de ce centre. L'industrie est nulle ou à peu près, toute l'activité se concentre dans le commerce avec les campagnes voisines, facilité par le nombre des voies de communication. La Brenne envoie les poissons de ses étangs qui, de là, sont expédiés au loin. Plusieurs ateliers de chemiserie occupent l'élément féminin dans la ville et la campagne.

Les magasins sont nombreux et bien fournis. Cela s'explique par la situation de la ville au point de jonction de trois contrées fort distinctes ayant des besoins divers et trouvant dans le Blanc leur point de contact : la Brenne, la vaste plaine poitevine appelée Beauce montmorillaise et la région bocagère et fraîche du Boischaud. Les grandes vallées dont l'origine est dans la zone

granitique de la Marche et du Limousin : Creuse, Anglin, Benaize, Gartempe, aboutissent dans la région du Blanc, comme les branches d'un éventail. Malgré l'influence de Poitiers, cœur des voies ferrées, la petite ville berrichonne a donc un rôle économique assez important.

Le Poitou confine au territoire du Blanc. La limite est sur la rive gauche de l'Anglin, au sommet des collines qui dominent cette rivière. Il y a là de jolis paysages. Entre Ingrandes, où le Salleron débouche d'une fissure étroite, et Concrémiers, les tableaux sont d'une grâce infinie. Des collines aux pentes douces semées de maisons aux façades blanches, des prés verts, le ruban étincelant de la rivière, des châteaux féodaux de fière mine, tel Forges aux tours puissantes, ou Roche assis sur un coteau abrupt, charment sans cesse le regard. Jusqu'à sa jonction avec la Gartempe, l'Anglin est ainsi bordé d'anciens châteaux, d'églises, de roches à pic. Puy-Chevrier fut une abbaye. En face du méandre superbe où se blottit le village de Mériigny, de hautes falaises portent le château de la Roche-Bellusson, où des auteurs locaux ont voulu placer le lieu de naissance de Fénelon. Bien peu de rivières offrent une telle variété de paysages.

Pas de villes, pas de gros bourgs non plus.

Le plus important, Angles-sur-l'Anglin, n'a pas 1.200 âmes ; mais c'est un beau site. De grands escarpements, des ruines de château fort, une antique chapelle romane, un pittoresque faubourg groupé sur la rive gauche autour des restes d'une abbaye composent un panorama qui séduirait les peintres. Toutes ces rivières, encaissées entre les roches qui portent le grand plateau calcaire du Poitou, méritent d'être visitées.

Plus large, moins solitaire est la vallée de la Creuse en aval du Blanc. Les pentes adoucies se couvrent de vignobles dans la partie exposée au soleil. Là encore des châteaux couronnent fièrement les hauteurs ; de beaux villages se mirent dans la rivière immobile, dans les biefs à l'issue desquels l'eau écume sur les barrages. C'est Saint-Aigny, face aux vignobles de Mont-la-Chapelle et plus loin, Sauzelle que semblent surveiller sur chaque rive les châteaux de Sauzelle et de Bénavant. A un étranglement est assis Fontgombault, relié à la rive gauche par un pont. Au bord de la rivière, de grands bâtiments apparaissent, entourant l'admirable église romane, longtemps en ruines, aujourd'hui restaurée, d'une illustre abbaye, relevée de nos jours

par les trappistes, qui ont entrepris la tâche de rendre la vie aux maisons de leur ordre détruites par la tourmente révolutionnaire et par la Bande noire, plus vandale encore.

Fontgombault a donc repris une partie de sa splendeur ; comme les autres Trappes, elle a un rôle dans la transformation agricole du pays. On vante le kirsch des moines.

Mais, près du grand vaisseau de l'église abbatiale, combien humbles paraissent la petite église du village et le village lui-même !

Un moment rétrécie, la vallée de la Creuse s'entr'ouvre désormais au-dessous de Preuilly-la-Ville et de Lurais. A Preuilly, les roches calcaires qui ont présenté tant de parois curieuses projettent une sorte de pont naturel, long de dix mètres. Les formes des collines sont plus molles, c'est au pied de pentes très douces que le Suin apporte à la Creuse les eaux de la *mer Rouge* et des autres grands étangs de la Brenne.

Au confluent est assise une petite ville de 2.500 âmes, bizarrement répartie entre deux départements par le lit étroit du Suin. Tournon-Saint-Martin, quartier le plus vaste, circonscrit par les deux cours d'eau, appartient à l'Indre ; Tournon-Saint-Pierre est de l'Indre et-Loire. Mal-

gré cette séparation administrative, les deux communes n'en sont pas moins un groupe unique de population. La gare a pris le nom de la plus considérable, Saint-Martin; elle est cependant située sur le territoire de Saint-Pierre. Là se détache de la ligne de Port-de-Piles le chemin de fer de Châtellerault.

Malgré sa largeur et le chemin naturel qu'elle offre vers la Touraine, la vallée inférieure de la Creuse n'a pas été choisie pour le tracé de la voie ferrée reliant le Blanc à la grande voie de Bordeaux au sud de Tours. Les centres de population sont assez nombreux, mais faiblement habités; le plus considérable, Barrou, n'a pas 1.000 âmes; le plus pittoresque, la Guerche-sur-Creuse, n'en renferme pas 500, même avec la Petite-Guerche, son faubourg poitevin de la rive gauche. Mais l'humble bourg doit une majestueuse allure à son château de la Renaissance, dont les murailles atteignent trente-cinq mètres d'élévation. Cet édifice porte sur nombre de ses pierres le chiffre d'Agnès Sorel, pour qui Charles VII l'aurait fait construire.

D'autres châteaux animent cette belle vallée désormais désertée par les voyageurs et qui ne retrouvera guère son animation d'autrefois, quand

elle était le passage des voyageurs entre la Touraine et le Boischaut. Le chemin de fer du Blanc emprunte le val secondaire de la Claise. La rivière brennouse possédant les deux bourgades populeuses de la contrée, Preuilly et le Grand-Pressigny.

---

## XVI

### DE TOURAINE EN ACADIE

Le Bec-des-Deux-Eaux. — La Vienne et la Creuse. — Port-de-Piles. — La Haye-Descartes. — Dans la vallée de la Claise. — Grand-Pressigny et ses silex. — Preuilly-sur-Claise. — Le plateau de Boussay. — Au bord de la Creuse. — La Roche-Posay et ses eaux minérales. — Pleumartin. — Les Acadiens du Poitou.

L'Acadie de Poitou. Mai.

Le Bec-des-Deux-Eaux est un hameau tourangeau, bâti sur la rive droite de la Vienne, entre la grande rivière et le ruisseau de la Vaude, en face du confluent de la Creuse. A la pointe qui sépare les deux grands cours d'eau venus du plateau de Millevaches est le hameau du Grouin. Grouin, Bec-des-Eaux, par ces noms imagés, on devine le pays de Rabelais. La Vienne plus large et profonde, plus claire aussi, grâce au tribut transparent du Clain; la Creuse étroite et sombre semblant avoir gardé le reflet des roches granitiques qui ont brisé son courant.

Je suis parti de là pour remonter cette Creuse,

sauvage encore malgré son arrivée dans les campagnes placides du Poitou et de la Touraine. Route monotone, en plaine rase jusqu'au delà de Port-de-Piles, où la chaussée de Bordeaux enjambe la rivière sur un des ces beaux ponts que les architectes du siècle dernier construisaient avec tant d'art et de goût. Puis le chemin s'en va au long de la rivière où se joue le saumon, entre les hameaux riants bordant le flot noirâtre. Un instant celui-ci se couvre d'écume par sa chute sur le barrage de la grande papeterie de la Haye-Descartes<sup>1</sup>.

La petite ville de la Haye ne s'est guère transformée depuis ma première visite, il y a dix ans; cependant, il me semble que quelques-unes de ces habitations grises aux grands combles, contemporaines du philosophe Descartes dont le nom a été ajouté à celui de sa ville natale, ont fait place à des bâtisses neuves, de pierre blanche soigneusement ravalée, couvertes en ardoises. L'aspect y aurait perdu sans les guirlandes de glycine qui couvrent les façades trop régulières. Le grand homme paraît toujours aussi mélancolique dans son effigie de fonte. La

---

1. Sur cette usine et ses œuvres ouvrières, voyez la 1<sup>re</sup> série du *Voyage en France*, chapitre XXI.



fort modeste maison où naquit René Descartes possède son buste. Statue et buste sont d'assez médiocres œuvres.

En amont de la Haye, la vallée de la Creuse est une des plus riantes de la Touraine. Très verte, bordée de roches fauves creusées de grottes où des habitations sont installées, elle a des vignes et de riches moissons plantées de noyers ; mais cette zone se borne aux pentes dominant la rivière, le plateau est couvert de landes et de pinèdes : c'est la Brenne.

Beaucoup de maisons isolées, propres et gaies, jusqu'au confluent de la Claise. Au long de cette dernière, l'aspect général des choses est modifié. Le bourg d'Abilly garde l'issue de la vallée ouverte dans le plateau brennou et forme un tableau coloré. La riviérette abondante, un pont de brique rouge et de pierre blanche, une vénérable église romane, forment « fabrique ». Au long d'un bief dérivé de la Claise s'étendent d'importants ateliers pour la construction des machines agricoles.

Le fond du val est très vert, mais les coteaux sont arides, très souvent les bois de pins descendent jusqu'aux prairies. Le silex forme le sous-sol ; il abonde à tel point qu'il y eut ici un des plus grands centres industriels du monde

préhistorique. Sur la rive gauche de la Claise, près de la ferme de la Doussetterie, les archéologues ont reconnu des ateliers où nos mystérieux ancêtres taillaient le silex pour en faire des couteaux, des grattoirs, des scies, des perçoirs et autres outils qui représentaient alors toute la quincaillerie de la Gaule. Il paraît que les vestiges de cette fabrication sont en telle abondance, qu'on peut les ramasser à pleins tombereaux. Pressé par l'heure du train qui allait passer au Grand-Pressigny, je n'ai pu explorer les abords de la Doussetterie et me constituer à peu de frais une collection de silex taillés<sup>1</sup>.

Le Grand-Pressigny a hérité du rôle que dut avoir la cité manufacturière celtique. Au confluent de deux rivières brennouses, Claise et Aigronne dont les vallées conduisent sur le plateau, une citadelle s'éleva ; à ses pieds naquit un bourg. La forteresse est en ruines, mais elle est bien fière encore. Un donjon aux lignes puissantes, une tour élégante et grêle montrant les arrachements de la construction à laquelle elle fut accolée, couronnée d'une galerie à mâ-

---

1. Le musée de Saint-Germain-en-Laye renferme une belle collection de ces silex et possède, comme nombre d'autres musées, des échantillons de noyaux ou *nuclei* d'où l'on détachait les lamelles ensuite taillées et polies avec des polissoirs.

chicoulis et d'une lanterne, d'autres tours délabrées, un grand bâtiment flanqué d'une tourelle à toit aigu, une terrasse majestueuse, composent un superbe ensemble. Le donjon appartient au château primitif, c'est-à-dire à l'époque féodale, les autres restes sont d'origine moins ancienne; c'est toujours une forteresse, mais l'art gracieux de la Renaissance en a assoupli les lignes.

Au-dessous des ruines, les maisons du bourg dévalent jusqu'à la Claise, entourant une modeste mais charmante église. Grâce à la rivière, à son affluent l'Aigronne, à ses prairies semées d'arbres et semblables à un parc, le site est un des plus gracieux de la Touraine; il doit aux ruines une réelle beauté.

Le Grand-Pressigny est à la tête du réseau des chemins de fer d'Indre-et-Loire traversant la Champeigne et les falunières<sup>1</sup>. Les gîtes de faluns s'étendent même jusqu'aux abords du bourg et sont exploités pour l'amendement des sols pauvres de la Brenne. Malgré cette jonction de voies ferrées, le centre d'activité pour le pays est plus loin; c'est la petite ville de Preuilly, sorte de capitale de la Brenne tourangelle et

---

1. Sur la Champeigne — ou Champagne tourangelle — et les extractions de faluns ou fossiles marins, voyez la 1<sup>re</sup> série du *Voyage en France*, chapitre XVIII.

principale agglomération de cette région de landes et d'étangs.

Cette vallée de la Claise, malgré son peu de largeur et l'aridité des plateaux qui la dominent, possède des centres plus populeux que la riche, large et lumineuse vallée de la Creuse entre la Roche-Posay et la Haye-Descartes. Elle le doit aux voies naturelles qu'elle trace au cœur de la Brenne, par elle ou par l'Aigronne. Aussi, le chemin de fer de Port-de-Piles au Blanc l'emprunte-t-il. Aux temps féodaux, ce passage était gardé par de nombreux châteaux forts. A peu de distance du Grand-Pressigny, sur la mince arête qui sépare la Claise de l'Aigronne, se dressait un autre puissant ouvrage dont il reste de grandes ruines, murs énormes encadrant les débris d'un donjon. Au pied des remparts, se blottit le hameau des Étableaux.

L'abondance des eaux fait du sillon de la Claise un val frais et riant. La culture est bien comprise. Un village, Chaumussay, accentue le caractère agreste : c'est une poignée de vieilles petites maisons rongées par les ans, entourant une église plus rustique encore qu'on dirait écrasée sous un toit immense. La tour de pierre a perdu ses lignes tant le vent, la pluie et mille

années d'existence ont mordu sur les arêtes vives et sur les arcades romanes d'un galbe autrefois pur.

A une lieue et demie de Chaumussay se montre Preuilly, gentiment groupée en amphithéâtre au pied d'une colline boisée et couronnée de ruines. La Claise, élargie par l'effet de barrages, régularisée et approfondie, donne ici l'illusion d'une rivière abondante. Un beau pont la franchit, accédant à l'avenue de la gare, plantée d'arbres vigoureux. Des moulins égalaient le site; en amont et en aval, on voit étinceler entre les prés le ruban sinueux des eaux.

Preuilly est un lieu de pèlerinage pour les archéologues, à cause de son église qui porte, gravée au-dessus de l'entrée, la date 1009. Ce chiffre en fait le plus antique monument religieux de la Touraine. Mais les savants n'y reconnaissent pas les caractères propres à l'an mille; ils assignent le XII<sup>e</sup> siècle comme date de la construction, tout en admettant que 1009 est l'année où fut élevée une première église, appartenant à l'abbaye de Saint-Pierre, fondée en 1001. Il n'y a d'ailleurs pas unanimité de vues à ce sujet : en parcourant la ville j'aperçois à une devanture un gros volume consacré, dit le titre, à ce « joyau de l'architecture romane en 1009 ».

Le vénérable édifice ne révèle guère son antiquité que par sa façade et son abside. D'énormes contreforts ont été appliqués contre les murs qui menaçaient ruine ; la tour a été refaite et surmontée d'une haute flèche en tuiles vernissées. A l'intérieur, on a ravalé, mastiqué, badigeonné, dessiné les assises au moyen de lignes de ciment noirâtre. Mais la façade a gardé la sobre simplicité de ses lignes, l'abside a deux rangées d'arcatures romanes d'une pureté merveilleuse.

A côté de l'église sont quelques restes des bâtiments abbaciaux, construits dans le goût pompeux du xvii<sup>e</sup> siècle.

Sur la colline, le château fort a laissé de belles ruines où l'on reconnaît la chapelle à des arrachements de voûtes, à des nervures qui font regretter la destruction. Plus bas, une autre église, du style gothique fleuri, montre encore une belle fenêtre ogivale, mais un café, une charcuterie et une salle de théâtre ont été établis dans cet édifice. Preuilly possède une troisième église ruinée et, dans le cimetière, une élégante chapelle.

Sauf au centre, où les boutiques sont nombreuses, la ville est composée de maisons grises et tristes. Quelques maisons de la Renaissance

sont restées debout mais fort décrépites, la pierre blanche et crayeuse s'est désagrégée.

Une route relie Preuilly à la vallée de la Creuse, vers la Roche-Posay ; elle est si régulière et semble — par la carte — tracée sur un plateau si monotone, que je renonce à la parcourir pour suivre un chemin plus long traversant le village de Boussay. Le pays, très ondulé, doit aux grands noyers épars dans les champs un aspect bocager. Les habitations rurales se groupent en hameaux entourés de vergers fleuris. Boussay est bâti à la lisière d'un parc entourant un château. Celui-ci fut majestueux jadis par sa façade de noble ordonnance et ses douves pleines d'eau ; aujourd'hui, il est bizarrement compliqué par des galeries vitrées. Quelques parties ont conservé les tours et les mâchicoulis d'une époque antérieure.

Les abords immédiats du hameau sont charmants, grâce aux prés, aux bois, aux majestueuses avenues du parc. Mais le plateau, c'est la Brenne. Des landes couvertes de grandes bruyères dans lesquelles fleurit l'asphodèle, des bosquets de pins, des étangs et des mares mélancoliques imprintent au paysage une tristesse profonde. La route me semble bien longue !

Enfin, au loin, se dessinent, vaporeuses d'abord, bientôt plus précises, des rangées de collines. Le terrain s'abaisse, le chemin descend au flanc d'un petit vallon où se dissimule un joli castel flanqué d'un grand pavillon à mâchicoulis. Au fond se dresse le lourd donjon de la Roche-Posay, face à une colline verte qui domine la jonction de la Creuse et de la Gartempe. Les deux vallées se creusent entre les hauteurs et offrent de lointaines perspectives. Le paysage est ample, mais simple et doux. Le chemin de fer de Châtellerault à Tournon, en jetant sur la Creuse les belles arches blanches d'un viaduc, a donné à ces campagnes un caractère classique.

Trois vieilles provinces, bien françaises dès les origines : Touraine, Berry, Poitou ; trois départements : Indre-et-Loire, Indre et Vienne, confinent près de cette réunion des deux grands cours d'eau descendus de la Marche et du Limousin. Elles mêlent ici leurs grâces tranquilles et molles. Au-dessus du hameau si bien nommé *Confluent*, un dolmen reste debout, témoin du culte rendu jadis aux rivières.

La route atteint le fond de la vallée ; pendant une demi-heure encore elle s'en va, plate et droite, vers la masse de plus en plus fière du



donjon de la Roche-Posay. Enfin, elle atteint les bords de la Creuse, franchie par un pont suspendu très élevé ; pont à péage pour lequel, dit une inscription, il n'y a pas de crédit.

Le site est superbe. La Creuse, bruyante, roule ses eaux sombres mais transparentes pourtant. Au débouché du blanc viaduc de la voie ferrée, elle bondit sur un barrage, emplît le bief d'un moulin, entoure de verdoyantes îles, se brise contre d'énormes débris de maçonnerie, restes d'un pont détruit par ses fureurs, et rase le pied d'une colline à pic, rocher taillé en terrasse et couronné de pittoresques édifices : un massif donjon encore intact, flanqué de contreforts, portant sur sa plate-forme une bâtisse à toit écrasé ; l'église, curieuse par un bras de transept enserré entre des tourelles carrées à mâchicoulis et à créneaux qui la transformaient en forteresse ; ce sont encore de belles habitations à allure de villas, des bâtisses anciennes à grand comble, à galeries de bois d'un caractère déjà méridional. Au bord de la Creuse, un moulin enfoui sous les arbres complète le décor.

L'intérieur de la petite ville ne dément pas cet aspect. Il est amusant par les ruelles irrégulières bordées de bâtisses aux formes imprévues, hauts toits, galeries-auvents, maison noble à tou-

relles carrées. La grande rue aboutit à une porte de l'ancienne enceinte, ouvrant sur un beau faubourg, planté de grands arbres, où l'on aperçoit encore des restes de remparts. L'église renferme le tombeau de cet évêque de Poitiers, M. de la Roche-Posay, qui abandonna l'abbaye de Saint-Cyran en faveur de M. Duvergier de Hauranne et donna ainsi le nom de ce monastère au chef du jansénisme français. Saint-Cyran est non loin de la Roche-Posay, au cœur de la Brenne berriçonne <sup>1</sup>.

La Roche-Posay doit sans doute son origine à la forteresse dont les restes donnent encore un si grand caractère au paysage, car un hameau bâti au bord de la Gartempe, près d'un majestueux château et des restes de l'abbaye de la Merci-Dieu, se nomme Posay-le-Vieil. La population se groupa d'abord sur ce point.

Pour les hôteliers, la ville se nomme La Roche-Posay-les-Bains. Des sources minérales jaillissent à un kilomètre, sur la route de Pleumartin. Elles ont été découvertes en 1615 par Millon, médecin de Louis XIII, dit un auteur, en 1765 disent d'autres. Malgré cette ancienneté, elles n'ont pas fait naître une station considérable. L'établis-

---

1. Voyez pages 221 et 222.

sement où ces eaux sulfureuses et ferrugineuses sont utilisées est fort modeste : bâtiment à un simple rez-de-chaussée entouré d'un petit parc. Un grand chamærops croissant en plein air révèle la douceur du climat. Les sources sourdent au fond d'un bassin carré, séparées par des murs de ciment. Il y en a trois : Duguesclin, Saint-Cyprien, Saint-Savin.

Tout autour, la campagne est tranquille et aimable. A en juger par la carte, on retrouverait ici des landes comparables à la Brenne, mais le plateau nu indiqué par les topographes a été défriché et mis en valeur. C'est maintenant une belle plaine de culture, enclose d'arbres et de haies vives, transformée par l'amendement des engrais calcaires. Aucune habitation ne s'y est élevée ; pour apercevoir un toit, il faut atteindre Pleumartin, signalé de loin par la haute flèche de pierre de son église.

Pleumartin est une bourgade sans intérêt, assise entre le parc d'un château, fameux en Poitou par ses fourrés de buis atteignant la hauteur de grands arbres et une forêt de taillis sous futaie renfermant de beaux chênes. Je ne suis point venu ici pour visiter ce bourg banal et admirer les buis dont les habitants sont si

fiers, je veux rechercher les traces des Acadiens installés sur les domaines d'un seigneur d'Archigny.

On connaît le sort tragique de ces colons français de la Nouvelle-Écosse, restés si fidèles à la mère patrie après la conquête du Canada par les Anglais, que ceux-ci, furieux, les capturèrent tous pour les embarquer en 1755 sur des navires, sans souci des sexes et des liens de famille. Quinze mille de ces pauvres gens furent ainsi arrachés à leur pays après avoir vu leurs fermes détruites, leur église, leur cité de Port-Royal complètement rasées. Les plus heureux allèrent fonder d'autres colonies à la Louisiane, dans la Guyane, à Saint-Domingue. Les autres, ramenés en France, y restèrent sans ressources ; le gouvernement qui les avait abandonnés aux Anglais ne fit rien pour eux. Quelques grands seigneurs eurent enfin honte de cette lâcheté. Ça et là on leur donna des terres. J'ai signalé l'installation de familles à Belle-Isle-en-Mer<sup>1</sup>. Les plus nombreux furent accueillis en Poitou en 1772. Mais il ne semble pas que le succès ait répondu aux espérances ; peu à peu, les colons quittèrent la province pour retourner en Amérique grossir

---

1. 3<sup>e</sup> série du *Voyage en France*.

le noyau des Acadiens qui avaient réussi à rentrer dans le pays. Cependant ils restèrent un certain nombre, puisqu'on voit l'Assemblée constituante de 1790 leur voter des secours. En 1820, cinq familles sollicitaient le maintien d'une pension qui leur avait été accordée trente ans auparavant.

Leur souvenir est à peine conservé en Poitou. A Pleumartin, où je demandais quelques renseignements, on fut étonné. Mais le conducteur de la voiture que je louai connaissait un hameau nommé Acadie; je m'y fis conduire.

Le chemin d'Archigny, que l'on suit longtemps, traverse la forêt et atteint un plateau couvert de fermes isolées; des lignes d'arbres rompent seules l'uniformité des vastes cultures. Pays purement agricole où, parmi le gros bétail, gambadent des chèvres dont le lait sert à préparer le fameux fromage de *chabichou* qui reçoit les derniers « raffinements » dans les caves d'industriels de Poitiers et de Châtellerault. Le sol est évidemment conquis depuis peu, car il reste des landes et beaucoup de champs sont bordés d'ajoncs. D'énormes chênes se dressent çà et là; nombreux sont les cormiers centenaires à la ramure épaisse. Autour des fermes, les noyers abondent encore, malgré les coupes

dont ces beaux arbres sont partout l'objet. Sur plusieurs points les pruniers sont cultivés en plein champ, leur fruit est transformé en eau-de-vie.

Un profond ravin se creuse dans le plateau, sous les ruines d'un château dont quelques parties ont été aménagées pour les services d'une exploitation rurale. Le pays, dès lors, change complètement d'aspect. Au lieu des grands domaines, ce sont des champs d'étendue restreinte, mieux cultivés, aux cultures plus riches. Il y a trente ans, il n'y avait ici que des landes, des paysans les ont achetées et mises en valeur, c'est pour cela que les blés sont si luxuriants, les trèfles si épais, les noyers si jeunes et vigoureux. L'amour du propriétaire pour *sa* terre explique cette supériorité sur les immenses fermes et les grandes métairies.

Toute la contrée est ainsi divisée et parsemée d'habitations rurales. Une route, longue et régulière, parcourt la lande devenue fertile, nous la trouvons à la maison dite Basse-Chaussée. Ce grand chemin traverse ce qui fut la colonie des Acadiens.

Et l'on s'explique l'insuccès de la tentative. A cette époque, la plaine était une terre aride, couverte de bruyères et d'ajoncs. On ne connaissait pas les amendements calcaires, la culture

fut donc infructueuse, surtout aux yeux de gens qui avaient défriché les forêts de la Nouvelle-Écosse aux terres opulentes. Cependant le climat



est doux : voici, dans un jardin, des lauriers en pleine terre.

De larges pistes, boueuses l'hiver, couvertes de gazon en été, divisent le sol : ce furent sans doute les limites des concessions données aux Acadiens.

L'Acadie<sup>1</sup> est un hameau d'une dizaine de maisons bâties sur les bords de la route; un lambeau de landes est resté comme témoin de l'ancien état du sol. Il y a là une belle ferme neuve, à côté de rustiques demeures dont les murs sont un mélange de terre et de brande — ramilles de bruyère — battu avec force et devenu dur comme de la pierre. Ces habitations, qui ne ressemblent en rien à celles du pays, furent construites par les fugitifs sur le plan de leurs chaumières d'Acadie. L'une d'elles figure sur la carte sous le nom de Romain-d'Aigle. Le propriétaire, nommé Dumonteil, me la fait visiter. Il est, me dit-il, le petit-fils de ce Romain, mais il ignorait son origine acadienne ! Celle-ci lui a été révélée par l'ingénieur des mines qui vint chercher la trace des Acadiens et a trouvé dans les archives de Châtellerault les actes de répartition du sol. Le sacristain d'Archigny, M. Daigle, est un autre fils d'Acadien, descendant de Romain.

Plusieurs de ces maisons d'émigrants sont désertes, elles servent maintenant de granges; les lézardes qui ont pu se produire sont bouchées avec la maçonnerie ordinaire, car l'art de cons-

---

1. *Accadie* sur la carte d'État-major dont nous donnons un extrait à la page 249.



truire en pisé de brande est perdu. En somme, le souvenir de cet exode est effacé ; cependant à Ligne, où je retrouve des maisons d'Acadiens, on me signale un descendant des immigrants. Mais dans toute la région, on n'en rencontrerait peut-être pas vingt ayant conscience de leurs origines.

---

## XVII

### LES CARRIÈRES DU POITOU

Le vallon du Miosson. — Maupertuis et le champ de bataille de Poitiers. — Nouaillé. — Saint-Julien-l'Ars. — Les carrières de Lavoux et de Tercé. — Chauvigny et ses ruines féodales. — Les carrières du Poitou. — Entre Vienne et Gartempe. — Saint-Savin. — De la Gartempe à l'Anglin.

Saint-Savin. Juin.

Quand, à Saint-Benoît, on quitte la vallée profonde où le Clain semble endormi au pied de hautes roches chaudement colorées, c'est pour suivre un moment le sillon étroit, aux parois presque à pic, où le Miosson se tord en d'incessants méandres. Des bois masquent l'abîme et bordent le plateau parcouru par le chemin de fer et la route de Montmorillon, dont le large ruban s'étend droit, sans inflexion, jusqu'à Lhommaizé, sur près de six lieues. Une voie romaine suit à peu près le même tracé et touche à l'emplacement de la gare de Mignaloux-Nouaillé, point de bifurcation des lignes de Limoges et d'Argenton.

Tout près de la station, la carte d'état-major indique une ferme, la Cardinerie, avec cette mention complémentaire assez rare : « Jadis Maupertuis. » On a voulu garder ainsi le nom d'un site qui vit un des plus grands drames de notre histoire nationale. Maupertuis est au centre du territoire où eut lieu la furieuse et douloureuse bataille de Poitiers. Ici, comme à Crécy dix ans auparavant, à Azincourt cinquante ans plus tard, la chevalerie française, par sa fougue irréfléchie, son mépris d'un ennemi inférieur en nombre et d'avance prêt à capituler, éprouva un désastre décisif<sup>1</sup>.

Là, à la tête d'un ravin allant au Miosson, se tenait le prince de Galles ; il offrait au roi Jean d'évacuer la France qu'il venait de piller, lorsque le souverain, croyant que la proie ne pouvait lui échapper, fit attaquer par une cavalerie de choc une position naturellement forte, encore renforcée au moyen de travaux ! Là tombèrent, sous les traits, les chevaliers dont les corps, formant obstacle, empêchèrent le reste d'accourir, ce qui mit le désordre dans l'armée.

---

1. Sur le champ de bataille de Crécy-en-Ponthieu, voyez la 18<sup>e</sup> série du *Voyage en France*, pages 406 et suivantes ; sur le champ de bataille d'Azincourt, la 19<sup>e</sup> série, pages 99 et suivantes.

Là encore on vit le roi, brave mais inapte à la conduite d'une guerre, envoyer contre les cavaliers ennemis ses lourds gens d'armes, mis à pied pour le combat ! Fautes que Jean a compensées aux yeux de l'Histoire par sa résistance acharnée à la tête d'un groupe de braves, alors que son armée, quatre fois plus forte que celle des Anglais, s'enfuyait vers Poitiers.

Maupertuis, qui vit le grand drame, est une vaste ferme aux allures féodales, reconstruite ou réparée bien des fois sans doute depuis cette époque lointaine de 1356, si tragique et humiliante encore à nos yeux. Elle occupe une partie du plateau dont la fraîcheur contraste avec les landes pierreuses, revêtues de genévriers, qui bordent le Miosson. Il y a des prés ; de grands noyers entourent les constructions. De vastes horizons se déroulent sous les yeux.

Maupertuis — *mauvais passage* ; malgré cette signification sinistre, le nom sonne clair et contraste avec celui, lourd et rustique, de Mignaloux, une des deux communes qui ont donné leur nom à la gare. L'autre, Nouaillé, est dans la gorge du Miosson, en un joli paysage, que les restes d'une abbaye, le pavillon de l'abbé et une remarquable église, semblable à une forteresse, embellissent encore. Mignaloux est un hameau

de quatre ou cinq maisons autour de l'église, le reste de la commune étant réparti sur un vaste territoire aux cultures fort variées. Des bois, des landes de bruyères et de genêts, d'amples moissons, de beaux groupes de noyers et de châtaigniers, des prés, d'énormes chênes isolés, des nappes de trèfle incarnat forment un cadre heureux au village de Savigny-Lévescault dont l'église se devine par une haute tour blanche à flèche d'ardoise pointant dans les arbres.

Sous ce sol paré d'une végétation opulente s'étend une couche épaisse de pierre calcaire oolithique, d'un grain fin. Saint-Julien-l'Ars est au centre de grandes exploitations de cette roche connue à Paris sous le nom de pierre du Poitou. La gare est remplie de blocs énormes que des grues soulèvent et placent sur les wagons. Le bourg possède une vieille église romane ; mais il a voulu, lui aussi, une flèche blanche : les maçons achèvent en ce moment la construction de la tour mince et élancée.

Les blocs embarqués à Saint-Julien ne sont pas extraits aux abords mêmes, ils sont tirés de la commune de Lavoux.

Non moins importante est l'exploitation des carrières de Tercé, dont la gare de Jardres est le point d'embarquement ; celles-ci possèdent d'im-

menses dépôts de ces masses d'un blanc rosé ; les pierres extraites sont amenées par un chemin de fer long de six kilomètres. Les carrières, situées au nord de Tercé, au hameau de Normandoux, sont à ciel ouvert. Une couche de terre, épaisse de 2 à 4 mètres, recouvre la roche que l'on exploite sur une bande de 1<sup>m</sup>,50 à 3 mètres. C'est une épaisseur moindre qu'à Lavoux où, sous un découvert de 3 mètres, on a 10 mètres de masse calcaire, dont 6 à 8 mètres offrent une exploitation utile.

Le chemin de fer permet le transport de ces beaux matériaux qui trouveraient de plus grands débouchés si la Vienne était navigable. Mais, hélas ! cette puissante rivière n'est l'objet d'aucune amélioration ; jadis elle servit un peu au transport ; désormais le barrage de Châtellerault interdit le passage. Pourtant on pourrait naviguer sur ce superbe cours d'eau pendant le tiers de l'année.

Un grand nombre de monuments dans le Centre et le Sud-Ouest ont été construits en pierre de Lavoux et de Tercé. La nouvelle gare, la basilique de Saint-Martin et le nouvel hôtel de ville à Tours, le musée de Nantes, la gare Saint-Jean à Bordeaux doivent leur blancheur et leur beauté à ces matériaux qui s'appellent parfois

« pierre de Chauvigny », du nom de la petite ville voisine.

Quand on a quitté Jardres par la route rectiligne qui traverse le plateau, on ne tarde pas à apercevoir, au loin, les ruines d'une forteresse. Peu à peu, elles semblent grandir ; soudain le sol s'abaisse et l'on voit se creuser une vallée très profonde parcourue par une large rivière : la Vienne, aux éclatantes eaux, coulant entre de belles collines plantées de cerisiers, de noyers, de cormiers. C'est superbe, et cependant ce n'est point à l'opulente vallée que va l'admiration, mais à une œuvre humaine : la cité de Chauvigny, ceinte de tant de murailles, hérissée de tant de forteresses, groupant si fièrement ses toits autour de majestueux clochers d'églises.

C'est un des sites les plus saisissants de la France entière, et il n'y a guère que des ruines. A l'époque féodale, ce devait être une chose formidable. Cinq forteresses entouraient ou maîtrisaient la ville : Gouzon, le château baronial, Montléon, Harcourt et le donjon de Flins. De toutes ces défenses il reste d'énormes débris. L'une d'elles, campée sur un éperon, évoque l'idée de quelque dessin de Gustave Doré ou de quelque burg de Victor Hugo par ses hautes

murailles trouées. A son pied, la Vienne paraît assombrie.

Si les forteresses sont démantelées, les églises sont restées debout. Deux servent encore au culte, Notre-Dame et Saint-Pierre. Celle-là, si bien restaurée que, malgré son antiquité (xii<sup>e</sup> siècle), on croirait qu'elle date de nos jours; celle-ci, de la même époque, mais demeurée plus fruste, plus pieusement respectée par les architectes modernes. Une haute tour semble surgir au-dessus de l'abside aux pures arcatures.

Ces édifices, dont un seul, le château d'Harcourt, a pu être aménagé pour quelques usages publics, ont été élevés au moyen de matériaux tirés des collines voisines. Depuis des siècles on extrait ici la roche : calcaire dur que l'on débite au moyen de la scie à grès; calcaire tendre taillé par la scie à dents. Les carrières s'ouvrent surtout sur la rive gauche de la Vienne. Trois groupes fournissent la pierre de Chauvigny, dont un, Bretigny, est dans la commune de Jardres. Cette roche prend toute sa beauté dans les pays du soleil : elle est superbe à Alger.

Les carrières de Chauvigny, Lavoux et Tercé appartiennent à la grande maison Civet, Crouet, Gautier, Pommier qui possède de si nombreuses



carrières sur tout le territoire de la France, notamment à Saint-Maximin, près de Creil, et à Lérrouville<sup>1</sup>. Cette puissante entreprise a groupé les principales exploitations du Poitou, qui comprennent notamment au nord-ouest de Poitiers les belles carrières de Château-Gaillard, près de Migné, et de Bonmillet, non loin de Chasse-neuil. La pierre fournie par ces dernières est, par excellence, une roche monumentale, se prêtant à merveille à la sculpture ; l'Hôtel de ville de Paris, la mairie du 10<sup>e</sup> arrondissement, le gigantesque Palais de justice de Bruxelles, plusieurs monuments en Allemagne, ont été édifiés au moyen de ces *pierres de Bonmillet* ; Château-Gaillard a fourni les matériaux du pavillon de Flore aux Tuileries et du lycée de Poitiers, et les colonnes du péristyle du Palais de justice de Paris.

Sauf à Château-Gaillard, où des galeries souterraines pénètrent dans une masse de 5 à 7 mètres d'épaisseur, l'exploitation a lieu par carrières à ciel ouvert. Le nombre des travailleurs est considérable : 150 à Chauvigny, 50 ou 60 à Lavoux, une centaine à Château-Gaillard, pour

---

1. Sur les carrières de Lérrouville, voyez le chapitre XXIV de la 21<sup>e</sup> série du *Voyage en France*, pages 375 à 377.

citer seulement les principaux centres. Les quantités extraites ne sont pas en proportion du nombre d'ouvriers. Chauvigny fournit environ 5.000 mètres cubes, Lavoux 6.000, Tercé 5.000, Château-Gaillard 12.000, Bonnillet, dont la pierre est objet de luxe, 400 seulement.

Ces pierres s'exportent fort loin : Rouen et Bordeaux, pour la France, sont des grands acheteurs ; tout l'Ouest, d'ailleurs, est tributaire du Poitou. Alger et les grandes villes de la colonie, Genève, l'Angleterre, un peu l'Amérique, la Belgique, sont des clients fidèles. Les ports de l'Ouest : Tonny-Charente, La Rochelle, Bordeaux, sont les centres d'expédition.

La main-d'œuvre est relativement abondante par suite du phylloxéra qui, en détruisant les vignes, a obligé les travailleurs à s'employer dans les carrières. Malgré la reconstitution continue du vignoble, il est probable qu'un personnel stable s'est formé dans ces carrières auxquelles il ne manque que le Clain et la Vienne navigables pour prendre un nouveau développement.

Les environs de Chauvigny offrent un champ d'exploration aux adeptes de la science nouvelle et si florissante appelée spéléologie. Les roches

calcaires sont creusées de grottes et de gouffres dont l'exploration est encore à tenter. Ainsi les averses qui tombent sur le plateau d'entre Vienne et Gartempe donnent parfois naissance à une fontaine puissante jaillissant près de Leignes et transformant en torrent le ravin du Poutreau, profond, ordinairement desséché, bordé de rochers se hérissant souvent en falaises.

Ce plateau est de pauvre aspect. Des bois de chênes exploités en taillis pour leur écorce, des champs de méteil et de seigle, des prairies souffreteuses, des jachères pacagées par les moutons laisseraient une pénible impression sans la multitude de bosquets qui transforment les lointains en sorte de parc. D'ailleurs le pays pourrait être plus riche; partout où la culture a été faite avec soin les moissons ont belle apparence.

Au fond de l'horizon une mince et frêle aiguille de pierre s'élève du sein du plateau. Est-ce une cheminée? Elle serait bien élégante; une lanterne des morts? Elle serait aiguë et fort haute. Le cocher qui me conduit montre l'apparition du bout de son fouet en disant :

— C'est le clocher de Saint-Savin.

Peu à peu l'horizontalité du plateau diminue; brusquement le sol s'affaisse et l'on voit monter, comme d'un jet, une flèche d'une légèreté mer-

veilleuse, érigée sur une belle tour carrée, chef-d'œuvre de l'époque ogivale. La pointe de cette flèche domine de 94 mètres le sol qui porte l'église.

La Gartempe, large et tranquille, coule au fond d'une vallée étroite et profonde que remplissent la petite ville de Saint-Savin et son faubourg de Saint-Germain sur la rive droite. Les toits fauves aux grands faîtes, un comble élevé flanqué d'une tourelle à mâchicoulis entourent les majestueux bâtiments d'une des plus belles églises romanes du Poitou, la plus parfaite et la plus complète des églises construites aux environs de l'an 1000, dit-on. Œuvre puissante, rappelant les cathédrales romanes du Midi, mais admirablement conservée et gardant des peintures murales du xi<sup>e</sup> siècle, en quelque sorte découvertes par Mérimée. Le grand écrivain a consacré à cette suite de compositions une des belles publications entreprises pour le compte de l'État et qui sont elles-mêmes un si précieux monument d'art.

Cette église dépendait d'une des grandes abbayes du Poitou dont les bâtiments ruinés, jugés trop peu majestueux par les moines du xvii<sup>e</sup> siècle, ont été reconstruits vers 1640. Jusqu'à la Révolution ils furent habités par des bénédictins de Saint-Maur, mais le monastère

avait bien perdu de sa splendeur, il ne figure que pour 3.000 livres dans la liste des revenus religieux.

La ville, qui doit un aspect monumental à un pont gothique, à son abbaye, à son église, est simple et tranquille, sans industrie sinon l'exploitation de carrières et la chemiserie qui emploie beaucoup de femmes. Le canton tout entier est purement agricole, sauf Angles-sur-l'Anglin, où j'ai signalé<sup>1</sup> de nombreux ateliers de lingerie. La saboterie est également une assez grande branche d'activité.

Au-dessus de la ville, un mamelon porte orgueilleusement le nom de *mont*, bien qu'il atteigne seulement 113 mètres d'altitude, c'est-à-dire 53 mètres de plus que le fond de la vallée. De cette humble colline, où la tradition place le martyr de saint Savin et de saint Cyprien, on jouit d'une vue étendue sur les plateaux qui s'étendent d'un côté vers la Vienne, de l'autre vers l'Anglin et le Salleron; terres rocailleuses plantées de taillis de chênes producteurs de truffes fournissant à Angles-sur-l'Anglin un élément de commerce.

La Gartempe coule au pied du « mont », dans une vallée étroite bordée de hauteurs se dressant

---

1. Page 229.

souvent en parois de roches. Sur les eaux se dessinent de grandes taches laiteuses, ce sont des renoncules blanches en fleurs. Le site est intime et doux. La haute tour de Saint-Savin, la fumée bleue des foyers s'élevant dans l'air fluide du crépuscule, accroissent le charme pénétrant du paysage.

---

## XVIII

### LA BEUCE MONTMORILLONNAISE

L'Anglin et la Benaize. — Le plateau de Journet. — Conquête des landes. — Montmorillon, son Octogone et ses macarons. — Comment le pays s'est transformé. — La poudre « nègre ». — Quelques domaines de la Beuce montmorillonnaise. — La Hiret Chandos. — Au bord de la Charente. — Civray et Charroux.

L'Île-Jourdain. Mai.

La Brenne se prolonge sur la rive gauche de la Creuse par le plateau couvert de landes étendu jusqu'à la Gartempe, aux abords de Montmorillon. Les étangs sont rares, il est vrai, si l'on compare les deux contrées, mais les friches sont vastes encore ; les cours d'eau, Anglin, Benaize et Salleron, roulent une onde louche comme celle de la Claise. La Benaize, par les méandres de son cours bordé de hameaux, offre parfois de jolis paysages, si le plateau est souvent un désert. Entre Journet et Hains on retrouve d'assez vastes espaces de brandes où dorment des mares boueuses. Mais la conquête se pour-

suit ; depuis trente ans, plus de 50.000 hectares ont été défrichés dans le seul arrondissement de Montmorillon. L'emploi de la chaux, produite sur place, a été pour beaucoup dans cette transformation.

Journet, bâti sur les rives d'un ruisseau paresseux, affluent du Salleron, était jadis au cœur de ces landes ; aujourd'hui de vastes cultures entourent le village, une belle flèche d'église en pierre blanche révèle la richesse du pays. De grands fours à chaux, où le calcaire est calciné au moyen des fagots de brandes, avoisinent la gare. Sur plusieurs points le fer affleure ; malgré la fermeture des hauts fourneaux de Montmorillon, on extrait encore un peu de minerai.

De grands étangs miroitent çà et là ; d'autres ont été desséchés ; sur leur emplacement et dans les landes labourées, on répand la chaux qui détruira l'acidité du sol et permettra à ces terres pauvres de donner des récoltes. Peu à peu les champs de céréales et les prairies artificielles atteignent les bords de la vallée profonde où la Gartempe roule ses eaux noirâtres.

Fissure ou gorge, plutôt que vallée, ce pli du sol jusqu'à Montmorillon. Aux abords de la ville, à l'endroit où fumaient jadis les hauts fourneaux,



les bords sont de véritables falaises ; la cité naquit sur une roche à pic de la rive gauche.

Vue de loin avec ses ponts, ses grands édifices, ses quartiers étagés sur les hauteurs ou allongés dans le val, Montmorillon donne l'illusion d'une ville populeuse ; de près, elle n'a même pas l'aspect citadin que semblerait lui assigner le nombre de ses habitants <sup>1</sup>. Si la rue d'accès à la gare est longue, la cité proprement dite n'a que des voies banales, sans animation. Un seul coin est pittoresque, c'est le noyau primitif où la Gartempe est franchie par un pont gothique singulièrement complété par une travée en fer. La rivière est bordée de constructions et de jardins en terrasses baignant dans le flot. Sur un rocher de couleur fauve, une belle église romane domine le paysage ; les grands bâtiments de la *Maison-Dieu*, devenue séminaire, donnent un caractère majestueux à cette partie haute ; ils constituent une sorte de petite cité ecclésiastique où l'art roman se révèle par de belles œuvres. L'église renferme le tombeau du vaillant sire de Vignoles, mieux connu sous le nom de La Hire, le plus dévoué des compagnons d'armes de Jeanne d'Arc. Un édifice singulier, l'Octogone, a longtemps excité

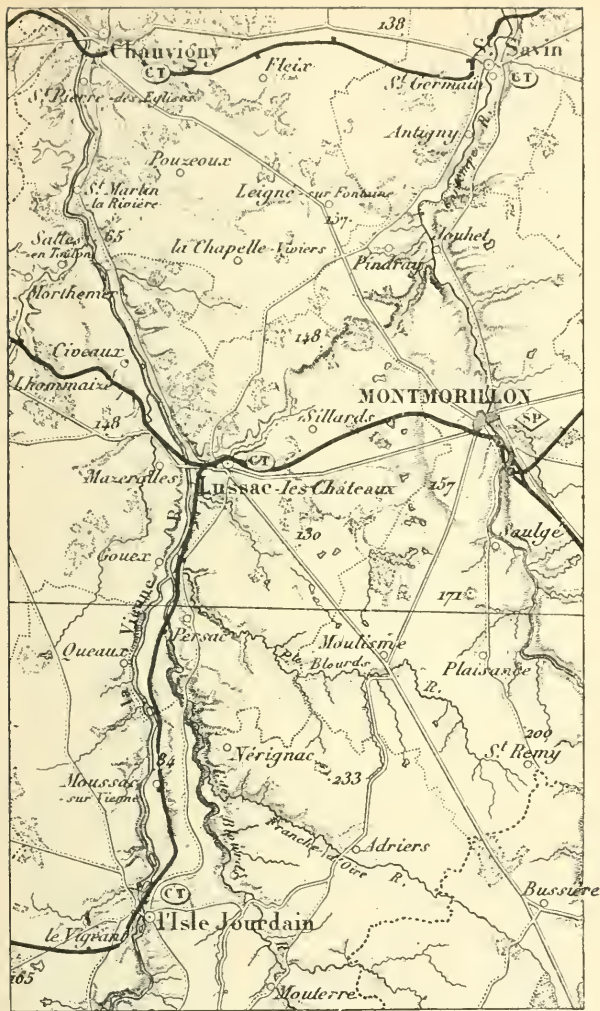
---

1. 5.284, dont 3.963 agglomérés, en 1896.

l'imagination des archéologues; ils y virent un temple gaulois ou romain; aujourd'hui on est d'accord pour y reconnaître une chapelle funéraire de la fin du XII<sup>e</sup> siècle; ses sculptures en haut relief, principale curiosité de Montmorillon, ont exercé la sagacité des savants: Abel Hugo y voit des druides et des druidesses. De nos jours cela passe pour des personnifications de la Luxure.

Peu d'industrie. Les pâtisseries annoncent tous une réputation locale dont les habitants ne sont pas médiocrement fiers: les macarons de Montmorillon, rivaux de ceux de Nancy et de Saint-Émilien. Une brasserie, dont la bière spéciale est fort appréciée dans le Poitou et le Limousin, a répandu le nom de la petite ville au delà des limites de l'arrondissement. Enfin, la lingerie a étendu jusqu'ici son rayon d'action, plusieurs maisons font travailler les femmes, dans la ville et la campagne.

Montmorillon est donc surtout un centre rural où, le 25 de chaque mois, accourent les cultivateurs d'une des régions les plus complètement transformées de notre pays. J'ai signalé déjà les défrichements constants de landes amenant la population dans une contrée presque déserte. Cela explique comment l'humble ville a conservé



Echelle au 1/320.000.

et même vu légèrement accroître sa population depuis le commencement du siècle.

Alors, plus de la moitié de l'arrondissement était couvert de bruyère; pas de route; le paysan était un misérable métayer. On obtenait de pauvres récoltes à force de fumier, mais cela ne payait pas les frais de culture; aussi les landes restaient-elles intactes, avec leurs fourrés de « brandes » et d'ajoncs entremêlés d'asphodèle.

Il fallait donner à ce sol le phosphore et la chaux qui lui font complètement défaut. Une première tentative eut lieu, aux environs du Vigean, il y a près de cinquante ans, dans un domaine de 1.200 hectares de landes acheté par un raffineur de Nantes, M. Étienne. Celui-ci employa dans ce but le noir animal, résidu de sa fabrication. M. le sénateur Couteaux, voisin du Vigean, a raconté ainsi dans le journal *le Temps* le succès de ces premiers efforts :

Dès qu'il eut fait son acquisition, M. Étienne fit construire dans le coin de sa propriété le plus reculé, le plus sauvage, les bâtiments d'exploitation nécessaires pour cultiver une centaine d'hectares, et il y mit un métayer. Ce métayer s'appelait Mathurin; la nouvelle métairie prit le nom de *Mathurine*. La Mathurine était construite près d'un étang, entouré de quelques mauvais prés marécageux, et les cent hectares qui lui étaient affectés se composaient exclusivement de brandes. En ce pays désert,

pas la moindre route. A peine quelques rares chemins convertis d'herbe qui n'étaient guère suivis que par les loups, les cerfs, les sangliers, les chevreuils et par les chasseurs à courre et à tir auxquels ce pays primitif et sauvage offrait un territoire de chasse incomparable. Cependant, deux fois par an seulement, les gens de ma commune et de quelques communes voisines avaient occasion de passer par la Mathurine pour se rendre aux deux grandes foires du Vigean. C'est là que, loin de tout regard indiscret, M. Étienne commença, avec le noir animal de ses raffineries, les expériences qui devaient si rapidement et si considérablement modifier l'aspect et les habitudes de culture du pays.

Il fournit à Mathurin les charrues, les bœufs et le fourrage nécessaire à ces derniers, et les défrichements commencèrent. Puis, aussitôt que les premières terres labourées furent jugées suffisamment « mûres », on planta des choux, on sema du colza, du seigle, de l'avoine, auxquels on donna, pour toute fumure, à la dose de 500 kilogrammes par hectare, du noir animal provenant des raffineries du propriétaire.

Quelle ne fut pas, huit mois après, la stupéfaction des gens du pays passant par la Mathurine pour se rendre à la foire du Vigean, lorsque, sur un terrain qui, en ce temps-là valait à peine 200 fr. l'hectare, ils trouvèrent à la place des brandes séculaires, de plantureuses récoltes égalant, si elles ne les dépassaient, celles des plus riches pays de France !

Les paysans voulurent connaître l'agent de cette miraculeuse transformation. Mathurin leur parla de sa poudre « nègre ». Tout le monde voulut en avoir. Les résultats ne furent pas moins

éclatants dans les landes des petits métayers que dans celles de M. Étienne. Et les brandes disparaissaient comme par enchantement. Mais.....

Mais la chimie agricole était alors à peine soupçonnée. Après avoir, en une année, payé le prix de la terre, des façons et de l'engrais, l'emploi du noir animal devenait inefficace. La transformation des matières organiques par le phosphate de chaux cessait quand ces matières organiques avaient disparu à la suite du mystérieux travail chimique de la végétation. Le sol conquis fut de nouveau abandonné à lui-même, l'ajonc en reprit possession. Il fallut la découverte des superphosphates et le chaulage pour ramener la confiance. Depuis lors, les progrès ont été incessants. Ce pays, dont la pauvreté était proverbiale, est devenu pour les agronomes la *Beauce montmorillonnaise*. Ce nom a été consacré en 1887 par le rapport du jury au concours général, qui accordait la prime d'honneur à M. Poinet, fermier au Léché, près de Saulgé.

Ce domaine du Léché est fameux dans les fastes agricoles. De 1860 à 1880, le propriétaire, M. Autellet, y exécuta des travaux immenses. Des 210 hectares, une moitié était jusqu'alors cultivée, très mal. Le reste n'était que landes, étangs et marais.

Les terres jadis labourées à une faible profondeur furent défoncées ; on dessécha 17 hectares d'étangs, on draina 35 hectares de landes et de marais ; le défrichement s'étendit à 52 hectares. En même temps, M. Autellet faisait construire des bâtiments superbement aménagés ; 70 bœufs, 12 chevaux, 800 moutons, 150 porcs pourraient y trouver place ; un grand réservoir reçut toutes les eaux de drainage.

En 1880, M. Autellet qui, jusqu'alors, avait exploité par un régisseur, M. Poinet, afferma son domaine à celui-ci. Le fermier imprima à l'œuvre un nouveau développement. L'emploi du phosphate de chaux mélangé à la litière, de la chaux et de la marne extraite sur place s'est accru. M. Poinet a créé un vignoble pour les besoins de l'exploitation, augmenté l'étendue des prairies, amélioré le cheptel. Les moutons, notamment, appartenaient un peu à toutes les races ; ils furent ramenés à un type unique : le charmois. Un haras pour l'élevage des mulets a donné de beaux résultats. Le domaine du Léché a vu la première moissonneuse-lieuse employée dans la Vienne.

On comprend l'influence d'un tel exemple<sup>1</sup>.

---

1. J'ai puisé ces renseignements dans le très intéressant rapport de M. Pradier, président du comice agricole de Verzy (Dor-

D'autres domaines, non moins remarquables, ont montré ce que l'on peut obtenir par l'emploi des amendements calcaires en terre de landes. Un métayer — ou colon partiaire, — M. Perrin, à la Boussignée, près de Lathus, travaillant avec le seul concours de ses trois fils mariés et restant auprès de lui, a amélioré de telle sorte un domaine de 100 hectares, qu'il obtenait dès la quatrième année une médaille d'or.

Dans la même commune de Lathus, à Ouzilly, un domaine de 320 hectares fut transformé par M. Ducellier. Les dernières landes ont été défrichées, de grands espaces ont été irrigués et drainés. La marne, heureusement abondante, a été répandue sur les terres. En 1887, le propriétaire, qui était à la peine depuis cinquante ans, évaluait les dépenses pour ce seul amendement à 150.000 fr.

Combien d'autres hommes de cœur pourrait-on signaler dans cette contrée jadis fameuse pour son infertilité, et qui a pu supporter sans trop de souffrances les crises qui, depuis vingt ans, ont frappé l'agriculture !

---

dogne) sur le concours général tenu à Poitiers en 1887. Ce document est un des plus complets qu'ait publiés le ministère de l'agriculture.



Au point de vue des sites, cette Beauce montmorillonnaise n'est guère plus intéressante que la Beauce du nord dans ses parties planes. Mais infiniment moins étendue, elle se creuse de vallées profondes, parfois bordées de superbes rochers. La Gartempe, la Grande et la Petite-Blourde, la Vienne, contrastent par la beauté et la fraîcheur de leurs rives avec le plateau qu'elles sillonnent.

La distance est courte entre la Gartempe et la Vienne. De Montmorillon à Lussac-les-Châteaux où coule celle-ci, il y a trois lieues à peine. Si Montmorillon a l'honneur de garder la sépulture de La Hire, Lussac conserve celle d'un de ses grands adversaires. Près de la Vienne, à l'angle de deux chemins, se trouve le tombeau de Jean Chandos, le plus illustre, avec Talbot, des chefs anglais dans cette guerre d'un siècle. « Le tombeau de Chandos est une pierre supportée sur deux paires de colonnes accolées. Très fruste, il a cependant une certaine élégance gothique. Une croix de pierre le précède. Ce vénérable monument, érigé à l'endroit même où Chandos fut tué en 1369 dans une rencontre avec les Français, est mutilé par les couteaux des passants; des ordures, des tessons de bouteilles emplissent le petit enclos. Il serait décent et

digne de notre pays de faire respecter la sépulture d'un homme qui a sans doute causé beaucoup de mal à la France, mais dont le nom semble inséparable de ceux de Duguesclin, de Dunois, de Jeanne d'Arc et des autres vaillants qui enlevèrent un instant la France aux rois anglais<sup>1</sup>. »

La Vienne, large, profonde, abondante, semée d'îles, descend par une vallée étroite où, souvent, les collines forment des gorges. Échappée aux granits du Confolentais<sup>2</sup>, elle semble sourire en pénétrant au sein de pays moins sombres et âpres.

Vers la rive gauche de la grande rivière recommencent les landes, elles aussi en grande partie conquises. Sur ce vaste plateau compris entre la Vienne et la Charente et que parcourent le Clain et la Clouère, bien des étangs dorment encore dans les bruyères et les bois taillis. Le chemin de fer de Saint-Saviol et Civray à Lusac-les-Châteaux, le tramway à vapeur de la

---

1. Ardouin-Dumazet, *Les grandes manœuvres militaires et navales de 1892*.

2. Sur Confolens et sa région, voyez la 15<sup>e</sup> série du *Voyage en France*, chapitre XIII. Sur la vallée de la Vienne, entre Confolens et l'Île-Jourdain, la 27<sup>e</sup> série.

Clouère qui passe au pied des formidables ruines de Gençay pour aller rejoindre l'autre ligne à Saint-Martin-Lars, viennent d'apporter de nouveaux éléments de progrès, en ouvrant à la grande circulation ces contrées fermées jusqu'ici.

Plus à l'ouest, dans la vallée de la Charente, le Poitou possède deux de ses villes, parmi les plus humbles il est vrai. Le fleuve capricieux fait un grand détour vers le nord, comme pour se joindre au Clain et, brusquement, se rejette à l'ouest.

Ce coin de Poitou ne ressemble guère au pays de Montmorillon ; il a déjà la grâce méridionale de l'Angoumois. Je l'ai parcouru à pied ce soir, aucun train ne quittant Saint-Saviol à l'heure où j'ai atteint la station d'embranchement. La route est charmante, au long de la jeune Charente qui se creuse une fraîche et capricieuse vallée. Ici un château à tourelles pointant dans les arbres, plus loin le hameau de Saint-Pierre-d'Excideuil, bien rustique avec sa petite et charmante église romane ornée de modillons et dont l'abside est exquise. La Charente coule entre des prairies, babille sur des roues de moulin, reflète les grandes constructions de ses rives. Au fond de la partie la plus creuse de la vallée,

dans un beau cirque, est la mignonne ville de Civray que domine, de très haut, une belle gare de style Louis XIII, aux nobles lignes de brique rouge et de pierre blanche. La cité, simplette et calme, a pour parure le petit fleuve qui bruit sur un barrage et enserre une île couverte de grands arbres. Au-dessus des toits se dresse la tour de l'église, flanquée de tourelles à écailles imbriquées. Des ponts pittoresques relient l'île à la rive. Le charme intime, exquis et doux de ce coin de terre est inexprimable.

La façade de l'église est une superbe page de sculpture romane offrant une variété extrême de sujets. Le pieux, le profane, le trivial, le grotesque s'y mêlent d'amusante façon. Dans les modillons surtout, les malicieux sculpteurs se sont donné carrière, la grimace est extraordinairement intense. Des objets usuels, tels que tonnelets et pots, y ont trouvé place. Les arcades sont peuplées d'images de saints. Une statue équestre inachevée se devine à une cuisse de cheval, un dé de pierre resté brut devait devenir le tronc du cavalier. L'intérieur de cet édifice précieux est malheureusement bariolé de peintures criardes.

La ville proprement dite est d'un calme absolu. Elle n'offre guère de monuments, sauf une

charmante porte de la Renaissance percée dans la tour d'une vieille maison devenue hôtel. Personne dans les rues ; sur le pont je croise un promeneur élégamment vêtu et ganté qui semble accomplir une tâche quotidienne et s'ennuyer prodigieusement. Ce doit être le sous-préfet. Et pourtant il administre dans cette partie du val de la Charente un des plus aimables pays de France !

S'il est archéologue, ce fonctionnaire peut, après avoir étudié à fond la façade de l'église de Civray, aller à Charroux. La route qui conduit à ce bourg suit à distance la Charente, entre des cultures où des parcelles de landes rappellent l'état ancien du sol, où des châtaigniers étendent leur grande ramure.

Charroux, au fond d'un vallon latéral, groupe ses maisons autour d'un clocher octogonal aux baies béantes ; c'est, avec une porte ogivale, supportée par des colonnes à demi enterrées, offrant encore de beaux chapiteaux, deux tours et une salle capitulaire, tout ce qui reste d'une abbaye jadis fameuse. Quelques vieilles maisons de bois, des halles en charpente, une longue place bordée d'auberges et, sur un mamelon, une église aux lourds contreforts, tel est aujourd'hui ce lieu jadis florissant. Les savants qui

aiment à fouiller les tumulus, recueillir les silex taillés, explorer les habitations préhistoriques ont ici une de leurs terres d'élection. Nulle part on ne trouve en telles quantités ces vestiges d'un passé lointain et vénérable.

---

## NIX

### ENTRÉE EN BOISCHAUT

Bourg-Archambault. — Aux confins de quatre provinces. — La Trimouille. — Château-Guillaume. — A travers les asphodèles. — Bélabre. — La chapelle de Fontange. — Au bord de la Creuse. — Le donjon de Romefort. — Ciron ; sa lanterne des morts ; le monument du *Zénith*. — Les vieux châteaux de la Creuse. — Saint-Gaultier et ses fours à chaux. — La vallée de la Bouzanne. — Le château de Chabenet. — Entre Châteauroux et Argenton.

Argenton. Mai.

J'ai fait une longue excursion dans ces vallées où de lentes et indigentes rivières se fraient un passage au sein du plateau, où confinent plusieurs de nos vieilles provinces. Région plutôt morose, les sites heureux sont rares. Cependant, au bord du Salleron, enfoui dans une verdure puissante, Bourg-Archambault m'a séduit. Il y a là un des plus beaux châteaux du Poitou ; ses tours à mâchicoulis coiffées d'ardoises, ses larges douves couvertes de lentilles d'eau et parcourues par des cygnes, surtout sa porte fortifiée, flan-

quée de tours, précédant la cour d'honneur, constituent un remarquable spécimen de l'architecture militaire du xiv<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle. Le bourg qui porte ce nom féodal d'Archambault, est d'allure prospère.

Le plateau de landes recommence au delà de Bourg-Archambault, semé de pins, creusé de ravins et de vallons profonds. Dans l'un de ceux-ci coule l'Asse, maigre torrent aux eaux rouillées, mais dont la cluse est une fort jolie chose : la rivière se tord en méandres. Dans une sorte de presqu'île, rocher escarpé, se dresse le village de Brigueil-le-Chantre, site superbe. Une autre presqu'île plus basse, mais verte et riante, enferme le hameau de Vaux. C'est délicieux de contours et de couleur.

On est ici aux confins de la Vienne, de la Haute-Vienne et de l'Indre, non loin de la Creuse; quatre provinces : Poitou, Limousin, Marche et Berry, y possèdent leurs frontières. Même sans la carte, on distingue des régions fort dissemblables. Jusqu'à Brigueil les terrains de transition, roches crétacées puis argile dominaient. A Brigueil, le granit robuste forme l'ossature de la colline.

Entre l'Asse et la Benaize, le paysage devient tout autre : des métairies entourées d'arbres,



des chênes énormes ombrageant des pacages, la route bordée de pommiers, de poiriers, de corniers surchargés de fruits. Le costume des femmes est changé : les jeunes sont vêtues de couleurs vives, les matrones d'une ample capeline noire. On a comme une réminiscence d'impressions lointaines. C'est que voici bientôt le Berry de George Sand : de *François le Champi*, du *Meunier d'Angibault* et de la *Petite Fadette*. Gens, bêtes et choses n'ont guère changé depuis la *Mare au Diable*, ce sont de vieux amis pour nous.

Cette région est déjà le Boischaud, contrée fraîche et boisée, contrastant avec les landes montmorillonaises et la Brenne aux eaux stagnantes, du moins par le fond des vallées, car les parties hautes et plates ne diffèrent guère des plateaux poitevins. Plus de 500.000 hectares appartiennent à ce pays dont les habitants s'appellent Boischaudains ou *Quiaulins* et qui comprend dans l'Indre tout ce qui n'est pas Brenne ou Champagne.

Au-dessous de Brigueil, l'Asse atteint la Benaize et double son flot. La rivière ainsi accrue va passer au pied d'une mince bourgade qui évoque bien des souvenirs de notre histoire : La Trimouille ou Trémouille, dont les seigneurs

ont joué un si grand rôle pendant des siècles. Je suis venu pour retrouver quelques traces des soldats illustres, ducs ou princes, qui prirent souche ici. Rien n'est resté ; les La Trémouille n'auraient pas un pouce de terre dans leur antique duché-pairie, si le duc actuel ne venait de rentrer en possession d'un moulin aliéné pour cent ans par un de ses aïeux.

Le bourg ne conserve aucun vestige du manoir où résida le compagnon de Bayard, ce sire de La Trémouille, tombé glorieusement à Pavie. A part une énorme glycine enveloppant toute une maison de ses grappes parfumées, rien ne frappe dans ces rues calmes, bordées de maisons sans caractère. La Benaize coule au pied de la ville et fait mouvoir des moulins. Dans l'un d'eux ont été installés les ateliers d'une fabrique de lingerie ; des machines y cousent et apprêtent. Cet établissement a perdu un peu de son importance. Il répandit jadis jusqu'à 1.000 ou 1.100 fr. de salaires par semaine. En dehors de cette industrie, la Trémouille vit uniquement par l'agriculture ; ses foires, le 8 de chaque mois, attirent une foule considérable venue des quatre départements. Un petit courant de touristes se porte sur La Trémouille pour aller visiter un des plus fiers édifices sei-

gneuriaux de la France entière, le Château-Guillaume, construit en 1102 par un duc d'Aquitaine ; ensemble imposant de tours crénelées reliées par de hautes courtines et dominé par un puissant donjon flanqué de contreforts. Château-Guillaume était une ruine quand M. de Beauchamp en a entrepris la restauration. C'est aujourd'hui un des types les plus précieux des édifices militaires de l'époque romane. Lorsqu'on aura ouvert le chemin de fer à voie étroite, destiné à relier Le Blanc à Bélabre, Chaillac, Saint-Benoît-du-Sault et Argenton, Château-Guillaume ne sera pas le moindre attrait d'une excursion dans le pittoresque bassin de l'Anglin.

Château-Guillaume est dans le département de l'Indre, dont la limite est formée par les confins du canton de La Trimouille. Le plateau sur lequel est tracée la frontière entre Poitou et Berry n'a aucun des caractères d'une séparation naturelle. C'est toujours la lande de brandes, chaque jour conquise par la culture. Le chaulage et le marnage rétrécissent de plus en plus le domaine de la bruyère, mais la vie ne se révèle que par les moissons ainsi gagnées. Pas une maison sur la route, pas davan-

tage dans les lointains; fermes et hameaux sont au fond des vallons de la Benaize, de l'Allemette et de l'Anglin. On a des vues étendues, mais sans relief. Et ce paysage, où ne pointe aucune cheminée, où ne monte aucune fumée de foyer, où l'on n'entend jamais les rumeurs domestiques de la vie agreste, est d'une mélancolie poignante.

Un moment, on retrouve la fraîcheur et la grâce, avec le vallon du Corchon aux prairies en fleurs, aux hameaux enfouis sous les arbres. Le ruisseau naît au pied d'un *camp de César*, non loin de Château-Guillaume.

A peine a-t-on gravi la pente et atteint le plateau d'entre Corchon et Anglin et l'on retrouve les landes vastes et sauvages. Le défrichement entrepris depuis une vingtaine d'années est très lent, les propriétaires voient dans la grande bruyère une ressource précieuse pour les années où la paille est rare. On trouve alors à vendre ces dures ramilles pour faire de la litière. Çà et là des plantations de pins ont restreint le domaine des arbustes, mais ceux-ci occupent les plus vastes espaces de leur nappe bronzée, égayée par les grands thyrses de l'asphodèle, nombreux comme dans la brousse algérienne. Cette plante se nomme ici *nenin* (?); elle croît

encore, abondante, dans les bois marécageux de Paillet.

Quelques fermes se montrent dans ces mornes espaces ; la plus grande, portant le nom inattendu de Carthage, est un groupe de toits bruns entre de riches cultures faisant prévoir l'approche d'un centre. Bientôt en effet se montre, étagée dans la verdure, la petite ville de Bélabre dominée par la masse blanche du château des Tardets. Le site est riant ; l'Anglin, devenu une rivière par l'afflux de l'Abloux que grossit la Sonne et par celui de la Benaize, coule, large, entre des prairies. Des ponts d'une architecture primitive le franchissent, un beau parc mire ses arbres dans le flot et enveloppe un château monumental. La ville, ou plutôt le bourg, est propre et gaie.

Au-dessus de Bélabre, la grosse maison des Tardets se transforme en château par l'adjonction de grands combles mansardés et d'un campanile. Elle domine d'un côté la vallée de l'Anglin verte et profonde, de l'autre un plateau mouillé, semé de grands étangs et tapissé de bois très étendus dont quelques-uns : la Luzeraize, les Ris, les Corollans, portent le nom de forêt. On devine un changement de pays ; s'il y a encore des landes de bruyères fleuries d'as-

phodèles, les cultures sont plus étendues et plus soignées; il y a des fermes nombreuses; cela tient à la fois du Montmorillonnais et de la Brenne. Des points culminants, on a des vues immenses sur ce dernier pays dont on est séparé par la vallée de la Creuse. Le sol est conquis depuis longtemps, à en juger par l'aspect ancien des demeures. A l'entrée de la ferme de Fontange sont les ruines d'une chapelle; le joli porche de style ogival primaire est intact; une des nervures de l'archivolte est soutenue par une figure sculptée d'un goût très pur, mais qui semble servir de cible aux pâtres.

Fontange est au-dessus d'un vallon verdoyant d'ou semble surgir le donjon carré de Romefort, flanqué de tours rondes, elles-mêmes accotées de tourelles en poivrière. Le fier édifice paraît né d'hier tant ses lignes sont nettes et pures, tant ses créneaux sont bien découpés. Il y a peu d'années c'était une ruine. M. de Bondy l'a fait restaurer avec goût. A côté, les restes d'un château de moins grande mine ont été transformés en habitation.

Château et donjon sont dans un beau site, au-dessus d'une pente abrupte dont la Creuse baigne le pied. La rivière bondit sur un barrage, fait mouvoir un moulin, rassemble ses eaux sous

un pont de fer formant galerie, entoure une île boisée. C'est une des plus belles « fabriques » de cette vallée où les grands paysages se suivent.

La Creuse dut monter très haut ici pendant les temps géologiques : dans une sablière ouverte au bord de la route de Ciron, je ramasse des cailloux roulés représentant toutes les roches du pays granitique d'où descend le grand cours d'eau de la Marche. Ici, pourtant, on est en plein pays calcaire.

Sur la rive droite, où vient mourir le plateau de Brenne dont les premiers étangs sont à un quart de lieue à peine, est le village de Ciron, simple et fleuri, adorable de calme et de gaieté. De grandes maisons bourgeoises enveloppées de fleurs, une mignonne mais ravissante église romane, une lanterne des morts dressant au sommet de marches de pierre son fût élégant, doré par les siècles, des maisons propres, composent un décor d'une grâce pénétrante. De l'autre côté du chemin de fer, sous les arbres touffus d'un mail, est une pyramide supportant une urne. Elle a été élevée à la mémoire de Sivel et de Crocé-Spinelli qui montaient le ballon *le Zénith* lors de l'ascension tristement fameuse du 16 avril 1875. L'aérostat s'éleva à 8.000 mètres. Les aéronautes périrent par suite de la raréfac-

tion de l'air et le *Zénith* vint tomber sur la rive gauche de la Creuse, à 1.500 mètres de Ciron, près du hameau de la Margaudière.

Jusqu'à Argenton, la vallée de la Creuse offre de charmants paysages que des châteaux féodaux, restaurés de nos jours, embellissent encore. Des villas apparaissent dans les arbres. Il en est à Scoury, en face du donjon de Cors, de si grande allure par ses galeries à mâchicoulis ; il en est à Margoux, où s'accole un gracieux pavillon d'angle à une construction élégante. Les collines s'escarpent ; la rivière, large et rapide souvent, parfois endormie, reflète les côtes abruptes et boisées. Voici le village de Chitray qui remplace par une église blanche à flèche de pierre, l'humble chapelle où passèrent les générations ; plus loin, Rivarennès, blotti à côté d'un vaste château au-dessus duquel surgit un lourd donjon carré, flanqué de tourelles ; l'église dresse au-dessus du village une flèche d'ardoises, haute et grêle.

Çà et là, des rochers blancs se relèvent en falaise ; ils sont exploités pour la chaux aux abords de Saint-Gaultier, petite ville qui doit un aspect monumental aux énormes constructions de son petit séminaire, à son pont en pente, à



ses toits élevés, à des tours et à des clochers, à ses maisons blanches.

Saint-Gaultier est un des centres les plus importants de la région d'Argenton pour la production de la chaux. Le chemin de fer lui a permis d'expédier cet amendement bien au delà des landes de la Brenne et du pays de Bélabre ; aujourd'hui, les chaux de Saint-Gaultier servent à améliorer le sol granitique de la région de La Châtre, de la Marche et du Limousin. La roche calcaire est également exploitée pour la pierre de taille qui trouve dans les villes de la Haute-Vienne et de la Creuse un débouché important<sup>1</sup>.

La population féminine est une des plus favorisées pour le travail de la lingerie ; nombreux ici sont les ateliers répartissant les étoffes coupées ou achevant par l'apprêt et le repassage les vêtements légers produits dans le bourg et la campagne environnante.

Non loin de Saint-Gaultier, en amont, débouche la charmante Bouzanne, achevant son cours par un des plus beaux sites du Berry. La jolie rivière, après avoir passé sous un curieux pont

---

1. Le groupe des carrières de Saint-Gaultier et Argenton comprend dix exploitations. Elles ont occupé 122 ouvriers en 1899 et fourni 48.500 tonnes de chaux.

couvert, semblable à ceux qu'affectionnent les Suisses, coule sous les hautes arches blanches d'un viaduc du chemin de fer de Toulouse et va baigner le pied d'un promontoire portant le château de Chabenet, un des plus remarquables de cette contrée où le moyen âge a laissé tant de forteresses.

Tous les voyageurs qui sont allés de Paris à Limoges par les trains de jour connaissent bien ce site, d'autant plus saisissant qu'il apparaît à l'issue d'un tunnel et succède aux placides et monotones campagnes de la Champagne berrichonne et de la Brenne.

Entre Châteauroux et la Bouzanne, ces plaines sont particulièrement moroses. A peine a-t-on quitté la ville et l'on reconnaît le caractère du pays *brennou*. La Champagne, nue mais fertile encore, où les noyers forment de beaux groupes autour des fermes, fait bientôt place aux terres blanchâtres, affaissées en de grandes cuvettes où s'amassent les eaux des étangs, mates comme des plaques d'acier, entourées de pâtures que parcourent les troupeaux. De petits bois, des pans de landes, des haies de chênes têtards, séparent les grandes terres où les bœufs roux ou noirs ouvrent avec effort un sillon bordé de bandes

épaisses et compactes d'une terre pâle. Des pores vaquent en bandes, fouillant du groin ce sol pauvre où ils trouvent pourtant à se nourrir.

Aussi, grand est l'émerveillement quand le convoi, sortant du tunnel, s'engage sur le viaduc de Chabenet en vue du donjon et des tours, les unes coiffées d'ardoises, les autres couronnées de créneaux qui surgissent entre les sapins, au-dessus de la Bouzanne. Malgré les fumées montant des fours à chaux, cela est d'une beauté ample et lumineuse.

Jusqu'à Argenton, c'est une succession de tableaux heureux. Les flancs de la vallée se plissent et se creusent, se tapissent de vignes et de vergers. Deux villes : Saint-Marcel sur les hauteurs, Argenton couvrant les deux rives de la Creuse, apparaissent bientôt. Les cités jumelles, dont Argenton, la dernière née, a sans vergogne pris le nom de la primitive *Argentomagus* devenue Saint-Marcel, sont la capitale ou tout au moins le centre actif et vivant du Boischaud. Le chemin de fer a créé ici une de ses gares principales où la ligne du Blanc est venue se raccorder, où bientôt aboutira celle de La Châtre. Le climat et l'esprit d'entreprise des habitants ont fait le reste.

---

## XX

### LES LINGÈRES D'ARGENTON

Argenton. — Une cité coquette. — Le haut du pavé et les femmes. — A travers la ville. — Les lingères. — La lingerie dans le Centre. — Condition du travail à Argenton. — Éguzon. — Le vallon de l'Abloux. — La vallée du Portefeuille. — Saint-Benoit-du-Sault.

Saint-Benoit-du-Sault. Mai.

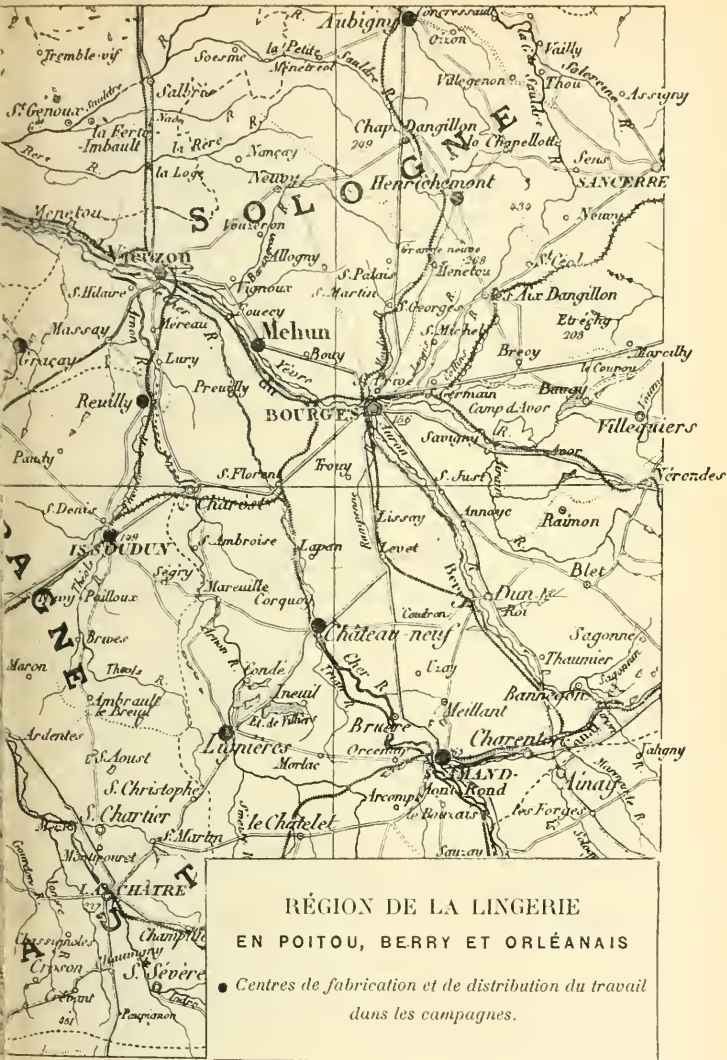
Dès qu'on pénètre dans la large rue, bordée de magasins conduisant de la gare d'Argenton au cœur de la ville, on est agréablement surpris par la vue de jeunes filles, coquettement attifées, qui vont d'un pas alerte, en portant des piles de chemisettes, de chemises et d'autres vêtements légers. On n'est pas habitué à rencontrer tant d'élégance et de fraîcheur d'atours dans les petites cités lointaines. Ici surtout, aux heures où l'on sort des ateliers, on croirait volontiers retrouver quelque coin de Paris, aux abords des quartiers où foisonnent modistes et trottins.

C'est qu'Argenton est pour la lingerie le

centre le plus actif et le plus vivant. Peut-être les ouvrières sont-elles aussi nombreuses à Châteauroux, mais elles sont comme noyées dans une population relativement considérable. A Argenton, l'élément féminin tout entier se consacre à ce travail de la lingerie demandant bon œil, main légère et une propreté absolue. Ces nécessités professionnelles ont influé sur la population, elles ont fait naître cette grâce inattendue dans l'allure et ce souci de toilette qui frappent le visiteur. Le dimanche, aux offices et à la promenade, c'est un papillotement de robes claires, de corsages pimpants et de chapeaux fleuris qui doivent évoquer bien des regrets chez les vieilles grand'mères, dont les jeunes années ne connurent que la coiffe brodée et l'ample mante noire.

En ce temps lointain, Argenton n'avait pas 3.500 âmes. La ville était cependant animée, car elle était relais de poste sur la route de Paris à Toulouse. Elle fabriquait des toiles avec le chanvre de sa vallée et possédait une verrerie. Au bord de la Creuse se suivaient des tanneries. Sauf la préparation des peaux dans onze usines et le broyage du tan, ces industries ont disparu ; cependant, la population s'est fortement accrue ; bien que la ville soit un simple chef-lieu de canton, on y compte plus de 6.000 habitants au-





## RÉGION DE LA LINGERIE

EN POITOU, BERRY ET ORLÉANAIS

● Centres de fabrication et de distribution du travail dans les campagnes.

jourd'hui. Avec Saint-Marcel, c'est une agglomération de près de 9.000 âmes.

La partie vivante d'Argenton est sur la rive droite de la Creuse, là sont les principales rues, les magasins, les hôtels, les ateliers de lingerie les plus considérables. Mais rien n'arrête longtemps le touriste ; l'église, fière de sa haute flèche, n'a qu'un médiocre intérêt ; çà et là une niche d'angle, la courbe d'une porte, indiquent que les maisons d'autrefois devaient avoir de la grâce.

L'autre quartier, celui de la rive gauche, est moins vivant, mais il a conservé des édifices privés offrant de charmants détails de la Renaissance : une chapelle, un hôtel à tourelles, des portes et des fenêtres ornées.

La Creuse est le charme d'Argenton, par les vieilles maisons dont les terrasses baignent dans l'eau sombre et surplombent le courant de leurs galeries à poutrelles, coiffées de toits d'ardoises, fleuries de glycines et de plantes familières. Il y a là un des plus beaux paysages citadins de la France. Mais, déjà, quelques maisons neuves et plus confortables détruisent l'originalité de ce décor. Puisse Argenton s'efforcer de conserver le caractère pittoresque de ces bords de Creuse !



elle sera pour les touristes, que les gorges de la rivière attireront plus nombreux bientôt, le centre naturel des excursions.

Au sommet du coteau de la rive gauche, parmi les informes débris d'un château fort, une pauvre chapelle dédiée à Notre-Dame, sombre et déjetée, a été flanquée d'une somptueuse façade et d'un campanile portant une statue dorée de la madone. La terrasse offre une vue charmante sur la ville aimablement groupée, la vallée profonde, la Creuse enserrée entre ces maisons à balcons et à terrasses fleuries qui lui donnent tant de caractère. Ce paysage a séduit Arthur Young, qui visitait la ville en 1787. Il exprime l'enchantement causé par Argenton, les ruines qui l'entourent, les formes abruptes des collines, « la rivière serpentant gracieusement au milieu d'innombrables enclos d'une charmante verdure ».

Sauf les tanneries des bords de la Creuse et l'important commerce de la chaux qui donne beaucoup de mouvement à la gare<sup>1</sup>, Argenton a surtout pour source d'activité le travail fémi-

---

1. Dans la 27<sup>e</sup> série du *Voyage en France*, je reviendrai sur le grand commerce que l'amendement des terres granitiques par la chaux a fait naître en Berry. Je me borne à signaler ici

nin. Les hommes sont vigneron ou maraîchers. La vallée de la Creuse, admirablement orientée, bien exposée au soleil, permet des cultures de primeurs dont les débouchés sont d'autant plus importants que le Limousin voisin est plus froid et déshérité pour les fruits et les légumes. Aussi toutes les pentes de la rive droite sont-elles un verger et un champ ininterrompu de grande culture légumière entrecoupée de vignes. Limoges s'alimente ici en petits pois, haricots verts, etc. Le phylloxéra avait porté un coup sensible à la prospérité de cette zone favorisée. L'emploi des porte-greffes américains permet de reconstituer le vignoble d'Argenton; on prévoit même qu'il dépassera un jour l'étendue d'autrefois. De même que les légumes, le vin a un débouché assuré, presque illimité dans la Marche et le Limousin, où le raisin ne mûrit pas.

Ainsi, travail des hommes dans les campagnes ensoleillées des bords de la Creuse, travail des femmes à domicile ou dans les ateliers de repassage, sont la source de l'aisance dont on est frappé en parcourant cet aimable pays. 2.000

---

que, sur un total de 69.454 tonnes de chaux expédiées dans la Marche et le Limousin en 1900, les deux départements du Cher et de l'Indre — ce dernier surtout — entrent pour près de 60.000, le reste a été fourni par le Poitou et le Périgord.

femmes ou jeunes filles composent la ruche d'où sortent par milliers chaque jour les chemises d'hommes, les caleçons, les articles à bon marché de lingerie pour femmes. Peut-être arriverait-on au chiffre de 2.500 en y comprenant les ouvrières de Saint-Marcel.

J'ai déjà parlé<sup>1</sup> de l'industrie de la lingerie rencontrée d'abord sur les rives du Cher, vers Chabris et en Sologne, à Romorantin. Les pages que j'écrivais en 1890 ont même été signalées, sans nom d'auteur, dans le rapport très étendu du jury de l'Exposition de 1889 relatif à la lingerie. Depuis lors, cette aimable industrie n'a fait que se développer. Les maisons religieuses qui possédaient des ouvroirs où l'on faisait les articles de luxe, tels que la broderie, ont perdu leur quasi-monopole, la machine étant venue donner les moyens d'accomplir rapidement et à peu de frais le travail patient de jadis. Toutefois, les ouvroirs continuent à jouer un rôle considérable dans la production.

Née vers 1848 à Chabris, pour la confection de la chemise à petits plis, la lingerie s'est prodigieusement étendue. Comme on en peut juger par la carte que j'ai dressée au moyen des indi-

---

1. Pages 116 et suivantes de la 1<sup>re</sup> série du *Voyage en France*.

cations du *Bottin* et des annuaires locaux, elle a toujours pour principal foyer le Loir-et-Cher et l'Indre, mais elle compte des milliers d'ouvrières dans la Vienne, l'Indre-et-Loire, le Loiret et le Cher. Les articles les plus fins continuent à être produits par Paris; de grands ateliers se sont créés sur d'autres points de la France, notamment à Saint-Omer<sup>1</sup>, à Saint-Quentin<sup>2</sup> et à Verdun<sup>3</sup>. Mais le plus gros chiffre d'ouvrières est toujours fourni par la région du Centre.

Ce développement est dû à l'emploi de la machine à coudre et à l'abandon du système primitif de paiement, consistant en fournitures de marchandises par les entrepreneurs ou répartiteurs du travail, ordinairement boutiquiers de petite ville : épiciers, merciers, etc. Quand le phylloxéra vint tarir une des principales ressources des populations, l'argent, devenu rare, fut une nécessité : d'abord on paya moitié en marchandises et moitié en espèces, puis la rétribution pécuniaire a prévalu. De même, la location des machines par les ouvrières a fait place à l'achat, les lingères sont maîtresses de leur outillage. Le rapporteur de l'Exposition de 1889

---

1. Voyez la 18<sup>e</sup> série du *Voyage en France*, page 284.

2. Voyez la 19<sup>e</sup> série du *Voyage en France*, page 14.

3. 21<sup>e</sup> série du *Voyage en France*, page 357.

évaluait à 10.000 le nombre des machines dans le seul département de l'Indre, ce chiffre doit être beaucoup accru depuis dix ans.

A Argenton, on a un procédé particulier : l'atelier central fournit la machine aux ouvrières de la ville et du dehors. Celles qui atteignent un salaire de 30 francs par mois ne paient pas de loyer, celles qui ne peuvent réaliser ce chiffre subissent une retenue. Il est rare que ce minimum ne soit pas atteint, bien que les bénéficiaires soient loin de ceux du début. Jadis une bonne ouvrière gagnait jusqu'à 5 francs par jour. Aujourd'hui, « il faut faire une douzaine de chemises, en fournissant le fil, pour gagner 32 sous », me dit-on. Cependant, pour certains travaux, les salaires de 4 francs ne sont pas rares, il n'est pas une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans qui ne rapporte à la maison de 50 à 60 francs par mois. Aussi considère-t-on comme une bonne fortune la possession de plusieurs filles. On me signalait une veuve possédant quatre enfants de ce sexe et qui est dans une situation fort aisée.

Le métier de lingère est dans le sang, on naît avec une machine à la main, m'affirme un indigène. Dès les premiers pas, la fillette s'accoutume à la machine, peu à peu elle s'essaie et

de très bonne heure, vers sept ou huit ans, est capable de faire fonctionner les pédales ; il n'est pas rare de trouver des gamines de treize ou quatorze ans produisant de deux à trois douzaines de chemises par jour.

Toutes ne sont pas vouées au travail familial ; comme dans la plupart des industries, la vapeur est venue, elle fait fonctionner des machines que les ouvrières, réunies dans de grands ateliers, n'ont qu'à diriger. On y voit souvent de 100 à 150 femmes. Dans des établissements moins considérables, des traceuses et un coupeur préparent la besogne distribuée dans la ville et au dehors. Des dépositaires résidant dans les campagnes viennent chercher les étoffes coupées et les répartissent entre les villages.

Les entrepreneurs travaillent surtout pour les maisons de confections à bon marché et produisent pour elles la chemise de jour et la chemise de nuit, la chemisette, le corsage, les pantalons de femme. Aussi le travail est-il actif ; souvent on voit une maison recevoir une commande de 700 ou 800 douzaines de corsages pour lesquels on ne laisse pas de délai. C'est pourquoi on s'arrache les ouvrières.

A côté de la coupe et de la couture, il y a le repassage. Il est effectué par des ouvrières fort

habiles, arrivant à gagner beaucoup plus qu'une lingère proprement dite. Leur réputation est telle, que l'on envoie de 30 ou 40 kilomètres le linge de corps se faire blanchir et repasser à Argenton. Les voyageurs de commerce surtout ont recours aux glaceuses et repasseuses de la ville berrichonne. On me cite un de ces ateliers spéciaux occupant plus de 30 ouvrières.

Il est facile maintenant de comprendre l'élégance et la coquetterie de cette population féminine. Peut-être ceux qui regrettent la simplicité des mœurs d'autrefois ont-ils raison dans les doléances dont j'entendis l'expression, mais il est certain que cette industrie de la lingerie a répandu le bien-être.

George Sand, qui a tant contribué à faire connaître le Berry et les bords de la Creuse, n'a guère parlé d'Argenton, malgré le charme réel et profond de la petite ville. Elle a réservé tous ses enthousiasmes pour les environs du Pin, de Gargillesse et de Crozant, où elle a fait vivre quelques-uns de ses héros. Je n'ai pas trouvé davantage, en son œuvre copieuse, de scènes se passant dans le vallon du Portefeuille, où Saint-Benoît-du-Sault se prêterait si bien au roman comme le comprenait le grand peintre de

la campagne berrichonne. Tout au plus a-t-elle pour Éguzon quelques réflexions désobligeantes : « Il est peu de gîtes aussi maussades en France », dit-elle dans le *Péché de M. Antoine*. Et elle <sup>\*</sup>révèle que les Éguzonnais sont célèbres à dix lieues à la ronde par leur esprit procédurier. Les choses ont dû changer depuis l'époque lointaine où George Sand évoquait un petit drame autour du bon comte Antoine de Chateaubrun. Le chemin de fer, tout en laissant Éguzon à trois quarts de lieue, a fait cesser l'isolement ; la difficulté des abords, qui était la marque de l'endroit, n'est plus qu'un souvenir. Le bourg ne m'a pas paru maussade. Sur la vaste place, une grande église et des halles ne sont pas sans caractère. Mais les ruines informes du château ont été trop réparées et enjolivées. Elles sont la propriété de M. le sénateur Bassinet, représentant de Paris au Luxembourg.

Le pays, entre Éguzon et Saint-Benoît, ne ressemble guère à la contrée d'Argenton et du Blanc. Les calcaires ont fait place au granit, le noyer est rare, le châtaignier abonde malgré la destruction continue de cet arbre dont le bois est utilisé pour la tannerie<sup>1</sup>. Peu de villages,

---

1. Voyez la 1<sup>re</sup> série du *Voyage en France*, pages 200 et suiv.



sur ce plateau, mais beaucoup de fermes isolées et quelques hameaux. Le plus considérable, Argentières, est bâti autour d'un vaste pâquis ombragé par un orme colossal, dominant le pli profond et vert où coule l'Abloux naissant.

Les terres de culture sont rares désormais. Les pacages dominent ; beaucoup de jeunes bœufs dans les prairies encloses. Jadis, on récoltait en abondance le colza ; le pétrole a réduit le débouché des huiles et l'élevage a fait rétablir les prairies. Aussi, bien rares sont les nappes d'or sur ces pentes où elles étaient continues au printemps. Le vert est donc la note dominante du paysage ; c'est dans un beau cadre de prairies et de grandes haies que se montre Parnac, dont l'église possède une jolie porte latérale.

Le plateau se plisse et se creuse de vallons où la roche granitique se montre parfois à nu. Un de ces plis est une sorte d'abîme de verdure, de grands rochers, d'eaux murmurantes, d'une sauvagerie aimable. Là, sur un à-pic, sur des pentes raides, une villette semble sourire au soleil, en vue des ravins étroits qui viennent alimenter un étang aux rives sinueuses. Saint-Benoît-du-Sault compte à peine un millier d'habitants, mais il a gardé de son passé tant d'édi-

fices et de maisons curieuses, que l'on pourrait se croire dans une cité plus peuplée. Ce fut le siège d'un riche prieuré dépendant de Saint-Benoît-sur-Loire<sup>1</sup>. Le palais prioral est resté debout avec le colombier qui indiquait les droits seigneuriaux du prieur. Il couvre un promontoire de ses édifices irréguliers qu'avoisine l'église, bâtie sur une terrasse ombragée de vieux arbres. Au-dessous est une vallée tourmentée, hérissée de rochers de granit, où le Portefeuille s'échappe en cascade sous une chaussée portant la route et servant de digue à un étang étroit, frangé de petites baies sinueuses. Sur le miroir mat de ce lac artificiel se reflètent des rochers, des arbres, des habitations de capricieuse architecture, accrochées aux pentes. En aval, le paysage est plus charmant encore par l'amphithéâtre des maisons aux toits fauves et des terrasses fleuries.

Autour de l'église s'ouvrent des rues montueuses, bordées d'antiques demeures aux frustes assises de granit, aux larges auvents. Des portes ogivales, des retraits imprévus, des étages en encorbellement, une vieille et curieuse porte de

---

1. Sur Saint-Benoît-sur-Loire, voyez la 25<sup>e</sup> série du *Voyage en France*, pages 342 et suivantes.

ville, un beffroi crânement coiffé d'un toit conique, évoquent un lointain passé de gloire et de luttes. Saint-Benoît semble en effet avoir possédé un rang plus considérable. De vastes édifices : logis du gouverneur, anciennes casernes, couvents, sont les témoins de la prospérité disparue.

Aujourd'hui, ce n'est plus qu'une très humble bourgade, demeurée un centre d'attraction pour de nombreuses populations rurales des vallées de l'Abloux, de l'Anglin et du Portefeuille. Ses foires sont importantes. Lorsqu'un chemin de fer la reliera à Argenton et au Blanc, les communications plus rapides et faciles lui amèneront une partie des visiteurs de la vallée de la Creuse. Ses gorges, ses petites cascades, le caractère moyenageux des ses quartiers anciens, méritent d'attirer les artistes.

---

## XXI

### LE PAYS DE GEORGE SAND

La forêt de Châteauroux. — Ardentes. — Chez la *Petite Fadette*. — Le moulin d'Angibault. — La Châtre. — Au château de Nohant. — Dans la vallée Noire. — Briantes et les *Beaux Messieurs de Bois Doré*. — Sainte Sève et *Mauprat*. — La Motte-Feuilly.

La Motte-Feuilly. Avril.

Si Châteauroux, en dehors de l'étroit sillon de l'Indre, n'a que de sèches campagnes, le Bois-chaut ombreux n'est pas loin et la plus grande de ses forêts porte même le nom de la ville, bien qu'il y ait deux lieues entre celle-ci et la lisière de cette masse sylvaine, vaste de plus de 5.000 hectares. La forêt de Châteauroux, admirablement percée, traversée par la route de Guéret, est une surprise heureuse pour qui vient de parcourir la Champagne nue. Elle a de beaux chênes, de plus en plus dégagés par la transformation progressive en futaie. Jadis, les bois servaient à des usines, mais l'emploi du charbon de terre a fait éteindre les fourneaux forestiers. Le souvenir de

ces industries est conservé par un nom de lieu : sur la route de Guéret, près de la Bouzanne, on trouve la Verrerie. Aux abords d'Ardenes est la Forge-Haute, où se dressent les étranges ruines d'un haut fourneau, lourde bâtisse, très élevée, percée d'une grande porte ogivale, avec des charpentes à jour d'un aspect fantastique, la nuit surtout. Il faut ces débris d'une industrie disparue pour évoquer désormais la fantasmagorie du territoire berrichon révélé par George Sand, tant ce pays a été profondément transformé depuis que routes et chemins de fer le parcourent.

L'humble ville, qui a perdu avec ces établissements métallurgiques une grande part de sa prospérité, borde les deux rives de l'Indre, franchie par un pont construit peut-être sur les fondations d'un ouvrage romain qui faisait traverser la rivière à la route d'Avaricum (Bourges) à Argentomagus (Argenton). La Table théodosienne a permis de constater ici l'existence d'une ville, nommée *Alrea*. Rien n'est resté de la cité antique. L'unique monument d'Ardenes appartient à l'époque romane ; c'est l'église, bâtie au bord même de la rivière, dans laquelle baignent parfois ses murailles. L'édifice, classé parmi les monuments historiques, possède de curieuses sculptures, d'un grotesque un peu libre.

La vallée de l'Indre se dessine à mesure qu'on la remonte ; les pentes se rapprochent, deviennent plus raides ; des bois, des parcs de châteaux descendent jusqu'au miroir mat du tranquille cours d'eau. On retrouve souvent la grâce des belles campagnes tourangelles ; ainsi le château du Magnet, flanqué de tours, assis dans une prairie mollement inclinée, entre des sapins d'une verdure vigoureuse, est le centre d'un paysage d'une magnificence calme. L'Indre, accrue par la Vauvre, prend le caractère de rivière lente et profonde, qu'elle aura désormais jusqu'à la Loire.

Tous les noms de lieux sont maintenant familiers. On entre dans la contrée où George Sand a vécu, où elle a écrit ses romans rustiques, où passe, si profond, un soufïle de pitié et de fraternité. Là-bas, sur une croupe couverte d'arbres, apparaît le « gros vieux clocher de Montipouret ». En face du château du Magnet est le hameau de Fourche, où Germain, le fin laboureur de la *Mare au Diable*, se rendait, sur les conseils du père Maurice, pour chercher femme, quand il découvrit que la petite Marie serait une bien meilleure maîtresse de ferme que la riche Catherine<sup>1</sup>.

---

1. Un des principaux collaborateurs des *guides* et du *grand dictionnaire Joanne*, M. Gabriel Monmarché, a écrit pour la Compagnie d'Orléans une charmante étude sur le Berry de

La Vauvre<sup>1</sup>, qui coule au pied de Mers-sur-Indre, bien que l'Indre ne frôle pas le village, est la rivière où le meunier d'Angibault jetait son épervier pour retirer les truites frétilantes. Elle erre à travers une forêt bizarre de « chènes têteaux », hauts mais difformes, tordus, déjetés, couverts de loupes et de verrues. En cette saison, où les chènes n'ont pas encore leur feuillage, cela est d'un effet étrange qui eût réjoui les illustrateurs romantiques. Grandville se plaisait à évoquer ces monstres végétaux, à leur donner humaine figure. Ils expliquent bien les superstitieuses terreurs des habitants.

Il y a un moulin à Mers, où la Vauvre frémit et chante en jetant sur la roue ses eaux diamantées; il en est d'autres en remontant la riviérette étroite et vive. L'un d'eux fait gaîment mouvoir ses roues au-dessus d'un joli chemin rural, bien entretenu et qui ne rappelle guère les fondrières profondes où vint se perdre le carrosse de M<sup>me</sup> de Blanchemont. Pourtant, cette rustique usine, si facilement accessible, est celle où George Sand

---

George Sand, dans laquelle il a identifié les sites auxquels celle-ci a donné la célébrité. Grâce à M. Monmarché, on peut aller revoir tous ces lieux et reconnaître la fidélité des descriptions.

1. Appelée aussi Vavre ou Vanvre.

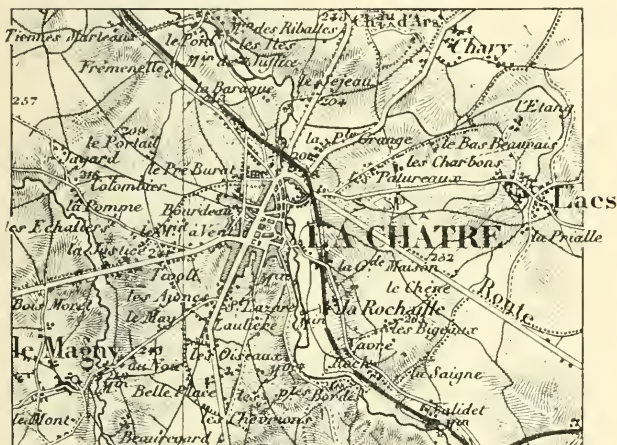
a fait vivre ses héros, c'est le moulin d'Angibault, dominé à distance par les beaux restes du château de Sarzay, le Blanchemont du roman.

La vallée de l'Indre est encore plus étroite et profonde au-dessous de Corlay, où l'Igneray vient accroître la rivière. Sur la colline formant promontoire, Vicq groupe ses toits rouges au pied du clocher. Toute la contrée a un aspect de confort qui ne rappelle guère les descriptions de la *Petite Fadette* et des autres romans rustiques qui l'ont illustrée. Cependant si l'on a tracé bien des chemins macadamisés dans ces campagnes tranquilles, où court, en outre, le chemin de fer de Montluçon, il reste plus d'une de ces larges pistes boueuses qui servaient aux relations entre villages à l'époque où George Sand révélait — créait plutôt — le Berry ; « chemins larges comme des prairies, incessamment tondus par les troupeaux du prolétaire, couverts d'une herbe courte, où la ronce et le chardon croissent en liberté. »

Je voulais monter de suite à Nohant, mais la nuit venait et j'ai poursuivi la route jusqu'à La Châtre. Il faisait très sombre quand, à l'extrémité d'une longue avenue d'accès montant de la gare, je suis parvenu à l'entrée des vieux quartiers, devant un petit square, au fond duquel,



sur un piédestal, se détachait une statue de marbre blanc. C'est l'effigie de George Sand. L'illustre écrivain a son apothéose dans la petite ville où les jalousies et les passions se déchaînèrent contre elle. La blanche image est le charme de cette modeste et simple cité, car les édifices pu-



blics offrent un médiocre intérêt. En dépit de la transformation apportée par le chemin de fer, qui a fait naître un quartier vivant, La Châtre est restée une bourgade endormie. Pas âme qui vive dans les rues à l'heure où j'y parviens. Au matin, l'animation n'est guère plus grande ; sur la place principale, irrégulière et vaste, une

demi-douzaine de femmes assises devant quelques paniers de légumes se raniment les mains à une chaufferette placée sur leurs genoux, en attendant une pratique peu pressée.

Sauf une rue solitaire, où sont de vieux hôtels renfrognés et quelques ruelles aux bâtisses pittoresques, sauf une ou deux maisons de bois dont la plus remarquable doit sa célébrité à George Sand, sauf encore, dans la cour d'une maison du xvi<sup>e</sup> siècle, un puits recouvert par un charmant édicule de pierre, rien n'arrête longtemps le visiteur. L'église est en reconstruction, le palais de justice est banalement classique comme il convient. Dans la partie haute sont de belles promenades en terrasse et une tour, reste du château féodal. A signaler encore la fontaine de la Font, but d'un pèlerinage.

Mon pèlerinage, à moi, c'est la trace de George Sand. Je suis allé chez les libraires demander ses romans berrichons, pour avoir l'occasion de rechercher à quel point elle est restée populaire dans son propre pays. Ils sont deux, les marchands de livres, aucun n'a un seul volume de l'illustre femme. Et comme je m'en étonne, on me répond :

— C'est que tout le monde ici a lu ces ouvrages !

Je n'en crois rien ; il me semble, au contraire, que l'on est fort indifférent pour celle qui a jeté sur la province un tel éclat et fait de ce pays sans relief apparent un des domaines littéraires de la France ; bonne fortune trop rare que la Provence des troubadours et des félibres, la Bretagne des bardes, la Touraine avec Ronsard et Joachim du Bellay, l'Alsace avec Erkmann-Chatrian ont seules connue. Je n'ai trouvé l'œuvre de George Sand dans aucune ville berrichonne : ni même à Bourges et à Issoudun. Le hasard m'a fait découvrir quelques-uns de ses livres en Bourbonnais, chez un bouquiniste de Montluçon, mais les libraires de cette ville n'en possèdent pas.

Il y aurait pourtant, dans cette œuvre copieuse, qui produit l'impression du fatras à qui ne sait pas s'y guider, une petite bibliothèque berrichonne à former par une édition spéciale, surtout si quelque fervent de George Sand pouvait, avec tact et avec goût, élaguer les digressions d'un socialisme vague et naïf qui forment longueur ou incidentes. Avec une collection semblable, le Berry aurait la meilleure « publicité » au point de vue du tourisme.

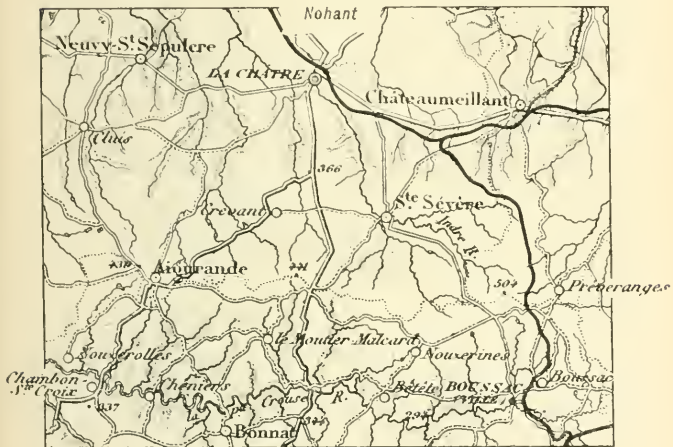
La demeure, baptisée château de Nohant, où

George Sand vint se retirer, après une vie agitée, est à six kilomètres de La Châtre, sur une colline dont l'Indre frôle la base, au bord de la route de Châteauroux. Pour s'y rendre, on descend dans les bas quartiers de la ville, où la rivière, souillée par les égouts et les déjections des tanneries, coule, puante, entre des constructions de bois aux formes amusantes. Après avoir traversé l'Indre, la route s'élève sur les hauteurs, offrant une belle vue de la ville, étageant en amphithéâtre ses toits bruns.

Cette partie du Boischaud, tenant de la Champagne berrichonne, dont elle est le prolongement, est un plateau de calcaire friable où se plaisent les noyers. Ces arbres ont un port superbe dans l'avenue qu'ils forment au beau château d'Ars, dont la grosse tour à encorbellement et à mâchicoulis a si grande allure. La forteresse transformée en habitation, tout en gardant sa fière silhouette, fait partie du décor dans lequel George Sand a placé les *Beaux messieurs de Bois-Doré*. Si elle n'a que le reflet de ces personnages de roman, elle a vu, au temps de sa féodale splendeur, un des derniers héros de la chevalerie, le brave Louis d'Ars, son seigneur. A la suite de l'évacuation de l'Italie par Charles VIII, ce vaillant Berrichon résista un an dans une bicoque

napolitaine ; avec une poignée de gens de cœur, il traversa ensuite toute la péninsule hostile et ramena jusqu'à Blois les bons compagnons qui l'avaient aidé dans cette prouesse.

Autour du château d'Ars, des carrières creusent le plateau ; les plus belles couches sont ex-



plorées par les tailleurs de pierre, les autres servent à la production de la chaux, utilisée comme amendement dans la zone granitique qui s'étend sur l'autre rive de l'Indre et dont les campagnes d'un vert sombre, plantées de châtaigniers et de chênes, contrastent si fort avec ces terres sèches et nues de la rive droite.

D'ici la vue est très étendue sur les deux vallées de l'Indre et de l'IGNERAY. Au-dessus de cette dernière, les toits rouges de Verneuil se profilent au long de la crête. Une vaste tuilerie fabrique les tuiles rutilantes des couvertures rurales, jadis en chaume. Un parc, aux allées envahies par les herbes, masque bientôt ces horizons; au bord du chemin est un pavillon enveloppé de lierre; les volets clos semblent surveiller le chemin : c'était la retraite favorite de George Sand. En arrière, précédée d'une pelouse, s'élève une grande maison aux contrevents gris, au toit d'ardoises : le « château » de Nohant, l'asile de celle que les habitants du pays nommèrent la Bonne Dame.

La vie semble avoir quitté le petit domaine. Personne dans les allées du parc. Même aspect abandonné dans le village très menu et très humble de Nohant : une douzaine de maisons encadrant la place sur laquelle, devant la grille du « château », se dresse l'église, d'une idéale grâce rustique. Le porche de charpente, les murs sans aplomb, la tour carrée, trapue, coiffée d'un toit pyramidal portant à la pointe le coq traditionnel, les vieux arbres à grande ramure qui l'enveloppent, tout cela est exquis de recueillement et de paix. Le cimetière est voisin, tout petit ; la

tombe de George Sand en occupe une large place. Église et champ de repos sont clos : un écriteau invite les touristes à aller chercher le sacristain pour les faire ouvrir. Il faudra oublier ses impressions, écouter des commérages. Je préfère quitter Nohant avec cette sensation de douceur et de calme. Dans une haie croît un laurier que l'auteur de *Mauprat* vit sans doute grandir ; j'en emporterai un rameau.

Nohant possède aujourd'hui une station de chemin de fer, au bord de l'Indre, près d'un de ces moulins moussus qu'affectionnait George Sand. Peu de voyageurs. Le chef de gare cause avec une jeune fille qui vient chercher un colis. A sa toilette élégante, on devine quelque châtelaine ; or, il n'y a d'autre château que Nohant ; peut-être est-ce une descendante de M<sup>me</sup> Sand ? Quand elle est partie, j'apprends que c'est en effet la petite-fille de l'écrivain.

Les visiteurs furent assez nombreux autrefois. Aujourd'hui quelques-uns de ceux qui durent à George Sand un peu d'idéal viennent au val où elle vécut ; les habitants leur montrent un pli de l'Indre bien ombragé, où elle se plaisait pendant les journées chaudes : ce sont les « bains de George Sand ». Mais tout cela est vite parcouru ; les trains sont rares pour rentrer à La

Châtre ou à Châteauroux; Il n'y a pas d'auberge où l'on puisse se reposer; aussi le pèlerinage est-il délaissé. A ces raisons il faut ajouter le peu d'efforts des habitants pour attirer les étrangers. L'absence totale des œuvres de George Sand chez les libraires de La Châtre est bien significative.

De Nohant à La Châtre, par le fond de la vallée, on parcourt un paysage aux lignes simples et tranquilles. Prés encadrés d'arbres, moulins, grosses fermes, composent une série de tableaux d'une douceur captivante. Mais le voyageur qui le parcourt rapidement ne saurait en comprendre le charme discret s'il n'a vécu en communion d'idées avec celle qui le révéla. Un coin prend un peu le caractère d'une « fabrique » : c'est Montgivray, riant village enfoui dans les arbres, entre un château flanqué de tours et une modeste église dont la flèche pointe au-dessus de la verdure.

En amont de La Châtre, le paysage se fait plus grave : l'Indre débouche des granits, les pentes de son val se couvrent d'arbres où le châtaignier se distingue par sa vaste ramure moutonnante; sur les points élevés, on rencontre des landes de



bruyère et d'ajonc. Contrée bien à part pour qui vient de la Champagne et de la Brenne ; George Sand lui donna le nom de Vallée-Noire, qui ne semble pas avoir prévalu.

Le chemin de fer avait fidèlement accompagné l'Indre par Montbazou, Loches, Buzançais et Châteauroux : il l'abandonne un peu en amont de La Châtre, en vue de l'adorable site de Briantes. Près de la halte, au milieu d'un parc bien vert, aux pelouses soigneusement entretenues, se campe un petit castel tout pimpant, très amusant avec ses prétentions à être encore une maison-forte. Une tour à campanile, un massif corps de logis entouré de douves, tel est le manoir du marquis de Bois-Doré, un des personnages les plus curieux de George Sand. Au delà, une douzaine de maisons autour d'une église toute simplette dominant la Vallée-Noire, s'entr'ouvrant entre les châtaigniers, les chênes et les aulnes, bordures des ruisseaux.

J'ai fait au long de l'Indre, de Briantes à Sainte-Sévère, une course heureuse. Il n'y a pas de route carrossable passé la ferme des Loges, mais un chemin souvent coupé d'ornières profondes, presque toujours ombragé, remonte la vallée, en desservant des hameaux de deux ou trois feux, aux noms rustiques : la Côte-Perdrix,

le Verneau, le Cluseau. A peine si l'on devine le ruisseau aux eaux rouillées par sa course dans les granits, qui deviendra l'Indre claire de Loches et de Montbazou. On voit se former la rivière. La rive gauche est toute frangée de vallons courts, d'où descendent des eaux cristallines. Au fond, grandissent des murailles croulantes qui semblent protéger la masse blanche d'un vaste château, semblable à une villa italienne. La haute flèche de pierre d'une église moderne se dresse à côté des ruines.

Derrière ces vieux murs empanachés de lierre, s'abrite une petite ville ou plutôt le bourg endormi de Sainte-Sévère : des maisons basses, des rues en pente, sur la place des débris féodaux aménagés pour des logements modernes. Un pittoresque pavillon de poutrelles entre-croisées, se dressant en surplomb au coin de l'hôtel de l'Écu, et une vieille porte de ville coiffée d'un toit très élevé mettent une note archaïque dans ce milieu assez banal et évoquent le temps de *Mauprat*, c'est-à-dire les dernières années du xviii<sup>e</sup> siècle. Dans le vieux château de Sainte-Sévère et dans le pays de châtaigneraies et de landes appelé la Varenne, que parcourent la Coarde et la Vauvre, se déroulèrent les scènes de cette œuvre attachante et forte. En dehors de

ces souvenirs littéraires, Sainte-Sévère se glorifie d'être la dernière place enlevée aux Anglais par Duquesclin. « *Aidé de ses bons hommes d'armes et des rudes gars de l'endroit*, le fier Breton les battit en brèche avec fureur. Ils furent forcés promptement de se rendre et d'évacuer la forteresse qui élève encore ses ruines formidables et le squelette de sa grande tour sur un roc escarpé. »

Au pied de Sainte-Sévère coule l'Indre, menu ruisseau babillant dans les roches de granit. Elle boit le ruisseau des Pattes et d'autres ruisselets qui viennent la rejoindre dans l'étroit vallon où de petits prés et des châtaigniers sombres encadrent les maisons fauves. Pas une façade blanche dans ces hameaux construits en roche d'une teinte de rouille ; les toits de tuile sont de la même nuance rousse.

Pour bien juger de ce site mélancolique et heureux, il faut descendre dans le val et gagner les châtaigneraies, à la lisière desquelles on a érigé un calvaire, sur un piédestal fait de roches brutes. On découvre tout Sainte-Sévère, les hautes terrasses des jardins, le pan de donjon revêtu de lierre, le château à façade solennelle, le hérissément des toits brunis. Tout cela d'une douceur apaisante. Et l'on a peine à placer ici

les scènes tragiques de *Mauprat*. Il faut le crépuscule donnant à ce bassin un aspect quasi farouche pour évoquer la douce figure d'Edmée, le vieux marquis, le bonhomme Patience et la fantastique silhouette de Marcasse, le destructeur des fouines et des belettes.

Sainte-Sévère a gardé cette tranquillité et cette solitude parce que le chemin de fer de Montluçon l'a évitée, ce dont elle se désole, comme elle se désole d'être à l'écart de la ligne en construction entre La Châtre et Guéret. Ses relations avec le reste du pays ont lieu par la gare de Champillet-Urciers, installée sur le plateau, à sept kilomètres de l'Indre. Il y a peu d'années, le pays traversé était une vaste lande ombragée de châtaigniers. Les arbres sont presque tous tombés sous la hache, les friches se transforment par le chaulage. Cependant, beaucoup de ces beaux arbres sont conservés. M. le marquis de Villaines, propriétaire du château de Sainte-Sévère, a ici de grands domaines dont il a respecté les ombrages. Mais le défrichement de la lande rase a été poursuivi ; à la place des terres incultes qui, sur la carte d'état-major, s'étendent jusqu'à Feusines, il y a de grandes cultures. De ces terrains conquis, la vue est belle

sur le plateau, la Varenne et les horizons lointains de la Champagne.

Autour de Champillet, où sont de grandes carrières, où l'on avait tenté d'exploiter un gisement de plomb argentifère, les cultivateurs transforment en vignoble une partie de leurs terres. La vigne américaine y réussit à merveille comme porte-greffe ; aussi les plantations couvrent-elles les deux versants du pli où naît l'Igneray, en vue du ravissant castel de la Motte-Feuilly, qui vit mourir Charlotte d'Albret, épouse abandonnée de César Borgia.

---

## XXII

### LA CREUSE ET LA GARGILLESSE

Neuvy-Saint-Sépulchre. — Les superstitions berrichonnes. — Au long de la Creuse. — Les phosphatières. — Le Moulin-Loup. — Dans les gorges. — Le Pin. — Gargillesse et son vallon. — Cuzion. — Les ruines de Châteaubrun. — Au pont des Piles.

Éguzon. Avril.

Délaissant la Tour Gazeau, où George Sand a fait vivre le bonhomme Patience de *Mauprat*, j'ai gagné Neuvy-Saint-Sépulchre et Cluis par le service d'omnibus de la gare de Mers. Le premier de ces bourgs doit son surnom singulier, rendu plus lugubre par l'*h* de cette forme archaïque du mot *sépulchre*, à son église, bâtie, dit-on, à l'imitation du célèbre temple chrétien de Jérusalem, vers 1042 ou 1045, par un vicomte de Bourges revenant de Palestine. Cette église en rotonde, œuvre saisissante, est un objet de pèlerinage pour les archéologues et l'unique curiosité de Neuvy, villette aimable et propre.

Celle-ci était assez animée ce matin; une noce

se rendait à l'église ayant, en tête, un cornemuseux dont l'instrument nasillard était enrubanné. Voici donc enfin un peu de couleur locale ! Elle a si bien disparu depuis que le Berry était révélé par les livres attachants de ses romanciers ! En dépit des efforts du maître sculpteur Baffier et d'un petit clan d'artistes et d'écrivains, les vieilles mœurs et les antiques coutumes se sont effacées. Il faut ce mariage pour me montrer le musicien rustique qui était jadis intimement mêlé à l'existence populaire. Il y a encore des cornemuseux, il existe même trois fabricants de cornemuses dans la bonne ville de La Châtre ; mais, en dehors des « assemblées », cet instrument populaire a perdu de son prestige. Les orchestres de cuivre le remplacent sur bien des points déjà. Puis la cornemuse semble un anachronisme, en guidant ces bonshommes vêtus comme tout le monde, par les *Cent mille Paletots* de La Châtre ou la *Belle Jardinière* de Châteauroux, et ces jeunes filles coiffées de chapeaux à plumes.

On ne saurait cependant juger de tout le Berry sur le spectacle donné par une « ville ». On rencontre encore bien des coiffes et des grandes mantes dans les villages, et, si l'on grattait ces paysans farauds dans leur complet relevé par une cravate voyante entourant un raide faux col,

on trouverait le rustre d'autrefois, croyant au loup-garou et aux maléfices. Mais les superstitions ne s'étaient plus comme jadis ; pour les surprendre, il faudrait entrer dans l'intimité du pays, vivre dans un de ces héritages entourés d'*ouches* riches « tant en prunes qu'en guignes, en cormes et en poires ». Il faudrait accompagner la bergère conduisant ses ouailles, le fin laboureur derrière ses aumailles, devenir *ami-teux* avec ces êtres méfiants. Peut-être alors retrouverait-on, vivaces, ces légendes qui tiennent une si grande place dans l'œuvre de George Sand et qui ont mérité d'être étudiées devant une réunion de savants. En 1879, le Congrès pour l'avancement des sciences ne craignit pas d'entendre M. Ludovic Martinet parlant de ces superstitions. Il y a de cela vingt-deux ans ; depuis cette époque, une génération nouvelle est venue, composée d'esprits forts ; parmi elle, nombre de gens n'oseraient avouer leur foi dans le surnaturel.

Alors, M. Martinet retrouvait ces croyances dans cent trente-huit communes. Combien en est-il aujourd'hui où l'on ajouterait foi aux malices des *flambaires* ou feux follets, à la poursuite de la Grand'Bête, aux sortilèges des meneux de loup ? Sans doute quelque vieille



paysanne parle encore avec effroi des laveuses de nuit et de la Hure, animal grimpaat, « si vilain qu'on ne peut le contempler sans mourir de peur » ; dans la Brenne, dans les vallons en forme de précipices qui atteignent la Creuse, au-dessus d'Argenton, on croise peut-être bien des gens croyant aux fées ou fades, aux martes ou martres terrifiantes. Mais ces symboles issus de cultes antiques ne sont plus comme autrefois admis par tout le monde. Ce n'est pas en vain que le marchand de journaux populaires passe tous les jours sur les chemins.

Neuvy-Saint-Sépulchre n'est-il pas éclairé à la lumière électrique ? Cluis, dont George Sand a signalé les « goires », étouffants gâteaux au fromage, n'a-t-il pas des voitures pour deux gares : Mers, d'où l'on va à La Châtre et Châteauroux ; Argenton, qui est à la fois centre d'affaires et point de départ pour Limoges, la grande cité de la région ? J'ai fait le chemin dans la guimbarde publique. Les gens n'ont cessé de parler culture que pour s'entretenir de l'Exposition défunte et de la campagne de Chine en pleine activité. Allez donc mettre la conversation sur la Grand'Bête et le Loup-Garou !

Si les croyances s'en vont, si les mœurs deviennent déplorablement uniformes, la bonne et

grande nature ne change pas. Les routes, les ponts, les auberges la font plus accessible, mais les tableaux imprévus offerts par le Berry granitique n'ont rien perdu de leur splendeur. Imprévus, ils le sont surtout quand on a traversé les campagnes ondulées qui séparent d'Argenton les deux Cluis : Dessus et Dessous. La Bouzanne, dans son cours supérieur, a bien un peu la sauvagerie des ruisseaux du granit, mais le plateau manque de caractère. Aussi l'arrivée au-dessus de la vallée de la Creuse, par les beaux hameaux de la commune du Péchereau est-elle inoubliable. Dans ce large bassin, profond et vert, l'apparition d'Argenton est superbe.

Au matin, le soleil encore masqué à l'horizon, je suis parti par la voiture d'Aigurande qui devait me laisser au bord de la Creuse, au-dessous du Menoux. La route court au long de la rivière, au pied de coteaux couverts de vignes entre lesquelles s'éparpillent les hameaux blancs. En bas, les prés et les cultures sont enclos de haies d'au-bépinées mêlées de cognassiers aux fleurs d'un rose tendre.

Sur chaque rive, se suivent les moulins. L'un d'eux, le Moulin-Neuf, eut pendant quelques années un rôle agricole important : il servait à

broyer les phosphates extraits dans la région. Le gisement qui alimentait les meules est épuisé, me dit-on, et le moulin est fermé. Cependant, d'autres carrières sont en plein rapport; on compte dans l'Indre huit *phosphatières* dans les deux groupes d'Argenton et de Neuvy-Saint-Sépulchre. En 1899, elles avaient encore produit 3,900 tonnes et occupé 70 ouvriers.

Les barrages des usines retenant les eaux de la Creuse lui donnent l'apparence d'une grande rivière aux eaux profondes, contenues entre des rives plantées d'aulnes et de peupliers. Du côté exposé au soleil, les pentes sont transformées en jardins maraîchers où l'on cultive surtout les petits pois; en face, les collines sont revêtues de châtaigniers.

Le paysage change; au flanc du coteau, la ligne du chemin de fer en construction de La Châtre montre encore, çà et là, dans les terres remuées, la blancheur du calcaire; en bas, la Creuse s'est frayé un passage dans le terrain primitif. La roche rouge apparaît, en récifs dans la rivière, en berges accores, en amoncellements. Géologiquement, le Berry est fini; on est dans la Marche.

Le soleil demeure éclatant encore, la vallée s'ouvre, très lumineuse. Les maisons blanches,

les moulins babillards, les vergers fleuris, les groupes de noyers forment une suite de tableaux somptueux au-dessous du village du Menoux, où la Creuse débouche de sa longue captivité dans les gorges.

Sur toutes les pentes bien exposées, on plante la vigne. L'espérance renaît après une crise terrible. L'invasion du phylloxéra fut soudaine, la destruction rapide, une catastrophe financière aggrava le mal. Mais, une fois le remède trouvé, l'activité fut grande ; grâce, il est vrai, à l'argent répandu par le travail de la lingerie.

La diligence me laisse près du Menoux, à l'embranchement du chemin descendant au Moulin-Loup. Cette route nouvelle domine la Creuse, ici bruyante sur un lit de roches ou écumante sur les barrages ; elle aboutit à un moulin assis dans un des beaux sites de la vallée, au pied d'un rocher régularisé par des terrasses, couvertes de maisons en ruine ou misérables. Ce promontoire est drapé par une végétation puissante de grandes mauves, de bouillons-blancs et de genêts. Au bord de la Creuse, rapide et claire malgré la teinte rouillée des eaux, chaque souche d'arbre abattu, chaque racine émergeant du sol se couvre d'un petit tapis d'orobanches, ces fleurs singulières qui naissent sans plante appa-

rente pour les supporter et dont les belles teintes lilas ne font pas oublier les méfaits de parasites. On n'en rencontre nulle part autant que sur les bords de la Creuse.

Passé le Moulin-Loup, la route n'existe plus. Il faut suivre un sentier étroit, tracé entre les roches de teinte métallique et le courant. Sur la rive gauche, des ruines ajoutent à la grandeur du paysage ; ce sont celles d'une église qui couronnait un rocher : haute façade percée d'une baie ogivale et d'une lucarne au sommet du pignon. Autour de ces débris, les maisons du pauvre hameau de Beauvais commandent un paysage tourmenté ; entre les roches aux teintes sombres, la Creuse jette sans cesse le bruit de ses eaux brisées sur les écueils.

La gorge se resserre de plus en plus ; des blocs de granit déchiquetés, des rochers hérissés, taillés en aiguilles, coupés de ravins, semblent interdire le passage. On dirait que jamais le cultivateur ne vint ici ; mais sitôt qu'un rocher offre une table, dès qu'une pente pas trop déclive a de la terre végétale, la pioche et la bêche ont fait leur office. A chaque détour, on voit quelque parcelle transformée en vigne par le Berrichon ardent au travail. La rive gauche seule, la plus ensoleillée, se prête à ce labeur ; en face,

le châtaignier reste maître du sol. Ces espaces restreints cessent eux-mêmes ; la gorge se fait défilé. La Creuse, obligée de doubler une sorte de musoir projeté par la colline de Ceaulmont, bondit et mugit, emplit l'abîme de rumeurs. Le sentier, à peine tracé, ne peut suivre le bord du torrent, il contourne ou gravit les rochers ; parfois il faut s'accrocher aux broussailles pour passer sans plonger le pied dans le flot. Mais dans tout cela pas ombre de danger, à peine de la fatigue, c'est de l'alpinisme à la portée de tous.

Ce passage, malgré ses difficultés plutôt modestes, est vraiment beau ; la gorge de la Creuse rappelle parfois l'âpreté des côtes de la Cornouailles. Au-dessous du hameau de Châtillon, c'est un hérissément de granit dont on ne triomphe pas sans un peu de gymnastique ; mais on est bien payé de sa peine quand, parvenu à mi-côte, on découvre soudain le village du Pin, tout blanc sous les grands toits de tuiles brunies, dominant la fissure profonde où la Creuse dort dans ses biefs. En face, au sommet de raides parois est le village de Ceaulmont et, plus loin, sur le plateau, le château ruiné de la Prune-au-Pot.

Au-dessous de Châtillon, deux moulins ont barré la rivière. De l'un, se détache en ce moment une grande barque plate sur laquelle ont

pris place deux mulets chargés de sacs de farine. Le meunier pousse de la gaffe ; la lourde machine va toucher à l'autre rive, les mulets mettent pied à terre et montent lentement vers le Pin par un chemin tracé à mi-pente.

Je grimpe au sommet du coteau pour découvrir une fois encore ce beau cañon avant de quitter les bords de la Creuse. Là-haut, je retrouve la route ; par l'ouverture de la vallée se montrent les belles campagnes d'Argenton, riantes et vertes, si différentes par l'aspect de cette gorge granitique. Pour jouir de cette échappée, un homme de goût, écrivain ou artiste, peut-être attiré par les descriptions enthousiastes de George Sand, s'est fait construire un chalet de briques précédé d'une vérandah.

Le village du Pin, tout proche, est un aimable hameau aux maisons de granit, quelques-unes peintes en blanc, deux ou trois ayant des allures de villas cossues. L'église est très simple et humble. Des auberges d'aspect patriarcal semblent faire des avances aux touristes.

Mais ceux-ci fréquentent plutôt Gargilesse. George Sand a *lancé* ce joli coin ; elle s'est enthousiasmée pour lui et a pu faire tout un volume singulièrement attachant de ses excursions dans cette zone microscopique du Berry. *Les*

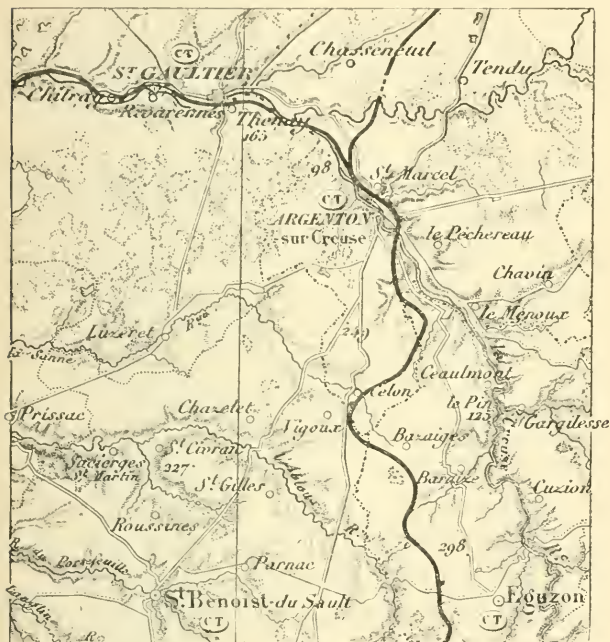
*Promenades autour de mon village* ont valu à ce vallon, découvert déjà par des peintres, une réputation que bien des sites plus grandioses n'atteindront jamais.

La route qui, du Pin, y conduit, domine de haut la Creuse, longée au bas par un autre chemin franchissant la rivière pour monter à Baraize. Sur une pointe de rocher, au-dessus du flot, une pyramide blanche se dresse, évoquant le souvenir d'un drame : deux femmes et deux jeunes filles se sont noyées ; le monument a été érigé à leur mémoire.

Un détour et voici la vallée, un moment illustre, où la Gargillesse coule entre les prés, les arbres et les roches fauves. Très évasée à la jonction avec la gorge de la Creuse, elle se resserre en amont, pour devenir défilé. Un rocher isolé surgissait, les gens du vieux temps y mirent une forteresse au milieu de laquelle ils placèrent ce qu'ils avaient de plus précieux : l'église. Le château est depuis longtemps en ruines, les tours sont découronnées, les pierres des remparts ont servi à édifier les habitations du village ; il ne reste que de vagues linéaments de courtines sur lesquels, au siècle dernier, un seigneur de Gargillesse construisit un autre château, plus commode, s'il est moins majestueux.



Mais l'église est restée intacte, dans toute la majesté grave de son style roman. Au-dessous de ce monticule, entre les prairies, une motte surgit



du val ; il y eut là d'autres ouvrages de défense, car une tour étrangement fendue reste debout. Le sommet de la motte est devenu le cimetière du village.

Gargilèsse est bâti à flanc de collines ; rustique

à souhait, presque misérable; ses ruelles en pente, raboteuses, sont bordées de maisons irrégulières. Malgré l'engouement dont ce village fut un moment l'objet, les choses n'ont guère changé depuis l'époque où George Sand en fit la découverte; une ou deux modestes villas ont été bâties au revers du coteau, dominant le site. Une auberge de pauvre apparence a pris le titre orgueilleux d'*Hôtel des Artistes*, indiquant par cette enseigne en quoi Gargillesse diffère du Pin, où se trouve l'hôtel du *Gardon frit*, à l'usage des excursionnistes de Châteauroux et d'Argenton, amis du vin suret et de la matelotte.

La butte qui porte l'église et le château semble avoir été séparée artificiellement de la colline; on reconnaît l'œuvre des carriers dans les douves comblées sur lesquelles un pont-levis s'abaissait jadis; la porte d'entrée du castel moderne possède encore les rainures où passaient les chaînes.

L'église est un bijou de l'époque romane, que des fresques du xv<sup>e</sup> siècle n'ont pas dénaturé. Elle a gardé intacts les curieux chapiteaux sculptés et la pierre tombale d'un des seigneurs du lieu, Guillaume de Nolac ou de Naillac, décédé en 1266. Le brave chevalier est l'objet d'un culte étrange : les ménages stériles s'adressent à lui pour obtenir un héritier.

Sous la nef et le chœur règne une curieuse crypte à trois nefs, prenant jour sur le vallon par des fenêtres percées dans le mur en terrasse.

La Gargillesse pénètre dans le bassin du village par une sorte de fissure où elle descend en cascates, au milieu d'une belle végétation arrosée par des sources. Tout cela, village, château, église, ravin, est frais et charmant. On comprend que George Sand, venant des plateaux de Nohant et des rives molles de l'Indre, se soit emballée pour ce coin adorablement sauvage. Mais on ne s'expliquerait pas cet enthousiasme si l'on n'avait d'abord parcouru le Berry de la Champagne et de la Brenne. Pour les gens du plat pays, le vallon de Gargillesse est une merveille farouche. Les habitants des montagnes y verraient un aimable accident. Le charme réel de ces lieux est dû à l'exposition au grand soleil ; on pourrait parfois se croire dans quelque partie isolée des Maures<sup>1</sup>, si les eaux n'étaient aussi abondantes et pures, si la végétation n'avait une incomparable fraîcheur.

Comme toujours dans ces contrées, le pittoresque et la beauté sont dans les plis : vaux,

---

1. Montagnes de Provence. Voyez la 13<sup>e</sup> série du *Voyage en France*.

gorges ou vallées. Les plateaux sont monotones. Ainsi, de Gargillesse à Cuzion, la route semble bien longue. Mais, au delà de ce dernier village, quand on suit le chemin de Châteaubrun, on voit aussitôt le terrain s'abaisser ; les pentes sont couvertes d'arbres entourant les champs, les cerisiers sauvages mettent leur neige sur cette campagne gracieusement ondulée. On ne tarde pas à deviner le profond abîme de la Creuse et à voir grandir les tours hautes et sombres de Châteaubrun.

Hélas ! ces ruines farouches où je venais, George Sand à la main, sont fermées aux visiteurs. Un écriteau hargneux défend même d'approcher du gardien : « Propriété habitée, défense expresse de pénétrer au delà de cette porte sous prétexte de demander à visiter, ou il y aura amende. La propriété est gardée. »

Il faut donc se borner à contourner le rocher et voir de loin cette rangée de tours dont la plus grande est drapée de lierre. Est-ce effet de l'écriteau, est-ce l'aspect des ruines ? mais rien ne paraît plus rébarbatif que ce Châteaubrun, où George Sand fit exercer une hospitalité si cordiale par le comte Antoine.

Au pied des ruines murmure un ruisseau qui va rejoindre la Creuse, ici très sauvage. Partout,

sur les rives, le rocher se dresse en aiguilles, en tables, en blocs écroulés. Sur de hauts piliers, est jeté un pont, le « pont des Piles ». Des vaches paissent les étroites prairies « ennuyées par le jonc » ; parmi les rochers, des brebis broutent le thym et la lavande. Au moment où je vais dire adieu au Berry, j'ai enfin une sensation de ce que fut le pays avant les chemins de fer, le travail de la lingerie et la conquête des terres par la chaux. Une bergère a grimpé au sommet d'une aiguille de rochers ; elle porte la coiffe blanche et le manteau noir à capuchon ; sa silhouette se détache à merveille parmi ces roches et ces pentes fleuries de genêts. Elle a simplement voulu étonner ses compagnes en escaladant le dyke ; mais pourquoi n'y verrai-je pas un adieu de la province que George Sand nous apprit à aimer ? Cette apparition, c'est peut-être la petite Marie de la *Mare au Diable*, à moins que ce ne soit Fanchon Fadet ou ma Sœur Jeanne !

---



# INDEX ALPHABÉTIQUE

## DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Pour faciliter les recherches, les noms des départements sont désignés par des lettres majuscules, les chapitres concernant un département sont indiqués par des chiffres romains.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France, régions naturelles et colonies sont en caractères gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrées à la description des sites ou des centres d'habitation.

Les industries et les cultures sont désignées par des lettres italiques.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers sont en caractères ordinaires.

Pour le département, se référer à ce nom, à sa place habituelle.

### A

- Abilly (Indre-et-Loire), 235.  
Abloux (rivière), 287, 307, 309.  
Abreuvoir-aux-Biches (bois de l'), 86.  
Acadie (l') [Vienne], 248, 250.  
**Acadie et Acadiens**, 246 à 251.  
*Acide gallique*, 108.  
Aigronne (rivière), 237, 238.  
Ainay-le-Château (Allier), 72, 101.  
Airain (ruisseau), 51.  
Aix d'Angillon (les) [Cher], 8.  
Alésia (Alaise) [Côte-d'Or], 92.  
Alger (Algérie), 258, 260.  
**Algérie**, 82.
- Aliénés (colonie d')*, 72, 97 à 107.  
Allemagne, 152, 259.  
Allemette (ruisseau), 286.  
**ALLIER** (département), 34, 69, 85.  
Allier (rivière), 67, 68.  
Allogny (*voir* Forêt d').  
**Alsace**, 317.  
Amérique, 260.  
Amiens (Somme), 40, 44, 45.  
Ampuis (Rhône), 26.  
*Anes*, 85.  
Angibault (moulin d') [Indre], 313, 314.  
Angles-sur-l'Anglin (Vienne), 229, 263.  
Angleterre, 82, 134, 152, 160.

Anglin (rivière), 228, 263, 265,  
285, 286, 287, 309.  
Angoulême (Charente), 143.  
**Angoumois**, 277.  
Anzin (Nord), 114.  
*Apiculture*, 128.  
Archigny (Vienne), 247, 250.  
Ardentes (Indre), 183, **311**.  
Argent (Cher), 20, 154, 172,  
207, 226, 285.  
Argentière (Indre), 307.  
Argenton (Indre), 76, 175, 226,  
227, 285, 290, 291, 293, **294**  
à **305**, 306, 311, 331, 332,  
333, 337, 340.  
Armentières (Nord), 119.  
Arnon (rivière), 73, 78, 82,  
83, 85, 86, 121, 122, 189,  
190.  
Ars (château d') [Indre], 318,  
319.  
**Artois**, 188.  
Asnières (Cher), 28, 29, 46.  
*Asphodèle*, 208, 286, 287.  
Asse (rivière), 282, 283.  
*Ateliers de construction*, 115,  
118.  
Athènes (Grèce), 178.  
Aubigny-sur-Nère (Cher), 11,  
91.  
Aubilly (château d') [Cher],  
56.  
Aubois (rivière), 58, 61, 68, 70.  
**Auge** (vallée d'), 12.  
Aurillac (Cantal), 74.  
Auron (rivière), 33, 41, 43, 70,  
75, 94, 95, 96, 102, 103.  
Australie, 133, 151, 180.  
**Auvergne**, 25, 74.

AVEYRON, 144.

Avord (Cher), 47 à 54, 56.

Azincourt (Pas-de-Calais),  
253.

## B

*Balais (fabrique de)*, 79.

Bannegon (Cher), 95.

Banque de France, 115.

Bapaume (Pas-de-Calais), 188.

Barangeon (rivière), 23.

Barrou (Indre-et-Loire).

*Basane*, 125, 148, 151.

**Bas-Berry**, 123, 129.

Basse-Chaussée (Vienne), 249.

**BASSES-PYRÉNÈES** (*voir*  
Pyrénées).

*Bateaux (construction de)*,  
119.

Baugy (Cher), 48.

Baugy (étang de), 54.

**Beauce**, 275.

**Beauce montmorillon-**  
**naise**, 227, chapitres XVIII  
(page 265) et XIX.

Beauché (château)[Indre], 213.

Beaulieu (Indre-et-Loire), 199,  
**201, 202.**

Beaune-la-Rolande (Loiret),  
74.

Beauregard (château) [Indre],  
217.

Beuvais (Indre), 335.

Beuvais (Oise), 40.

Bec des Deux-Eaux (Indre-et-  
Loire), 233.

Beffes (Cher), 60, 61.

Bélâbre (Indre), 217, 287, 291.



- Belfort (Haut-Rhin), 25.  
 Belgique, 98, 260.  
 Belle-Bouche (étang de), 216.  
 Belle-Isle-en-Mer (Morbihan), 246.  
 Benaize (rivière), 228, 265, 282, 284, 286, 287.  
 Benavant (château), 229.  
 Bengy-sur-Graon (Cher), 56.  
 Berry (canal du) [voir *Canal*].  
**Berry**, le volume (sauf chapitres XII, XVI à XIX), pages 91, 242, 282, XX à XXII.  
 Bessèges (Gard), 114.  
**Bessin** (pays du), 12.  
 Béthune (château de) [Cher], 29.  
*Betterave (culture de la)*, 57, 137.  
*Bibrons pour animaux*, 57.  
 Blanc (Le) [Indre], 154, 172, 183, 206, 207, 225 à 228, 229, 231, 285, 306.  
**Blésois** ou **Blaisois**, 13, 160, 163.  
 Blois (Loir-et-Cher), 25, 319.  
 Blourde (rivière), *voyez* Grande et Petite Blourde.  
**Bocage normand**, 8.  
**Boisbelle** (ancienne principauté), 30.  
**Boischaut** (contrée du), 183, 227, 232, chapitre XIX (page 283) à XXII.  
 Bois-Renault (château) [Indre], 142.  
 Bois-Robert (domaine) [Indre], 212.  
 Bonnellet (Vienne), 259, 260.  
 Bons-Gages (les) [Cher], 16, 19.  
 Bordeaux (Gironde), 256, 260.  
 Bouchet (ruines) [Indre], 222, 223, 224.  
**Bourbonnais**, 13, 74, 87 à 94, 107, 317.  
 Bourboule (la) [Puy-de-Dôme], 74.  
 Bourg-Archambault (Vienne), 281.  
 Bourges (Cher), 10, 18, 23, 24, 28, 29, 31 à 46, 55, 65, 68, 72, 73, 74, 75, 76, 80, 84, 102, 103, 106, 108, 123, 137, 311, 317.  
 Boussay (Indre-et-Loire), 241.  
 Boussignée (ferme de la) [Vienne], 274.  
 Bouzanne (rivière), 224, 291, 292, 293, 311, 332.  
*Bovine (élevage de la race)*, 57.  
 Braconné (gouffres de la), 143.  
*Brasserie*, 138, 268.  
**Brenne** (pays de), 141, 146, 193, 196, chap. XIV (page 204) et XV, page 237, 241, 245, 265, 283, 288, 289, 291, 292, 323, 331, 341.  
**Bretagne**, 29, 318.  
 Bretigny (Vienne), 258.  
 Breuil-Manson (Indre), 196.  
 Briantes (Indre), 323.  
 Briare (voir *Canal de*).  
 Bridoré (château) [Indre-et-Loire], 198.  
 Brigueil-le-Chantre (Vienne), 282, 283.

Brion (Indre), 180.  
 Briou (Le) [Cher], 119.  
 Bruère (Cher), 93, 116.  
 Bruxelles (Belgique), 259.  
 Buzançais (Indre), 141, 154,  
 183, 193 à 195, 198, 206, 208,  
 323.

## C

Cabasserie (la) [Indre], 215.  
 Caillaudière (la) [Indre], 214,  
 215, 223.  
*Caleçons* (voir *Lingerie*).  
**Cambrésis**, 188.  
 Camp d'Avord (Cher), 47 à  
 54.  
 Camp de César (Indre), 193.  
 Camp de Châlons (Cher), 23.  
 Canal de Briare, 66.  
 Canal du Berry, 34, 41, 43,  
 61, **62** à **72**, 101, 102,  
 115.  
 Canal du Centre, 63, 66.  
 Canal du Loing, 66.  
 Canal du Nivernais, 64.  
 Canal latéral à la Loire, 3, 61,  
 63, 66.  
 Canal de Roanne, 66.  
 Canal Saint-Martin, 65.  
 Capdenac (Lot), 74.  
 Cardinerie ou Maupertuis  
 (ferme de la) [Vienne], 253,  
 254.  
*Carreaux mosaïques*, 118.  
*Carrières*, **255** à **257**, 291,  
 319, 327.  
 Carthage (ferme) [Indre], 287.  
 Ceaulmont (Indre), 336.

Céfond (source et ruisseau),  
 149, 150, 155.  
 Celle-Bruère (Cher), 80, 116.  
 Centre (voir Canal).  
*Céramique* (voyez *Porcelaine*).  
 Cerdon (Loiret), 29.  
 Chabenet (Indre), 292, 293.  
 Chabris (Indre), 171, 301.  
 Chaillac (Indre), 227, 285.  
 Châlons (camp de) [Marne], 53.  
 Chamberlain (Loir-et-Cher),  
 164.  
 Chamousseaux (Indre), 193.  
**Champagne**, 127.  
**Champagne berrichonne**,  
 10, 54, 127, 128, 132, **140**  
 à **154**, 156, **173** à **186**,  
 188, 191, 193, 207, 227, 283,  
 292, 318, 323, 327, 341.  
**Champagne charentaise**,  
 127.  
**Champagne mancelle**,  
 127.  
**Champeigne ou Cham-**  
**pagne tourangelle**, 237.  
 Champenoise (la) [Indre], 128.  
 Champgrand (Cher), 19.  
 Champillet (Indre), 326.  
 Champillet-Ursiers (gare de)  
 [Indre], 326.  
 Chantilly (Oise), 158.  
 Chapelle d'Angillon (la) [Cher],  
 20, 29.  
 Chapelle-Saint-Ursin (Cher),  
 18, 75.  
 Charente (fleuve), 276, 277 à  
 280.  
 Charenton-sur-Cher (Cher), 72,  
 93.

- Charles (étang) [*voir* Vignaux].
- Charollais**, 213.
- Charost (Cher), 76, 77 à 79.
- Charroux (Vienne), 279, 280.
- Chartres (Eure-et-Loir), 40.
- Chassenenil (Vienne), 259.
- Châtaigniers*, 108.
- Châteaubrun (ruines de) [Indre], 342.
- Château-Gaillard (Vienne), 259, 260.
- Château-Guillaume (Vienne), 285, 286.
- Châteauneuf-sur-Cher (Cher), 80 à 83, 84.
- Châteauroux (Indre), 25, 73, 116, 120, 123, **129 à 139**, 141, 144, 154, 179, 183, 191, 206, 292, 310, 322, 323, 331, 341.
- Châtellerault (Vienne), 226, 247, 250, 256.
- Châtillon-sur-Cher (Loir-et-Cher), 170.
- Châtillon-sur-Creuse (Indre), 336.
- Châtillon-sur-Indre (Indre), **196**, 198.
- Châtre (La) [Indre], 84, 175, 183, 291, 293, **314 à 317**, 318, 322, 323, 326, 329, 331.
- Chaumussay (Indre-et-Loire), 238, 239.
- Chauvigny (Vienne), **257 à 260**.
- Chaux (fabrication de la)*, 60, 291, 299.
- Chaux hydraulique*, 60.
- Chemises (confection de)* [*voir* *Lingerie*].
- Chenaie (château de la) [Indre], 185.
- CHER (département), chapitres I à VIII, pages 172, 183, 187 à 190, 302.
- Cher (rivière), 65, 74, 75, 76, 77, 79, 80, 82, 88, 89, 90, 91, 93, 112, 114, 140, 149, 155, 163, 171, 172, 183, 190, 301.
- Cherbourg (Manche), 37.
- Chevaux (élevage des)*, 158 à 160, 174.
- Chézelles (Indre), 144.
- Chitray (Indre), 290.
- Giron (Indre), **289, 290**.
- Givray (Vienne), 276, **278, 279**.
- Clain (rivière), 233, 276, 277.
- Claise (rivière), 206, 208, 212, 213, 214, 219, 221, 232, **235 à 241**, 265.
- Clion (Indre), 196.
- Clouère (rivière), 276, 277.
- Cluis (Dessus et Dessous) [Indre], 328, 331, 332.
- Cluseau (Le) [Indre], 324.
- Cocus (les) [Cher], 16.
- Colin (ruisseau), 8.
- Collardières (les) [Loir-et-Cher], 165.
- Colle forte*, 153.
- Commentry (Allier), 18, 120.
- Concrémiers (Indre), 228.
- Confection* (*voir* *Lingerie*).
- Confluent (Indre-et-Loire), 242.

**Confolentais**, 276.  
 Contremont (château de) [Cher], 28.  
 Contres (marais de) [Cher], 95.  
 Corchon (ruisseau), 286.  
 Corlay (Indre), 314.  
 Cormery (Indre-et-Loire), 202.  
*Cornemuses* (*facture de*), 329.  
*Cornemuseux*, 107, 329.  
**Cornouailles**, 336.  
 CORRÈZE, 144.  
 Cors (château de) [Indre], 290.  
 CORSE, 85.  
 Cosne (Nièvre), 1, 2, 3.  
 Côte Perdrix (La) [Indre], 323.  
 Couarde (rivière), 324.  
 Couargues (Cher), 5.  
 Coudray (ruines du) [Cher], 77.  
 Couffi (Loir-et-Cher), 167.  
 Cour Gouailleuse (la) [Cher], 16.  
 Couturières (les) [Cher], 16.  
 Couzrières (château) [Indre-et-Loire], 202.  
 Craon (ruisseau du), 51, 56.  
 Crécy-en-Ponthieu (Somme), 253.  
 Creil (Oise), 29.  
 CREUSE, 144, 224, 225, 282, 291.  
 Creuse (rivière), 204, 228, **229** à **231**, 233 à 235, 238, 241, 242, 243, **288** à **309**, **332** à **343**.  
 Creusot (le) [Saône-et-Loire], 34, 120.  
*Croquets* (*pâtisserie*), 79.

Crozant (Creuse), 305.  
 Culan (Cher), 85.  
 Cuzion (Indre), 342.

## D

Déols (Indre), 129, 130, 137 à 139.  
**Dombes** (région de la), 209.  
 DORDOGNE (département), 85.  
 Douadic (Indre), 224.  
 Douai (Nord), 32.  
 Dousetterie (la) [Indre-et-Loire], 236.  
*Draps* (*fabrique de*), 132 à 135.  
 Drevant (Cher), 93.  
 Dun-le-Roi (Cher), 46.  
 Dun-sur-Auron (Cher), **94** à **103**.  
*Dynamite*, 119.

## E

*Eaux minérales*, 244.  
*École d'agriculture pratique de l'Indre*, 196.  
*École militaire de sous-officiers*, 48.  
*École professionnelle de Vierzon*, 119, 120.  
 Écosse, 11, 12, 13.  
 Écueillé (Indre), 154, 196.  
 Éguzon (Indre), 306.  
 Elbeuf (Seine-Inférieure), 134, 179.  
*Électricité*, 118.  
*Émail à porcelaine*, 111.

Entraigues (Indre), 156, 157, 158.  
 Espagne, 178, 179.  
 Estrées (les) [Indre], 195.  
 Étableaux (les) [Indre-et-Loire], 238.  
 Étang-Neuf (l'), 209.  
 Étang-Vieux (l'), 209.  
 Étiquettes (*fabrique d'*), 152.  
 Étourneaux (réservoir des), 67.  
 EURE-ET-LOIR, 144.

## F

*Faïence artistique*, 118.  
*Falunnières* (Indre), 203, 237.  
 Farges-en-Septaine (Cher), 54.  
*Fer (mines de)* [voir *Mines*].  
 Feulard (château de) [Cher], 16.  
 Feusines (Indre), 326.  
 Fez (Maroc), 134.  
 Fismes (Marne), 151.  
 Foëcy (Cher), 111, 116.  
 Fontange (Indre), 288.  
 Fontblisse (Cher), 65, 66, 70, 71.  
 Fontgombault (Indre), 229, 230.  
**Forêt** (pays de la), 38 à 50, 84.  
 Forêt d'Alloigny, 10, 11, 12, 18, 19, 21, 23.  
 Forêt de Berger, 209.  
 Forêt de Châteauroux, 310.  
 Forêt de Gâtine, 163.  
 Forêt de la Haute-Brune, 11, 21, 23.  
 Forêt de Lancosme, 214.  
 Forêt de Loches, 203.

Forêt de la Luzeraize, 287.  
 Forêt de Meillant, 93.  
 Forêt de Saint-Laurent, 114.  
 Forêt de Saint-Palais, 10, 11, 20, 23.  
 Forêt des Corollans, 287.  
 Forêt des Ris, 287.  
 Forêt de Thibaut (*voir* Forêt de Lancosme).  
 Forêt de Tronçais, 71, 72.  
 Forêt de Vierzon, 114.  
 Forge-Haute (Indre), 311.  
 Forges (château) [Indre], 228.  
 Foyards (les) [Cher], 16.  
 Fourchambault (Nièvre), 34, 58, 62, 120.  
 Fouzon (rivière), 163, 187.  
 Frapesle (château de) [Indre], 124.  
 Fussy (Cher), 28.

## G

Gabrian (étang de), 223.  
 Gabrière (étang de la), 223.  
 Gapeau (rivière), 21.  
 Gargillesse (Indre), 305, **338 à 343**.  
 Gargillesse (rivière), 338 à 343.  
 Gartempe (rivière), 228, 242, 244, 261, 262, 263, 265, 267, 275.  
 Gheel (Belgique), 98.  
 Gençay (Vienne), 277.  
 Genève (Suisse), 260.  
*George Sand*, 107, 129, 204, 215, 220, 224, 283, 305, 309, chapitres XI et XII.  
 Germigny (Cher), 60.

Gien (Loiret), 25.  
 Glandons (les) [Cher], 16.  
 Gour (source), 149.  
 Graçay (Cher), 141, 170, **186**,  
**187**, 188.  
 Grande Blourde (rivière), 275.  
 Grand-Pressigny (Indre-et-Loire), 202, 203, 232, **236**  
 à **238**.  
 Grange (La) [château de]  
 (Cher), 4, 5.  
 Grouin (Le) [Indre-et-Loire],  
 233.  
 Guerche (La) [Cher], 57 à 60,  
 62, 68, 69.  
 Guerche-sur-Creuse (La) [In-  
 dre-et-Loire], 231.  
 Guéret (Creuse), 175, 326.  
 Guérigny (Nièvre), 58, 120.  
 Guilly (Indre), 185.  
**Guyane**, 246.

**H**

**Haut-Berry**, 123.  
 Haute-Brune (*voir* Forêt).  
 HAUTE-MARNE (départe-  
 ment), 62.  
 Haye-Descartes (la) [Indre-et-  
 Loire], **234**, **235**, 238.  
 Henrichemont (Cher), 30, 91.

**I**

Igneray (rivière), 314, 320,  
 327.  
 Ile Savary (château de l'),  
 [Indre], 196.  
 Imphy (Nièvre), 34, 120.

INDRE (département), chapitres IX à XV, XIX à XXIII, pages 85, 133, 224, 242, 282.  
 Indre (rivière), 93, 116, 129, 140, 141, 146, 191 à 202, 204, **310** à **327**, 341.  
 INDRE-ET-LOIRE, chapitres XIII, XVI, 230, 231, 302.  
 Indrois (rivière), 203.  
 Ingrandes (Indre), 228.  
 Issoudun (Indre), 46, 73, 77, **122** à **127**, 129, 130, 151, 152, 173, 180, 183, 186.  
 Italie, 152.  
 Ivoy-le-Pré (Cher), 30.

**J**

Jardres (Vienne), 255, 257, 258.  
 Javoulet (étang de), 70.  
 Jean-Varenne (ruisseau de),  
 122, 125.  
 Jouet-sur-l'Aubois (Cher), 62.  
 Journet (Vienne), 266.  
 Jussy-Champagne (Cher), 54.

**L**

La Châtre (*voir* Châtre [La]).  
 La Grange (*voir* Grange [château de la]).  
*Laine*, 132, 133, 134.  
*Laiterie*, 215.  
 Langé (Indre), 158 à 160.  
**Languedoc**, 188.  
 Lathus (Vienne), 274.  
 Langère (Cher), 71.  
 Lavoux (Vienne), 255, 256, 258, 259, 260.

- Léogé (ferme du) [Vienne], 272.  
 Léon (province d'Espagne), 178.  
 Lérrouville (Meuse), 259.  
 Levet (Cher), 101, 103.  
 Levroux (Indre), 126, 140, 141,  
 147 à 155, 170, 183, 192.  
 Lhommaizé (Vienne), 252.  
 Liénèsse (château de) [Cher], 70.  
 Ligne (la) [Vienne], 251.  
 Lignières (Cher), 82, 83, 86, 87.  
 Limoges (Haute-Vienne), 6, 116, 331.  
**Limousin**, 175, 188, 208, 223, 228, 242, 268, 282, 291, 300.  
*Lingerie (industrie de la)*, 78, 86, 119, 126, 135, 153, 171, 187, 207, 227, 263, 284, 291, 295 à 305.  
 Lisieux (Calvados), 134.  
 Lizeray (Indre), 173.  
 Loches (Indre-et-Loire), 199 à 201, 323, 324.  
*Locomobiles*, 118.  
 Loges (les) [Indre], 323.  
 Loing (*voir* Canal du).  
 LOIRE (département), 34, 66, 70.  
 Loire (fleuve), 1, 2, 3, 58, 66.  
 LOIRET, 302.  
 LOIR-ET-CHER, 164 à 172, 302.  
 Longwy (Meurthe-et-Moselle), 80.  
**Lorraine**, 18, 75.  
 Lothiers (Indre), 180.
- Louée des domestiques*, 136, 137.  
 Louisiane, 246.  
 Louviers (Eure), 134.  
 Lunçry (Cher), 43, 79.  
 Lurais (Indre), 231.  
 Lury-sur-Arnon (Cher), 121, 122.  
 Lussac-les-Châteaux (Vienne), 275, 276.  
 Lye (Indre), 164, 167.
- M**
- Macarons*, 268.  
*Machines à battre*, 118.  
 Magnet (château du) [Indre], 312.  
**Maine**, 25.  
 Maisons-Laffite (Seine-et-Oise), 158.  
 Malakoff (tour) [Cher], 92, 93.  
*Maraîchère (culture)*, 44 à 46.  
**Marche**, 86, 175, 224, 228, 242, 282, 300, 333.  
 Mardelle ou marge (excavations), 142, 143.  
 Marécieux (ruisseau de), 141.  
 Margaudière (la) [Indre], 290.  
 Margoux (Indre), 290.  
 Marmande (réservoir de), 67.  
 Marmande (rivière), 71, 72, 88.  
 Maroc (empire du), 134.  
 Marseille-les-Aubigny (Cher), 61, 62, 64, 65, 67.  
 Massay (Cher), 188, 189.  
 Mathurine (la) [ferme] (Vienne), 270, 271.

- Maubranche (château de)  
[Cher], 8.
- Maupertuis (*voir* la Cardinerie).
- Maures** (montagne des), 341.
- Mauvernes (les) [Cher], 16.
- Mauves (Défilé de), 4.
- Mazamet (Tarn), 151.
- Mazières (Cher), 18, 43, 80, 103.
- Mégisserie*, 125, 126, **148 à 153**.
- Mehun (Indre), 192.
- Mehun-sur-Yèvre (Cher), 68, 108, 116.
- Meillant (bois et château de)  
[Cher], 92, 93.
- Menetou (Indre), 172.
- Menetou-Salon (Cher), **9 à 11**, 12, 15, 17, 18, 75.
- Ménétréol-sous-Sancerre (Cher), 5.
- Ménétréol-sous-Vatan (Indre), 173.
- Menoux (Le) [Indre], 332, 334.
- Merci-Dieu (la) [Vienne], 244.
- Mérigny (Indre), 228.
- Mer-Rouge (étang) [Indre], 222, **223**, 224, 230.
- Mers-sur-Indre (Indre), 313, 328.
- Messire Jacques (bois de), 188.
- Métallurgie*, 18, 42, 43, 62, 76, 115, 215.
- Meuse (fleuve), 6.
- Meusnes (Loir-et-Cher), 164 à 170.
- Mézières-en-Brenne, 204, 206, 207, 219 à 221.
- Mignaloux (Vienne), 254, 255.
- Mignaloux - Nouaillé (gare).  
[Vienne], 252.
- Migné (Vienne), 259.
- Millevaches (plateau de), 233.
- Mines de fer*, 17, 18, 62, 75, 102, 103.
- Miosson (ruisseau), 252, 253, 254.
- Modon (rivière), 170.
- Montauban (Tarn).
- Montbazou (Indre-et-Loire), 202, 323, 324.
- Mont-Dore (Puy-de-Dôme), 68, 74.
- Montereau (Seine-et-Marne), 11.
- Montgivray (Indre), 322.
- Montierchaume (Indre), 128.
- Montipouret (Indre), 312.
- Mont-la-Chapelle (Indre), 229.
- Montluçon (Allier), 34, 62, 65, 66, 67, 68, 74, 80, 88, 91, 106, 107, 120.
- Montmorillon (Vienne), 226, 265, 266, **267 à 270**, 275.
- Montrésor (Indre-et-Loire), 203.
- Mont Rond (Cher), 88, 89.
- Mornay (Cher), 67.
- Morvan**, 7, 35, 58.
- Moselle (fleuve), 6.
- Motte d'Humbligny (colline de la), 7.
- Motte-Feuilly (château de la)  
[Indre], 327.
- Moulin-Loup (le) [Indre], 334.
- Moulin-Neuf (le) [Indre], 332.
- Moulins (Allier), 67.



Moulins (Indre), 156.  
 Moulon (rivière), 8, 15, 21, 28.  
*Mouton (élevage du)*, 54, 102,  
 133, 134, 143, 144, 174, **176**  
 à **183**.  
 Musa (Le) [Loir-et-Cher], 165,  
 166, 167, 169, 170.

## N

Nahon (rivière), 156 à 160.  
 Nancy (Meurthe-et-Moselle),  
 268.  
 Nantes (Loire-Inférieure), 256,  
 270.  
 Narbonne (Aude), 73.  
*Navigation*, 3, **62** à **72**, 102.  
 Nérondes (Cher), 57, 60.  
 Neuilly-les-Bois (Indre), 212.  
 Neuilly-en-Dun (Cher), 70.  
 Neuvy-Pailloux (Indre), 128.  
 Neuvy-Saint-Sépulchre (In-  
 dre), 183, **328** à **331**, 333.  
 Nevers (Nièvre), 153.  
 NIÈVRE (département), 1 à 3,  
 85.  
 Niherne (Indre), 192.  
**Nivernais**, 7, 13, 57, 213.  
 Nizerollez-Bussy (Cher), 101.  
 Nogent-le-Rotrou (Eure-et-  
 Loir), 91.  
 Nohant-en-Graçay (Cher), 187.  
 Nohant-Vicq (Indre), 187, 204,  
**314**, 317, 318, 320 à 322,  
 341.  
 Noirlac (Cher), 93.  
**Normandie**, 8, 25, 57, 72,  
 94.  
 Normandoux (Vienne), 256.

Notre-Dame-de-la-Mer-Rouge  
 (Indre), 224.  
 Nouaillé (Vienne), 254.  
 Noues (les) [Cher], 16.  
 Nouvelle Ecosse, 246, 249.  
*Noviodunum* (ville antique),  
 94.  
 Noyers (Loir-et-Cher), 65, 66.

## O

Oince (étang d'), 208.  
**Orléanais**, 13, 91, 175.  
 Orléans (Loiret), 25.  
 Orval (Cher), 89.  
 Ouzilly (Vienne), 274.  
 Ozance (rivière), 196.

## P

Palluan-sur-Indre (Indre), 195.  
*Papeterie*, 234.  
*Parchemin*, 125, 126, **148** à  
**153**.  
 Parnac (Indre), 307.  
*Pâte à porcelaine*, 111.  
 Pattes (ruisseau des), 325.  
 Pavie (Italie), 282.  
 Péchereau (le) [Indre], 322.  
 Perrusson (Indre-et-Loire),  
 198.  
 Petite-Blourde (rivière), 275.  
 Petite-Guerche (Vienne), 231.  
 Petite-Sauldre (rivière), 29.  
*Phosphates*, 333.  
*Pierre à feu* (voir *Silex*).  
 Piles (pont des), 343.  
 Pin (le) [Indre], 305, 306, 337,  
 338, 340.

- Pithiviers (Loiret), 25.  
 Planche - Godard (vallon et ruisseau), 6.  
 Pleumartin (Vienne), 245, 246, 247.  
*Plomb argentifere*, 327.  
 Pointe (la) [Cher], 70.  
*Pointerie*, 116.  
*Poirier (culture du)*, 18 à 28.  
 Poitiers (Vienne), 42, 226, 228, 247, 259, 274.  
**Poitou**, chapitres XVI à XIX.  
 Pologne, 82.  
 Pommeraye (la) [Cher], 16.  
*Pommier (culture du)*, 18 à 28.  
 Pont-Vert (Cher), 108.  
*Porcelaine*, 80, 110, 111, 115.  
 Porchérioux (Loir-et-Cher), 165, 170.  
 Port-de-Piles (Vienne), 226.  
 Portefeuille (rivière), 305, 308, 309.  
 Port-Royal (Nouvelle Écosse), 246.  
 Port-Royal-des-Champs (Seine-et-Oise), 221.  
 Posay-le-Vieil (Vienne), 244.  
 Pot ou Pouzon (ruisseau), 184, 186, 187.  
 Pouzon (ruisseau) [voir Pot].  
 Pralière (château de la), 212.  
 Prémery (Nièvre), 58.  
 Preuilly-la-Ville (Indre), 231.  
 Preuilly-sur-Claise (Indre-et-Loire), 232, 237 à 241.  
**Provence**, 317.  
 Prune au Pot (ruines de la), 336.  
 Puy-Chevrier (Indre), 228.  
**Pyrénées**, 188.  
 PYRÉNÉES (BASSES-), 85.
- Q**
- Quantilly (Cher), 12, 16, 17, 19, 20.  
**Quercy**, 25.  
 Queuc-des-Palus (Cher), 55.
- R**
- Reboursin (Indre), 186.  
 Reims (Marne), 40, 151, 179.  
 Reuilly (Indre), 122.  
 Rhône (fleuve), 21, 62, 79.  
 Rians (Cher), 7.  
 Riffardeau (Cher), 60.  
 Ripault (le) [Indre-et-Loire], 202.  
 Rivarennés (Indre), 290.  
 Rive-de-Gier (Loire), 34, 114.  
 Roanne (voir Canal de).  
 Roche-Bellusson (la) [Indre], 228.  
 Roche (château) [Indre], 228.  
 Rochelle (la) [Charente-Inférieure], 260.  
 Roche-Posay (la) [Vienne], 238, 239, 242 à 245.  
 Romefort (Indre), 288.  
 Romorantin (Loir-et-Cher), 154, 172, 301.  
 Ronde (la) [Cher], 16.  
 Rosières (Cher), 18, 43, 77, 79, 80.  
 Rosnay (Indre), 222.  
 Roubaix (Nord), 134.  
 Rousseaux (les) [Cher], 19.

## S

- Saboterie*, 263.  
 Saincaize (Nièvre), 61, 73.  
 Saint-Aignan-sur-Cher (Loir-et-Cher), 171.  
 Saint-Aigny (Indre), 229.  
 Saint-Amand-Montrond (Cher), 68, 72, **88 à 94**, 115.  
 Saint-Aoustrille (Indre), 124.  
 Saint-Benoît-du-Sault (Indre), 183, 227, 285, 305, 306, **307 à 309**.  
 Saint-Benoît-sur-Loire (Loiret), 308.  
 Saint-Benoît (Vienne), 353.  
 Saint-Bouise (Cher), 5.  
 Saint-Christophe (faubourg de Châteauroux), 146.  
 Saint-Ciran-du-Jambot (Indre), 198.  
 Saint-Cyran (ancienne abbaye) [Indre], 221, 222, 224.  
 Saint-Domingue ou Haïti, 246.  
 Sainte-Gemme-des-Sablons (Indre), 208.  
 Saint-Éloi-de-Gy (Cher), 18, 75.  
 Saint-Émilien (Gironde), 268.  
 Sainte-Sévère (Indre), 323, **324 à 326**.  
 Sainte-Solange (Cher), 8.  
 Saint-Florent (Cher), 18, 76, 77, 79.  
 Saint-Gaultier (Indre), 206, **290, 291**.  
 Saint-Genou (Indre), 116, 195, 196.  
 Saint-Georges-sur-Moulon (Cher), 12, 20, 28.  
 Saint-Germain-des-Bois (Cher), 103.  
 Saint-Jean (château) [Indre-et-Loire], 198.  
 Saint-Julien-l'Ars (Vienne), 255.  
 Saint-Just (Cher), 102.  
 Saint-Lactencin (Indre), 142, 143, 144.  
 Saint-Maixent (Deux-Sèvres), 48.  
 Saint-Marcel (Indre), 293, 301.  
 Saint-Martin-d'Auxigny (Cher), 12, 13, 21, 24, 26, 28.  
 Saint-Martin-Lars (Vienne), 277.  
 Saint-Martin (*voies* Canal).  
 Saint-Maur (Indre), 192.  
 Saint-Maximin (Oise), 259.  
 Saint-Michel-en-Brenne (Indre), 221.  
 Saint-Omer (Pas-de-Calais), 44, 302.  
 Saint-Palais, 12, 20, 21.  
 Saint-Palais (*voir* Forêt de).  
 Saint-Pierre-d'Exideuil (Vienne), 277.  
 Saint-Privé (faubourg de Bourges), 44, 45.  
 Saint-Quentin (Aisne), 302.  
 Saint-Satur (Cher), 3, 4.  
 Saint-Savin (Vienne), 261 à 264.  
 Saint-Saviol (Vienne), 277.  
 Salle-le-Roi (la) [Cher], 11.  
 Salleron (rivière), 228, 263, 266, 281.  
 Sancerre (Cher), 3, 29, 50.

**Sancerrois**, 1 à 8, 10.  
 Sancoins (Cher), 67, 69.  
*Sandales*, 125.  
 Sanxay (Cher), 93.  
 SAONE-ET-LOIRE (département), 34.  
 Saône (rivière), 62, 65.  
 Sarzay (ruines) [Indre], 314.  
 Sauldre (*voir* Petite-Sauldre).  
 Saulgé (Vienne), 272.  
 Sauzelle (Indre), 229.  
 Savigny-en-Septaine (Cher), 54.  
 Savigny-l'Evescault (Vienne), 255.  
 Scoury (Indre), 290.  
 Ségovie (province d'Espagne), 178.  
 Seine (fleuve), 65.  
 Selles-sur-Cher (Loir-et-Cher), 170, 171.  
**Septaine** (plateau de), 3, 10, 31, 33, 47 à 56.  
 Septfonds (*voir* Céfond).  
*Silex (taille du)*, 163 à 169, 235 à 236.  
*Silice farineuse*, 119.  
 Solliès-Pont (Var), 21.  
**Sologne**, 23, 25, 29, 47, 112, 114, 121, 155, 163, 171, 172, 180, 227, 301.  
 Sonne (ruisseau), 287.  
 Soulangy (Cher), 103.  
 Soye-en-Septaine (Cher), 54.  
 Strasbourg (Alsace), 32.  
*Sucrerie*, 57, 137.  
 Suez (canal de), 185.  
 Suin (ruisseau), 239.  
 Sully-sur-Loire (Loiret).

## T

*Tabacs (manufacture des)*, 132, 135.  
 Taissiau (Cher), 103.  
*Tambour (peau de)*, 152.  
*Tannerie*, 119, 150, 295, 299.  
 Tercé (Vienne), 255, 256, 258, 260.  
 Théols (rivière), 122, 124, 125, 127, 140.  
 Thouvenay (Cher), 5.  
 Tonnay-Charente (Charente-Inférieure), 260.  
 Torteron (Cher), 62.  
 Toulouse (Haute-Garonne), 6, 32.  
**Touraine**, chapitres XIII et XVI, pages 149, 160, 161, 175, 232, 317.  
 Tourcoing (Nord), 134.  
 Tour-Gazeau (la) [Indre], 328.  
 Tournemine (ruisseau), 122.  
 Tournon-Saint-Martin (Indre), 230, 231.  
 Tournon-Saint-Pierre (Indre-et-Loire), 230, 231.  
 Tours (Indre-et-Loire), 231, 256.  
 Touvent (Cher), 16.  
 Tracy (Nièvre), 4.  
*Tréfilerie*, 116.  
 Trégonce (rivière), 192.  
 Tremblaye (la) [Cher], 16.  
 Trimouille ou Trémouille (Vienne), 283 à 285.  
 Tronçais (*voyez* Forêt de).  
 Trousse (bois de), 71.  
*Tuileries*, 72, 118.

## V

Valbonne (camp de la) [Ain],  
53.  
**Val de Loire**, 4, 6, 7, 57.  
 Val d'Yèvre (Cher), 55.  
 Valençay (Indre), 141, 154,  
160 à 163, 164, 166, 170.  
 Valigny-le-Monial (réservoir  
de), 67, 71.  
**Varenne** (la), 324, 36.  
 Varennes (ferme de) [Cher],  
85.  
 Vasselay (Cher), 28.  
 Vatan (Indre), 140, 141, 170,  
**173 à 186**, 188.  
 Vaude (ruisseau), 233.  
 Vauvre, Vavre ou Vanvre (ri-  
vière), 313, 324.  
 Vaux (Vienne), 282.  
 Veaugues (Cher), 6.  
 Velles (Indre), 180.  
 VENDÉE, 208.  
 Vendœuvres (Indre), 212, 213.  
 Verdun (Meuse), 302.  
 Verneau (le) [Indre], 324.  
 Vernelle (la) [Loir-et-Cher],  
170.  
*Ferrerie*, 118, 295.  
 Verrerie (La) [Indre], 311.  
 Veuil (Indre), 160.  
 Vicq (Indre), 160, 314.  
 VIENNE (département), cha-  
pitres XVI à XIX et pages  
85, 302.  
 VIENNE (HAUTE-), 144, 282,  
291.  
 Vienne (Isère), 134.

Vienne (rivière), 233, 256,  
257, 258, 261, 263, 275, 276.  
 Vierzon-Bourgneuf (Cher), 112,  
189.  
 Vierzon (Cher), 46, 65, 68, 74,  
84, 106, 107, 108, **111 à 120**,  
121, 128, 172, 186, 188, 189.  
 Vierzon-Forge (Cher), 112.  
 Vierzon-Village (Cher), 112.  
 Vigean (le) [Vienne], 270, 271.  
 Vigneaux (étang des), 218.  
 Villabon (ruisseau de), 51.  
 Villedieu-sur-Indre (Indre),  
116, 144, 192, 194.  
 Villefort (bois de), 86.  
 Villefranche-sur-Cher (Loir-et-  
Cher), 172.  
 Villegongis (Indre), 179.  
 Villentrois (Indre), 164, 170.  
 Villette (bassin de la), 65.  
 Villiers (ancien étang de), 85.  
 Vinon (Cher), 6.  
*Violoneux*, 107.  
 Vire (Calvados), 8.  
*Viticulture*, 4, 17, 111, 126,  
127, 143, 207, 300, 335.  
 Vœu (Indre), 173.  
 Voiron (Isère), 119.

## Y

Yèvre (rivière), 7, 8, 33, 43,  
49, 54, 73, 75, 108 à 120, 190.  
 Yonne (rivière), 62.

## Z

*Zénith* (ballon le), 289, 290.

## TABLE DES CARTES

---

- |   |   |
|---|---|
| Le Sancerrois et la Forêt, 5.                             | Entre Vatan et Vierzon, 185.  |
| La Forêt, 17.   | La vallée de l'Indre, de Buzançais à Loches, 197.   |
| Bourges, 33.  | La Brenne, 205.   |
| Le camp d'Avord, 49.                                      | Environs du Blanc, 225.   |
| Le canal du Berry, 63.                                    | Le pays des Acadiens, 249.  |
| Entre Châteauneuf et Lignières, 83.                       | La Beauce montmorillonnaise, 269.   |
| Saint-Amand-Montrond, 89.                                 | Région de la lingerie en Poitou, Berry et Orléanais, formant carte d'ensemble du Berry, 296, 297. |
| Colonie de Dun-sur-Auron, 99.                             | Environs de La Châtre, 315.   |
| Les trois Vierzon, 113.                                   | La vallée Noire, 319.   |
| Les fabriques de porcelaine en Berry et Bourbonnais, 117. | La Creuse d'Éguzon à Saint-Gaultier, 339.   |
| Issoudun, 125.  |   |
| Châteauroux et Déols, 131.                                |   |
| La Champagne berrichonne, 145.                            |   |
| Vallées du Nahon et du Fouzou, 157.                       |   |
-

# TABLE DES MATIÈRES

---

## I. — LE SANCERROIS ET LA FORÊT.

Pages.

Mon vieux régiment. — Le 85 <sup>e</sup> d'infanterie à Cosne. — A travers le Sancerrois. — Un chemin de fer stratégique. — La Motte-d'Humbligny. — Les Aix-d'Angillon. — Menelou-Salon : le bourg, le château. — Panorama du pays de la Forêt. — Les Forêtins. — Origines de ce petit peuple. — Descendants d'Écossais . . . . .	1
---	---

## II. — LES FORÊTINS.

Dans le pays de la Forêt. — Les noms de lieux. — Mines de fer de Menelou-Salon et de Saint-Éloy-de-Gy. — Les vergers. — Quantilly. — Saint-Martin-d'Auxigny. — Les Forêtins à la messe. — Privilèges octroyés par le duc Jean. — Défrichement de la forêt. — Culture des fruits. — Pommes et poires. — Mœurs commerciales. — La fortune des Forêtins. — Histoire d'un balaissier. — En descendant le Moulon. — La Sologne berriçonne . . . . .	15
--	----

## III. — LES ARSENAUX DE BOURGES.

Le site de Bourges. — La ville militaire. — L'arsenal. — La fonderie. — La pyrotechnie. — Transformation de la population. — A travers la ville. — La cathédrale. — La maison de Jacques Cœur. — Les industries. — Les jardins maraîchers de l'Yèvre . . . . .	31
--	----

\*

## IV. — LE CAMP D'AVORD ET LA SEPTAINE.

Pages.

- Une création du général Ducrot. — Le camp d'Avord. — Sa splendeur passée, son état actuel. — Baugy et le plateau de Septaine. — La colonie du val d'Yèvre. — Avord. — Bengy. — Les herbages de Néronde. — Vue sur le val de Loire . . . . . 47

## V. — LE CANAL DU BERRY.

- La Guerche et ses industries. — L'agriculture. — Le canal du Berry; son rôle économique. — Marseille-lès-Aubigny. — La chaux de Beffes. — Jouet-sur-l'Aubois. — Tortonon, centre déchu. — La navigation sur le canal. — Imperfections de cette voie navigable. — Les chemins de fer économiques. — Saucins. — Le seuil de Fontblisse . . . . . 59

## VI. — DU CHER A L'ARNON.

- Les mines de fer du Berry. — Gisements de la Chapelle Saint-Ursin. — Saint-Florent-sur-Cher. — Charost. — Fabrication des balais de sorgho. — Usines métallurgiques de Rosières. — Châteauneuf. — Le château et l'église de Notre-Dame-des-Enfants. — L'étang de Villiers. — Lignières et son château . . . . . 73

## VII. — UNE COLONIE D'ALIÉNÉS.

- Le mont Rond et Saint-Amand-Montrond. — Souvenirs de Sully. — Le centre géométrique de la France. — Château de Meillant. — Ruines romaines de Drévant. — Dun-sur-Auron. — La ville féodale. — La ville moderne. — La colonie d'aliénés. — La basse vallée de l'Auron. — Le plateau de Levet. . . . . 88

## VIII. — PORCELAINIERS ET FORGERONS DU BERRY.

- La dépopulation des campagnes. — Poésie berriaude. — Causes de l'abandon du sol. — Paris et les villes industrielles. — Le Pont-Vert. — Mehun-sur-Yèvre et son château. — La fabrication de la porcelaine. — Foëcy et son vignoble. — Les trois Vierzon. — L'agglomération vierzonnaise. — A travers la ville. — Les fabriques de porcelaines. — Ateliers de machines agricoles. — L'école professionnelle . . . . . 104



## IX. — ISSOUDUN ET CHATEAURoux.

Pages.

L'Arnon et la Théols. — Lury. — Reuilly. — Issoudun. — Les industries. — Le vignoble. — En Champagne. — L'apiculture. — Apparition de Châteauroux. — Rapide développement de la ville, ses causes. — Les monuments. — L'industrie. — Fabrique de drap. — La foire aux valets. — Une ville déchue : Déols. . . . .	121
---	-----

## X. — LA CHAMPAGNE BERRICHONNE.

La Champagne berrichonne. — Difficulté de la parcourir : pas de chemins de fer. — La Champagne autour de Buzançais. — Saint-Lactencin. — L'élevage du mouton. — Au nord de Châteauroux. — Les grands domaines. — Levroux. — Aspect de la ville. — L'église. — Les grandes fontaines : Gour et Céfond. — L'industrie : parcheminiers et mégissiers. — Peaux de tambours. — Couverts de pickles et de marmelade. — Les étiquettes. . . . .	140
--	-----

## XI. — LA VALLÉE DU NAHON.

Le val du Céfond. — Moulins et Entraigues. — Le haras de Langé. — Au long du Nahon. — Valençay et son château. — La pierre de Meusnes. — Chez les tailleurs de silex. — Les Collardières et le Musa. — Comment on prépare la pierre à feu. — Décadence de cette industrie. — Au bord du Fouzon. — Selles-sur-Cher. — Saint-Aignan et la vallée du Cher. . . . .	155
---	-----

## XII. — LES MOUTONS DU BERRY.

La Champagne entre Issoudun et Vatan. — Vatan un jour de foire. — Le commerce des chevaux. — Le marché aux moutons. — Le mouton en Berry. — Le vallon du Pot. — Rebourstin. — Graçay. — Nohant-en-Graçay. — Massay. — Au bord de l'Arnon. — Vierzon-Bourgneuf. . . . .	173
--	-----

## XIII. — LA BASSE VALLÉE DE L'INDRE.

L'Indre au-dessous de Châteauroux. — Les porcelainiers de Villedieu. — Buzançais. — Saint-Genou. — Châtillon-sur-Indre. — Loches : aspect général, les monuments. — Beaulieu. — Montbazou. — Montrésor et la vallée de l'Indrois. . . . .	191
---	-----

## XIV. — EN BRENNÉ.

Pages.

La Brenne d'après George Sand. — Changement d'après la carte. — De Buzançais à Saint-Gemme-du-Sablon. — Le nombre des étangs. — Leur dessèchement. — La Brenne il y a cent ans. — La Brenne aujourd'hui. — Le bétail. — Vendœuvres et la forêt de Lancosne. — Une forge éteinte. — L'étang de Bellebouche. — Un défrichement de 2.000 hectares.	204
---	-----

## XV. — DE LA CLAISE A LA CREUSE.

Mézières-en-Brenne. — Saint-Michel-en-Brenne. — Ce qui fut l'abbaye de Saint-Cyran. — Souvenirs de M. Duvergier de Haورانne. — Le château du Bouchet. — Vue sur la Brenne. — La mer Rouge. — Le Blanc. — Au bord de l'Anglin. — La basse vallée de la Creuse. — Fontgombault et son abbaye. — Tournon-Saint-Martin. — La Guerche-sur-Creuse. . . . .	219
--	-----

## XVI. — DE TOURAINE EN ACADIE.

Le Bec-des-deux-Eaux. — La Vienne et la Creuse. — Port-de-Piles. — La Haye-Descartes. — Dans la vallée de la Claise. — Grand-Pressigny et ses silex. — Preuilly-sur-Claise. — Le plateau de Boussay. — Au bord de la Creuse. — La Roche-Posay et ses eaux minérales. — Pleumartin. — Les Acadiens du Poitou.	233
--	-----

## XVII. — LES CARRIÈRES DU POITOU.

La vallée du Miosson. — Maupertuis et le champ de bataille de Poitiers. — Nouaillé. — Saint-Julien-l'Ars. — Les carrières de Lavoux et de Tercé. — Chauvigny et ses ruines féodales. — Les carrières du Poitou. — Entre Vienne et Gartempe. — Saint-Sarvin. — De la Gartempe à l'Anglin . . . . .	252
---	-----

## XVIII. — LA BEAUCE MONTMORILLONNAISE.

L'Anglin et la Benaize. — Le plateau de Journet. — Conquête des landes. — Montmorillon, son Octogone et ses macarons. — Comment le pays s'est transformé. — La poudre nègre. — Quelques domaines de la Beauce montmorillonnaise. — La Hire et Chandos. — Au bord de la Charente. — Civray et Charroux.	265
--	-----

## XIX. — ENTRÉE EN BOISCHAUT.

	Pages.
Bourg-Archambault. — Aux confins de quatre provinces. — La Trimouille. — Château-Guillaume. — A travers les asphodèles. — Bèlabre. — La chapelle de Fontange. — Au bord de la Creuse. — Le donjon de Romefort. — Ciron : sa lanterne des morts ; le monument du <i>Zénith</i> . — Les vieux châteaux de la Creuse. — Saint-Gaultier et ses fours à chaux. — La vallée de la Bouzanne. — Le château de Chabenet. — Entre Châteauroux et Argenton. . . . .	281

## XX. — LES LINGÈRES D'ARGENTON.

Argenton. — Une cité coquette. — Le haut du pavé et les femmes. — A travers la ville. — Les lingères. — La lingerie dans le centre. — Condition du travail à Argenton. — Éguzon. — Le vallon de l'Abloux. — La vallée du Portefeuille. — Saint-Benoît-du-Sault. . . . .	29
---	----

## XXI. — LE PAYS DE GEORGE SAND

La forêt de Châteauroux. — Ardentes. — Chez la <i>Petite Fadette</i> . — Le moulin d'Angibault. — La Châtre. — Au château de Nohant. — Dans la vallée Noire. — Briantes et les <i>Beaux Messieurs de Bois Doré</i> . — Sainte-Sévère et <i>Mauprat</i> . — La Motte-Feuilly .	310
---	-----

## XXII. — LA CREUSE ET LA GARGILLESSE.

Neuvy-Saint-Sépulchre. — Les superstitions berrichonnes. — Au long de la Creuse. — Les phosphatières. — Le Moulin-Loup. — Dans les gorges. — Le Pin. — Gargillesse et son vallon. — Cuzion. — Les ruines de Châteaubrun. — Au pont des Piles .	328
INDEX ALPHABÉTIQUE . . . . .	345
TABLE DES CARTES . . . . .	360
TABLE DES MATIÈRES . . . . .	361



# CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

## VOYAGES CIRCULAIRES A ITINÉRAIRES FIXES

Il est délivré toute l'année, à la gare de Paris-Lyon, ainsi que dans les principales gares situées sur les itinéraires, des billets de voyages circulaires à itinéraires fixes, extrêmement variés, permettant de visiter en 1<sup>re</sup> ou en 2<sup>e</sup> classe, à des prix très réduits, les contrées les plus intéressantes de la France, ainsi que l'Algérie, la Tunisie, l'Italie, l'Espagne, l'Autriche et la Bavière.

**Avis important.** — Les renseignements les plus complets sur les voyages circulaires et d'excursion (prix, conditions, cartes et itinéraires), ainsi que sur les billets simples et d'aller et retour, cartes d'abonnement, relations internationales, horaires, etc., sont renfermés dans le *Livret-Guide officiel*, édité par la Compagnie P.-L.-M. et mis en vente au prix de 0 fr. 50 c. dans les gares, bureaux de ville et dans les bibliothèques des gares de la Compagnie; ce livret est également envoyé contre 0 fr. 85 c. adressés en timbres-poste au Service Central de l'Exploitation P.-L.-M. (Publicité, 20, Boulevard Diderot, Paris).

---

## VOYAGES CIRCULAIRES A COUPONS COMBINABLES

sur le réseau P.-L.-M. et sur les réseaux P.-L.-M. et Est.

Il est délivré, toute l'année, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M., des carnets individuels ou de famille pour effectuer sur ce réseau ou sur les réseaux P.-L.-M. et Est, en 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classe, des voyages circulaires à itinéraire tracé par les voyageurs eux-mêmes, avec parcours totaux d'au moins 300 kilomètres. Les prix de ces carnets comportent des réductions très importantes qui atteignent, pour les billets collectifs, 50 p. 100 du tarif général.

La validité de ces carnets est de 30 jours jusqu'à 1,500 kilomètres; 45 jours de 1,501 à 3,000 kilomètres, 60 jours pour plus de 3,000 kilomètres.

Faculté de prolongation, à deux reprises, de 15, 23 ou 30 jours, suivant le cas, moyennant le paiement d'un supplément égal au 10 p. 100 du prix total du carnet pour chaque prolongation.

*Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire.*

Pour se procurer un carnet individuel ou de famille, il suffit de tracer sur une carte qui est délivrée gratuitement dans toutes les gares P.-L.-M., bureaux de ville et agences de la Compagnie, le voyage à effectuer et d'envoyer cette carte, 5 jours avant le départ, à la gare où le voyage doit être commencé, en joignant à cet envoi une consignation de 10 fr.

Le délai de demande est réduit à 2 jours (dimanches et fêtes non compris), pour certaines grandes gares.

---

## DE PARIS A BERNE ET A INTERLAKEN OU RÉCIPROQUEMENT

Viâ Dijon, Dôle, Pontarlier, Neuchâtel, Bienne

### De PARIS à ZERMATT (Mont-Rose)

Viâ Dijon, Pontarlier, Lausanne

(sans réciprocity)

VALIDES PENDANT 60 JOURS A PARTIR DU JOUR DE LEUR ÉMISSION

#### PRIX DES BILLETS ALLER ET RETOUR

De Paris à Berne *viâ* Dijon-les-Verrières ou *viâ* Dijon-les-Verrières-Delémont-Delle : 1<sup>re</sup> cl., 101 fr. ; 2<sup>e</sup> cl., 75 fr. ; 3<sup>e</sup> cl., 50 fr.

De Paris à Interlaken : 1<sup>re</sup> cl., 113 fr. ; 2<sup>e</sup> cl., 83 fr. ; 3<sup>e</sup> cl., 56 fr.

De Paris à Zermatt : 1<sup>re</sup> cl., 140 fr. ; 2<sup>e</sup> cl., 103 fr. ; 3<sup>e</sup> cl., 71 fr.

Pendant le service d'été, trajet rapide de Paris à Berne et à Interlaken sans changement de voiture.

Franchise de 30 kilos de bagages sur le réseau P.-L.-M. Aucune franchise de bagages sur les parcours suisses. Arrêts facultatifs sur tout le parcours.

*Les billets de Paris à Berne et à Interlaken sont délivrés du 15 avril au 15 octobre et ceux de Paris à Zermatt du 15 mai au 30 septembre.* Ces billets ne peuvent être utilisés que jusqu'au 30 septembre sur la ligne de Viège à Zermatt (le chemin de fer de Viège à Zermatt ne fonctionnant pas après cette date).

# CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

## PUBLICATIONS

Éditées par les soins de la Compagnie d'Orléans et mises en vente dans ses gares

Livret-Guide illustré de la Compagnie d'Orléans; — Le Cantal; — Le Berry au pays de George Sand); — Bretagne; — De la Loire aux Pyrénées.

*Premières livraisons d'une collection qui sera continuée*: La France en chemin de fer (Itinéraire géographique de Paris à Tours); — La France en chemin de fer (Itinéraire géographique de Saint-Denis-près-Martel à Arvant, ligne du Cantal); — La France en chemin de fer (Itinéraire géographique de Tours à Nantes); — La France en chemin de fer (Itinéraire géographique de Limoges à Clermont-Ferrand, avec embranchement de Laqueuille au Mont-Dore).

## BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE FAMILLE

Pour les Stations Thermales et Hivernales

### DES PYRÉNÉES ET DU GOLFE DE GASCOGNE

*Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn, etc.*

TARIF SPÉCIAL G. V. n° 106 (Orléans).

Des billets de famille de 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes, comportant une réduction de 20 à 40 p. 100, suivant le nombre de personnes, sont délivrés toute l'année, à toutes les gares du réseau d'Orléans, pour les stations thermales et hivernales du Midi, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres (aller et retour compris), et notamment pour :

Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary (halte), Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Béarn, etc.

Durée de Validité: **33 Jours** (*non compris les Jours de départ et d'arrivée*)

## Excursions en Touraine, aux Châteaux des Bords de la Loire

ET AUX STATIONS BALNÉAIRES

*De la Ligne de SAINT-NAZAIRE au CROISIC et à GUÉRENDE*

1<sup>er</sup> Itinéraire. Durée: 30 jours. — PRIX DES BILLETS. 1<sup>re</sup> cl., 86 fr.; 2<sup>e</sup> cl., 63 fr.

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais, Saumur, Angers, Nantes, Saint-Nazaire, Le Croisic, Guérande, et retour à Paris, *via* Blois ou Vendôme, ou par Angers et Chartres, sans arrêt sur le réseau de l'Ouest.

2<sup>e</sup> Itinéraire. Durée: 15 jours. — PRIX DES BILLETS. 1<sup>re</sup> cl., 54 fr.; 2<sup>e</sup> cl., 41 fr.

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais, et retour à Paris, *via* Blois ou Vendôme.

## EXCURSIONS EN AUVERGNE ET DANS LE LIMOUSIN

AVEC ARRÊT FACULTATIF A TOUTES LES GARES DU PARCOURS

La Compagnie d'Orléans délivre du 1<sup>er</sup> Juin au 30 Septembre au départ de Paris, des billets d'Excursion en Auvergne et dans le Limousin, valables pendant 30 jours, aux prix réduits ci-après et comportant les itinéraires A et B ci-dessous.

Itinéraire A. — 1<sup>re</sup> classe, 98 francs; 2<sup>e</sup> classe, 73 francs.

Paris, Vierzon, Bourges, Montluçon, Chamblet-Néris (Bains de Néris), Evaux-Bains (Bains d'Evaux), Eygurande, La Bourboule (Bains de la Bourboule), Le Mont-Dore (Bains du Mont-Dore), Royat (Bains de Royat), Clermont-Ferrand, Lagnac, Ussel, Limoges (par Tulle, Brive et Saint-Yrieix, ou par Eymoutiers), Vierzon, Paris.

Itinéraire B. — 1<sup>re</sup> classe, 120 francs; 2<sup>e</sup> classe, 90 francs.

Paris, Vierzon, Bourges, Montluçon, Chamblet-Néris (Bains de Néris), Evaux-Bains (Bains d'Evaux), Eygurande, La Bourboule (Bains de la Bourboule), Le Mont-Dore (Bains du Mont-Dore), Royat (Bains de Royat), Clermont-Ferrand, Lagnac, Vic-sur-Cère, Le Lioran, Arvant, Figeac, Rodez, Decazeville, Rocamadour (Parirage), Brive, Limoges (par Saint-Yrieix ou par Uzerche), Vierzon, Paris.

La durée de validité de ces billets (30 jours) peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes successives de 10 jours, moyennant le paiement, pour chaque période, d'un supplément égal à 10 p. 100 du prix du billet.

# BERGER-LEVRAULT ET C<sup>e</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5, rue des Beaux-Arts. — 18, rue des Glacis, NANCY.

- Soldats de Lorraine.** Chevert, Oudinot, Exelmans, Lataye, Marguerite, etc., par Paul DESPIQUES, agrégé d'histoire, professeur au Lycée de Reims. Préface de Paul et Victor MARGUERITE. 1899. Beau vol. in-8 de 324 p., avec 33 illustrations, broché sous couverture illustrée. . . . . 5 fr.
- Récits lorrains.** Histoire des ducs de Lorraine et de Bar, par Ernest MOURIN, recteur honoraire de l'Académie de Nancy. Un volume in-12 de 405 pages, broché. . . . . 3 fr. 50 c. — Relié en percaline gaufrée, tête dorée. . . . . 5 fr.
- Les Vosges pendant la Révolution, 1789-1795-1800.** Étude historique, par Félix BOUVIER. 1881. Vol. in-8, de 536 p., avec 4 gravures, br. 7 fr. 50 c.
- Carnet d'étapes du dragon Marquant. Démarches et actions de l'armée du Centre pendant la campagne de 1792.** Publié d'après le manuscrit original, par G. VALLÉE et G. PARISSET. 1898. Un volume in-12 de 318 pages, avec une carte, broché . . . . . 3 fr. 50 c.
- Le Général Curély. Itinéraire d'un cavalier léger de la Grande-Armée (1793-1815).** Publié d'après un manuscrit authentique, par le général Ch. THOMAS. 1887. Un volume in-12 de 440 pages, avec portrait et fac-similé. . . . . 3 fr. 50 c.
- Souvenirs et campagnes d'un vieux soldat du premier Empire (1803-1814),** par le commandant PARQUIN. Avec une introduction par le capitaine A. AUBIER. 1892. Un volume in-8 de 430 pages, avec un portrait, broché. 6 fr.
- Lasalle. D'Essling à Wagram.** Correspondance recueillie et publiée avec notes biographiques par A. ROBINET DE CLÉRY. 1892. Beau volume in-8, avec 13 gravures, une carte et un tableau généalogique, broché . . . . . 5 fr.
- Souvenirs militaires d'un officier du premier Empire (1795-1832),** par J.-N.-A. NOËL, chevalier de l'Empire, colonel d'artillerie, maire de Nancy. 1896. Vol. gr. in-8, avec 1 portrait, 1 gravure et 6 cartes ou plans, br. 6 fr.
- Souvenirs militaires (1805-1818),** par A. THIRION, de Metz. Volume in-12, broché. . . . . 4 fr.
- L'Espionnage militaire sous Napoléon I<sup>er</sup>.** Ch. Schulmeister, par Paul MULLER. 1896. Un volume in-12, broché . . . . . 3 fr.
- La Défense d'Huningue en 1815 et le général Barbanègre,** d'après les documents inédits, par M. l'abbé CASTEIG. 1898. Un volume grand in-8 de 138 pages, avec un portrait et 2 planches. . . . . 3 fr. 50 c.
- La Prise de Bône et de Bougie, d'après des documents inédits (1832-1834),** par le général DE CORNILLIER-LUCINIÈRE. 2<sup>e</sup> édition. 1898. Un volume in-12 de 385 pages avec nombreuses illustrations, broché. . . . . 3 fr. 50 c.
- Lettres du Maréchal Bosquet (1830-1858).** 1894. Un volume in-8 de 408 pages, avec portrait en héliogravure . . . . . 5 fr.
- Souvenirs de la guerre de Crimée (1854-1856),** par le général FAY, ancien aide de camp du maréchal Bosquet. 2<sup>e</sup> édition. 1889. (Couronné par l'Académie française.) Volume in-8, avec 1 planche et 3 cartes, broché . . . . . 6 fr.
- Français et Russes. Moscou et Sévastopol, 1812-1854,** par Alfred RAMBAUD. 5<sup>e</sup> édition. 1892. Un volume in-12, couverture illustrée. . . . . 3 fr. 50 c.
- Un héros de la Défense nationale. Valentin et les derniers jours du siège de Strasbourg,** par Lucien DELABROUSSE. 1898. Un volume in-8 avec un portrait, un autographe de Valentin et deux cartes, broché . . . . . 5 fr.
- Les Héros de la défaite (Livre d'or des vaincus). Récits de la guerre de 1870-1871,** par Joseph TURQUAN. 1888. Un vol. in-12 de 406 p., br. 3 fr. 50 c. Relié en percaline. . . . . 4 fr. 50 c.
- Les Héros oubliés. La Défense de Rambervillers en 1870,** par Félix BOUVIER. Nouvelle édition. 1895. Plaquette in-12, avec plan . . . . . 1 fr.
- Les Vertus guerrières. Livre du soldat,** par le général Ch. THOMAS. 3<sup>e</sup> édition. 1891. Un volume in-12 de 406 pages, broché . . . . . 3 fr. (Ouvrage couronné par l'Académie française.)
- L'Art de commander. Principes du commandement, à l'usage des officiers de tout grade,** par le capitaine André GAVET. 1899. Un vol. in-12, br. 2 fr. 50 c. (Ouvrage couronné par l'Académie française.)

LA  
FORCE PHYSIQUE  
CULTURE RATIONNELLE

*Méthode Attila — Méthode Sandow — Méthode Desbonnet*

---

LA SANTÉ PAR LES EXERCICES MUSCULAIRES MIS A LA PORTÉE DE TOUS

Par le Professeur **DESBONNET**

FONDATEUR DES ÉCOLES DE CULTURE PHYSIQUE DE LILLE, ROUBAIN, PARIS

Un volume in-8, avec 80 figures, br. sous couv. illustrée. 5 fr.

En élégante reliure souple, gaufrée or. . . . . 6 fr.

---

**Le Mouvement et les Exercices physiques.** *Leçons pratiques sur les systèmes osseux et musculaire*, par le D<sup>r</sup> L. E. DUPUY, médecin de l'hôpital de Saint-Denis. Introduction par le D<sup>r</sup> DASTRE, professeur de physiologie à la Faculté des sciences de Paris. 1893. Volume in-8, avec 139 figures, br. . 5 fr.

**Force et Agilité. Le soldat et les grands capitaines**, par H. MATHIEU. 1895. Un volume in-12 de 318 pages, broché . . . . . 3 fr.

---

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE  
DU SOUDAN FRANÇAIS  
(1878-1899)

Par le Lieutenant **GATELET**

DU 14<sup>e</sup> RÉGIMENT DE CHASSEURS A CHEVAL

Un volume in-8 de 528 pages, avec 13 croquis dans le texte  
et 16 cartes hors texte. — Prix, broché : 10 fr.



- La Géographie militaire et les nouvelles méthodes géographiques**, par O. BARRÉ, chef de bataillon du génie, professeur à l'École d'application.  
— *Introduction à l'étude de l'Europe centrale*. 1899. In-8, avec 37 figures et 3 planches en couleurs, broché. . . . . 2 fr. 50 c.  
— *La France du Nord-Est*. 1899. Un volume grand in-8 de 124 pages, avec 33 figures et 5 planches hors texte en couleurs, broché. . . . . 3 fr. 50 c.
- Manuel de Géographie commerciale**, par V. DEVILLE, professeur agrégé au lycée Michelet. (*Ouvrage récompensé par la Société de géographie commerciale de Paris.*) 1893. 2 volumes avec cartes et diagrammes. Reliés en toile gaufrée. . . . . 8 fr.
- Géographie militaire**, par le commandant MARCA. — 1<sup>re</sup> partie : *Généralités et la France*. 4<sup>e</sup> édition, revue et augmentée. 2 volumes grand in-8 et atlas in-4 de 137 cartes, la plupart en couleurs. Brochés : 35 fr. — Reliés en demi-chagrin. . . . . 46 fr.  
— 2<sup>e</sup> partie : *Principaux États de l'Europe*. 3<sup>e</sup> édition, revue et augmentée. 3 volumes grand in-8 et atlas in-1 de 149 cartes, la plupart en couleurs. Brochés : 45 fr. — Reliés en demi-chagrin. . . . . 59 fr.
- Les principaux Bassins de l'Europe**. Précis de géographie militaire à l'usage des candidats et des élèves des Écoles militaires, par Charles THIL, ancien officier d'infanterie. 1885. Volume in-12, broché. . . . . 3 fr. 50 c.
- Dictionnaire des Communes de la France et de l'Algérie**. Suivi d'une liste des communes des colonies et protectorats. 1899. Un volume in-8 de 664 pages, relié en percaline souple gaufrée. . . . . 6 fr.

**Mes Campagnes**, par une femme (C. VRAY). *Autour de Madagascar*. 1897. Un volume in-12, broché sous couverture illustrée en couleurs. . . 3 fr. 50 c.  
(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

**Trente mois au Continent mystérieux. Gabon, Congo et Côte occidentale d'Afrique**, par PAYEUR-DIDELOT, ancien membre des missions Crevaux et de Brazza. 1900. Un volume in-8 de 415 pages, broché sous couverture illustrée. . . . . 5 fr.

**Cinq mois au pays des Somalis**, par le prince NICOLAS D. GHKA. Suivi de la Faune somalie et d'une liste des plantes décrites, par G. SCHWEINFURT et G. VOLKENS. 1898. Un beau volume petit in-4 avec 21 planches hors texte et 1 carte in-folio en couleurs, cartonné. . . . . 15 fr.

**Sur le Haut-Zambéze**. — Voyages et travaux de mission, par François COILLARD, de la Société des missions évangéliques de Paris. Préface de M. J. DE SEYNES. Nouvelle édition. 1899. Un beau volume grand in-8 de 724 pages, avec 2 portraits, 33 planches et 2 cartes, broché. . . . . 8 fr.  
Relié en percaline gaufrée, plaques spéciales, tranches rouges. . . . . 10 fr.

**Au Sud de l'Afrique**, par Frédéric CHRISTOL. 1897. Un volume in-12, avec 150 dessins et croquis de l'auteur, broché sous couv. illustrée. . . 3 fr. 50 c.

**Silhouettes tonkinoises**, par Louis PEYTRAL. 1897. Volume in-12, illustré par GAYAC, broché sous couverture illustrée. . . . . 3 fr. 50 c.

**L'Escadre de l'Amiral Courbet**, par Maurice LOIR, lieutenant de vaisseau à bord de la *Triomphante*. 6<sup>e</sup> édition. 1892. Un volume in-12 avec portrait et 10 cartes, broché. . . . . 3 fr. 50 c.

**De Hanoi à Pékin**, par A. BOURNAIS, lieutenant-colonel d'infanterie de marine, avec une préface de M. Alfred RAMBAUD. 1892. In-12 de 428 p., br. 3 fr. 50 c.

## ÉTUDES D'HISTOIRE MARITIME

RÉVOLUTION — RESTAURATION — EMPIRE

Par MAURICE LOIR

Un volume in-12, broché sous couverture en couleurs. 1901.

Prix : 3 fr. 50 c.

Émile HINZELIN

---

# IMAGES DE FRANCE

---

## RÉGION DE L'EST

1900. Un volume in-12 de 430 pages, broché sous couverture illustrée par V. Prouvé. . . . . 3 fr. 50 c.  
Élégamment relié en percaline, plaques spéciales, tête dorée. 5 fr.
- 

## ÉTUDES DE GÉOLOGIE MILITAIRE

Par le capitaine d'infanterie Ch. CLERC

---

- I. — Le Jura. Volume in-8, avec 49 figures et 1 carte, broché. 5 fr.  
II. — Les Alpes françaises. Volume in-8, avec 30 figures et 1 carte, broché. . . . . 5 fr.
- 

- Les Alpes françaises. Étude sur l'économie alpestre** et l'application de la loi du 4 avril 1882 à la restauration et à l'amélioration des pâturages, par F. BRIOT, inspecteur des forêts. Ouvrage couronné par la Société nationale d'agriculture de France. 1896. Un beau volume grand in-8 de 627 pages, avec 6 héliogravures, 2 cartes en couleurs et 179 plans ou figures, broché . 25 fr.
- La Vie à Évian-les-Bains**, par Émile DAULLIA. 1890. Vol. in-12. br. . 2 fr.
- Un Coin des Cévennes. Le Vigan et ses environs**, par C. CHANTE, membre du Club cévenol. 1897. Un volume in-12, broché . . . . . 2 fr.
- En Vivarais. Impressions. Descriptions. Notes historiques. Figures ardéchoises. Grandes industries. Presse. Pages vivaraises**, par Jean VOLANE. 1896. Tome I<sup>er</sup>. Un volume grand in-8, avec 40 dessins ardéchois ou compositions ornementales, broché . . . . . 3 fr. 50 c.
- Tome II : **L'Ardèche pittoresque. Descriptions. Mœurs. Impressions. Pages vivaraises**. 1899. Un volume grand in-8, avec 50 gravures, broché. 5 fr.
- La Lorraine illustrée. Texte** par Lorédan LARCHEY, André THEURIET, E. AUGUIN, etc. Un magnifique volume grand in-4 de 800 pages, avec 445 belles gravures et un frontispice en chromo, broché . . . . . 50 fr.  
Relié en demi-marroquin, gaufrage artistique. . . . . 60 fr.
- Le Plateau lorrain. Essai de géographie régionale**, par A. AUERBACH, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Nancy. 1893. Beau vol. in-12, avec 24 croquis cartographiques et 21 vues photographiques, broché . . 5 fr.
- Guide du géologue en Lorraine. Meurthe-et-Moselle, Vosges, Meuse**, par G. BLEICHER, professeur d'histoire naturelle à l'Université de Nancy. 1887. Un joli volume in-12, avec 14 figures et 2 planches, broché. . . . . 3 fr. 50 c.
- A travers la Norvège. Souvenirs de voyage**, par L. MARCOT. Un fort volume in-12, broché . . . . . 3 fr. 50 c.
- Du Danube à la Baltique. Allemagne, Autriche-Hongrie, Danemark. Descriptions et souvenirs**, par Gabriel THOMAS. 2<sup>e</sup> édition. Un volume in-12 de 600 pages, broché. . . . . 3 fr. 50 c.
- Huit jours en Bosnie**, par E. MEIGNEN. 1897. In-12 avec photographies et dessins de G. SCOTT et A. BLOCH . . . . . 1 fr.
- Corse et Italie. Impressions de voyage**, par G. BEROY. 1897. Un volume in-12, broché. . . . . 3 fr.

BERGER-LEVRAULT ET C<sup>e</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5, rue des Beaux-Arts. — 18, rue des Glacis, NANCY.

---

VOYAGE ARDOUIN-DUMAZET  
—•—  
EN FRANCE

*Volumes in-12 d'environ 400 pages, avec cartes et croquis.  
Chaque volume, broché, 3 fr. 50 — Élégamment relié, 4 fr.*

---

*Vient de paraître :*

26<sup>e</sup> série. **Berry et Poitou oriental.**

---

Le Berry, après la vogue assez artificielle et littéraire que lui valut George Sand, était oublié. Cette vieille province, dont l'histoire est si intimement liée à celle du pays tout entier, et qui est le cœur géométrique de la France, mérite pourtant mieux que ce délaissement. Elle ne possède guère de grands sites, mais elle a des paysages d'une grâce douce, que M. Arduin-Dumazet a su bien rendre dans ce nouveau volume de son **Voyage en France**.

L'écrivain à qui l'on doit un tableau si vivant, si fidèle et si pittoresque de la patrie française, dans le vaste travail qu'il poursuit avec tant de ténacité et de succès, a retrouvé et saisi, même après George Sand, toute la grâce captivante et un peu mélancolique de la région berrichonne. Ce qu'il nous donne aujourd'hui n'existait pas encore. Si nous retrouvons sous sa plume les paysages où se déroula le chaste roman de la *Petite Fadette*, où s'agitèrent les *Mauprat*, où le socialisme naïf et mystique du *Meunier d'Angibault* et du *Péché de M. Antoine* s'implanta si singulièrement, il y a surtout, dans ce nouveau livre, de véritables découvertes, comme celles qui firent le succès des précédents volumes du **Voyage en France**.

Ainsi, dès les premières pages, nous pénétrons dans des contrées inconnues, sauf des savants locaux et des folkloristes. Il s'agit de cette singulière peuplade des Forétins, que les Berruyers appellent les Anglais, où l'on croit avoir retrouvé les descendants des archers écossais qui servirent Louis XI. Ils ont créé là, entre la Sologne, le pays de Sancerre et la région de Bourges, une contrée bocagère curieuse, où les vergers couvrent les collines pendant des lieues. Ils ont gardé en partie des mœurs qui en font un noyau bien distinct des Solognots et des Berrichons. M. Ardouin-Dumazet est allé parmi ces Forétins, a parcouru leurs pommeraies, a vécu de leur vie et il nous a apporté un vif tableau de ce petit peuple resté à part de la mère patrie, tout en étant profondément français de cœur.

L'auteur du **Voyage en France** nous conduit ensuite vers la vieille ville de Bourges, dont il saisit à merveille le double aspect : la cité de Jacques Cœur, aux rues étroites, montueuses, tortueuses, bordées d'antiques hôtels, remplies de souvenirs, et la vaste cité militaire et travailleuse où la France forge ses canons et prépare ses explosifs. L'écrivain militaire et patriote qu'est M. Ardouin-Dumazet a achevé cette étude sur le rôle guerrier de Bourges par une description du camp d'Avord, assis dans le petit pays de Septaine.

De là, il nous conduit au long du canal du Berry si animé, et en étudie le rôle économique, puis dans les minières désertées qui le bordent; vers Charost et Saint-Amand-Mont-Rond, près du centre mathématique du territoire français. Au long du Cher indigent, il décrit Mehun-sur-Yèvre et l'industrielle Vierzon, avant de remonter vers Issoudun, capitale déchuë, et la ville grandissante de Châteauroux.

Alors, à la suite de ce guide avisé, nous parcourons la Champagne du Berry, plaine calcaire peuplée de moutons, ses petites villes aux grandes foires : Levroux et Vatan, la fraîche vallée du Nahon, Valençay et son château solennel, Meusnes où l'on taille encore des silex comme aux temps préhistoriques.

Voici la Brenne aux innombrables étangs, la vallée de la Creuse aux larges horizons, les tristes plateaux de Pleu-



martin, où vinrent se réfugier les Acadiens chassés

du Canada par les Anglais. Puis, c'est la Vienne, ses rives ensoleillées, ses falaises de roches, sa merveilleuse et monumentale cité de Chauvigny. Au delà, le douloureux champ de bataille de Poitiers attire l'écrivain, comme l'avaient attiré déjà Crécy et Azincourt.

L'économiste rural apparaît de nouveau chez M. Ardouin-Dumazet dans les chapitres consacrés à la région des landes de Montmorillon et de la Trémouille, si étonnamment transformée de nos jours. En un autre chapitre, après nous avoir fait remonter la Creuse, depuis Le Blanc, entre les châteaux et les beaux villages, il nous montre l'aimable ville d'Argenton, où des centaines de femmes et de jeunes filles se livrent à la confection de la lingerie.

Argenton, c'est l'entrée du pays de George Sand, des beaux sites, des campagnes gracieuses. L'auteur du **Voyage en France** leur consacre des pages vives et émues. Même après la bonne Dame de Nohant il a trouvé bien des choses à dire sur la Châtre, la Vallée Noire.

Sainte-Sévère, le Pin et Gargillesse. Tous ceux que George Sand a charmés, qui ont conservé de ses livres l'inoubliable impression que laissent de telles œuvres, retrouveront leurs souvenirs précisés et rajeunis ; s'ils veulent plus tard parcourir les lieux tranquilles et sauvages où les conduisit autrefois la grande romancière du Berry, ils n'auront pas de déception, ils sauront déjà, par M. Ardouin-Dumazet, ce que les chemins de fer et les chemins vicinaux ont fait des vallons que l'imagination populaire peuplait de fées et de sortilèges.

Dans les notices qui ont annoncé la publication des 22<sup>e</sup>, 23<sup>e</sup>, 24<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> séries, nous signalions les récompenses que le **Voyage en France** a obtenues. En rappelant les distinctions décernées par l'Académie française, la Société des gens de lettres et la Société de géographie de Paris, nous disions que la Société de géographie commerciale de Paris lui a décerné sa médaille de France ou médaille Meurand. Le rapporteur, M. Moireau, en annonçant la décision du comité, disait, aux applaudissements d'un auditoire qui venait d'acclamer le colonel Marchand et ses collaborateurs :

« Il y a donc encore des coins insuffisamment connus en France ? Posez cette question devant **M. Ardouin-Dumazet** ! Il vous répondra en vous montrant les vingt volumes déjà parus de son « **Voyage en France** », les premiers en 1894, les trois derniers en 1899. Quinze autres volumes compléteront ce grand travail. Œuvre encore inachevée, sans doute ; mais fallait-il attendre encore, après vingt volumes, pour récompenser l'œuvre ? Aucun de nous ne l'a pensé.

« L'auteur nous entraîne de province en province, de ville en ville, d'usine en usine. C'est un tour de France, effectué avec le compagnon le plus aimable, le plus instruit, le plus débrouillard, le plus insatiablement curieux qui se puisse imaginer. M. Ardouin-Dumazet entend étudier de près, voir, toucher, comprendre ce qu'il décrit, ce qui fait qu'une fois en possession de son sujet, il l'expose avec une aisance extrême, avec le talent de se faire lire jusqu'au bout.

« La plume est alerte, sans prétention ; pas de phraséologie ; des monceaux de faits et de chiffres, dressés pour l'édification du lecteur par les voies les plus courtes. Pays, mœurs, production industrielle, agriculture, conditions du travail, dans chaque localité, tout est passé en revue avec intelligence et sincérité. L'auteur nous appartient sur-

tout par le côté économique et commercial. On sent que l'on a en lui sur ce terrain un guide à qui l'on peut se fier.

« L'un de nous a dit que l'œuvre de M. Ardouin-Dumazet était ce qui avait été publié de plus agréable et de plus complet en ce genre sur la France depuis le célèbre voyage d'Arthur Young à la fin du <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle. Les préoccupations de l'auteur moderne sont moins exclusivement agricoles que celles de son prédécesseur, et Arthur Young parcourait lentement nos campagnes sur une jument grise, tandis que M. Ardouin-Dumazet use de tous les moyens de locomotion.

« Notre auteur a été soldat avant d'être écrivain. Franc-tireur en 1870, il combattit à Dijon, à Nuits, à Vesoul; il s'engagea en 1872 dans un régiment de ligne, passa de là aux tirailleurs algériens, forma une Société de géographie à Tlemcen, fut élu membre de la Société de géographie de Bordeaux et membre correspondant de notre Société. Il était alors caporal. Le suivre dans les nombreuses péripéties de sa carrière m'entraînerait trop loin. Il s'est fait lui-même, il a été un écrivain d'une fécondité extraordinaire, il a enfin composé une belle œuvre sur notre pays: nous lui avons donné la médaille de France. »

Ce que la Société de géographie commerciale a pensé du **Voyage en France**, la Société de géographie de Paris l'avait dit en lui attribuant le prix Félix Fournier :

« M. Ardouin-Dumazet s'efforça donc de faire une étude sérieuse très documentée et très au courant, en s'appuyant non pas seulement sur ce qui avait été écrit avant lui, mais en allant sur place, en consultant les industriels, les commerçants, les propriétaires, tous ceux, en un mot, qui étaient en état de lui fournir des renseignements vécus. On sent tout ce qu'il faut d'esprit critique et d'indépendance pour ne pas se laisser influencer, pour négliger les querelles locales, les amours-propres froissés et ne retenir de ces informations, souvent oiseuses et interminables, que le trait décisif et l'argument qui porte. Ce n'est plus ici le sec et fastidieux résumé d'un auteur qui abrège des documents officiels, c'est l'impartial exposé d'efforts personnels encore tout vibrants de la lutte, et cela donne au style, avec une trame solide, une intensité de vie, une propriété d'expression qui sont la caractéristique même de cet ouvrage. »

Pour tous, le nom d'Ardouin-Dumazet et le **Voyage en France** sont désormais inséparables. Nous avons cité déjà le mot de ce pro-

fesseur d'une de nos grandes Universités, disant qu'il voyait là pour la première fois « une **géographie nationale** vraiment digne de ce nom, autant sous le rapport des recherches nouvelles et inattendues, que de la méthode d'exposition, et qui laisse bien loin derrière elle tout ce qui a été tenté dans ce genre ; — en un mot, une œuvre moderne dans la meilleure acception du terme ».

Le succès du **Voyage en France** est d'autant plus frappant, que l'auteur, tout à son œuvre et à ses travaux spéciaux d'écrivain militaire, n'a pas recherché le bruit autour de sa remarquable création. Les distinctions et les encouragements dont elle a été l'objet lui sont venus sans qu'il les ait sollicités. Cet ensemble de livres consacrés à un même sujet, qu'à bon droit on peut appeler une *bibliothèque nationale* et qui constitue un des plus considérables labours de ce temps, s'est imposé par sa seule valeur.

Nous ne saurions trop insister sur ce point que ce n'est pas une géographie dans le sens étroit de ce mot. C'est encore une œuvre littéraire et historique, d'une portée considérable. L'Académie française, appelée pour la seconde fois à couronner le **Voyage en France**, a tenu à bien marquer son sentiment à cet égard, en lui attribuant le prix Narcisse Michaut, qu'elle décerne tous les deux ans à l'auteur du *meilleur ouvrage de littérature française*.

---

Voici le plan complet du **Voyage en France**, avec le sommaire des chapitres pour chacun des volumes parus ou en préparation :

### **Volumes parus :**

#### **RÉGION DU CENTRE**

1<sup>re</sup> SÉRIE : LE MORVAN, LE VAL DE LOIRE, LE PERCHE. — Le flottage en Morvan — les bûcherons du Nivernais — au pays des nourrices — le Nivernais industriel — le Nivernais pastoral — une usine nationale (Guérisny) — Gien et la Puisaye — la Sologne — paysages solognots — les colons de Sologne — la Sologne berrichonne — le safran en Gâtinais — Orléans — les roses d'Olivet — les troglodytes du Vendômois — les vignes du val de Loire — la capitale des tanneurs — la Champagne tourangelle — Rabelais, guide en Touraine — la réglise



— la Touraine industrielle — Mettray — le Perche — le percheron en Amérique — le Grand-Perche — les forêts du Perche — la vallée de la Sarthe — ce que deviennent les hêtres — La Flèche et le pays fléchois. — 370 pages avec 19 cartes ou croquis.

2<sup>e</sup> SÉRIE : DES ALPES MANCELLES A LA LOIRE MARITIME. — Les Alpes mancelles — le pavé de Paris — la Champagne mancelle — Sablé et ses marbres — Laval et Port-du-Salut — chez les Chouans — dans la Mayenne — l'agriculture dans le Bas-Maine — aiguilles et épingles — le point d'Alençon — le Camembert — Flers — la Suisse normande — Angers et les ardoisières — ardoises et primeurs — le guignolet et le vin d'Anjou — Saumur — la bijouterie religieuse — le Bocage vendéen — sur la Loire, d'Angers à Nantes — Grand-Jouan — Clisson et les lacs de l'Erdre — le lac de Grand-Lieu — la Loire, de Nantes à Paimbœuf. — 356 pages avec 24 cartes ou croquis.

*(Ces deux volumes ont été couronnés par l'Académie française dès leur apparition.)*

## LITTORAL ATLANTIQUE

3<sup>e</sup> SÉRIE : I. D'ARCACHON A BELLE-ISLE. — L'île aux Oiseaux — la Seudre et les îles de Marennes — l'île d'Oleron — île d'Aix — île Madame et Brouage — île de Ré — île d'Yeu — île de Noirmoutier — de l'île de Bouin à Saint-Nazaire — archipel de la Grande-Brière — île Dumet et la presqu'île du Croisic — Belle-Isle-en-Mer. — 318 pages avec 19 cartes ou croquis.

4<sup>e</sup> SÉRIE : II. D'HOËDIC A OUESSANT. — île d'Houat — la Charte des îles bretonnes — île d'Hoëdic — le Morbihan et la presqu'île de Rhuys — îles aux Moines — petites îles du Morbihan — îles d'Arset d'Ilur — île de Groix — île Chevalier et île Tudy — archipel des Glénans — la ville close de Concarneau — île de Sein — archipel d'Ouessant : I. de Beniguet à Molène — II. l'île d'Ouessant — îles de la rade de Brest. — 322 pages avec 25 cartes ou croquis.

## RÉGION DU NORD-OUEST

5<sup>e</sup> SÉRIE : ILES FRANÇAISES DE LA MANCHE ET BRETAGNE PÉNINSULAIRE. — Les îles de l'Aber-Vrac'h — île de Siec — île de Batz — Morlaix et son archipel — les Sept-Îles — île Grande (Énès Meur) et son archipel — archipel de Saint-Gildas — les îles d'Er — archipel de Bréhat — le Goëlle et le Penthièvre — au berceau de la Tour-d'Auvergne — en

# Voyage en France

## VOLUMES PARUS

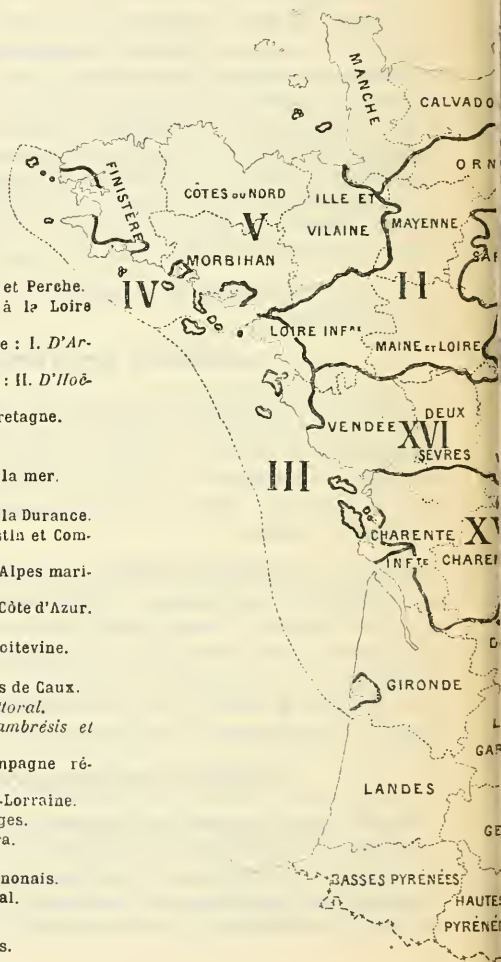
1. Morvan, Val de Loire et Perche.
2. Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3. Les Iles de l'Atlantique : I. *D'Arca-  
cachon à Belle-Isle.*
4. Les Iles de l'Atlantique : II. *D'Hoë-  
dic à Ouessant.*
5. Iles de la Manche et Bretagne.
6. Cotentin, Normandie.
7. La Région lyonnaise.
8. Le Rhône, du Léman à la mer.
9. Bas-Dauphiné.
10. Les Alpes, du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin et Com-  
tat-Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes mari-  
times.
13. Région marseillaise et Côte d'Azur.
14. La Corse.
15. Charentes et Plaine Poitevine.
16. De Vendée en Beauce.
17. Vexin, Picardie et pays de Caux.
18. Nord : I. *Flandre et littoral.*
19. Nord : II. *Artois, Cambrésis et  
Hainaut.*
20. Haute-Picardie, Champagne ré-  
moise et Ardennes.
21. H<sup>te</sup>-Champagne ; Basse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.
24. Haute-Bourgogne.
25. Basse-Bourgogne et Senonais.
26. Berry et Poitou oriental.

### SOUS PRESSE :

27. Marche et Bourbonnais.

### EN PRÉPARATION :

28. Limousin, Haut-Périgord.
29. Auvergne.
- 0 Velay, Cévaudan et Gardonnenque.





Cornouailles — au pays de Brizeux — Bretagne celtique, Bretagne française — Mi-Voie et Brocéliande — de Vitré au mont Saint-Michel — la Hollande de Normandie — Saint-Malo, la Rance et Dinan — Granville, les Chausey et les Minquiers. — 407 pages avec 29 cartes ou croquis.

6<sup>e</sup> SÉRIE : COTENTIN, BASSE-NORMANDIE, PAYS D'AUGE, HAUTE-NORMANDIE, PAYS DE CAUX. — Une ville de chaudronniers — les Vaux-de-Vire — la Déroute et les lignes de Carentan — le duché de Coigny — la Hougue — Cherbourg et la Hague — Bayeux et le Bessin — la campagne de Caen — la foire de Guibray — du Bocage à la mer — le littoral du Calvados — la vallée d'Auge — en Lieuvin — Trouville et la Côte-de-Grâce — le marais Vernier et la Risle — Évreux et le Saint-André — tringlots et enfants de troupe — les draps d'Elbeuf — de l'Avre à la Risle — de la Risle à l'Andelle — Rouen — le royaume d'Yvetot — le Mascaret — le Havre. — 455 pages avec 30 cartes ou croquis.

### RÉGION DU SUD-EST

7<sup>e</sup> SÉRIE : LA RÉGION LYONNAISE : LYON, MONTS DU LYONNAIS ET DU FOREZ. — Lyon — rôle social de Lyon — à travers Lyon — la Croix-Rousse et Vaise — du Gourguillon au mont d'Or — la plaine du Dauphiné — Vienne et le pays des cerises — le mont Pilat — les monts du Lyonnais — de Vichy à Thiers — de Thiers à Pierre-sur-Haute — Montbrison, la plaine du Forez et Saint-Galmier — les monts Tarare — le col des Sauvages et Thizy — Cours et Roanne — le berceau de Félix Faure — la diligence des Écharmeaux — le Beaujolais et la foire de Montmerle — Teinturiers et fireurs d'or. — 314 pages avec 19 cartes ou croquis.

8<sup>e</sup> SÉRIE : LE RHONE DU LÉMAN A LA MER : DOMBES, VALROMEY ET BUGÉY, BAS-DAUPHINÉ, SAVOIE RHODANIENNE, LA CAMARGUE. — En Dombes — la Bresse et le Bugey — la corne et le celluloid — Saint-Claude et ses pipes — la Valserine et la perte du Rhône — le Valromey et Belley — les lacs du Bas-Bugey — les Balmes viennoises — l'île de Crémieu — la Hollande du Dauphiné — du lac d'Aignebelette au lac du Bourget — le lac d'Annecy — Albertville et l'Arly — les horlogers de Cluses — le Rhône de Bellegarde à Seyssel — les défilés de Pierre-Châtel — Villebois et le Sault du Rhône — le Rhône, de Lyon à Valence — le Rhône, de Valence à la mer — en Camargue — les Saintes-Maries-de-la-Mer — les vignobles et les troupeaux. — 325 pages avec 22 cartes ou croquis.

9<sup>e</sup> SÉRIE : BAS-DAUPHINE : VIENNOIS, GRAISIVAUDAN, OISANS, DIOIS ET VALENTINOIS. — Le lac de Paladru et la Fure — du Rhône à la Morge — la noix de Grenoble — Voiron et la Chartreuse — Grenoble — de Grenoble à la Mure — la Mateysine et Vizille — Uriage, le Pont-de-Glaix — l'Oisans — en Graisivaudan — le pays du gratin — Tournon, Tain et l'Ermitage — le Valentinois — Crest et la Drôme — le chemin de fer du col de Cabres — les premiers oliviers — Dieulefit et la forêt de Saou — le Vercors — le Royannais — Les Quatre-Montagnes. — 357 pages avec 23 cartes ou croquis.

10<sup>e</sup> SÉRIE : LES ALPES DU LÉMAN A LA DURANCE. — Les chasseurs alpins — en Tarentaise — en Maurienne — dans les Bauges — le Genevois — le Léman français — du Faucigny en Chablais — des Dranses au mont Blanc — les alpages de Roselend — le poste des Chapieux — la redoute ruinée du petit Saint-Bernard — au mont Iseran — au pied du mont Genis — une caravane militaire — le Briançonnais — du mont Genève au val de Névache — en Vallouise — le Queyras — les Barcelonnettes au Mexique — les défenses de l'Ubaye — Embrun et Gap — du Champsaur en Volgodemard — en Dévoluy — du Trièves en Valbonnais. — 374 pages avec 25 cartes ou croquis.

11<sup>e</sup> SÉRIE : FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN ET COMTAT-VENAISSIN. — La vallée du Gier — lacets et cuirasses — les armuriers de Saint-Étienne — rubaniers et cyclopes — le pays des serruriers — la vallée de l'Ondaine — Annonay et la Déôme — le Meygal — la Genève du Vivarais — du Rhône aux Boutières — sous les mûriers de Privas — de Viviers à Vals — le Pradet et le Teil — en Tricastin — l'enclave de Valréas et les Baronnie — les Dentelles de Gigondas — le Pont-Saint-Esprit — la principauté d'Orange — Carpentras — au mont Ventoux — en Avignon — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavailon. — 362 pages avec 25 cartes ou croquis.

12<sup>e</sup> SÉRIE : ALPES DE PROVENCE ET ALPES MARITIMES. — Au pays de Tartarin — la foire de Beaucaire — Uzès et le pont du Gard — les huiles de Salon — Noël chez Mistral — le félibrige et Saint-Remy-de-Provence — des Alpilles en Arles — d'Arles en Crau — au pied du Luberon — les pénitents des Mées — la vallée du Buech — de Gap à Digne — les brignoles de Barrême — les amandiers de Valensole — les faïences de Moustiers — le Plateau du Var — Aix-en-Provence — les champs de Pourrières — du Carami à l'Argens — de Draguignan à Grasse — les parfums de Grasse — de Menton aux Mille-Fourches

— la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — du Var à l'Ubaye.  
— 382 pages avec 30 cartes ou croquis et une grande carte des Alpes françaises hors texte.

13<sup>e</sup> SÉRIE : LA PROVENCE MARITIME. — La petite mer de Berre — les Bourdigues de Caronte — de Roquefavour au Pilon-du-Roi — les mines de Fuveau — les câpriens de Roquevaire — à travers Marseille — les ports de Marseille — du vieux Marseille aux cabanons — de la Ciotat aux calanques — Toulon — la rade de Toulon — la batterie des Hommes sans peur — de l'archipel des Embiez aux gorges d'Ollioules — les cerisaies de Solliès-Pont — Hyères et les Maurettes — les Isles d'Or : Giens et Porquerolles, Bagaud, Port-Cros et le Levant — des Maures à Saint-Tropez — traversée nocturne des Maures — au pied de l'Estérel — Cannes et Antibes — les îles de Lérins — Nice — Nice-Cosmopolis — Nice, camp retranché — de Nice à Monaco — Menton et la frontière.  
— 405 pages avec 28 cartes.

14<sup>e</sup> SÉRIE : LA CORSE. — La Balagne — Calvi et la Balagne déserte — la Tartagine et Corté — de Tavignano à Penticia — la Gravone et Ajaccio — autour d'Ajaccio — la Cinarca — une colonie grecque — les cédratiers des calanches — une vallée travailleuse (Porto) — dans la forêt corse — le Niolo — les gorges du Golo — Mariana et la Casinca — la Castagniccia — autour de Bastia — le cap Corse — de Marseille à Sartène — les bouches de Bonifacio — une vendetta (Porto-Vecchio) — le Fiumorbo — un essai de grande culture — l'immigration lucquoise — la vallée du Tavignano — l'avenir de la Corse. — 320 pages avec 27 cartes ou croquis, 7 vues et une planche hors texte.

## FIN DU LITTORAL ATLANTIQUE ET BEAUCE

15<sup>e</sup> SÉRIE : LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE. — Le pays d'Angoumois — les papiers d'Angoulême — au pays des colporteurs — les merveilles de la Braconne — les sources de la Touvre — la fonderie nationale de Ruelle — de la Charente au Né — la Champagne de Cognac — les eaux-de-vie de Cognac — les Pays-Bas de Jarnac — dans les Fins-Bois — le Confolentais — de la Tardoire à la Dronne — la double Saintongeaise — la Charente maritime (de Saintes à Rochefort) — La Rochelle — les vignes et les laiteries de l'Aunis — les bouchots à moules — Niort et la plaine poitevine — l'école militaire de Saint-Maixent — les protestants du Poitou — les mulets de Melle.  
— 385 pages avec 26 cartes ou croquis.

16<sup>e</sup> SÉRIE : DE VENDÉE EN BEAUCE. — La vallée de la Vonne à Sanxay — de Lusignan à Poitiers — les armes blanches de Châtellerault — en Mirebalais — Oiron et Thouars — la Vendée historique — les Alpes vendéennes — le Bocage vendéen — la forêt de Vouvan — les marais de la Sèvre Niortaise — le Marais vendéen — Luçon et son marais — l'estuaire du Lay — la Vendée moderne — le pays d'Olonne — de la Loire à la Vie — de Bressuire en Gâtine — le Thouet et l'École de Saumur — au pays de Rabelais — de Tours au pays de Ronsard — la Beauce dunoise et Blois — les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — Perche-Gouët, Thimerais et Drouais. — 388 pages avec 30 cartes ou croquis.

### RÉGION DU NORD

17<sup>e</sup> SÉRIE : LITTORAL DU PAYS DE CAUX, VEXIN, BASSE-PICARDIE. — Les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de vailleuse en vailleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — en Vexin — les tabletiers de Méru — les éventailistes au village — le pays de Thelle — Beauvais — les opticiens du Thérain — la vallée dorée — de la Brèche à la Noye — les tourbières de Picardie — Amiens — dans les hortillonnages — les bonnetiers du Santerre — pendant les manœuvres — l'Amiénois et la vallée de la Bresle — les dernières falaises — les seruriers de Vimeu — d'Escarbotin à la baie de Somme. — 398 pages avec 24 cartes.

18<sup>e</sup> SÉRIE : FLANDRE ET LITTORAL DU NORD. — Roubaix — la forteresse du collectivisme — Tourcoing et le Ferrain — le Val de Lys — le vieux Lille — le nouveau Lille — mœurs lilloises — la Flandre guerrière — l'agriculture dans le Nord — les villes industrielles de la Lys — la Flandre flamingante — les monts de Flandres — les Moères — Dunkerque et son port — la pêche à Islande — Fort-Mardyck et Gravelines — dans les Wateringues — en Morinie — Langle, Bredenarde et Pays reconquis — la fabrication des tulles — en Boulonnais — Boulogne et ses plumes métalliques — la côte boulonnaise — de la Canche à l'Aulhie — le Marquenterre et le Ponthieu — le cheval boulonnais. — 456 pages avec 30 cartes ou croquis.

19<sup>e</sup> SÉRIE : ARTOIS, CAMBRÉSIS ET HAINAUT. — Les sources de la Somme — le champ de bataille de Saint-Quentin — la vallée de l'Omiignon — de la Somme à l'Ancre — le pays des phosphates — la Nièvre picarde — le pays d'Arras — Azincourt, Enguinegatte et Théroouanne

— le pays noir de Béthune — l'armée au pays noir — Alleu, Weppes et Escrebieux — Bapaume et la source de l'Escaut — En Cambrésis — Caudry et le canton de Clary — Cambrai — la plus grande sucrerie du monde — en Ostrevent — de la Scarpe à l'Escaut — le pays noir d'Anzin — Valenciennes et le Hainaut — la vallée de la Sambre — la vallée de la Solre — Fourmies — la trouée de l'Oise. — 398 pages avec 28 cartes ou croquis.

## RÉGION DE L'EST

20<sup>e</sup> SÉRIE : HAUTE-PICARDIE, CHAMPAGNE RÉMOISE ET ARDENNES. — En Noyonnais — en Soissonnais — en Laonnais — les vanniers de la Thiérache — le familistère de Guise — la vallée de l'Oise et Saint-Gobain — Coucy et le Tardenois — Reims — Épernay et le vignoble d'Ay — la montagne de Reims et ses vins — le camp de Châlons — les Champs catalauniques — le Rethelois et le Porcien — entrée dans l'Ardeune — le royaume de la quincaillerie — la principauté de Château-Regnault — les Dames de Meuse — les Givets — Rocroi et le cheval ardennais — le champ de bataille de Sedan — Sedan industriel et ses annexes — De l'Argonne en Champagne pouilleuse — la héronnière du Grand-Écurey — Vertus et le mont Aimé. — 401 pages avec 22 cartes ou croquis.

21<sup>e</sup> SÉRIE : HAUTE-CHAMPAGNE, BASSE-LORRAINE. — La Brie champenoise — la Champagne pouilleuse — le Perthois et le Der — le val de l'Aube — le pays de Morvois — les Bounetiers de Troyes — le pays d'Othe — de Troyes à Clairvaux — en Bassigny — les couteliers de Nogent-le-Roi — la montagne d'Auberive — le plateau de Langres — du Bassigny en Ornois — le Vallage — la métallurgie en Champagne — en Barrois — le Blois, la Voide et le Pays des Vaux — les opticiens de Ligny — Valmy et le Dormois — les défilés de l'Argonne — Varennes, le Clermontois et les Islettes — le Verdunois — Domremy et Vaucouleurs — les côtes de Meuse. — 419 pages avec 27 cartes ou croquis.

22<sup>e</sup> SÉRIE : PLATEAU LORRAIN ET VOSGES. — Le Luxembourg français — le pays du fer — le Jarnisy et Briey — la Woëvre — le pays de Haye — l'École forestière de Nancy — Nancy — le Vermois et le Saulnois — le Xaintois — Lutbiers et Dentellières — dans les Faucilles — la Vôge — un pèlerinage à Roville — Épinal et l'industrie des Vosges — les images d'Épinal — de la Mortagne à la Vezouse —



la Vologne — les lacs Vosgiens — la principauté de Salm-Salm et Saint-Dié — le Val-d'Ajol et Plombières — la Haute-Moselle — les Vosges militaires — la Moselotte — le Ballon de Servance — au Ballon d'Alsace. — 427 pages avec 27 cartes ou croquis.

23<sup>e</sup> SÉRIE : PLAINE COMTOISE ET JURA. — Les vanniers de Fayl-Billot — le bailliage d'Amont — la Saône franc-comtoise — la vallée de l'Ognon — les Vosges comtoises — les horlogers de Besançon — le couloir du Doubs — le pays de Montbéliard — Belfort et le Sundgau — Beaucourt et ses satellites — le Lomont — les fruitières jurassiennes — les sources de la Loue — le lac de Chaillexon — le Saugeais et le Baroichage — le lac de Saint-Point — de Champagnole au Val de Mièges — l'Écosse du Jura — Morez — la vallée des Dappes et le Faucille — le pays de Gex — les Lapidaires de Septmoncel et de Saint-Claude — Clairvaux et le Grandvaux — la Moyenne Montagne. — 423 pages avec 25 cartes ou croquis.

24<sup>e</sup> SÉRIE : HAUTE-BOURGOGNE. — Dijon — dans les houblonnières — les Pays bas de Bourgogne — le vignoble de la Côte d'Or — la côte dijonnaise — la côte de Nuits et Cîteaux — Beaune et sa côte — le finage et Dôle — la forêt de Chaux et le Val d'Amour — le Bon Pays — Chalon-sur-Saône et la Bresse chalonnaise — Bresse bressane et Revermont — la Bresse louhanaise — la côte mâconnaise — au long de la Saône — de royaume en empire — au pays de Lamartine — la côte chalonnaise et Cluny — des Grosnes au Sornin — en Brionnais — en Charollais — la Loire bourguignonne. — 399 pages avec 30 cartes ou croquis.

25<sup>e</sup> SÉRIE : BASSE BOURGOGNE ET SÉNONAIS. — Le seuil de Longpendu — la vallée de la céramique — le Creusot — Bibracte et Autun — le pays de l'huile — le Morvan bourguignon — en Auxois — autour d'Alésia — le vignoble des Riceys et l'Ource — Châtillonnais et Duesmois — aux sources de la Seine — l'Avallonnais — la Cure et l'Yonne — en Auxerrois — le Tonnerrois — en Sénonais — la Puisaye — le Gâtinais français — le Gâtinais orléanais — entre Sologne et Gâtinais. — 373 pages avec 24 cartes ou croquis.

## RÉGION DU CENTRE

26<sup>e</sup> SÉRIE : BERRY ET POITOU ORIENTAL. — Le Sancerrois et la Forêt — les Forêtins — les arsenaux de Bourges — le camp d'Avord et la Septaine — le canal du Berry — du Cher à l'Arnon — une colonie

d'aliéués — porcelainiers et forgerons du Berry — Issoudun et Châteauroux — la Champagne berrichonne — la vallée du Nahon — les moutons du Berry — la basse vallée de l'Indre — en Brenne — de la Claise à la Creuse — de Touraine en Acadie — les carrières du Poitou — la Beauce montmorillonnaise — entrée en Boischaut — les lingères d'Argenton — le pays de George Sand — la Creuse et la Gargillesse. — 365 pages avec 25 cartes ou croquis.

### Sous presse

27<sup>e</sup> SÉRIE : BOURBONNAIS ET MARCHE. — Nevers et le bec d'Allier — Moulins et Souvigny — Sologne bourbonnaise — monts de la Madeleine — Limagne bourbonnaise — entre Sioule et Bouble — pays de Bourbon — houillères de Commentry — en Combrailles — Montluçon — le pays de Châteaumeillant — la petite Creuse — la Tarde et le Cher — les tapissiers d'Aubusson — la grande Creuse — les maçons de la Creuse — la tour de Zizim — la basse Marche — les montagnes de Blond — de l'Issoire au Clain.

Les prévisions de l'auteur sont dépassées, le **Voyage en France**, pour lequel nous annonçons trente-trois volumes, atteindra sans doute une quarantaine de volumes. Voici le plan de l'ouvrage pour les dernières séries à paraître :

LIMOUSIN ET PÉRIGORD.

AUVERGNE.

CÉVENNES I : VELAY ET GÉVAUDAN.

CÉVENNES II : QUERCY ET ROUERQUE.

LE GOLFE DE LYON.

LES PYRÉNÉES CENTRALES.

VALLÉE DE LA GARONNE.

GUYENNE.

GASCOGNE.

LANDES ET PAYS BASQUES.

ILE-DE-FRANCE.

TABLE GÉNÉRALE ET TABLEAU DE  
LA FRANCE MODERNE.

Tel sera cet ouvrage, d'un si puissant intérêt, conçu sur un plan original, établi et mené à bonne fin par un seul écrivain, ce qui lui assure une unité de vues absolue. Jamais travail plus considérable n'a été tenté pour l'ensemble de notre pays.

Novembre 1901.

*Les Éditeurs,*

**BERGER-LEVRAULT & C<sup>ie</sup>.**

# LES VIGNES

## RECHERCHES EXPÉRIMENTALES

### SUR LEUR CULTURE ET LEUR EXPLOITATION

Par A. MÜNTZ

PROFESSEUR A L'INSTITUT NATIONAL AGRONOMIQUE  
MEMBRE DU CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'AGRICULTURE

1896. Un volume grand in-8 de 581 pages, broché. 12 fr.

---

**Les Ennemis de l'Agriculture, Insectes nuisibles, Maladies cryptogamiques, Altérations organiques et accidents, Plantes nuisibles**, par C. RAMPON, préparateur au laboratoire agronomique de Loir-et-Cher. 1898. Beau volume in-8 de 416 pages, avec 140 figures, broché . . . . . 6 fr.

**Traité pratique de Pisciculture. Exploitations des mares et étangs**, par A. PEUPION, inspecteur adjoint des forêts. 1898. Beau volume in-8 de 665 p., broché . . . . . 7 fr. 50 c.

**La Chasse. Législation. Jurisprudence. Doctrine. Extrait du Répertoire de police judiciaire et administrative**, publié sous la direction de M. LÉPINE, préfet de police. Volume in-12 . . . . . 2 fr.

**Chasse et Pêche en France**, par L. BOPPE, ancien directeur de l'École nationale forestière. 1900. Un volume in-12 avec figures et graphiques en couleur, relié en percaline gaufrée . . . . . 4 fr. 50 c.

**Le Traitement des Bois en France. Estimation, partage et usufruit des forêts**, par Ch. BROILLIARD, ancien professeur à l'École forestière. Nouvelle édition. 1894. Un beau volume in-8 de 700 pages, broché. . . . . 7 fr. 50 c.  
Relié en percaline. . . . . 9 fr.

**Notions de Météorologie utiles à la géographie physique**, par C. MILLOT, ancien lieutenant de vaisseau, professeur à l'Université de Nancy. 1901. Un volume grand in-8, avec 74 figures, broché . . . . . 8 fr.

**L'Agriculture et les Questions sociales**, par M. DARBOT, sénateur, président du Conseil général de la Haute-Marne.

— Tome Ier. *La Crise agricole. — L'industrie chevaline. — Les Réformes démocratiques.* 1899. Un volume grand in-8 de 396 pages, broché. . . . . 5 fr.

— Tome II. *La mévente du blé. — Le risque professionnel. — La taxe douanière sur les vins, etc., etc. — La police sanitaire des animaux.* 1901. Un volume grand in-8 de 650 pages, broché. . . . . 7 fr. 50 c.

---

**Règlementation du Travail industriel. Commentaire pratique**, par P. RAZOUS, inspecteur départemental du travail. 1901. Un volume in-8, broché 6 fr.  
Relié en percaline. . . . . 7 fr. 50 c.

**Le Travail des enfants, des filles mineures et des femmes dans l'industrie. Commentaire de la loi du 2 novembre 1892**, par M. LOUIS BOUQUET, sous-directeur au ministère du commerce et de l'industrie, secrétaire de la commission supérieure du travail dans l'industrie. 3<sup>e</sup> édition. 1893. Un volume in-8, broché : 6 fr. — Relié en percaline . . . . . 7 fr.

**Code annoté de la Règlementation du travail dans l'industrie**, par A. DUPRAT, rédacteur au ministère des travaux publics, et A. SAILLARD, sous-chef de bureau au ministère de l'agriculture. 1897. Un vol. in-8, broché. 5 fr.  
Relié en percallue. . . . . 6 fr. 50 c.

**Éléments d'Hygiène et de Chimie industrielles**, rédigés conformément au programme du concours d'admission à l'emploi d'inspecteur départemental du travail, par P. RAZOUS, inspecteur départemental du travail. 1900. Volume in-8, avec 29 figures, broché. . . . . 3 fr. 50 c.  
Relié en percaline. . . . . 4 fr. 50 c.

# Jeanne d'Arc écuyère

PAR L. CHAMPION  
CAPITAINE COMMANDANT AU 5<sup>e</sup> CHASSEURS  
Préface de Victor MARGUERITTE

Élégant volume in-8, format spécial, avec 30 illustrations, la plupart inédites, dont 6 hors texte et une carte, broché. 1901. Prix . . . 6 fr.

Tirage sur papier de luxe : 25 exemplaires numérotés à la presse. — Prix : 15 fr.

---

# JEANNE D'ARC

Par le Général DRAGOMIROV

Élégante brochure in-8, avec une planche en photogravure hors texte, représentant le buste de Jeanne d'Arc par d'Épinay. Prix. . . 75 c.

---

# LETTRES D'UN ZOUAVE

DE CONSTANTINE A SÉBASTOPOL

Par AMÉDÉE DELORME

Un volume in-12, broché sous couverture illustrée. 1896. Prix. 3 fr. 50 c.

---

# SOUS LA CHÉCHIA

CARNET D'UN ZOUAVE. DE LA KABYLIE A PALESTRO. 1856-1859

Par AMÉDÉE DELORME

Un volume in-12, broché sous couverture illustrée. 1901. Prix. 3 fr. 50 c.

---

# Du Weser à la Vistule

LETTRES SUR LA MARINE ALLEMANDE

Par ÉDOUARD LOCKROY

ANCIEN MINISTRE DE LA MARINE, DÉPUTÉ

Un volume in-12, broché, 1901. . . . . 3 fr. 50 c.

---

# AUTOMOBILES ET VÉLOCIPÈDES

Réglementation — Réclamations — Renseignements divers, etc.

Par Maurice BOIVIN, sous-préfet, et Charles FERRY, secrétaire-greffier de conseil de préfecture. 1901. Petit volume de poche, broché fort. 60 c.

---

Les Pannes en Automobile. *Leurs méfaits; leurs remèdes*, par H. GENTY, capitaine d'artillerie. 1901. Brochure in-8. Prix . . 1 fr.

---

Author **Arduin-Dumazet, Victor Eugene**  
Title **Voyage en France. Vol. 26.**

214466

HF.  
A6778v

DATE

University of Toronto  
Library

DO NOT  
REMOVE  
THE  
CARD  
FROM  
THIS  
POCKET

Acme Library Card Pocket  
Under Pat. "Ref. Index File"  
Made by LIBRARY BUREAU-

